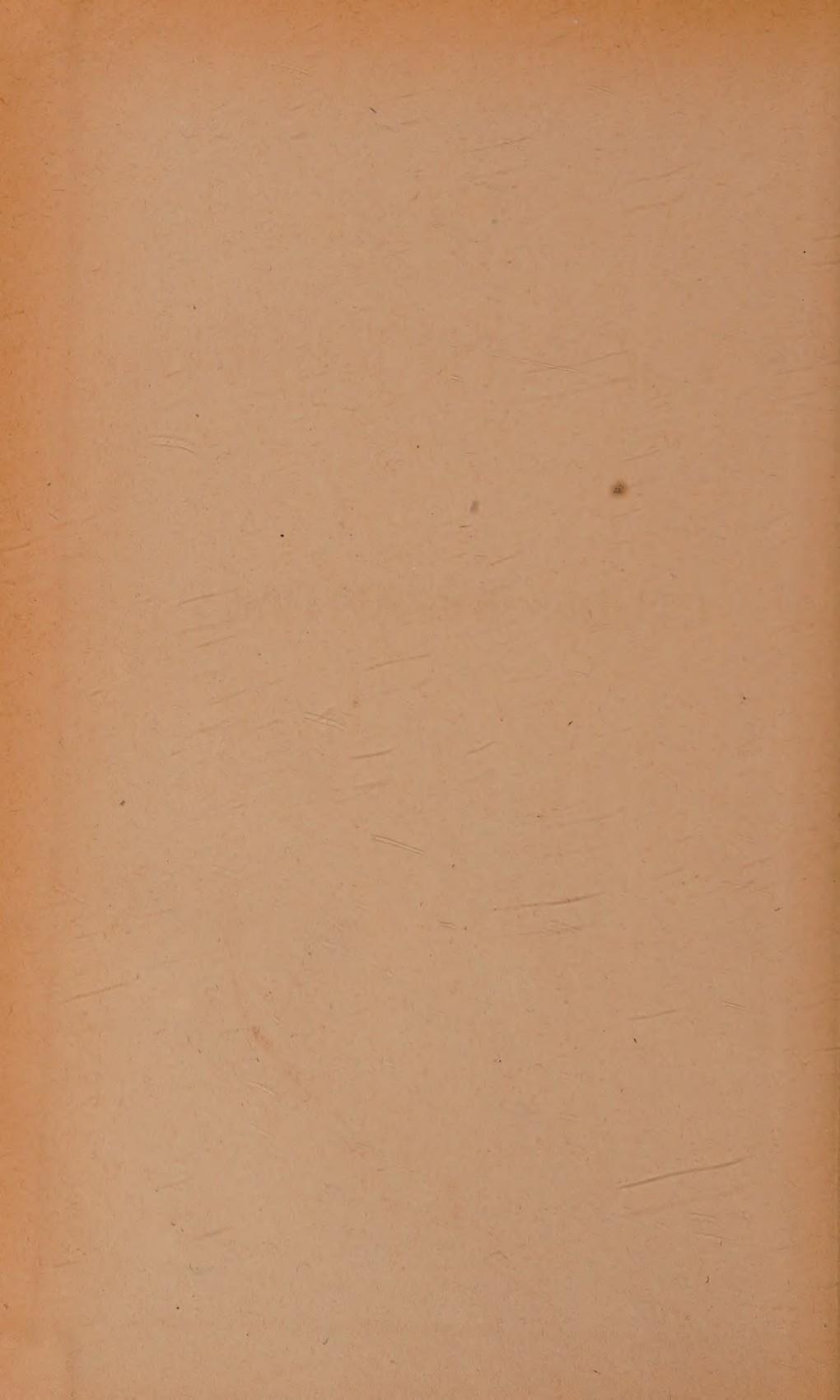


ÉTUDES BYZANTINES

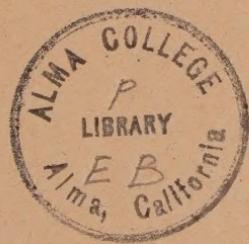


Revue des

ÉTUDES

BYZANTINES

TOME III
1 9 4 5



INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES
BUCAREST

1946

27064

Hommage à Charles DIEHL⁽¹⁾

Il y aura bientôt trois mois, le 1^{er} novembre 1944, Michel-Charles Diehl, né le 4 juillet 1859, s'éteignait à l'âge de 85 ans passés. Avec lui disparaissait le chef incontesté de l'école byzantine en France. Esprit d'une rare distinction, Charles Diehl connut le succès dès sa jeunesse. Après de brillantes études, d'abord aux lycées de Strasbourg et de Nancy, puis à Louis-le-Grand, il était reçu second à l'Ecole Normale Supérieure, lors de la fameuse promotion de 1878, immédiatement après Jaurès et immédiatement avant Bergson. Classé premier, en 1881, avec son ami Christian Pfister, à l'agrégation d'histoire et de géographie, Charles Diehl était nommé cette même année élève de l'Ecole française de Rome. Mais la Grèce l'attirait déjà et en 1883, au sortir de l'Ecole française de Rome, il était nommé élève de l'Ecole française d'Athènes. Dès son retour en France, en 1885, Charles Diehl se voyait confier à la Faculté des Lettres de Nancy l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire grecques, qu'il assura avec éclat pendant quatorze ans, de 1885 à 1899. Cette année-là, il était appelé à la Sorbonne. Le ministère de l'Instruction Publique, devant le renouveau des études byzantines en Europe, décidait, en effet, la création à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris d'une chaire d'histoire byzantine et la confiait au jeune savant, dont la notoriété était déjà grande. Charles Diehl, avec une maîtrise rarement égalée, devait occuper cette chaire unique

I. Cette conférence a été donnée dans la séance d' « hommage à Charles Diehl », organisée par l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris, le lundi 29 janvier 1945, à la Sorbonne, amphithéâtre Descartes. M. R. Guillard, disciple du célèbre byzantiniste et son successeur à la chaire d'histoire byzantine, était spécialement qualifié pour retracer l'activité scientifique et littéraire de son maître. Nous le remercions vivement d'avoir bien voulu nous confier le texte intégral de sa conférence et nous permettre ainsi de nous associer à cet hommage et, en quelque sorte de le prolonger. Nous le remercions aussi d'avoir complété la bibliographie du défunt depuis la liste parue dans les *Mélanges Charles Diehl*, en 1930.

en France pendant trente-cinq ans, de 1899 à sa retraite, en 1934. Pendant trente-cinq ans aussi, il allait mener la croisade en faveur de Byzance.

Tout jeune, Charles Diehl, en effet, s'était laissé séduire par Byzance. Dès 1888, il présentait à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, comme sujet de thèse principale, ses solides et lumineuses *Etudes sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, qui attirèrent sur lui l'attention du monde savant. Dès lors, jusqu'au dernier jour de son existence, Charles Diehl allait se consacrer entièrement à l'histoire de la civilisation byzantine, sa grande et sa seule passion.

A vrai dire, Charles Diehl avait commencé par se former aux sévères et belles disciplines de l'archéologie et de l'épigraphie grecques classiques et il leur resta fidèle quelques années. De 1885 à 1890, en effet, il publiait, dans le « Bulletin de Correspondance Hellénique », en collaboration avec Maurice Holleaux, puis avec Georges Cousin, de nombreuses et intéressantes inscriptions. En 1890, il mettait à la portée du grand public les dernières découvertes archéologiques en Grèce, dans un fort beau livre, *Excursions archéologiques en Grèce*, qui promenait le lecteur successivement à Mycène, à Délos, à Athènes, à Olympie, à Eleusis, à Epidaure, à Dodone, à Tirynthe et à Tanagra, et lui faisait connaître, en un style élégant et clair, les résultats des fouilles des dernières années qui, d'ordinaire, sont réservés aux seuls savants. L'ouvrage eut un tel succès qu'une traduction en anglais paraissait dès 1893 et une autre en grec en 1896. Ce livre eut une influence immense et contribua à éveiller de très nombreuses vocations. Proche encore de son séjour à l'Ecole française d'Athènes, Charles Diehl s'intéressait toujours à l'archéologie classique et il rédigeait dans la « Revue des Etudes grecques », le bulletin archéologique en 1892 et en 1894. Mais Charles Diehl était de plus en plus attiré par Byzance, et les quelques articles et comptes rendus qu'il publia par la suite dans cette même revue eurent trait, dès 1895, à la civilisation byzantine : tels ces deux articles, si limpides et si solides, le premier *Sur la date de quelques passages du Livre des Cérémonies*, le second sur *Une crise monétaire du VI^e siècle*, ou ses comptes rendus, si riches de remarques pertinentes. Les *Promenades d'Histoire et d'Art, en Méditerranée*, publiées en 1901, sont le dernier

ouvrage où, dans un chapitre rempli d'observations justes et consacré aux fouilles de Delphes, Charles Diehl ait tourné son attention vers la Grèce antique. Byzance s'emparait de lui de plus en plus et pour toujours.

La mission qu'il se donna était très précise et il la remplit avec un plein succès. D'anciens et tenaces préjugés refusaient, en effet, et aujourd'hui encore refusent, dans une certaine mesure à l'empire millénaire des basileis la justice qu'il mérite. L'épithète « byzantin, byzantine », appliquée aux personnes ou aux choses, conserve toujours encore un sens plus ou moins méprisant. Sans doute, cet empire a eu ses défauts et ses vices et il serait naïf de vouloir les nier, mais, comme le disait le P. Labbe, en 1648, en tête du premier volume de la première collection des historiens byzantins publiée dans le monde, l'admirable *Byzantine* du Louvre avec ses 34 in-folio, on ne saurait nier l'intérêt réel de cette histoire « si admirable par la multitude des événements, si attrayante par la variété des choses, si remarquable par la durée de la monarchie », et le P. Labbe promettait à ceux qui tenteraient ces études « une gloire éternelle, plus durable que le marbre et l'airain ». Faire mieux connaître Constantinople médiévale, montrer que son histoire ne fut ni, comme le déclarait Voltaire, exclusivement une suite de faits « horrible et dégoûtante », ni, comme essayait de le prouver Montesquieu, la décadence de l'empire romain, susciter un intérêt de plus en plus vif pour l'histoire d'une période mal connue d'une nation, chère entre toutes au cœur des Français, la Grèce immortelle, telle fut la grande et belle œuvre à laquelle, pendant plus d'un demi-siècle, Charles Diehl consacra son talent, qui fut grand, et toute sa science, qui fut vaste.

Assurément, Charles Diehl n'était pas le premier en France à attirer l'attention sur la civilisation byzantine. Alfred Rambaud avait publié, en 1871, un livre remarquable sur *Constantin VII Porphyrogénète* qui n'est pas encore vieilli, et surtout Gustave Schlumberger avait donné au monde savant sa *Sigillographie byzantine*, aujourd'hui encore indispensable et sa belle et monumentale *Epopée byzantine à la fin du x^e siècle*. Mais ces ouvrages, si brillants et si solides fussent-ils, ne faisaient connaître qu'un moment de l'histoire millénaire de Byzance, l'époque de gloire du x^e et du xi^e siècles. Charles Diehl voulut

évoquer Byzance devant les yeux de ses lecteurs et de ses élèves, à toutes les périodes de son histoire et sous ses divers aspects. Dès le début, il orienta ses recherches dans deux sens : vers l'histoire proprement dite et vers l'histoire de l'art et il s'adressa, en des ouvrages de nature volontairement différente, et aux gens de science et aux gens cultivés.

Charles Diehl ne méconnaissait nullement, en effet, la valeur des recherches minutieuses et détaillées sur lesquelles repose nécessairement toute science. Il en donna la preuve en plusieurs ouvrages : les *Etudes sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, où, avec une ampleur et une sûreté d'information peu communes à son âge, il met admirablement en lumière la politique des empereurs byzantins pour helléniser le pays, y compris l'Eglise, ou encore *l'Afrique byzantine ou Histoire de la domination byzantine en Afrique de 533 à 709*, sujet presque entièrement neuf, car personne n'avait alors encore songé à étudié dans son ensemble l'Afrique conquise par Justinien I^{er}, son organisation militaire et politique, les causes et la marche de sa décadence et finalement sa ruine, sujet si magistralement traité que cet ouvrage, bien qu'inaugurant une histoire, semble devoir être, aujourd'hui encore, assez malaisément dépassé. C'est encore l'admirable *Justinien I^{er} et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, qui suffirait à lui seul à perpétuer à ce titre le nom de Charles Diehl, et qui offre, écrit avec un enthousiasme tout juvénile et présenté avec une illustration particulièrement abondante et variée, un étincelant tableau d'ensemble de la civilisation byzantine à l'une des époques les plus brillantes de l'empire de Constantin ; c'est, enfin, de cette monumentale « *Histoire générale de l'empire byzantin* » que le monde savant attendait du maître avec impatience la première partie, *Le monde oriental de 395 à 1081*, publié en 1936, dans l'histoire de Gustave Glotz et où l'on retrouve toutes les qualités de Charles Diehl, la sûreté de l'information, le talent de l'exposition avec cette rare aptitude à la synthèse qui caractérise vraiment le maître de l'Ecole byzantine française et ce charme unique de la présentation qui font qu'avec lui l'histoire est une résurrection du passé.

Mais Charles Diehl pensait qu'avant tout il fallait recruter des travailleurs pour ces recherches nouvelles et il était convaincu qu'il importait de montrer l'intérêt puissant de ces études si neuves et si riches en résultats de valeur. Laissant de côté, de propos délibéré, les recherches d'érudition qui ne peuvent intéresser qu'un public très restreint, il voulut, par-delà les savants, atteindre aussi les gens cultivés et gagner ainsi, non seulement les gens de science, mais aussi le grand public à la cause de Byzance. De là, ces ouvrages nombreux, où il mit en relief, aussi bien dans le domaine de l'histoire à proprement parler que dans le domaine de l'histoire de l'art, l'importance des résultats acquis et où il faisait en même temps miroiter l'attrait de la découverte en ces domaines encore si peu explorés. Et ce fut toute une série d'ouvrages plus intéressants les uns que les autres. Certains d'entre eux sont, en réalité, des recueils d'études d'inspiration très différente et forment un véritable raccourci de la civilisation byzantine dont elles font admirablement sentir la diversité et l'attrait. Tels furent *Études byzantines*, parues dès 1905, où le maître offrait au lecteur l'exposé lumineux de délicats et nouveaux problèmes d'histoire comme : la civilisation byzantine, les institutions, la société, l'art; Byzance et la papauté depuis le schisme du XI^e siècle jusqu'à la chute de l'empire; l'empire byzantin sous les Paléologues; la colonie vénitienne à Constantinople à la fin du XVI^e siècle; l'origine des thèmes ou gouvernements militaires dans l'empire byzantin; ou des problèmes relatifs à l'histoire de l'art : les origines asiatiques de l'art byzantin; les mosaïques de Kahrié-Damji. *Dans l'Orient byzantin* (1917) conduisait le lecteur aux sanctuaires chrétiens d'Egypte, à Béthléem, à Salonique, la ville de Saint-Démétrius, à Chypre, à Rome, reliquaire d'histoire, ou lui révélait le savoureux opuscule de Cécauménos et la tendre histoire de la princesse de Trébizonde. *Choses et gens de Byzance* (1926) le dernier ouvrage de ce genre, mettait sous les yeux du lecteur : la dernière renaissance de l'art byzantin, ou la sombre histoire de Justinien II Rhinotmète, l'empereur au nez coupé. *Une république patricienne* : Venise (1915) retracait en un résumé saisissant et élégant l'histoire et la civilisation de cette grande ville si intimement mêlée à la destinée de Byzance; *Théodora* (1904) enfin, écrit avec autant de passion que de science, évo-

quait la vie ardente de l'énergique épouse de Justinien I^{er}, devenue, de danseuse fort libertine, l'*augousta* et la très pieuse Théodora.

Mais ce furent surtout les deux prestigieux volumes les plus connus, dont aujourd'hui encore le succès ne se dément pas et qui ont été traduits en quatre langues étrangères, les célèbres *Figures byzantines* (1906-1908), modèle achevé d'histoire psychologique. Charles Diehl, grâce à sa connaissance admirable de la vie byzantine, y réussit, avec les renseignements souvent bien sommaires des historiens et des chroniqueurs, à pénétrer jusqu'au fond de l'âme des personnages. Tableau vivant de cette société autant orientale que grecque, où les ombres alternent avec les lumières et où défilent successivement devant les yeux éblouis du lecteur toute une collection de tableaux hauts en couleur de la vie byzantine. D'abord, une véritable galerie des impératrices byzantines depuis la séduisante Athénaïs, devenue la basilissa Théodora, en passant par l'ambitieuse et marâtre Irène qui, pour s'emparer du trône, aveugla son propre fils; la belle et fatale Théophane, qui après la mort de son premier époux Romain II, mit sur le trône et dans son lit Nicéphore II Phocas et fut seulement empêchée par les circonstances d'agir de même avec l'assassin de ce dernier, Jean I^{er} Tsimiskès; l'ardente Zoé, la Porphyrogénète, qui par dévouement pour l'empire, passant, comme l'un des insignes du pouvoir impérial, de main en main et de lit en lit, se maria trois fois, comme avait fait, un peu plus d'un siècle auparavant, Léon VI le Sage, qui pour assurer un héritier au trône des Basileis, s'était marié quatre fois; ou la savante Anne Comnène, panégyriste enthousiaste de son père, le grand Alexis I^{er} Comnène, jusqu'aux princesses occidentales des Comnènes et des Paléologues, l'austère Berthe de Sultzbach, ou la douce Agnès de France, ou encore l'énergique Anne de Savoie. Ce sont aussi des aventuriers comme Basile I^{er} de Macédoine et ses romanesques aventures et surtout l'étrange Andronic I^{er} Comnène, type accompli du Byzantin, avec tous ses défauts et toutes ses qualités, intelligent, cruel, séduisant, mais sans scrupules et, à plus d'un égard, prédécesseur de certains « tyrans », *tyranni*, de la Renaissance italienne; c'est encore une famille de la bourgeoisie de Byzance au début du XI^e siècle, la famille du grand écrivain Michel Psellos, et,

second volet du diptyque, une famille de l'aristocratie à la fin du même siècle: Anne Dalassène, la mère d'Alexis I^{er} Comnène et l'artisan de la grandeur impériale de cette puissante famille féodale de Byzance; ce sont, enfin, des personnages énigmatiques et amusants comme le poète de cour des Comnènes, Théodore Prodrome, dont l'esprit et l'existence évoquent plus d'une fois sur les lèvres du lecteur le nom de notre « gentil » poète Marot.

L'art discret et élégant de Charles Diehl, qui voile avec tant d'habileté l'austère solidité de la documentation, explique que non seulement on lise, mais encore qu'on relise avec un plaisir toujours renouvelé ces pages si vivantes et si colorées où les portraits évocateurs alternent avec les récits prestement enlevés. Témoin cette page si caractéristique de la manière du grand savant et aussi du grand écrivain, où l'auteur raconte, avant tant de charme, la première évasion de cet « enfant terrible » de la dynastie des Comnènes, Andronic I^{er}, et que vous m'excuserez, je le souhaite du moins, de ne pouvoir résister au plaisir de vous lire.

« Du jour où il s'était vu en prison, Andronic n'avait eu qu'une idée, s'échapper; et, comme il avait dans l'esprit autant d'ingéniosité que d'audace, voici ce qu'il imagina. Il remarqua un ancien égout abandonné qui passait sous la tour où on l'avait emprisonné. Ayant pratiqué une ouverture dans le sol de son cachot, il se glissa dans le canal et s'y cacha, en ayant soin de dissimuler soigneusement le passage par où il y avait pénétré. A l'heure du dîner, les gardes de service trouvèrent le prisonnier envolé. Ce fut un grand émoi dans la forteresse. Sans doute, on savait Andronic plus ingénieux qu'Ulysse, et de sa part on s'attendait à tout. Mais une minutieuse inspection montrait que dans la cellule du captif tout était intact; portes, toit, fenêtres étroitement grillées : on ne pouvait comprendre par où il avait bien pu passer. Fort embarrassés, et plus inquiets encore de la lourde responsabilité qu'ils sentaient sur eux, les geôliers se décidèrent à faire avertir l'impératrice; l'empereur était alors absent de Constantinople et faisait la guerre en Cilicie.

« La nouvelle causa à la cour une agitation incroyable. En hâte on fit fermer toutes les portes de la ville, fouiller les vaisseaux ancrés dans le port, perquisitionner dans toute la

capitale ; on lance des mandats d'amener dans toutes les directions ; on arrête la femme d'Andronic, comme complice probable de l'évasion et on l'emprisonne dans le cachot même où son mari avait été détenu. « Ils ne se doutaient guère, dit le chroniqueur, qu'ils tenaient toujours Andronic. » Il était resté tapi dans le souterrain où il s'était caché. Il en sortit quand la nuit fut venue et, rentrant dans la cellule, il apparut à sa femme qui, épouvantée, le prit d'abord pour un revenant. Il lui prouva bien qu'il n'était pas un fantôme : comme dans les circonstances plus difficiles cet homme avisé ne perdait jamais son imperturbable sang-froid, il saisit l'occasion de cette rencontre imprévue pour se réconcilier avec sa femme ; de cette réconciliation, un fils, Jean, devait naître neuf mois après. Il passa ainsi une semaine, le jour se couchant dans son souterrain, la nuit remontant auprès de sa femme : et ce qu'il avait prévu ne tarda pas à arriver. La surveillance dont la prisonnière était l'objet se relâcha vite : si bien qu'au nez de ses geôliers, Andronic put sortir du cachot, s'échapper de la forteresse et gagner l'Asie Mineure. Déjà, il avait atteint les rives du fleuve Sangarios, déjà, il pouvait se croire sauvé, quand la rigueur du froid — on était au mois de décembre 1158 — l'obligea à demander asile à des paysans. On le reconnut ; malgré ses dénégations, on le ramena à Constantinople, et on le réintégra dans sa prison, en le chargeant par précaution de fers deux fois plus lourds. » (1)

Les *Figures byzantines* suffiraient à elles seules, on le voit, à maintenir vivant dans la mémoire de nombreuses générations le nom de Charles Diehl.

**

Mais la civilisation d'un peuple, ce n'est pas seulement les hommes avec leurs idées et leurs mœurs, c'est aussi son art qui nous renseigne peut-être d'une façon plus vivante sur la manière de sentir d'une époque. L'art byzantin était lui aussi un domaine assez peu connu. Là encore, Charles Diehl s'y montra l'initiateur et le vulgarisateur brillant qu'il était. Des ouvrages, magnifiquement illustrés, comme *L'Art byzantin dans l'Italie*

1. *Figures byzantines*, II, 98-100.

lie méridionale (1894) ou *L'Art chrétien primitif et l'Art byzantin* (1925), révélèrent au public savant comme au grand public les splendeurs de cet art, aussi bien dans la capitale qu'au dehors de celle-ci; mais surtout, d'élégantes et sobres monographies, illustrées avec goût et avec art, comme *Constantinople* (1924), *Salonique* (1920), *Palerme et Syracuse* (1907), *Ravenne* (1908), ou *Jérusalem* (1921) initierent les gens cultivés aux différents aspects de cet art somptueux, impérial et oriental, dont la beauté est si riche et si variée. Tous ces ouvrages, par leur clarté, par la chaleur même avec laquelle ils sont écrits, font mieux connaître l'esprit de l'art byzantin et surtout le font mieux aimer.

**

Enfin, avec son goût inné et son don vraiment rare pour la synthèse, Charles Diehl voulut donner à ses lecteurs, attirés par la somptueuse beauté de Byzance, des manuels, des Sommes, en quelque manière, précises, élégantes et claires, afin de leur permettre de s'orienter aisément dans ce nouveau domaine. Et ce fut *l'Histoire de l'empire byzantin* (1920), de forme simple et attrayante, où il se contente de mettre en pleine lumière les faits essentiels. C'est encore, *Byzance, grandeur et décadence* (1919), où il étudie les causes de la prospérité et celles de la ruine de la ville gardée de Dieu et de son empire. Peu avant sa mort, en 1943, il reprenait cet ouvrage qu'il remaniait complètement et mettait à jour, sous le titre : *Les grands problèmes de l'histoire byzantine*. Après avoir indiqué la place de Byzance dans l'histoire du moyen âge et défini son domaine géographique et sa population, le maître expose, en un lumineux et solide raccourci, les problèmes divers qui se posèrent à l'empire des basileis : problème des nationalités, problème politique, problème religieux, problème militaire, problème administratif, problème social, problème économique, problèmes de la politique extérieure et, après un chapitre lourd d'idées et de faits sur la civilisation byzantine, il termine cet excellent petit précis en indiquant les problèmes non encore étudiés ou imparfaitement encore étudiés qui doivent être abordés pour une meilleure connaissance des choses de Byzance.

Ce qu'il avait fait pour l'histoire, Charles Diehl le fit aussi

pour l'histoire de l'art byzantin. De là, le remarquable *Manuel d'Art byzantin*, en deux volumes, si agréables par leur illustration abondante et judicieuse comme par la clarté et l'élegance de la forme, par la solidité de l'information et par cette qualité éminemment française, et que le maître possédait à un rare degré, la pondération, ou pour mieux dire, le bon sens qui dresse l'auteur aussi bien contre les hypothèses hasardeuses que contre les théories sensationnelles et les nouveautés retentissantes.

**
**

Pour parfaire son œuvre, dont l'unité est si admirable, Charles Diehl voulut enfin doter la France de collections de documents, où le savant, comme l'homme instruit, trouverait matière à des études neuves et fécondes. Sous sa direction commencèrent à paraître deux collections. La première, la *Collection byzantine*, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, est une collection de textes byzantins, de préférence historiques, établis selon les dernières exigences de la méthode critique et accompagnés d'une traduction française avec quelques notes explicatives. Dès 1926, la Collection byzantine inaugurerait son existence par l'importante et vivante chronographie de Michel Psellos ou *Un siècle de l'Histoire de Byzance*; aujourd'hui, la Collection byzantine comprend onze volumes, qui offrent au lecteur curieux de la civilisation des basileis des ouvrages d'une importance capitale; l'intéressant et difficile Cérémonial de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, qui nous fait connaître l'organisation compliquée de la cour des empereurs de Byzance au x^e siècle, les promotions des hauts dignitaires et les nombreuses et splendides fêtes civiles et religieuses qui se déroulaient chaque année au Grand Palais et dans la capitale, ou encore l'histoire si vivante du grand basileus que fut Alexis I^{er} Comnène, l'*Alexiade*, écrite avec enthousiasme par sa fille Anne, l'unique femme auteur d'un ouvrage historique dans la littérature byzantine.

La seconde Collection est intitulée *Histoire de l'art byzantin*: elle comprend, à l'heure actuelle, trois splendides volumes, consacrés le premier à la peinture, le second à l'architecture et le troisième à la sculpture et aux arts mineurs de Byzance. Ch. Diehl inaugura lui-même la collection par le volume consa-

cré à la *peinture byzantine* (1932). Ouvrage de grand luxe, comme les deux autres, par la beauté des planches, mais ouvrage neuf aussi où sont fortement marqués les caractères de chaque époque, tels que les traduisent les œuvres d'art et qui fait naître chez ceux qui feuillettent ce magnifique album de 96 planches, un chaud et sincère enthousiasme pour les créations artistiques de Byzance, aussi bien dans la capitale même que dans les provinces de l'empire et chez les peuples qui les prolongent.

**
*

Mais servir par la plume la cause des études byzantines en France ne suffisait pas à Ch. Diehl. Sans doute, des traductions de plusieurs de ses ouvrages en anglais, en finnois, en grec moderne, en italien, en roumain, en russe, en serbe et en allemand, témoignent éloquemment du rayonnement de sa pensée en dehors de la France et par là même du prestige de l'école byzantine française. Mais Ch. Diehl pensait avec raison que la parole est autrement agissante. Le Maître fut un professeur éminent; son élocution, naturellement élégante et facile, sut attirer à Byzance de nombreux élèves français et étrangers. Autour de lui, que secondaient, d'ailleurs, dans son amour pour les choses de Byzance, deux autres éminents byzantinistes français, ses savants confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Louis Bréhier et M. Gabriel Millet, autour de lui, se groupèrent des élèves qu'il guida avec fermeté mais aussi avec une bienveillance et une complaisance inlassables. Plus d'un parmi eux, aujourd'hui disparu, fit honneur au maître et à la science française : comme Jean Ebersolt, enlevé trop tôt aux études byzantines, ou Jules Gay ou Joseph Laurent, dont l'œuvre est un témoignage vivant de l'influence heureuse du Maître; d'autres, comme Mlle Germaine Rouillard, directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes, le R.P. Bernard Leib, ou moi-même essaient de maintenir dans la patrie de Ducange, avec la tradition des études byzantines, l'enseignement et le nom d'un Maître illustre et respecté.

Toutefois, Ch. Diehl ne se contenta pas de plaider en France la cause de Byzance. Il alla affirmer au delà des frontières la vitalité de l'Ecole byzantine française. Les congrès internationaux des études byzantines de Bucarest, d'Athènes,

de Belgrade et de Sofia écoutèrent avec respect ses paroles pleines d'autorité et toujours marquées au coin du plus robuste bon sens. De nombreuses missions dans la plupart des pays de l'Europe, en Angleterre, en Belgique, en Bulgarie, en Grèce, au Portugal, en Roumanie, en Yougoslavie et jusque dans l'Amérique, aussi bien dans l'Amérique du Nord que dans l'Amérique du Sud, lui permirent de faire mieux connaître, avec Byzance, l'école byzantine française dont le monde savant depuis longtemps saluait en lui le chef incontesté. Grâce à sa science, grâce à sa distinction naturelle, le prestige de Ch. Diehl était vite devenu très grand. Dès 1910, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait élu membre ordinaire. Par ailleurs, pour honorer en lui le savant autant que le représentant de la France, de nombreuses Académies étrangères, comme l'Académie Roumaine, l'Académie des Sciences russes, l'Académie d'Histoire d'Espagne ou la Mediaeval Academy d'Amérique, l'inscrivirent parmi leurs membres correspondants; des sociétés savantes, comme la Société Archéologique et la Société des Etudes byzantines d'Athènes, la Société Archéologique russe et la Société des Etudes grecques anglaise, le nommèrent membre d'honneur et plus d'une Université, européenne ou américaine, lui décerna le titre de docteur *honoris causa*.

**

Telle fut la vie et telle est l'œuvre de Ch. Diehl. Sa prodigieuse activité, qui donna au monde savant tant de surprises heureuses, force, à proprement parler, l'admiration. Pendant soixante et un ans, de 1883 à 1944, le « Consul des Etudes byzantines », comme se plaisait à l'appeler une dédicace flatteuse, qui lui décernait ainsi le plus haut titre de l'Université de Constantinople médiévale, pendant soixante et un ans, le « Consul des études byzantines » consacra tout son talent à l'étude de cette civilisation qu'il connaissait si bien et toutes ses forces à la mieux faire aimer.

Depuis la fin du mois de décembre 1937, Ch. Diehl vivait dans la nuit éternelle, donnant une rare et noble leçon d'énergie; loin de gémir sur l'atroce malheur qui le frappait, il se remit à travailler dès que les circonstances le lui permirent et il demanda à son intelligence si lucide et si pénétrante et à sa

mémoire si prodigieusement fidèle de suppléer à ses yeux éteints.

Grâce au dévouement de l'un de ses anciens élèves, M. Lyssimaque Oeconomos, professeur au lycée Condorcet, qui fut pour le maître un secrétaire fidèle et diligent, Ch. Diehl publiait, en 1943, ce précis idéal d'initiation, *Les grands problèmes de l'histoire byzantine*; en 1944, il remettait à l'éditeur l'histoire de l'empire byzantin depuis l'avènement des Comnènes en 1081 jusqu'à la prise de Constantinople par les Croisés en 1204, première partie du Tome IX de l'*Histoire du Moyen Age* de la collection Gustave Glotz, et actuellement à l'impression; quelques semaines seulement avant sa mort, Ch. Diehl terminait une élégante et sobre monographie sur *Mistra*, actuellement entre les mains de l'éditeur.

A quatre-vingt-cinq ans passés, Ch. Diehl, aveugle depuis près de sept ans, s'éteignait après avoir bien mérité de Byzance, ou pour mieux dire, après avoir bien mérité de la Grèce, le pays de la lumière, de la beauté et de la liberté, à laquelle il avait consacré, durant sa longue et féconde existence, toute sa science et tout son cœur.

R. GUILLAND.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ŒUVRE DE CHARLES DIEHL

On trouvera la bibliographie complète de l'œuvre de Ch. Diehl, jusqu'en mai 1930, dans les *Mélanges Charles Diehl*, Paris, Leroux, 1930, tome I, p. 13-31. Aux 317 numéros que comprend cette bibliographie, il convient d'ajouter les 20 numéros suivants :

- 1930. *L'œuvre de Th. Ouspenskij*. Orient et Byzance, IV, I, p. 7-10.
- 1931. *La légende de l'empereur Théophile*. Seminarium Kondakovianum, Prague, 1931, VII, p. 33-37.
- *L'exposition d'art byzantin*. Revue de l'Art, 35, 1931, 49-62.
- *Chiese bizantine e normanne in Calabria*. Arch. Stor. Calabr. e Luc. I, 1931, 141-150.
- Compte rendu de : *J. Romein. Byzantium*. Zutphen, 1928. Dans *Byzantinische Zeitschrift* 31, 1931, 379-382.
- 1932. *La peinture byzantine*. Tome I de la Collection des *Monuments de l'art byzantin*, publiés sous la direction de M. Ch. Diehl, Paris, 1932.
- *Un voyageur espagnol à Constantinople*. *Mélanges Glotz*, 1932, p. 319-327.

- *A propos de la mosaïque d'Hosios David à Salonique*. Byzantion, VII, 1932, p. 333-338.
1933. *L'Egypte chrétienne et byzantine dans l'Histoire de la nation égyptienne*, par G. Hanotaux. Tome III, p. 401-557.
- *Un haut fonctionnaire byzantin : le Logothète τὸν SEKRETŌN*. Dans les Mélanges N. Iorga, Paris, 1933, p. 217-227.
- *Les problèmes actuels de l'histoire byzantine*. Résumés des communications présentées au Congrès de Varsovie, 1933. Tome I, p. 83-86.
- Compte rendu de : *St. Runciman. Byzantine Civilisation*, Londres 1933, dans la *Byzantinische Zeitschrift* 34, 1934, p. 127-130.
- Notice sur *Camille Jullian* : Revue des Deux Mondes, 19, 1934, p. 206-210.
1935. *Constantinople au Moyen Age*. Rev. Intern. des Et. Balk., I, 1934-1935, p. 441-445.
- *Le palais impérial et la vie de cour à Byzance*. Revue de Paris, 1^{er} janvier 1935, p. 82-98.
1936. *Le monde oriental de 395 à 1081*. En collaboration avec G. Marçais. Histoire générale publiée sous la direction de G. Glotz. Histoire du Moyen Age. Tome III, Paris, 1936.
- *La civilisation à l'époque byzantine*. Rev. Intern. des Et. Balk., 1936, p. 376-388.
1937. *Venise*. Paris, Flammarion, 1937.
1943. *Les grands problèmes de l'histoire byzantine*. Paris, 1943.
1944. *L'empire byzantin de 1081 à 1204*. Histoire générale publiée sous la direction de G. Glotz : Histoire du Moyen Age. Tome IX, I. *Sous presse*.

Les mosaïques murales à fond d'azur

Les mosaïques murales d'Orient et d'Italie sont généralement étudiées au point de vue de leur coloris, de leur style, de leur iconographie et c'est tout au plus si les historiens de l'art qui s'en occupent considèrent la couleur du fond sur lequel se détachent leurs thèmes, décoratifs ou historiés. Ce détail, comme nous allons essayer de le montrer, a cependant son importance, car il nous donne d'abord un renseignement chronologique et nous permet de suivre le développement de la mosaïque murale depuis ses origines jusqu'à la grande époque de son histoire, lorsqu'elle règne universellement dans la décoration monumentale. D'autre part, suivant la tonalité des fonds, l'effet esthétique produit n'est pas le même.

C'était une doctrine courante autrefois que la mosaïque murale n'avait été vraiment adoptée qu'au cours du IV^e siècle. Dans son excellent ouvrage sur la mosaïque, Gerspach ne comprenait pas que les architectes romains, en limitant ses effets, n'eussent pas aperçu sa puissance comme moyen de décoration. « Ce n'est, ajoutait-il, qu'au IV^e siècle qu'on la trouve employée avec quelque ampleur¹. » Les découvertes archéologiques du dernier demi-siècle en Italie et en Afrique permettent d'en juger autrement et éclairent le témoignage des textes dont on n'avait pas apprécié suffisamment la portée.

C'est ainsi qu'en 1899 on découvrit sous la coupole du vestibule, au palais de Dioclétien, à Spalato, les vestiges d'un revêtement de mosaïque, composé de cubes bleus, blancs, verts, rouges². Même constatation dans des monuments du premier et du second siècle de l'ère chrétienne, à Pompeï, dont on

1. E. GERSPACH, *La mosaïque*. Paris, 1882, p. 31. E. MüNTZ, *La peinture en mosaïque*. Rev. des Deux Mondes, t. I, F. 2, 1882, p. 175 : « Les anciens avaient réservé la peinture en mosaïque à la décoration du sol. »

2. Dict. d'Archéol. chrét. et de Lit., XII, 1934, 63. A. BLANCHET, *La mosaïque*. Paris, 1928.

connaissait déjà des fontaines revêtues de mosaïque, à Herculaneum, à Ostie, dans les catacombes chrétiennes de Rome, dans les parties supérieures des voûtes, aux thermes de Caracalla³.

On comprend mieux maintenant la description que fait Pline l'Ancien de la scène du théâtre de Scaurus. Le fond de la scène était divisé en trois étages. Celui du milieu l'était de cubes de verre : « *prima pars scenae in marmore fuit, media e vitro, inaudito etiam postea genere luxuriae, summa a tabulis inauratis* »⁴. Un étage de marbre, un étage de verre, un étage de tablettes dorées. L'étage de verre ne peut s'expliquer que par un revêtement de smalts coloriés, usage importé récemment à l'époque de Scaurus (vers le début du premier siècle avant notre ère). Dans un autre passage, Pline donne le nom de la nouvelle technique, *musiznum*, que les Romains distinguèrent de celle des pavements en mosaïque qui auraient été introduits à Rome en même temps⁵ (*opus tessellatum, opus vermiculatum*).

Or, c'est un fait constant que les plus anciens monuments de la mosaïque murale montrent les scènes et les personnages qu'elles représentent se détachant sur un fond d'azur dont les nuances peuvent différer, mais produisent toujours un effet des plus harmonieux. Une des raisons de la vogue obtenue par la mosaïque à fond bleu ou neutre est certainement son caractère, plus architectural que celui de la fresque. Le dessin fait ressortir les lignes maîtresses du sujet par des raccourcis audacieux. Les personnages qui s'enlèvent sur ce fond donnent l'impression du relief. La mosaïque murale doit beaucoup à la statuaire et c'est ce caractère de magnificence qui la fit adopter pour décorer des palais, des maisons luxueuses et, plus tard, des basiliques chrétiennes. Elle offre d'ailleurs l'avantage de résister mieux que la fresque à l'usure du temps, grâce aux

3. BLOUET, *Restauration des Thermes de Caracalla*, p. XIII.

4. PLINE, *Hist. Natur.*, XXXV, 24.

5. *Id.*, XXXVI, 4 et 64. « *Pulsat deinde ex humo, pavimenta in camera transiere e vitro, novicium et hoc inventum.* » Voir P. GAUCKLER, *La mosaïque antique*. Paris 1904 (reproduction de son article *Mosaïque* dans *Dictionn. des Antiq...*, de Daremberg et Saglio) et H. LECLERCQ, *Mosaïque. Dict. d'Archéol. chrét.*, XII, 1934, 57-332.

matières inaltérables dont les smalts sont couverts. « Le fond neutre, écrit un excellent critique d'art, est le principe d'un art indicatif, démonstratif, évocation puissante de plasticité en l'absence d'un espace construit »⁶.

Parmi les mosaïques murales à fond d'azur qu'on a découvertes, la plus ancienne est sans contredit celle qui décore à Herculaneum la maison dite de Neptune et d'Amphitrite, revêtant le mur d'un nymphaeum, une niche en plein cintre entre deux espaces carrés. On y voit des chiens poursuivant des cerfs et, sur les piliers, des tiges de plantes sortant de vases cannelés. Les fonds sont bleu foncé. Dans les tableaux on remarque une opposition entre les tons bleus et verts. Des guirlandes chargées de fruits et d'oiseaux, des masques de théâtre alternant avec des fleurons forment une agréable bordure.

Dans la cour circulaire d'une maison d'Ostie, qu'on venait de découvrir quand je l'ai visitée en 1936 et qui peut dater du second siècle, une demi-coupole est ornée de mosaïques à thèmes décoratifs : file de disques azurés sur la tranche de l'arc, grands fleurons jaunes et violets formant des bouquets symétriques, fleurs rouges cruciformes, grandes tiges disposées en éventail sur le fond bleu.

D'Ostie également provient la mosaïque célèbre du musée du Latran qui représente sous la niche d'une chapelle domestique un Sylvain en tunique blanche, drapé dans un manteau jaune dont des cubes rouges indiquent les plis. Le dieu champêtre s'enlève sur un fond d'azur rehaussé d'un bandeau carmin. Le nimbe qui encadre sa tête est fait de cercles concentriques de smalts blancs, vert pâle et bleu turquoise. A sa gauche son chien, la tête tendue vers son maître; à sa droite un autel rustique d'où jaillissent des flammes et deux palmiers au tronc grisâtre, au feuillage zébré de jaune et de vert, situent la scène⁷.

Cette fraîcheur tout hellénistique ne se retrouve pas dans un fragment de mosaïque murale du musée de Capoue qui représente une école avec trois rangs de têtes superposées d'un

6. TIBOR KOVÉS, *La formation de l'ancien art chrétien*, Paris, 1927, p. 82.
 7. Photo Alinari dans Muratoff, *La peinture byzantine*, Paris, 1938, pl. I.

dessin gauche et d'un caractère monotone, d'une date certainement postérieure⁸.

Entre ces œuvres païennes des trois premiers siècles et les mosaïques chrétiennes, dont les plus anciennes connues sont postérieures à la paix de l'Eglise, si le style est différent, la technique est la même et, à cet égard, la continuité est parfaite. On retrouve dans ces œuvres les fonds d'azur qui caractérisent cet art, mais il est important de noter que ce genre de mosaïques murales est, dans l'état actuel de nos connaissances, limité à une époque et à une région. On ne retrouve ces fonds bleus ou neutres qu'en Italie et, par exception, dans une église de Thessalonique; de plus, toutes ces œuvres sont antérieures au vi^e siècle.

Nous rappellerons simplement les œuvres les plus monumentales exécutées dans cette technique, qui sont justement célèbres et ont été si souvent décrites. Il se trouve d'ailleurs qu'il faut exclure de ce groupe les mosaïques chrétiennes les plus anciennes de Rome, celles du Mausolée de Sainte-Constance, qui appartiennent à l'époque du Constantin. Nous ne pouvons rien dire des mosaïques de style pompéien qui décorent la coupole, mais celles de la voûte annulaire montrent de magnifiques enroulements de vignes, autour d'un buste allégorique, qui se détachent sur un fond de cubes blancs. Il en est de même de la double *Tradition de la Loi* des absides et les fragments des mosaïques qui ornaient les niches creusées dans le mur témoignent de la même technique, usitée déjà à Rome sur des monuments païens.

Mais il faut observer que nous ne connaissons qu'une partie infime des nombreuses mosaïques chrétiennes de cette époque. Nous ignorons presque entièrement en quoi consistait la décoration des grandes basiliques comme celles du Latran et de Saint-Pierre de Rome. Pour retrouver des mosaïques à fond d'azur, il faut descendre au v^e siècle, mais bien que les anneaux de la chaîne nous manquent, on constate que la tradition technique d'Herculanum et d'Ostie s'est perpétuée jusqu'à cette époque.

8. *Id.*, pl. 2.

La plus ancienne mosaïque chrétienne à fond d'azur parvenue jusqu'à nous est celle de l'arc triomphal de Saint-Paul-hors-Murs. Cette œuvre date du pape saint Léon, qui fit construire cet arc avec les subsides de Galla Placidia entre 440 et 450. La mosaïque représente la Vision apocalyptique. Le buste colossal du Christ, les vieillards en adoration se détachent sur le fond bleu foncé. La composition est empreinte d'une solennité qui engendre une certaine monotonie. Son auteur ne doit rien à la tradition hellénistique, mais ne lui emprunte pas moins ses fonds d'azur.

D'une époque très peu postérieure date la décoration des deux chapelles ajoutées au baptistère du Latran par le pape saint Hilaire en 461. Dans la conque de l'abside de la chapelle Sainte-Rufine, de grandes tiges se déploient en éventail autour d'une tige centrale sur le fond d'azur; sous l'arc pendent des croix gemmées et quatre colombes se tournent vers l'Agneau figuré à la clef. Nous retrouverons ce magnifique et harmonieux décor à Ravenne.

Contemporaine de cette décoration est celle du baptistère de la cathédrale primitive de Naples, élevé par l'évêque Soter⁹ et couvert d'une coupole sur plan carré à trompes d'angle. Il était entièrement revêtu de mosaïques dont, malgré de fâcheuses déprédations, il subsiste encore des parties importantes. Les fonds sont en smalts bleus et verts; l'or est répandu discrètement, mêlé à un vermillon très sobre. Au centre de la coupole, un grand chrismon gemmé se détache dans un médaillon semé d'étoiles d'or sur fond d'azur. De riches corbeilles de feuillage avec des faisans affrontés entourent le médaillon central. Un deuxième champ concentrique limité par un octogone et beaucoup plus large est orné de somptueuses draperies. Une troisième zone circulaire partagée en segments de cercle par huit larges bandeaux a beaucoup souffert: sur le seul qui soit intact figurent un beau vase côtelé d'où sortent des céps chargés de grappes et la tige d'un arbre avec des oiseaux perchés sur ses branches. Des thèmes d'iconographie, la *Traditio legis*, le Christ et la Samaritaine, des portraits de saints ornent le

⁹. Dict. d'Archéol. chrét., XII, 1935, 737. E. BERTAUX, *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*, p. 47 sq.

pourtour en partie mutilé. Sur les trompes d'angle les symboles des évangélistes sur un fond bleu semé d'étoiles d'or (deux sont détruits); au-dessus des trompes, des animaux affrontés deux à deux, brebis suivies d'oiseaux, cerfs combattant, d'un style large et tout antique. Entre les trompes étaient représentés des martyrs en pied portant des couronnes disposés deux à deux de chaque côté d'une figure centrale : quatre seulement subsistent encore¹⁰. Il y avait là un merveilleux ensemble dont ce qui reste suffit à nous montrer l'effet d'harmonie et de richesse, qui rappelle avec plus d'éclat peut-être les monuments de Ravenne, un peu antérieurs au baptistère de Naples.

Nous ne connaissons que par le *Liber Pontificalis* d'Agnellus les anciennes églises de Ravenne et notamment cette *basilica Ursiciana* construite par l'évêque Ursus vers 385 sur l'emplacement de la cathédrale actuelle. Au dire d'Agnellus, ses murs étaient revêtus de marbres précieux et des mosaïques de couleurs variées recouvriraient ses voûtes¹¹. Les monuments les plus anciens de Ravenne qui nous intéressent sont l'église Sainte-Croix, avec le mausolée de Galla Placidia et le baptistère des Orthodoxes. Ce fut en 423 que Galla Placidia, sœur d'Honorius, après avoir fait reconnaître son jeune fils Valentinien III comme empereur d'Occident, s'installa avec lui à Ravenne et gouverna l'Empire en son nom et c'est à son souvenir que se rattachent ces deux monuments dont les revêtement en mosaïque sont les chefs-d'œuvre de la technique aux fonds d'azur.

Nous ne décrirons pas après tant d'autres ces deux monuments, qui ne sont que deux épaves des somptueux édifices dont cette impératrice avait enrichi Ravenne¹². Leur extérieur en appareil de briques est assez terne, mais l'intérieur est resplendissant de placages de marbre, de reliefs en stuc de mosaïque à fond d'azur. Le mausolée en forme de croix latine, élevé entre 432-440, est revêtu de parements de marbre jaune

10. Tel était l'état des mosaïques du baptistère de Naples lorsque je l'ai visité en septembre 1936.

11. AGNELLUS, *Liber Pontificalis ecclesiae Ravennatensis*, P.L. CVI, 505.

12. AGNELLUS, P. L. CVI, 536. Voir les descriptions de MILLET dans A. MICHEL, *Histoire de l'art depuis les temps chrétiens*, t. I, p. 156 sq. et de CH. DIEHL, *Ravenne (villes d'art)*, p. 26 sq., 49 sq.

antique au-dessus desquels commencent les mosaïques à fond d'azur sur lesquelles se détachent les figures de saints ou d'apôtres en vêtements blancs, avec à leurs pieds, le motif hellénistique des colombes buvant dans un canthare. Une mention spéciale doit être faite du Bon Pasteur qui surmonte le portail : ce n'est plus l'humble berger des paraboles reproduit si souvent dans la peinture chrétienne des premiers siècles, mais la figure symbolique de la royauté du Christ. Assis sur un banc de rocher au milieu d'une prairie émaillée de fleurs dans laquelle paissent ses brebis, il est vêtu d'une tunique brochée d'or sur laquelle est jeté un manteau de pourpre et sa tête encadrée d'une chevelure blonde est entourée du nimbe d'or. Appuyé d'une main sur une croix d'or, il caresse de l'autre une brebis avec une expression de calme et de majesté souveraine. Le fond bleu sombre uniforme fait ressortir l'éclat des couleurs. « On ne peut assez dire, fait observer Diehl, la richesse élégante de cette décoration, la rare science du coloris qui s'y manifeste, l'inspiration tout antique qui y éclate encore »¹³.

De la même époque, date la décoration du baptistère de la cathédrale, dit des Orthodoxes, édifice octogonal, réduit au carré par quatre niches et couvert d'une coupole revêtue d'une mosaïque qui représente le Baptême du Christ avec tout autour la procession triomphale des Apôtres. Les enroulements de tiges d'or sur fond bleu, les branchages sortant de vases magnifiques sont semblables au décor du mausolée de Galla Placidia. L'harmonie qui résulte des placages de porphyre et de marbre, des reliefs de stuc qui encadrent les fenêtres, des fonds bleu sombre qui font valoir les personnages et les ornements, donne la même impression de douceur et de suavité.

Ces deux ensembles suffisent à montrer que Ravenne fut au v^e siècle un centre important d'ateliers de mosaïstes. En général, on fait venir cet art de Constantinople d'où arrivait Galla Placidia¹⁴, mais on ne tient pas compte du fait que l'Italie possédait assez de trésors d'art hellénistique pour inspirer des artistes du v^e siècle, sans qu'il soit besoin de conclure

13. CH. DIEHL, *op. laud.*, p. 27.

14. TOESCA, *Storia dell'arte italiana*, Turin 1927, p. 184.

à une importation étrangère. Surtout on néglige entièrement la tradition des fonds d'azur que l'on peut suivre en Italie depuis l'ère chrétienne d'une manière ininterrompue. L'action des mosaïstes ravennates s'est d'ailleurs exercée au v^e siècle en Italie, comme le montrent les rapprochements qu'on a pu faire entre les mosaïques de Galla Placidia et celles des chapelles de Saint-Jean de Latran et du baptistère de Naples. Cette influence a même pénétré plus loin hors de l'Italie, comme le prouve le décor d'une église de Thessalonique qui forme un cas exceptionnel.

Des travaux de réparation exécutés en 1921 dans une petite église située au pied de l'Acropole, sous le vocable de Saint-David¹⁵ amenèrent la découverte dans l'abside d'une admirable mosaïque représentant le Christ en majesté dans une auréole circulaire soutenue aux quatre extrémités par les quatre animaux des visions apocalyptiques, tandis que dans les écoinçons, à la droite du Christ le prophète Ezéchiel, figuré près du fleuve Chobar pendant la captivité de Babylone, la tête renversée en arrière, les deux mains levées contre ses joues, le regard dirigé vers le Christ, témoigne par son geste de la frayeur que lui cause l'apparition triomphale; le prophète Habacuc assis et plongé dans ses méditations lui fait pendant à la gauche du Seigneur.

L'intérêt que présente cette découverte ne tient pas seulement à la beauté de ce monument qui enrichit notre connaissance de l'art byzantin, mais aussi à ses rapports étroits avec les mosaïques du mausolée de Galla Placidia, dont il est certainement contemporain. Il suffit de regarder ce Christ à la figure juvénile et imberbe, au longs cheveux qui encadrent son visage, pour y retrouver les traits du Bon Pasteur de Ravenne: il a le même geste souverain, la main droite levée, la gauche tenant une banderole comme pour proclamer la loi nouvelle.

15. Il s'agissait de rendre au culte chrétien ce sanctuaire changé en mosquée par les Turcs et ce fut l'archéologue Xyngopoulos qui fit découvrir la mosaïque cachée sous le badigeon. J'ai pu la voir en septembre 1930. A. XYNGOPOULOS, *Le catholicon du couvent du Latome à Thessalonique et sa mosaïque* (en grec), Athènes, *Archaiologikon Deltion*, 1929, p. 144-180 et pl. S-8. Voir aussi la communication de Papadopoulos présentée par Ch. Diehl à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus des séances*, 1927, 215 sq) et l'article du R.P. Grumel, *Echos d'Orient*, 1930, p. 215 sq.

On y reconnaît les mêmes qualités plastiques, les mêmes tons éclatants, la même tradition de l'art hellénistique qu'on retrouve dans les figures des deux prophètes et dans les ornements qui se déroulent sur la tranche de l'arc triomphal, des oiseaux buvant à une fontaine alternant avec des palmiers¹⁶. Et, pourachever la ressemblance, c'est sur un fond neutre à la tonalité brune, avec des smalts verts dans les parties supérieures que se détachent les figures. L'or n'est guère employé que pour les nimbes et la parure des vêtements, en particulier de ceux du Christ. Bien qu'il ne s'agisse pas ici d'un fond bleu, la technique est la même qu'à Ravenne.

Deux questions se posent d'ailleurs au sujet de la mosaïque de Saint-David. Comment se fait-il d'abord que l'art de Ravenne ait pénétré jusqu'à Thessalonique? Si l'on mettait en ligne de compte les mosaïques à fond d'or, on verrait que cet art de Ravenne a franchi l'Adriatique et que son influence est visible dans la décoration des cathédrales de Parenzo et de Trieste, mais il s'agit ici de la mosaïque à fond neutre et d'une ville lointaine dans laquelle il existait déjà de remarquables ateliers de mosaïstes. On comprendra mieux ces rapports de Thessalonique avec l'Italie si l'on se souvient qu'au V^e siècle cette cité était la capitale de la préfecture du prétoire d'Illyricum, qui au point de vue ecclésiastique relevait directement de la juridiction du pape et où avait été créé un vicariat apostolique¹⁷.

Autre question : il s'agit ici d'une Vision apocalyptique, à vrai dire celle d'Ezéchiel, l'Eternel étant toujours figuré sous les traits du Christ. Mais, comme j'ai essayé de le démontrer, les Visions apocalyptiques sont exclues de la décoration iconographique des églises byzantines dont l'art relevait de Constantinople, et cela jusqu'au XIV^e, l'Apocalypse n'ayant été reconnue comme livre canonique par les Grecs qu'au XII^e siècle. Il en était tout autrement en Orient, notamment en Cappadoce, en Syrie, en Egypte, où les Visions apocalyptiques étaient représentées fréquemment par des fresques ou des mosaïques,

16. XYGPOULOS, *op. laud.*, fig. 10, p. 160.

17. Mgr DUCHESNE, *Eglises séparées. L'Illyricum ecclésiastique*, Paris, 1896, p. 229-279.

notamment à Baouit et dans les églises des monastères rupes-tres de Cappadoce. Il en était de même en Occident, à Rome et à Ravenne au v^e siècle, plus tard aux tympans des portails romans¹⁸. L'auréole du Christ de Saint-David, supportée par les quatre animaux devenus les symboles des Evangélistes ressemble à celles des chapelles funéraires de Baouit qui sont d'une date postérieure (vi^e et vii^e siècles)¹⁹. Le thème est certainement venu d'Orient, mais tout fait présumer que c'est par l'intermédiaire de Ravenne qu'il a été introduit à Saint-David.

Puis, à peine un demi-siècle après les constructions de Galla Placidia, les fonds d'or faisaient leur apparition à Ravenne dans les édifices élevés par Théodoric (Saint-Apollinaire le Nouveau, baptistère arien, etc...). Ils étaient d'ailleurs connus des Romains²⁰, mais, bien que, faute de documents, on ne puisse en fournir la preuve, ils venaient sans doute de Constantinople, où le chef goth avait passé une partie de sa jeunesse comme ôtage. Au vi^e siècle, les fonds d'azur paraissent complètement abandonnés. L'effet de richesse éclatante que produit l'or convenait mieux à la majesté impériale, mais ne donne pas aux mosaïques la même note harmonieuse que les fonds d'azur. C'est un art délicat et raffiné qui disparaît après plusieurs siècles d'histoire. Par contre, les fonds bleus survivent dans la peinture murale, aussi bien dans l'art de Constantinople qu'en Italie, en France, en Espagne aux époques romanes et gothique. Les peintures de la chapelle de l'Arena à Padoue montrent la puissance et la suavité de l'effet qu'ils peuvent produire quand ils sont employés par un peintre de génie.

Louis BRÉHIER.

18. L. BRÉHIER, *Les Visions apocalyptiques dans l'art byzantin*, dans *Arta si Archeologia*, fasc. 4, Bucarest, 1930.

19. J. CLÉDAT, *Le monastère et la nécropole de Baouit* (Mém. Institut français du Caire, XII, 1, 1904, pl. XLI, XC). J. MASPERO, dans Comptes rendus de l'Acad. des Inscript., 1913, 290 (reproduit dans CII. DIEHL, *La peinture byzantine*, Paris, 1933, pl. III).

20. Le plus ancien spécimen remonterait au ii^e siècle de l'ère chrétienne. (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1893, p. 77.)

Note sur les Régions de Constantinople byzantine.

On connaît très imparfairement l'aspect que présentait la ville de Constantinople au v^e siècle. En dehors des patriographes, dont les renseignements tardifs sont souvent sujets à caution, et les rares indications fournies par les chroniqueurs, on ne possède comme source d'informations que la *Notitia urbis Constantinopolitanae*, qui remonte au règne de Théodose II (408-451). Malgré sa grande valeur, ce document n'est pas d'une précision telle qu'on puisse déterminer avec une assurance parfaite les limites des quatorze régions que comprenait la capitale. Cependant divers auteurs n'ont pas reculé devant cette incertitude. Les plans d'Al. Van Millingen¹, de Celâl Essat² et de E. Mamboury³, pour ne parler que de ceux-là, marquent les limites des régions avec une certaine audace. D'autres ont montré beaucoup plus de réserve. A.-D. Mortmann⁴, Artoniadès⁵ et Misn⁶ se sont contentés de signaler dans quelle partie de la ville se trouvaient telle ou telle région, mais ils se sont bien gardés de déterminer leur étendue. A.-M. Schneider⁷ s'est même abstenu complètement de les porter sur son plan. Ces trois auteurs ont fait preuve de prudence avec d'autant plus de raison que l'étude appro-

1. *Byzantine Constantinople : the Walls of the City, and adjoining historical Sites*, Londres, 1899.

2. *Eski Istanbul*, Istanbul, 1910.

3. *Constantinople. Guide touristique*, Constantinople, 1925.

4. *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892.

5. "Ηεκατοντάριον τῆς Ἀγίας Σοφίας I, 1907, pl. II.

6. *Carte topographique et archéologique de Constantinople au moyen âge*, Galata, 1938.

7. *Byzanz. Vorarbeiten zur Topographie und Archäologie der Stadt*, Berlin, 1936.

fondie de la *Notitia* ne semble pas avoir été faite avec toute l'attention désirable. On répète trop facilement les affirmations des prédecesseurs sans se donner toujours la peine d'en vérifier la valeur.

Depuis longtemps nous avions été frappé de certaines opinions qui nous paraissaient pour le moins fort contestables, mais nous n'avions pas le loisir d'éclaircir nos doutes. L'occasion nous ayant été donnée d'étudier de plus près la *Notitia*, nous avons pu faire certaines remarques dont nous voulons faire part à nos lecteurs. Ici, comme lorsque nous avons traité des *emboloi tou Dominou* et de l'église Sainte-Anastasie⁸, comme aussi des quartiers *ta Narsou* et *Oxcia*⁹, nous devons nous inscrire en faux contre certaines interprétations que nous croyons erronées. Nous ne convaincrons sans doute pas tout le monde, mais nous aurons du moins formulé certaines constatations susceptibles d'éclairer les studieux qui s'intéressent à la topographie de Constantinople byzantine.

Nos remarques portent sur les septième, huitième, neuvième et onzième régions.

SEPTIÈME RÉGION

La septième région a été diversement identifiée à cause de l'interprétation donnée au texte de la *Notitia*. Celui-ci est ainsi libellé : *Regio septima in comparatione superioris planior, quamvis et ipsa circa lateris sui extremitatem habeatur in mare declivior. Haec a parte dextera columnae Constantini usque ad forum Theodosii, continuis extensa porticibus, et de latere aliis quoque pari ratione porrectis, usque ad mare velut se ipsam inclinat et ita deducitur. Habet autem in se ecclesias tres, hoc est Irenem, Anastasiam et sancti Pauli, columnam Theodosii intrinsecus ad summitatem gradibus perviam, equites magnos duos, partem ejusdem fori, thermas Caronianas...*

Pierre Gylles est le premier auteur à avoir tenté d'expliquer ce texte. Il s'est demandé pendant longtemps comment l'auteur

8. *Echos d'Orient*, t. XXXVI, 1937, p. 129-156.

9. *Ibid.*, p. 288-308.

de la *Notitia* s'orientait. En effet tout dépend de là. La *Notitia* dit que la septième région commençait à droite de la colonne de Constantin (au forum du même empereur) et s'étendait jusqu'au forum de Théodore (forum Tauri d'une part; et de l'autre jusqu'à la mer. Comment fallait-il entendre *a dextera parte columnae Constantini*? Suivant ce que dit Tite-Live de Romulus qu'il avait déterminé les régions de Rome de l'est à l'ouest, plaçant ainsi au midi celles de droite et au nord celles de gauche? Ou bien comme les géographes modernes qui s'orientent vers le nord? Ou encore comme les astrologues qui, au dire de Varron, mettent la gauche du côté de l'Orient et la droite du côté de l'Occident? P. Gylles finit par se convaincre que la septième région s'étendait sur le versant de la Corne d'Or. La raison qu'il en donne est l'emplacement des deux églises Sainte-Irène et Sainte-Anastasie. On lui dit que la première se trouvait jadis, d'après la tradition locale, à l'endroit occupé par le harem impérial sur la troisième colline et que Sainte-Anastasie était là où fut construit le Bezesten (Bazar)¹⁰.

Les auteurs modernes n'ont pas suivi P. Gylles dans ses conclusions, non point à cause de l'emplacement des trois églises signalées par la *Notitia* dans la septième région et dont ils ne semblent pas s'être préoccupés, mais à cause de l'orientation qui avait dû présider à la rédaction de la *Notitia*. Sc. Byzantios a placé la septième région sur le versant de la Marmara¹¹. Il a été imité par les divers auteurs qui ont écrit sur les mêmes matières, comme O. Seeck¹², Mordtmann¹³, Al. Van Millingen¹⁴, Celâl Essat¹⁵, E. Mamboury¹⁶, A.-M. Schneider¹⁷, Misp¹⁸, etc. Il semble donc que ce soit là une vérité solidement démontrée et qui ne soit plus sujette à discussion. Il nous paraît cependant nécessaire de la soumettre à un nouvel examen.

10. *De topographia Constantinopoleos*, III, 5 et 6, Lyon, 1561, p. 157-167.

11. Κωνσταντινούπολις. t. I, Athènes, 1851, p. 65.

12. *Notitia Dignitatum*, Berlin, 1876, p. 235 sq.

13. *Op. cit.*, p. 6.

14. *Op. cit.*

15. *Op. cit.*

16. *Op. cit.*, p. 315.

17. *Op. cit.*, p. 18.

18. *Op. cit.*

L'opinion de P. Gylles se heurte à deux objections sérieuses. La première est celle de l'orientation suivie par l'auteur de la *Notitia*. A.-M. Schneider tient pour incontestable que cet anonyme écrivait d'après un modèle et que celui-ci ne pouvait être que la *Forma Urbis* ou description de Rome. Or cet ouvrage suppose sans aucun doute l'orientation à l'est et non au nord¹⁹. Nous avons dit que cette objection n'avait pas échappé à P. Gylles et qu'il avait passé outre à cause de l'emplacement attribué aux deux églises Sainte-Irène et Sainte-Anastasie. Quant à nous, l'orientation à l'est ne nous paraît pas suffisamment démontrée. En effet l'auteur de la *Notitia* fait comme s'il remontait la Mésé, plaçant ainsi à droite la septième région et non la huitième. Si l'on suit l'opinion des auteurs modernes qui mettent la septième sur le versant de la Marmara, il est impossible de trouver dans celle-ci les trois églises signalées par la *Notitia*.

L'opinion de P. Gylles se heurtait à une seconde objection. C'est l'emplacement qu'il attribuait à la colonne de Théodore que la *Notitia* indique dans la septième région. Après avoir interrogé les vieillards au sujet de ce monument qu'avait détruit le sultan Beyazit II (1481-1512), il acquit la conviction qu'il s'élevait à l'endroit où celui-ci avait construit le bain qui porte son nom. Or cet endroit se trouve au sud-ouest du forum de Théodore. S'il en était ainsi, les septième et huitième régions se seraient compénérées de façon incompréhensible. En effet, la huitième région, suivant P. Gylles, comprenait le côté gauche de la Mésé (au sud de celle-ci), la basilique de Théodore, située probablement dans la partie méridionale du forum, et le Capitole, qui était au delà du forum, sans doute à la place qu'occupe aujourd'hui l'Université d'Istanbul (ancien Seraskerat). Elle était donc coupée en deux par la septième qui englobait la colonne de Théodore et une partie du forum. A.-M. Schneider a fait remarquer avec raison que l'emplacement de la colonne ne saurait être cherché au bain de Beyazit, parce qu'elle n'aurait été ni dans l'axe du forum ni dans celui de la partie de la Mésé qui se dirigeait vers la Porte Dorée²⁰. La colonne

19. *Op. cit.*, p. 18, note 8; renvoi à O. RICHTER, *Topographie der Stadt Rom*, München, 1901, p. 5.

20. *Op. cit.*, p. 19.

était certainement plus à l'est, peut-être même au milieu du forum de Théodore, ce qui paraît assez vraisemblable.

On s'explique facilement l'erreur de P. Gylles. Les renseignements que lui ont fournis les vieillards auxquels il s'est adressé, provenaient probablement d'une confusion. Lorsqu'on élargit, il y a une vingtaine d'années, la rue Ordu qui mène à Aksaray (ancien forum Bovis), on démolit une partie du bain de Beyazit et l'on trouva dans les soubassements trois fragments d'une colonne historiée qui ne saurait être que celle de Théodore²¹. Il ne s'ensuit nullement que la colonne fût au même endroit. Les vieillards dont parle P. Gylles ont dû voir utiliser les débris de ce monument pour la construction du bain, d'où la confusion de leurs souvenirs. Il est possible que la colonne fût dans le voisinage immédiat de la mosquée que Beyazit II bâtit en 1501-1507 et que celui-ci la démolit comme un monument profane souillant de sa présence le sanctuaire qu'il édifiait.

En définitive, on peut très bien concevoir la rencontre des septième et huitième régions au forum de Théodore sans qu'il y eût compénétration de l'une par l'autre. La septième n'atteignait sans doute que la colonne de Théodore qui se trouvait au milieu de la place ou même plus à l'est, tandis que la huitième venant du sud pouvait englober la basilique de Théodore et le Capitole sans couper la précédente. Les deux statues équestres dont la *Notitia* dit qu'elles étaient dans la septième région sont très probablement celles d'Arcadius et d'Adrien (?) signalées par les patriographes comme étant situées au pied de la colonne de Théodore *ἐν τοῖς Ταύρου μέρεσιν*²². On ne peut tirer aucune donnée topographique quelconque du fait que les Thermae Carosianae se trouvaient également dans la septième région. On ignore complètement où elles étaient et P. Gylles déclare n'en avoir pas trouvé trace.

Une seconde preuve que la septième région s'étendait bien au nord de la Mésé et non au sud, c'est la présence des trois

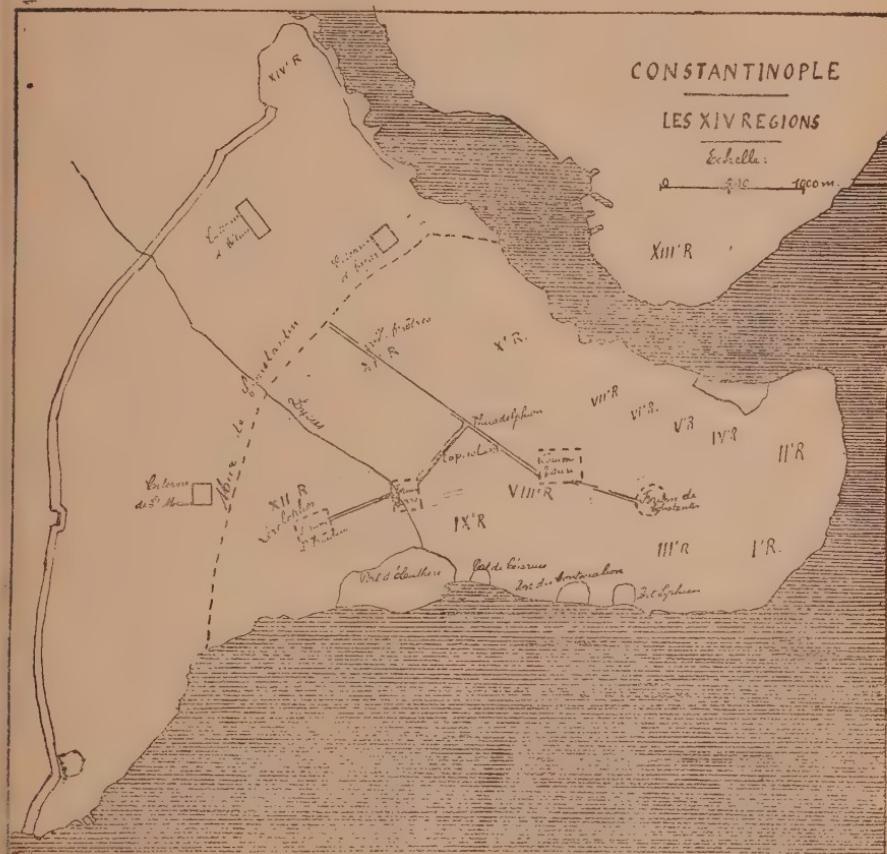
21. E. MAMBOURY, « Les fouilles à Istanbul en 1936-1937 » dans *Byzantium*, t. XIII, 1938, p. 255-256; S. CASSON et T. RICE, *Second Report upon the excavations carried out and near the Hippodrome in 1928*, London, 1929, p. 57-60.

22. T. PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, II, Leipzig, 1907, p. 170, l. 16-17, l. 2.

églises Sainte-Irène, Sainte-Anastasie et Saint-Paul. Dans l'hypothèse de cette région au sud de la Mésé, il est impossible de les identifier. Mordtmann avoue lui-même qu' « il n'est guère permis d'en tirer une conclusion certaine »^{22 bis}. En effet entre la partie de la Mésé qui va du forum de Constantin à celui de Théodose et atteint la Marmara, on ne connaît aucune église dédiée à l'un de ces trois saints, tandis qu'on en rencontre trois sur le versant de la Corne d'Or.

Nous pensons que Sainte-Irène n'est autre que celle du Pérama. On objectera sans doute que le Pérama faisant partie de la sixième région, cette église ne saurait appartenir à la septième. Le texte de la *Notitia* dit que la sixième région s'étendait depuis le forum de Constantin « *scalam usque sive trajectum Sycacnum*, et plus loin, qu'elle renfermait *scalam Sycaenam*, c'est-à-dire le lieu où l'on prenait les embarcations pour passer la Corne d'Or et se rendre à Sycae. Outre que le terme de Pérama ne figure pas dans le texte de la *Notitia* et qu'il n'était peut-être pas encore en usage au moment de sa composition, on peut admettre que l'endroit désigné par ce mot à l'époque byzantine comprenait une certaine étendue. L'église Sainte-Irène pouvait donc fort bien se trouver à l'ouest de l'échelle de Sycae et dans le Pérama sans pour autant faire partie de la sixième région. La *Notitia* est en effet trop peu explicite pour qu'on puisse déterminer d'après elle les limites exactes des régions. Cependant les plans de Van Millingen, Celâl Esat et de Mamboury font aller la sixième région jusqu'aux environs d'Ayasma Kapisi, sans doute pour y englober ce qui fut plus tard la concession vénitienne. On ne voit pas sur quelles données ils se basent pour le faire sinon sur l'hypothèse que la septième région se trouvait sur le versant de la Marmara et non sur celui de la Corne d'Or. D'ailleurs ils doivent, selon leur hypothèse, rejoindre la dixième région qui aboutissait également à la Corne d'Or, puisque la huitième qui comprenait, d'après eux, non seulement le plateau de la troisième colline, mais encore une bonne partie de la vallée située à l'est de celle-ci, ne s'étendait pas jusqu'à la mer, ainsi que le dit formellement la *Notitia* : *nulla maris vicinitate conterminata*.

^{22 bis.} *Op. cit.*, § 9, p. 6.



L'église Sainte-Anastasie, qu'une hypothèse de Paspati, admise pendant soixante ans comme une vérité indiscutable, prétendait se trouver au sud-ouest de l'hippodrome, à l'endroit où s'élève la mosquée dite de Sokollou Mehemet, était en réalité dans le quartier dit τὰ Μαυριανοῦ et dans les ἐμβόλοι τοῦ Δομενίου. Or il faut chercher ces deux endroits sur la pente qui descend du bazar vers Zindan Kapi; la rue dite Uzun Çarci (Le long marché) qui conduit à celle-ci remplace le μαρζὸς ἐμβόλοις τοῦ Δομενίου. Telle a été la conclusion d'une étude que nous avons publiée ailleurs²³.

23. *Echos d'Orient*, t. XXXVI, 1937, p. 129-156.

Enfin l'église Saint-Paul, ou plutôt l'église ἡρών, ainsi nommée parce qu'on y déposa les restes de l'évêque Paul de Constantinople mort en exil pendant la persécution arienne, se trouvait dans la même région. L'anonyme anglais de 1190 la place certainement sur le versant de la Corne d'Or, puisqu'il dit qu'elle se trouvait près de l'église de Saint-Lucilien²⁴. Or celle-ci était voisine du monastère de *ta Narsou* et s'élevait elle-même dans le quartier dit Ὀξεία situé en face de la Corne d'Or et du Bosphore, comme le dit Génésius²⁵. De son côté, Antoine de Novgorod (1200), après avoir parlé de l'église Saint-Platon qui était voisine du forum, dit : « là se trouve aussi la maison du saint confesseur Paul, et, sous l'autel, on baise ses reliques, son omophorion et son étole »²⁶.

D'après tout ce qui précède, voici l'idée que nous nous faisons de la septième région. Sa limite au sud-ouest allait de la colonne de Constantin au forum du même nom jusqu'à celle de Théodore au forum Tauri; au nord-est elle descendait vers la Corne d'Or entre la sixième région et la partie orientale du forum Tauri, englobant ainsi le μαρτυρὸς ἔμβολος τοῦ Μαυρικίου, les églises Saint-Paul le Confesseur et Sainte-Anastasie; sur le bord de la mer elle possédait l'église Sainte-Irène du Pérama et s'étendait vers le nord-ouest probablement jusqu'à la porte dite Ayasma Kapisi, où elle rejoignait la dixième. En somme elle comprenait à peu près toute la vallée entre la deuxième et la troisième collines.

HUITIÈME RÉGION

Au sujet de la huitième région, la *Notitia* s'exprime ainsi : *Regio octava ex parte Tauri, nulla maris vicinitate conterminata, angustior magis quam lata, spatia sua in longitudinem producta compensat. Continet in se partem fori Constantini, porticum sinistrum Taurum usque, basilicam Theodosianam, Capitolium...*

24. S.-G. MERCATI, *Santuari e reliquie Costantinopolitane secondo il codice Ottoboniano latino 169 prima delle conquista latina (1204)* dans *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, vol. XII, 1938, p. 153, n. 31.

25. *Regum*, III; Bonn, p. 54; P.G., t. CIX, col. 1057 A.

26. KHITROWO, *Itinéraires russes en Orient*, p. 105.

Dans l'hypothèse où cette région se trouvait à gauche pour celui qui remontait la Mésé, l'explication du texte ne présente pas de difficulté. La huitième région offrait une forme allongée et assez étroite, commençait au forum de Constantin qu'elle englobait en partie, se prolongeait vers le nord-ouest jusqu'au forum Tauri, dont la basilique théodosienne lui appartenait, et vers le nord-est renfermait également le Capitole, situé au delà de cette place. Les auteurs modernes ne sont pas d'accord sur l'extension de la huitième région du côté du Capitole. La plupart situent celui-ci à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'Université d'Istanbul (ancien Seraskerat), mais le plan de Mamboury le rejette plus loin, aux environs de la mosquée Suleymanie. Ceux de Mordtmann et de Celâl Essat l'englobent dans le forum Tauri. A.-M. Schneider a publié sur ce forum une étude qui semble restituer l'état véritable des choses, bien que son plan suive l'opinion traditionnelle pour l'emplacement des septième et huitième régions²⁷. En direction de la Corne d'Or, les auteurs qui ont précisé les limites des régions, comme Van Millingen, Celâl Essat et Mamboury, étendent la huitième jusqu'au dessous de la mosquée Suleymanie et y font entrer l'ancien Seik-ulislamat. Vers l'est, ils la font parvenir à Uzun Çarçi ou tout près de là. D'après eux, c'est donc tout le plateau qui couronne la troisième colline et une partie de la vallée située entre celle-ci et la deuxième colline qui constituaient la huitième région.

De toute façon cette opinion se heurte à une difficulté. Si la septième région se trouvait au-dessous de la Mésé, comment ne coupait-elle pas la huitième au forum Tauri, puisqu'elle y englobait la colonne de Théodore. Où se trouvait celle-ci? A.-M. Schneider la place au sud du forum, ce qui supprime en effet toute difficulté, mais cette localisation est-elle bien sûre? La plupart des autres auteurs croient qu'elle se trouvait au milieu du forum, ce qui semblerait logique, car il en était très probablement ainsi pour le forum de Constantin et pour celui d'Arcadius. Mais alors elle aurait été au nord de l'emplacement que Schneider assigne à la basilique théodosienne²⁸, et

27. *Op. cit.*, p. 17-22.

28. *Ibid.*, p. 19.

celle-ci appartenait à la huitième région. Si on la situe plus près de la mosquée Beyazit, toute difficulté disparaît, mais à la condition de mettre la septième région au nord et la huitième au sud de la Mésé. Tant qu'on n'aura pas déterminé l'emplacement exact de la colonne et de la basilique théodosienne, il sera impossible de justifier pleinement l'une ou l'autre des deux opinions en présence.

Dans l'hypothèse que nous présentons ici, la huitième région commençait au forum de Constantin, dont elle possédait la partie sud-ouest, englobait les rues situées au sud de la Mésé et aboutissait au forum de Théodore, qui lui appartenait en totalité, à l'exception toutefois de la colonne de l'empereur qui se trouvait dans la septième région. Le Capitole, situé au nord du forum, en faisait également partie, mais on serait bien en peine de dire jusqu'où elle s'étendait en direction de la Corne d'Or. Du côté de la Marmara, elle comprenait tout le plateau au sud de la Mésé, mais la partie basse, voisine de la mer, appartenait à la troisième région à l'est, à la neuvième à l'ouest.

NÉUVIÈME RÉGION

Voici le texte de la *Notitia* relatif à cette région : *Regio nona prona omnia, et in nothum deflexa, extensis maris littoribus terminatur. Continet in se ecclesias duas, Caenopolim et Omonocam, horrea Alexandrina, domum nobilissimae Arcadiæ, thermas Anastasianas, horreum Theodosianum...*

Tout le monde est d'accord pour placer la neuvième région sur le versant de la Marmara. Elle devait partir de la grande voie qui conduisait du forum Tauri au Philadelphium et aux Saints-Apôtres et se diriger vers le sud où elle atteignait la mer sur une assez grande longueur. Quelle était celle-ci? Le texte de la *Notitia* dit *extensis maris littoribus*, ce qui indique qu'elle était assez considérable. Or, si l'on en croyait les plans de Mordtmann, de Van Millingen, de Celâl Essat et de Mamhoury, elle n'aurait pas dépassé sept à huit cents mètres, c'est-à-dire à peu près ce qu'ils attribuent à la troisième et à la septième régions. C'est manifestement insuffisant pour répondre à l'expression *extensis maris littoribus*. Par ailleurs la neuvième région était limitée à l'ouest par le port d'Eleuthère qui appartenait à la douzième, en sorte qu'on ne peut lui

reconnaitre une plus grande portion de rivage de ce côté. Ces auteurs devant, selon leur opinion, faire une place à la septième région entre la troisième et la neuvième, ils ont été forcés de restreindre l'espace occupé par celle-ci.

Nous avons plusieurs preuves que la neuvième région s'étendait beaucoup plus à l'est que ne le veut l'opinion commune. Tout d'abord la *Notitia* dit qu'elle possédait l'église appelée Caenopolis. Or nous savons que le quartier de ce nom se trouvait au sud-est du forum Tauri. En effet, lors du tremblement de terre et du violent orage qui dévastèrent Constantinople le 1^{er} avril 408, les tuiles de bronze du forum Tauri furent emportées par l'ouragan jusqu'à Kainopolis²⁹. On sait par ailleurs que le même quartier possédait une église dédiée aux martyrs saint Agathonice et ses compagnons³⁰. Or les patriographes disent que cette église s'élevait vis-à-vis et au-dessous de l'Artotyrianos³¹; mais l'Artotyrianos faisait partie des Artopoleia où se trouvait tout près d'eux, probablement un peu plus au sud³². Il n'y a aucun doute que les Artopoleia étaient au sud-est du forum Tauri, puisque le cortège impérial les traversait avant d'atteindre celui-ci³³. Il faut en conclure que la neuvième région s'étendait au-dessous de la Mésé au sud-est du forum Tauri et qu'elle devait rejoindre la troisième. On ne peut donc y localiser la septième.

On objectera sans doute qu'il en est de même pour la huitième, mais la question diffère essentiellement pour celle-ci. Nous avons dit qu'elle s'étendait au sud de la Mésé sans toutefois aller très bas, tandis que la septième atteignait la mer. Le quartier dit Kainoupolis pouvait donc se trouver dans la neuvième région, puisqu'il n'était pas sur la Mésé, mais plus au sud.

La position de l'église de l'Homonoea ('Ομόνοια) ne soulève pas d'objection contre l'opinion traditionnelle. Evagre semble la situer au sud du forum Tauri. Il dit en effet que lors du

29. *Chronicon paschale*, Bonn, p. 308; P. G., t. XCII, col. 784 B.

30. *Synaxarium Constantinopolitanum*, éd. H. Delehaye, col. 916/12-13.

31. T. PREGER, *op. cit.*, II, p. 163/21-164/3; P. G., t. CLVII, col. 489 AB; Byzantine de Venise, t. XXI, pars III, p. 41 D.

32. T. PREGER, *op. cit.*, II, p. 203/15-204/4; P. G., t. CLVII, col. 537 C; Byzantine de Venise, t. XXI, pars III, p. 74 AB.

33. *De cer.*, I, 5; Bonn, p. 31; P. G., t. CXII, col. 228 C.

grand incendie de 476, qui détruisit presque la moitié de la ville, le feu s'étendit au nord, du forum Constantini au forum Tauri, et au sud, du port Julien (plus tard Sophien) jusqu'à l'oratoire de l'Homonoea³⁴, ce qui paraît indiquer à l'ouest une limite sensiblement à la hauteur du forum Tauri. L'église de l'Homonoea pouvait donc occuper, probablement au voisinage de la mer, un emplacement à l'ouest de celui qu'on attribue ordinairement à la septième région.

Quant aux greniers à blé d'Alexandrie, au grenier de Théodose, à la maison d'Arcadia et aux thermes d'Anastasie, on ne possède aucune donnée qui permette de fixer leur emplacement. La *Notitia* ne parle ni du port de Caésarius ni de celui du Contoscalion, qui ne devaient pas encore exister, sans quoi on aurait là deux points de repère très importants pour fixer les limites approximatives des régions voisines.

ONZIÈME RÉGION

Regio undecima spatio diffusa liberiore, nulla parte mari sociata est. Verum ejus extensio tam plana quam etiam collibus inaequalis. Continct in se martyrium apostolorum, palatium Flaccillianum, domum augustae Pulcheriae, Bovem Aeneum, cisternam Arcadiacam, cisternam Modesticam...

Il est probable que le Lycus formait la limite de cette région au sud-ouest jusqu'au forum Bovis qui lui appartenait au moins en partie. Sur le versant de la Corne d'Or il est moins facile de préciser jusqu'où elle pouvait s'étendre, puisqu'elle n'atteignait pas la mer. Il y a toutefois un point important à éclaircir. La *Notitia* dit positivement que le palais de l'impératrice Pulchérie se trouvait dans la onzième région. Il s'agit sans aucun doute de la maison qui a donné son nom au quartier des Pulcherianae. Or tous les plans qui indiquent le tracé du mur constantinien s'obstinent à mettre ce quartier en dehors du rempart. Ils font en effet aboutir celui-ci aux environs du vieux pont, à une distance plus ou moins grande de la porte τῆς Πλατείας (Un Kapan Kapisi) et par le fait même ils excluent de la ville constantinienne l'église Saint-Laurent

34. *Hist. eccl.*, II, 13; P. G., t. LXXXVI, col. 2540 C-2541 A.

et les Pulcherianae dans lesquelles elle se trouvait. Pour ce faire, leurs auteurs se sont basés sans aucun doute sur le tracé du mur constantinien que l'on rencontre dans les *Patria*. Il y est dit en effet qu'après la citerne de Bonus et l'église des saints Manuel, Sabel et Ismaël, il se dirigeait vers le quartier τὰ Ἀρματικά et vers Saint-Antoine³⁵.

Ce tracé nous paraît plus que contestable. En effet, le *Chronicon paschale* prétend que c'est sur l'ordre de Barbyzos mourant, le père de cette Phidalia qui aurait épousé Byzas, l'éponyme de la ville, que fut construit le vieux rempart « qui va du Pétrion à la porte Saint-Emilien, près de l'endroit dit Rhabdos »³⁶. Il y là sans aucun doute une attribution légendaire, mais le texte indique nettement que le mur de Constantin était encore debout au moment de la composition de cet ouvrage (peu avant 641) et qu'il commençait au Pétrion sur la Corne d'Or. On se demande pour quelle cause les auteurs ont négligé ou délibérément écarté ce texte si clair lorsqu'ils ont établi le tracé du mur de Constantin. Ils ont sans doute préféré se fier aux patriographes, certainement plus détaillés sur ce point, mais aussi bien postérieurs. Il est même probable que de leur temps le mur en question avait complètement disparu après avoir servi peut-être aux diverses réparations qu'il fallut faire au mur de Théodose.

Il est bien plus logique de penser que le mur constantinien couronnait la cinquième colline pour descendre ensuite brusquement sur la Corne d'Or. La ville était ainsi mieux protégée de ce côté que si on fait obliquer le mur vers l'est au-dessus des Saints-Apôtres pour aboutir à la Plateia en suivant la vallée qui sépare la quatrième colline de la cinquième et en laissant celle-ci complètement en dehors des remparts. Avec le tracé que nous indiquons et qui est basé sur le texte du *Chronicon paschale*, les Pulcherianae rentrent tout naturellement dans la onzième région. Cela justifie mieux le libellé de la *Notitia* : *ejus extensio tam plana quam etiam collibus inaequalis*, car dans l'hypothèse traditionnelle la onzième région n'aurait contenu qu'une seule colline, la quatrième. De cette

35. T. PREGER, *op. cit.*, I, p. 142/5-7; P. G., t. CLVII, col. 472 B.

36. *Chronicon Paschale*, Bonn, p. 265; P. G., t. XCII, R. JANIN, col. 649 A.

façon aussi on s'explique que la citerne d'Aspar (très probablement le Çukur Bostan voisin de la mosquée du Sultan Selim) se trouvait *πλησίον τοῦ παλαιοῦ τείχους*³⁷. On ignore du reste où se trouvait l'église des saints Manuel, Sabel et Ismael, après laquelle le mur constantinien obliquait vers τὰ Ἀριατίου. Il se peut fort bien qu'elle fût sur la cinquième colline, dans les parages de la mosquée de Sultan Sélim.

R. JANIN.

37. *Ibid.*, Bonn, p. 321; P. G., t. XCII, col. 820 A.

Deux Eglises Byzantines

d'après des sermons peu connus de Léon VI le Sage

En 1900, Mgr Louis Petit faisait paraître dans les *Echos d'Orient* l'analyse d'un recueil de sermons de Léon VI publié par l'hiéromoine Akakios du Mont Athos sous le titre : Λέοντος τοῦ Σοφοῦ πανηγυρικοὶ (sic) λόγοι, Athènes, 1868¹. Ce livre, à peu près introuvable dans nos bibliothèques, contient plusieurs homélies qui ne figurent pas dans la Patrologie de Migne et sont restées inconnues des archéologues, sinon des historiens. J'ai l'intention d'étudier ici les sermons qui portent dans l'édition d'Akakios les n° 28 et 34. Les deux textes contiennent des renseignements précieux pour l'histoire de l'art byzantin. Mgr Petit en a déjà signalé l'importance en ce qui concerne le sermon 34. Le sermon 28, qui présente le même intérêt, est passé inaperçu jusqu'ici.

Chacune des deux homélies a été composée à l'occasion de la consécration d'une église : dans un cas — celle du couvent de Kauleas — dans l'autre, d'une basilique fondée par le magistre Stylianos Zaoutzès. Léon VI avait prononcé d'autres sermons dans des circonstances analogues. Le n° 16 du recueil d'Akakios a pour objet la dédicace de l'église de Saint-Démétrius-du-Palais², le n° 29 a trait à la consécration de l'église de Saint-Thomas restaurée par l'empereur³. Mais tandis que dans ces deux derniers exemples l'orateur se borne à des

1. L. PETIT, *Note sur les homélies de Léon le Sage. Echos d'Orient*, III, 1900, p. 245 sq.

2. AKAKIOS, p. 137 sq.

3. AKAKIOS, p. 248 sq.

considérations d'un ordre purement théologique⁴, dans les sermons 28 et 34 il donne aussi une description des sanctuaires inaugurés. Ce sont des *ekphraseis* qui font connaître deux nouveaux monuments du début de la période macédonienne. La contribution paraîtra d'autant plus importante que plus d'un point reste à élucider dans la formation de l'art qui devait caractériser cette époque.

L'édition d'Akakios repose sur un apographon exécuté au début du siècle dernier par le patriarche Grégoire V, d'après un manuscrit, aujourd'hui égaré, du monastère de l'Iviron. Plus récemment le texte en a été collationné par D. Serruys sur un codex du X^e ou XI^e siècle de la bibliothèque de Vatopédi, le n° 408 (360)⁵ qui appartient à la même famille que le manuscrit disparu de l'Iviron⁶. Il semble cependant que la collation a eu surtout pour objet de remplir les lacunes de l'édition de 1868. Un certain nombre des « passages obscurs » signalés par Akakios dans l'introduction de son recueil n'en subsistent pas moins. D'autre part, le mouvement même de la phrase de Léon VI, avec ses innombrables incidentes, rendait particulièrement délicate une traduction littérale. Il m'a paru prudent de m'attacher, suivant la sentence platonicienne, plus au sens qu'à la lettre et de me borner à une analyse du texte, aussi détaillée et complète, il est vrai, que l'exige l'importance du sujet⁷.

Un commentaire fait suite à cette analyse. J'ai commencé par une étude archéologique des monuments décrits par

4. On a supposé que le sermon de Léon VI sur l'Annonciation aurait trait à une mosaïque du narthex de Sainte-Sophie à Constantinople. Quoi qu'il en soit, dans ce cas encore, le contenu du texte est purement théologique (C. OSIECKOWSKA, *La mosaïque de la Porte Royale à Sainte-Sophie de Constantinople et la litanie de tous les Saints. Bysantium*, IX, I, 1934, p. 81, cf. MIGNE, P. G., t. CVII, col. 21 sq.).

5. D. SERRUYS, *Les Homélies de Léon le Sage. Byzantinische Zeitschrift*, XII, 1903, p. 167 sq. Cf. SOPHRONIOS EUSTRATIADÈS et ARKADIOS BATOPEDINOS, *Katálogos tòv epi tē leipē Mov̄i Batopēdiov̄ aποχειρέψων κιοδ.κών* (*Hagioreitikē Bibliothèkē*, I) Paris, 1924, p. 79.

6. A. VOGT et I. HAUSHERR, *Oraison funèbre de Basile I^{er} par son fils Léon le Sage. Orientalia Christiana*, XXVI, I, n° 77, 1932, p. 6.

7. Je remercie mes amis grecs, MM. Manolis Hadzidakis et Georges Mourellos, qui m'ont aidé dans la lecture des sermons de Léon VI. De leur côté, MM. G. Millet et H.-Ch. Puech ont bien voulu revoir avec moi plusieurs passages difficiles de ces textes. Enfin, mon analyse a été encore revue par le R.P. Grumel et Mlle S. Der Nersessian. Leurs conseils m'ont été du plus grand profit.

Léon VI. On observera cependant tout de suite, pour la clarté des comparaisons, que l'église de Stylianos à été fondée dans les toutes dernières années du IX^e siècle et qu'il a dû en être de même de celle du couvent de Kauleas. Un examen plus détaillé des données historiques, ainsi qu'un aperçu des procédés et des emprunts littéraires qui distinguent les deux sermons fera l'objet d'un étude séparée.



Sermon de Léon, Empereur par la grâce du Christ, l'Empereur éternel, prononcé à l'occasion de la consécration d'une église dans le monastère appelé Kauleas. (AKAKIOS, n° 28, pp. 243-248.)

Les peuples se réjouiront de la louange des justes, dit le sage Salomon⁸, mais on peut dire aussi : les peuples se réjouiront à la consécration des demeures de Dieu. En effet, les fidèles trouvent dans les deux cas un profit spirituel. Nous prions en écoutant la description de l'amour des justes pour Dieu et des combats qui enflamment le cœur comme une étincelle du charme divin, qu'ils ont soutenus pour lui. D'autre part, comme ceux qui entrent dans le Palais réprimtent, en pensant à l'empereur, les mouvements habituels de l'âme, ainsi ceux qui assistent à la consécration d'une demeure de Dieu chassent, dans un élan vers notre grand Empereur, les autres pensées qui leur viennent à l'esprit et se remplissent d'une attitude de saint respect⁹. Les hommes trouvent donc dans cette circonstance, comme dans l'éloge des saints, un profit spirituel et la joie s'empare de leur âme.

A nous aussi, il est donné d'éprouver cette joie. L'inauguration d'un temple divin nous réunit, spectateurs charmés,

8. Proverbes XXIX, 2. Cf. S. BASILE, *In Gordium* et *In Quadraginta Martyres* (Migne, P. G., XXXI, col. 489 sq. et 508). Voy. aussi GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *In laudem Athanasii* (*ibid.*, XXXV, col. 1088) et, à une époque plus récente, NICETAS STETHATOS, *Vie de Syméon le Nouveau Théologien* (éd. Hausser et Horn, *Orientalia Christiana*, XII, p. 100 et 117).

9. ιερὸν γετάστας; Pour la comparaison du Palais avec une église, voy., par ex., PAUL LE SILENTIAIRE, *Descriptio S. Sophiae*, VV. 81 sq. (Bonn, p. 7) et S. SALAVILLE, *Formes ou méthodes de prières d'après un Byzantin du XIV^e siècle. Théolepte de Philadelphie*. *Echos d'Orient*, XXXIX, 1940, p. 18 et 20.

pour célébrer l'achèvement d'une demeure destinée à Celui qui remplit le ciel et la terre, d'une demeure offerte, sur notre terre, à Celui « qui vient sur les nuages »¹⁰, d'une demeure que ne consacrent ni les sacrifices de veaux et de béliers¹¹, mais que sanctifie le sang expiatoire du sacrifice muet de l'agneau vivant¹².

Une noblesse immatérielle s'ajoute en ce jour aux beautés matérielles du nouveau palais du Roi de Gloire. De cette noblesse, qui est d'une essence céleste, l'orateur renonce à décrire la grandeur. Par contre, il considère que son discours doit être consacré à la beauté de l'œuvre. Passer celle-ci sous un silence injuste serait, en effet, diminuer la satisfaction de l'artiste qui a été convoqué ici pour faire valoir l'excellence de ses efforts et pour prendre part au plaisir qu'il dispense à l'assistance charmée. Ce serait aussi traiter la beauté de l'église comme une chose sans importance. Afin de n'être accusé d'aucune de ces deux fautes, on décrira ce chef-d'œuvre dans la mesure où le permet la parole, sinon autant que l'exige son mérite.

L'ancien mythe nous apprend qu'Alkinoos avait fait un pavement d'or^{12bis}. L'excès du luxe étant une faute de goût, l'idée paraît plutôt blâmable, à moins qu'il ne faille supposer que les termes du mythe ont été pris au sens figuré pour accentuer l'éloge de l'œuvre. Quoi qu'il en soit, l'architecte ne gagne rien ainsi dans notre estime, et nous n'avons que faire du bruit de discours emphatiques pour louer le pavement de cette église qui est véritablement admirable, puisque, pour ne pas être en or, il est d'autant plus beau qu'il se trouve plus approprié à l'usage auquel il est destiné.

La plus grande étendue en est formée de dalles de marbre blanc, dont aucune autre couleur n'interrompt la continuité.

10. Daniel VII, 13; Matthieu XXIV, 30, XXVI, 64; Apocalypse, I, 7.
11. Lévitique IX, 2.

12. Isaïe LIII, 7; Actes VIII, 32. Cf. F.-E. BRIGHTMAN, *Liturgies Eastern and Western*. Oxford, 1896, p. 356 et Grégoire de Nazianze, *Oratio XIX*, MIGNE, P. G., XXXVI, col. 101.

12 bis. Cf. *Odyssée*, VII, 82-130. Dans le texte homérique, le pavement du palais d'Alkinoos n'est pas mentionné expressément. Léon VI pouvait avoir en vue la scholie : « Certes, il était plus facile de dire que la demeure entière était bâtie en or, etc. » (Ph. BUTTMANN, *Scholia antiqua in Homeri Odysseam*. Berlin, 1821, p. 251).

L'artiste a préféré la pureté de l'éclat aux fleurs d'une composition multicolore qui distingue souvent les ouvrages de ce genre. Pourtant une sorte de bordure, composée de dalles d'une autre couleur, fait le tour à l'extérieur de l'étendue blanche, et ce petit effet de contraste en rend la blancheur encore plus agréable...

Au milieu de l'hémisphère¹³ qui surmonte ce beau pavement est représentée une image de Celui à qui l'artiste a consacré l'édifice. On croirait voir, non pas une œuvre d'art, mais Celui-là même qui, revêtu de la nature des mortels, surveille et dirige toute chose; il vient justement de cesser d'exhorter et a posé sur ses lèvres le sceau du silence.

A côté, dans le vaisseau de l'église et dans les voûtes qui supportent la couverture, sont placées les images de différents serviteurs familiers de Dieu, entièrement exécutées en mosaïques dorées. L'artiste s'est rendu compte de l'utilité que l'or pouvait présenter dans ce cas-là et s'en est largement servi pour exprimer la beauté dont il convient aux proches de l'empereur d'être parés, et aussi parce qu'il a compris que la pâleur de l'or pouvait convenir à peindre les membres de la vertu¹⁴.

En un certain endroit, parmi ces personnages, est représentée la Mère Toute Pure. Elle tient dans ses bras l'Enfant et pose sur lui un regard où se mêlent la virginité et l'affection maternelle. On croirait voir ses lèvres s'entrouvrir et la Mère adresser la parole à l'Enfant, à tel point ces images semblent être vivantes^{14 bis}.

Les autres parties de l'église qui ne sont pas décorées d'images sacrées ont été revêtues de plaques polychromes d'une beauté qui soutient légitimement la comparaison avec le reste de l'œuvre¹⁵.

13. ήμικάλιον σχῆμα évidemment pour ήμιτραπίσιον. La même confusion se rencontre peut-être dans la *Vita Constantini*: voy. notamment G. RIVOIRA, *La chiesa del S. Sepolcro in Gerusalemme. Dissertatione letta alla Pontif. Accad. di Arch.* il 30 nov. 1916, p. 6. Une interprétation différente du texte de la *Vita* a été toutefois proposée par A. PIGANIOL, dans *Cahiers Archéologiques*, I, 1945, p. 7 sq.

14. *I Corinthiens VI, 15.*

14 bis. Cf. S. d'ARISTARCHES, *Photii Orationes et Homiliae*. C-ple, 1901, II. p. 299 (Sermon prononcé le 29 mars 867).

15. Litt. ces plaques sont « tellement belles qu'elles témoignent certainement d'une véritable parenté avec les autres beautés de l'œuvre ».

La description ainsi terminée, Léon VI s'adresse à l'artiste qui a exécuté l'église. Le discours qu'il vient de prononcer a été limité par le temps et n'a pu recevoir le développement que le monument mériterait. Bien entendu, l'œuvre n'est nullement diminuée par l'imperfection du panégyrique et c'est au contraire l'orateur qui a été vaincu par l'abondance du sujet. Mais l'artiste ne souffre-t-il pas de voir ses travaux décrits au-dessous de leur mérite et n'aurait-il pas préféré un meilleur discours, plus étendu?^{15 bis} Ou bien, par amour de l'orateur, s'y plaît-il davantage qu'à un éloge mieux approprié « puisqu'il est plus doux à ceux qui aiment fort — surtout quand c'est un amour comme celui que tu nous portes — de recevoir une petite chose de ceux qu'ils aiment que quelque chose de grand des autres ».

Reste encore une autre question. Est-ce que l'artiste a calculé son temps dans le dessein précis de terminer l'église et d'en faire l'offrande à Dieu au printemps, la belle saison? Ou bien cela s'est trouvé sans qu'il s'en préoccupe, afin qu'à ce point de vue aussi soit magnifié le don, qu'au meilleur moment de l'année, il apporte au Meilleur?

Qu'il voie, en effet, quelle beauté environne son offrande.

Maintenant, le ciel quitte son air maussade et se surpassé en beauté, brillamment éclairé de la lumière des astres. La terre se débarrasse de son aspect de tristesse et se couvre de la belle parure de ses propres fruits. La mer mue en douceur son humeur sauvage, change l'écume de la fureur pour un calme serein et montre sa face terrible éclairée d'un doux sourire. Maintenant les animaux, dégagés des liens de l'hiver, se livrent à de libres ébats, tandis que les habitants de l'air volent plus impétueusement pour revenir de l'étranger où le froid les exila et recevoir le droit de cité dans leur pays natal, le temps autorisant leur retour par un suffrage silencieux. L'hirondelle, amie de l'homme, construit sous les toits un nid pour ses petits et crie sa reconnaissance pour l'hospitalité reçue à ceux qui habitent avec elle. Et voici le rossignol qui, la journée terminée, veille et chante dans le calme de la nuit et charme l'homme par ses mélodies. Maintenant, la race des

^{15 bis} Cf. *L'oraison funèbre de Basile I*, p. 41 et 43.

monstres marins qui repose dans les abîmes s'empresse de cacher sa laideur hors de notre vue. Voici que l'homme¹⁶, cet être grand et précieux pour qui toute chose a été faite, participe à ces dispositions favorables et entreprend ses travaux avec plus d'ardeur. Le laboureur suit ses bœufs avec plus de plaisir, le marin se laisse porter plus joyeusement par les vagues marines, l'hoplite ajuste ses armes, songe aux combats et exerce son bras aux mouvement d'Arès¹⁷.

L'orateur revient à sa première pensée. Il fallait que l'offrande de l'église eût lieu en cette saison. Dieu en a disposé ainsi parce que l'artiste n'a rien négligé pour l'honorer. Et le sermon se termine par une prière : puissions-nous comparaître devant le Seigneur, couronnés des fleurs de la vertu écloses à sa douce chaleur et participer dans les siècles des siècles à la béatitude perpétuelle de ceux qui goûtent la joie sans fin.



Sermon de Léon, empereur par la grâce du Christ, l'Empereur éternel, prononcé lorsque Stylianos le très munificent magistre, procéda à la dédicace du sanctuaire qu'il avait édifié. (AKAKIOS, n° 34, pp. 274-280).

Un adage¹⁸ ancien prescrit de louer le beau : l'orateur qui passe sous silence l'éclat des belles choses est indigne de plaisir, malgré les qualités de son art. Si l'on admet, en effet, qu'il existe un lien d'amitié entre ce qui s'apparente, un discours ne saurait être beau que dans la mesure où il est ami du beau. Il faut donc qu'il soit fait avec amour pour la beauté des

16. ζῶον cf. *L'Oraison funèbre de Basile I*, p. 66 : « l'être (ζῶον) modelé dans l'argile » et P. NOAILLES-A. DAIN, *Les Nouvelles de Léon VI le Sage*. Paris 1944, Nov. XIX, p. 73, 20.

17. J'ai essayé de suivre le texte de cette description du printemps d'autant près que possible. Il m'a semblé toutefois utile, afin d'en rendre la lecture plus agréable, de supprimer un certain nombre de « maintenant » et de « voici que » dont Léon VI, s'inspirant d'une célèbre description de saint Grégoire de Nazianze (*In novam Dominicam*. MIGNE, P. G., XXXVI, col. 617 sq.) a fait précédé chacune de ses phrases (cf. la comparaison avec d'autres textes dans l'étude des sources littéraires).

18. πῦθος Cf. PLATON, *Phèdre*, 242 d. Ailleurs Léon VI se sert de l'expression *ho palaios logos* (Nov. XVI, NOAILLES-DAIN, p. 63, 1). Pour l'ensemble de ce préambule, voy. LUCIEN, *De la Maison*, 1-2 (DINDORF, p. 631/2).

œuvres qu'il décrit, tout en ajoutant à leurs mérites par ses propres qualités.

Pourtant, Léon VI, en prenant la parole, ne cherche pas à éviter le blâme de la sagesse antique. Il ne croit pas, non plus, qu'il pourrait ajouter aux mérites d'une œuvre qui, dans sa perfection, a atteint le sommet au delà duquel, dit-on, il n'est pas possible d'aller. Son but sera identique à celui pour lequel l'église a été construite, c'est-à-dire le service du bien. En glorifiant ce sanctuaire on rend dans la même mesure hommage à Dieu. C'est pour cette raison que l'on ne peut en passer la beauté sous silence. D'autre part, le discours serait également utile s'il procurait une certaine satisfaction au créateur d'une semblable beauté que l'on récompensera ainsi d'avoir charmé la vue.

En terminant l'exorde, Léon VI demande :

Quel est l'homme qui portant, semble-t-il, dans son cœur l'image du beau, a rassemblé dans cette charmante église, comme en une seule prairie, toutes choses gracieuses et agréables, à l'instar des amateurs qui cultivent dans leur jardin des fleurs recueillies de toute part? Comment une pareille œuvre a-t-elle été conçue? Est-ce une imitation, ou bien l'artiste en a-t-il puisé les idées en lui-même, dans l'amour actif et pur, afin de servir l'aimé? Voilà le sentiment fécond qui a inspiré les projets destinés à parfaire ce divin palais du Souverain de tous.

L'orateur passe à la description de l'église « dont il est temps, qu'accompagnant le regard, la parole fasse le tour ».

Au milieu, dans la coupole qui surmonte l'édifice, se trouve une image du Christ, représenté à mi-corps. Il semble que l'artiste ait voulu symboliser par cet agencement la grandeur dont le Créateur ne s'est jamais départi. En effet, l'Incarnation, ici-bas, n'a nullement abaissé sa nature sublime. Réduit aux derniers abaissements, il est demeuré néanmoins dans la grandeur qu'il possédait auparavant avec le Père, comme si la bassesse de la condition humaine n'avait aucune prise sur lui^{18 bis}. C'est ainsi que l'orateur conçoit l'idée de l'artiste qui

^{18 bis.} Cf. J. MANSI, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*. Florence, 1767, XI, col. 977/9.

a représenté cette figure sans la partie inférieure du corps.

Tout autour, à la naissance de l'hémisphère¹⁹, sont représentés les officiants immatériels²⁰ du culte divin.

Les uns font office de serviteurs : ce sont les messagers "Αγγελοι", ainsi nommés parce qu'ils transmettent les volontés de Dieu aux hommes²¹.

D'autres, qui contemplent perpétuellement Dieu, sont appelés « Anges aux yeux nombreux » (*πολυόμματα*). Ce nom leur a été donné, parce qu'ils ont réellement un grand nombre d'yeux. Il peut signifier aussi qu'ils ont atteint un haut degré d'illumination. Les yeux sont, en effet, un réceptacle de la lumière, et cette catégorie d'anges qui est placée plus près que les autres de la source de la lumière divine, en reçoit des éclats particulièrement abondants. Ou bien encore, cette appellation des proches ministres de Dieu exprime la puissance que celui-ci a de tout voir, la multitude de leurs yeux donnant une idée de l'intelligence divine qui pénètre toute chose. Ainsi, tel personnage de l'entourage de l'empereur témoigne de la majesté impériale par ses propres titres et actions.

D'autres anges, qui décorent la coupole, sont nommés d'après le nombre six de leurs ailes dont la disposition symbolise à la fois le mystère de la divinité qui demeure en quelque sorte repliée sur elle-même et sa manifestation salutaire par laquelle elle semble se déployer devant les hommes. Les ailes qui cachent leur visage et couvrent leurs pieds, sont disposées ainsi parce que Dieu, qui n'a ni commencement ni fin, est entièrement inintelligible et invisible. Comment la hardiesse de la pensée pourrait-elle pénétrer, en effet, Celui qui est au commencement et à la fin de tout? Au contraire, les ailes déployées signifient que, par sa bonté charitalement déployée sur tout ou, pour parler en termes courants, par son énergie et son administration, Dieu donne le moyen de le comprendre à ceux qui n'ont l'esprit ni infirme, ni paralysé.

A la suite de ces personnages, viennent des serviteurs de

19. ἡμικύλλον, comme ci-dessus, p. 47.

20. ὁν οὐλη ἔχεινων ή ὑπαρξης, tournure obscure que j'interprète seulement en la comparant à la définition de la nature matérielle des saints que Léon VI semble opposer, plus bas, aux anges.

21. *Epître aux Hébreux*, I, 14.

Dieu d'un autre genre : les hommes qui, surmontant leur nature, ont vécu d'une vie spirituelle²². Les uns ont prévu de loin le salut du monde, d'autres en ont été les témoins immédiats. Ailleurs, le spectateur voit des rois et des prêtres, représentés ici comme pour exprimer l'hommage que tous apportent au Roi de tous.

Ces figures ornent le sommet de l'église. Des scènes de la vie du Christ en décorent les autres parties.

Voici un être ailé, descendu du ciel, qui s'entretient avec une jeune Vierge^{22bis}. Tu dirais que ces représentations ne sont pas dépourvues de la parole. L'artiste a répandu sur les visages des personnages une couleur tellement naturelle et leur a donné tant de caractère qu'il provoque chez le spectateur un sentiment semblable à celui que donne le son de la voix.

Voici, étendue, une Mère qui a accouché sans être soumise aux lois de l'enfantement. Comme il convient à une mère, elle se tourne, émue, vers les soins donnés à l'Enfant.

Maintenant d'autres personnages, chargés d'objets précieux, se hâtent pour adorer le Nouveau-né.

Maintenant un homme, usé par la vieillesse, prend l'Enfant dans ses bras. Tu croirais assister à un combat entre la vieillesse et l'ardeur juvénile auquel le vieillard se livre par excès de joie. Il oublie vite le poids de son âge et témoigne de son ardeur en élevant les bras qu'il tend pour recevoir le Nouveau-né aussi vivement que cela lui est possible.

Ici, dans l'eau de la purification, voulant laver mes souillures, l'Immaculé se purifie, tandis qu'ici, dépouillé de l'apparence mortelle, il fait briller sa nature divine.

Là, l'ami putréfié dans le tombeau se dégage de la corruption et bondit vers la vie, obéissant au son de la parole.

Là, Celui qui a engagé le combat pour le monde, est cloué au bois ; en un autre endroit, le tombeau l'accueille et ailleurs

22. Litt. : ceux qui tout en étant d'une composition matérielle ont, néanmoins, franchi d'un bond les bornes de la matière et sont accourus vers la vie immatérielle.

22 bis. Cf. KHOIRIKIOS DE GAZA, *Laudatio Marciani*, I. 48, éd. R. FOERSTER et E. RICHTSTEIG, Leipzig, 1929, p. 14-15. Voy., pour ce passage et pour la description des scènes suivantes, l'étude des sources littéraires.

il apparaît subissant l'état de mort²³. Puis il se lève, relevant Adam avec lui, monte aux cieux et s'assied avec son humanité sur le trône de son Père.

Dans cette scène figurent la Mère qui a transformé la maternité, et les disciples que l'artiste a représentés avec un tel sentiment de la vie qu'ils semblent véritablement devoir être considérés comme des êtres animés. L'un d'eux, qui accompagne du regard Celui qui monte, produit l'impression d'être tout yeux. Un autre, qui écoute les voix venant d'en haut (car des êtres ailés, qui participent à l'Ascension, paraissent s'adresser à eux) semble être tout ouïe et s'efforce de pénétrer le sens des paroles. Etonné, un autre s'abîme dans la méditation. Un autre admire et conjecture.

Tel est le décor de la partie supérieure de l'église, entièrement exécuté en mosaïques brillantes d'or. Maintenant l'orateur passe à la description du bas.

Quatre colonnes soutiennent les arcs élancés. Elles sont ornées de cette végétation dont l'hiver qui vient de se terminer, répand à sa suite sur la terre la couleur verdoyante, tant pour l'utilité que pour l'embellissement de la nature^{23bis}.

Le pavement est émaillé d'un mélange de couleurs variées. La surface principale en est blanche, mais cette blancheur est encadrée d'une mosaïque en cubes de pierres multicolores qui reproduit toutes sortes de fleurs et est entourée à son tour, comme d'une sorte de torrent, de dalles pourpres.

23. *καὶ παθῶν* (dans l'édition d'Akakios, génitif pluriel de *πάθος* que je corrige en participe : *παθῶν* avec un accent grave au lieu du *périspomène*) *έτερωθι τὴν φθορὰν ὄργαται*: Cf. *Psaume XV*, 10 et *Actes II*, 31; *XIII*, 35. Le R.P. Grumel me fait observer que le mot *phthora* ne peut être pris ici dans le sens habituel de « corruption », le dogme affirmant, en effet, l'incorruptibilité du corps du Christ. On traduira donc « état de mort » ou « mort ». Cf. *L'Oraison funèbre de Basile I*, p. 66 : les morts qui « disparurent dans les régions ténèbreuses de la *phthora* ». Voy. *ibidem*, p. 72 et le *Sermon sur le Samedi Saint*, AKAKIOS, p. 7, MIGNE, P. G., CVII, col. 84. Le mot est employé dans le même sens dans les *enkomia* du Samedi Saint : « Nous vénérons ta Sépulture et ta Passion grâce auxquelles tu nous as sauvé de la *phthora* ». (*Triódion katanyktikon*. Athènes, 1930, p. 433; cf. p. 434 et 437, et le *Canon* du même jour, p. 445). Ex. analogues dans J. TIKKANEN, *Die Psalterillustration im Mittelalter*. Helsingfors, 1895, p. 62. Voyez aussi C.-A. SWAINSON, *The Greek Liturgies*, Londres, 1884, p. 96. Il est cependant utile de rappeler que le texte de cette description, surtout à partir de la Présentation au Temple, est certainement altéré dans l'édition d'Akakios. J'ai pu en rendre seulement le sens général.

23 bis. Ce passage manque dans l'édition d'Akakios. Voy. la collation de SERRUY, *Les Homélie*s, p. 169-170.

Si les abeilles entraient dans cette église, elles en confondraient le pavement avec une véritable prairie et tenteraient même d'extraire le miel des fleurs qui la décorent, de préférence aux fleurs naturelles²⁴. Ainsi, non seulement cette œuvre d'art se rapproche de la nature, mais encore la dépasse en beauté.

La raison de cette supériorité est dans la source d'inspiration de l'artiste. Quels ont été ses modèles? Qui les a créés? « Tu as réalisé avec cette œuvre une admirable imitation. Tu as emprunté assez de modèles à Celui à qui tu dédies ton effort pour présenter à ton tour des modèles à l'imitation. »

La comparaison avec une prairie sert de point de départ à la conclusion du sermon.

On croyait toujours que les plus jolies promenades étaient hantées par les grâces, amies des plaisirs, que les poètes représentent répandant la rosée sous leurs pas^{24bis}. La question ne se pose pas si les fleurs de la nouvelle église sont accessibles à ces déesses, — celles du moins que l'on pouvait considérer comme sages et respectables^{24ter} — mais il est certain que les grâces célestes — celles qui détournent l'âme de la basse matière et l'élèvent aux hauteurs divines — ont élu ici leur séjour. En effet, la divinité, qui n'a pas besoin d'être servie, mais accepte néanmoins la pieuse intention des fidèles, accorde ses faveurs à ceux qui l'approchent avec piété, ainsi que le fait l'artiste dont l'œuvre atteste-le zèle.

Une sorte d'apothéose finale évoque Dieu présent à la cérémonie de la dédicace. Il reçoit « comme de main en main »

24. Cf. S. BASILE, *In Gordium Martyrem*, MIGNE, P. G. XXX, col. 489. L'évocation des prairies sert à Léon VI de prétexte à une description du printemps que l'on peut comparer à celle du sermon 28. A son apparition la belle saison sait revêtir la terre de ces prairies. Alors la terre oublie la stérilité de l'hiver. Son sein se gonfle du plus agréable des enfantements. Embellie par le produit de ses propres flancs, elle appelle tous ses habitants comme pour participer à un banquet et à une fête. Elle apparaît semblable à une table ouverte, sous le signe du charme et de la délicatesse, à tout être vivant et tous y trouvent la jouissance des plaisirs renouvelés.

24 bis. Cf. *Odyssée*, XIII, 109 (il s'agit des Naïades).

24 ter. οὐγαντά χάρπες EURIPIDE, *Hélène*, 1341. Pour la comparaison d'une œuvre d'art avec un « jardin privilégié des grâces », voy. PINDARE, *Olympique* IX, 26-27. Cf. LUCIEN, *De la Maison*, 9; GRÉGOIRE DE NYSSE, *De S. Theodoro Martyre*, MIGNE, P. G., XLVI, col. 737; PROCOPE, *De Aedificiis*, I, 1, Bonn, p. 178/9, etc.

l'offrande offerte avec amour. Avec Lui sont aussi présentes les grâces toutes-pures qui mènent leur ronde autour de Lui. L'orateur termine en exprimant au nom de l'assistance le souhait de participer aux jouissances que procurent ces esprits, maintenant et dans l'autre siècle.



Le résumé des renseignements relatifs à l'architecture des églises décrites par Léon VI peut tenir en peu de lignes.

Une coupole surmontait chacun des deux monuments. Celle de l'église fondée par Stylianos reposait sur quatre colonnes. La remarque est intéressante : c'était une innovation. La coupole de Saint-Démétrius-du-Palais, une autre fondation contemporaine, reposait également sur des colonnes, tandis que dans les édifices plus anciens, les points d'appui étaient constitués par des piliers plus ou moins volumineux²⁵.

On ignore tout des dispositions du sanctuaire, des bas-côtés et des annexes. Il semble vraisemblable que les deux églises affectaient le plan à croix inscrite, particulièrement en vogue à Constantinople à partir de la seconde moitié du IX^e siècle²⁶, mais l'oratent n'en dit rien.

Ailleurs, les renseignements sont plus abondants.

Dans le sermon 28, Léon VI signale le revêtement polychrome des murs. L'indication n'est pas répétée dans la description de l'église fondée par Stylianos. C'est sans doute un simple oubli : du règne de Constantin, au XIV^e siècle, l'usage était de tapisser de marbres le bas des parois des églises dont la partie supérieure était décorée de mosaïques²⁷.

Par contre, le pavement est détaillé avec une égale complaisance dans les deux textes. Dans les deux cas l'orateur décrit une étendue blanche entourée d'une bordure. Dans le couvent de Kauleas celle-ci était formée par une bande monochrome dont la couleur n'a pas été indiquée. Dans l'église

²⁵. J. EBERSOLT et A. THIERS, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 260.

²⁶. *Op. cit., ibidem.*

²⁷. G. MILLET, *Le Monastère de Daphni. Histoire, architecture, mosaïques*. Paris, 1899, p. 68.

fondée par Stylianos c'était une mosaïque représentant des fleurs, encadrée à son tour par des dalles pourpres, probablement veinées, ce qui a pu engager Léon VI à les comparer à un torrent.

Il résulte, en outre, du sermon 28 que le pavement du couvent de Kauleas ne dépassait pas l'espace recouvert par la coupole. La même particularité peut être observée dans plusieurs autres monuments, par exemple dans l'église, aujourd'hui détruite, de la Dormition à Nicée²⁸, et plus tard à la Néa Moni de Chios²⁹ et à Kahrié-Djami³⁰.

La description des bordures se rencontre dans différents textes byzantins relatifs aux pavements. Théodore Métochite signale les bandes, qui compartimentaient le carrelage de la chapelle de son palais³¹. Constantin VII Porphyrogénète cite également « des torrents ou des fleuves » qui encadraient la partie centrale du pavement du Kainourgion³². L'expression rappelle celle dont se sert Léon VI à propos de la bordure extérieure de l'église de Stylianos. On la rencontre ailleurs à propos des bandes de marbre encastrées sur l'emplacement probable de la *solca* de Sainte-Sophie de Constantinople que Paul le Silentiaire comparait à des cours d'eau bordés de fleurs³³, et d'autres Byzantins aux fleuves du Paradis³⁴ ou au Jour-

28. Th. SCHMIT, *Die Koimesis-Kirche von Nikaia. Das Bauwerk und die Mosaiken*. Berlin-Leipzig, 1927, pl. IV.

29. A. ORLANDOS, *Monuments byzantins de Chios*, II, Athènes, 1930, pl. 10 et 14.

30. *Kachrié-Dzami*. Recueil de planches ajouté au t. XI des *Izvestija Russkago Archeologiceskago Instituta v Konstantinopolé*. Munich, 1906, pl. LXXXIX. Une petite portion du pavement pénétre cependant, dans ce cas, dans le narthex. Dans les basiliques à trois nefs plus anciennes, souvent le pavement ne dépassait pas l'alignement du vaisseau central : voy., par ex., G. SOTÉRIOU, *Thèbes chrétienne en Thessalie et les basiliques paléochrétiennes de la Grèce* (en grec). Athènes, 1931, II, fig. 20, 21, 32 (S. André et Aphentellè à Lesbos, Epidaure).

31. ἀνατολή. R. GUILLAND, *Le Palais de Théodore Métochite*. Revue des Etudes Grecques, XXXV, 1922, p. 88, v. 175 et le commentaire, p. 94.

32. βύακες, ποταμοί, THÉOPHANE CONTINUÉ, *De Basilio Macedone*, Bonn, p. 33.

33. *Descriptio Sanctae Sophiae*, v. 289, Bonn, p. 16.

34. *Anonymi Narratio de Aedificatione Templi Sanctae Sophiae*, éd. Th. PREGER, *Scriptores Originum Constantinoianarum*. Leipzig, 1901, p. 103; Cf. E. ANTONIADÈS, *Description de Sainte Sophie* (en grec). Athènes, 1908, II, p. 51.

dain³⁵. De véritables représentations de fleuves ont été signalées, du reste, dans plusieurs monuments ; Lethaby et Swainson qui en ont dressé la liste suggèrent un rapprochement avec des tapis persans représentant des jardins traversés de rivières³⁶. On peut se demander toutefois si l'origine du motif ne serait pas plutôt dans l'image du monde entouré des eaux que l'on voit apparaître dès le VI^e siècle sur le sol des basiliques de Doumetios à Nicopolis³⁷ ou d'Hadjeb-el-Aïoun près de Kairouan³⁸. La localisation des « fleuves » dans la bordure des pavements de l'église de Stylianos et du Kainourgion semble confirmer en une certaine mesure cette hypothèse³⁹.

D'autres rapprochements peuvent être faits à propos du décor même décrit par Léon VI. Le dallage de Sainte-Sophie de Constantinople est interrompu à l'extrémité orientale de l'église par les bandes de marbre vert déjà citées, ainsi que par une sorte d'entrelacs de dimensions relativement peu importantes, l'*omphalion*, situé sur le côté droit de la grande nef⁴⁰. Ce sont seulement des détails déterminés par des besoins du culte, et l'ensemble a été conçu, en réalité, comme une vaste étendue blanche. Un encadrement rectangulaire enfermant la

35. THÉODORE D'ANDIDA, *De divinae Liturgiae symbolis ac mysteriis*, MIGNE, P. G., CXL, col. 436. Suivant cet auteur, les bandes étaient noires. D'autres rapprochements seraient à faire avec les trois « fleuves » que l'on traçait avec du plâtre sur le pavement de Sainte-Sophie à l'occasion des consécrations épiscopales. De même que les *potamoi* sur les vêtements ecclésiastiques, c'était un symbole de la grâce de l'enseignement des nouveaux prélats (SIMÉON DE THESSALONIQUE, *De Sacris Ordinationibus*, MIGNE, P. G., t. CLV, col. 408).

36. W. LETHABY et H. SWAINSON, *The Church of Sancta Sophia Constantinople*, Londres-New-York, 1894, p. 80. Le rapprochement est fondé sur le nombre quatre des cours d'eau représentés sur les tapis persans de même qu'il y a quatre fleuves du Paradis. Voir cependant déjà la description de l'île de Calypso arrosée par les eaux de quatre sources. (*Odyssée*, V, 68 sq.).

37. A. PHILADELPHEUS, *Nicopolis*, Athènes 1933, p. 12. Une inscription formée de quatre hexamètres précise la signification de la mosaïque : « Tu vois l'océan immense et splendide qui renferme dans son milieu la terre, etc. »

38. E. LE BLANT, *Sur quelques carreaux de terre cuite nouvellement découverts en Tunisie*, *Revue Archéologique*, 1893, fig. 6.

39. Il est à noter à cet égard que les bandes de marbre vert encastrées au milieu et seulement dans le sens longitudinal de la solea de Sainte-Sophie sont désignées dans la *Narratio de Aedificatione* du terme *φίνα* : « bordure, limite », bien qu'elles ne bornent ni ne limitent rien. Cf. le *Commentaire* de REISKE au *Livre des Cérémonies*, Bonn, p. 557. L'emploi insolite de cette expression ne peut s'expliquer que si l'on admet que des bandes de ce genre formaient le plus souvent l'encadrement des pavements.

40. Voyez A.-M. SCHNEIDER, *Byzanz. Vorarbeiten zur Topographie und Archäologie der Stadt*, Berlin, 1936, p. 34 sq.

parti monochrome blanche peut être parfois observé aussi dans des monuments de la basse antiquité, où l'on voit, du reste, souvent apparaître des bordures formées de fleurs comme l'était celle de l'église de Stylianos⁴¹. Le même arrangement distingue plus tard le pavement de la Néa Moni de Chios ainsi que ceux, à peine plus compliqués, de la Dormition à Nicée et de Saint-Luc en Phocide⁴².

Mais dans d'autres exemples la partie centrale a été décorée, elle aussi. Pour ne citer que des monuments d'une époque rapprochée du règne de Léon VI, des paons y étaisaient leur plumage à la Néa⁴³ ou au Kainourgion⁴⁴. Ou bien, comme au Catholicon de l'Iviron⁴⁵, c'étaient des figures géométriques ou de larges entrelacs qui couvraient toute la surface du carrelage. Des exemples de ce genre se rencontrent jusqu'à Rome et en Italie du Sud, où on a probablement reproduit des modèles byzantins⁴⁶. Il y a là une différence sensible avec le décor décrit par Léon VI et il semble bien que l'orateur s'en est rendu compte en louant la simplicité du pavement du couvent de Kauleas.



La description des mosaïques forme la partie la plus importante des homélies de Léon VI. Différentes images couvraient, en effet, toutes les voûtes et probablement aussi la partie supérieure des parois des deux églises auxquelles sont consacrés respectivement les sermons 28 et 34. Leur examen retiendra plus particulièrement notre attention.

Dans les deux cas, l'orateur commence par la figure du Christ dans la coupole. C'est l'ordre logique. Sous la forme symbolique de la croix, du chrisme, de l'étoile, de l'Agneau, ou

41. Voyez, par ex., M. E. BLAKE, *The Pavements of the Roman Buildings of the Republic and Early Empire. Memoirs of the American Academy in Rome*, VIII, 1930, pl. I, 4; 10, 2; 18, 3; 42, 1.

42. R.-W. SCHULTZ et S.-H. BARNESLEY, *Monastery of Saint Luke of Stiris.*, Londres, 1901, pl. 30 (catholicon), 33 (petite église).

43. THÉOPHANE CONTINUÉ, *De Basilio Macedone*. Bonn, p. 319.

44. *Ibidem*, p. 333.

45. SCHLUMBERGER, *Epopée*, I, p. 453; *American Journal of Archaeology*, X, 1895, pl. XIII, 1.

46. E. BERTAUX, *L'Art dans l'Italie Méridionale*. Paris, 1904, p. 74 sq.

plus souvent encore sous ses traits historiques, le Christ apparaît, en effet, dans l'ordonnance de la décoration religieuse, tel un élément organisateur qui coordonne les autres représentations rangées à ses côtés.

La place d'honneur lui était réservée : d'une part l'abside, d'autre part, la voûte ou la coupole. Les artistes chrétiens ont reçu les deux systèmes du dehors. L'image de la divinité apparaissait déjà au fond des temples antiques. Ailleurs, sous la toiture d'un des πυρεῖα sassanides qu'Héraclius fit détruire en 618, le roi Chosroès était représenté sous l'aspect d'une divinité trônant dans un ciel constellé d'astres et entouré de figures que les auteurs byzantins, qui ont décrit cette image, n'ont pas hésité à identifier aux anges⁴⁷. C'est ainsi que le Pantocrator devait dominer plus tard l'ensemble de la décoration des églises byzantines⁴⁸.

Entre 817 et 824, le pape Pascal I^{er} orna la voûte de la chapelle de Saint-Zénon à Sainte-Praxède à Rome, d'un médaillon avec le buste du Christ soutenu par quatre anges en

47. NICÉPHORE, *Historia*, éd. C. DE BOOR, Leipzig, 1880, p. 16 (Bonn, p. 19), ἐν τῷ στέγῃ. Grâce à un mécanisme, l'image pouvait produire la pluie et un bruit imitant le tonnerre. KEDRENOS indiquera plus tard qu'il s'agissait de la décoration de la coupole du palais de Chosroès (Bonn, I, p. 721-722). La tradition apparaît aussi dans la littérature occidentale. GODEFROY DE VITERBE s'en fait porteur au XII^e siècle dans son *Panthéon* versifié (MIGNE, P. L., t. CXCVIII, col. 914). A la même époque, JEAN BELITH la fait figurer sous une forme plus détaillée dans son *Rationale Divinorum Officiorum* (MIGNE, P. L., t. CCII, col. 152-153, cap. 151, *De Inventione Sanctae Crucis*). Son texte sera reproduit mot à mot au XIII^e siècle dans le *Rationale* de GUILLAUME DURAND DE MENDE (VII, c. 29, trad. Ch. BARTHÉLEMY, *Rational ou Manuel des Divins Offices...* Paris, 1854, V, p. 8. Cf. le chap. *De Exaltatione S. Crucis*, dans la Légende Dorée de JACQUES DE VORAGINE). Suivant ces auteurs Chosroès avait fait construire, après le sac de Jérusalem, un palais qui représentait le ciel et où il trônait en se faisant appeler Dieu. A la droite de son trône, il plaça la Vraie Croix qui tenait lieu du Fils, à sa gauche, un coq qui représentait le Saint-Esprit.

48. En dehors de l'abside et de la coupole, l'image du Christ apparaît également en tant qu'élément organisateur de la décoration, au sommet de l'iconostase. Suivant PAUL LE SILENTIAIRE, il en était ainsi à Sainte-Sophie de Constantinople, où cette figure était entourée, — comme on le verra plus tard dans les coupoles, — d'anges, d'apôtres et de prophètes (*Descriptio S. Sophiae*, v. 693 sq. Bonn, p. 34). Plus tard, d'autres auteurs signalent un crucifix à la même place (ANTONIADÈS, *op. cit.*, II, p. 88). D'une façon générale, le crucifix figure au sommet de la plupart des iconostases byzantins. Parfois, il pouvait être cependant remplacé par une icône du Christ ainsi qu'il ressort de la Vie du bienheureux Théodore Sycéote (VII^e siècle) où il est question d'une icône de ce genre placée ἐν τῷ σταυροδόχῳ ... πρὸς τὰ εἰσόδια τοῦ θυσιαστηρίου (Théophile IOANNOU, *Mnemeia hagiologika*. Venise, 1884, p. 369; I. MANSI, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*. Florence, 1767, XIII, col. 89-92).

guise de cariatides⁴⁹. Dans la coupole centrale de l'église des Saints-Apôtres à Constantinople, Constantin le Rhodien avait noté la même représentation, peut-être combinée avec l'Ascension⁵⁰. L'image devait dater au plus tard de la fin du IX^e siècle, lorsque Basile I^{er} fit restaurer les mosaïques des Saints-Apôtres. Du même règne datait également la décoration de la Néa, que surmontait dans la calotte de la grande coupole une image du Pantocrator⁵¹. Les mosaïques décrites par Léon VI prennent place immédiatement après ces exemples dans la longue liste chronologique des représentations analogues que l'art byzantin devait présenter désormais.

Les commentaires dont l'orateur accompagne ses descriptions résument, d'autre part, les deux aspects essentiels de la pensée que l'image du Pantocrator était censée exprimer.

Dans le Sermon 34, Léon VI déclare que le Christ a été représenté en buste pour témoigner de l'unité de la nature et de la gloire du Fils et du Père. On verra, dans une autre étude, ce que l'argumentation étrange qui supporte cette proposition doit aux auteurs de la seconde sophistique, mais la conclusion que Léon VI en tire n'en est pas moins conforme à la doctrine officielle. L'image du Tout-Puissant était considérée, en effet, comme une expression du dogme de la Consubstantialité. Le texte de Léon VI apporte un nouveau témoignage en faveur de cette explication, déjà proposée par Ajnalov et Rêdin⁵².

Le commentaire contenu dans le Sermon 28 n'a pas la même portée théologique. L'orateur se borne à noter l'attitude et l'expression du Christ qui lui paraît exercer sa surveillance

49. M. VAN BERCHEM et E. CLOUZOT, *Mosaïques chrétiennes du IV^e au VI^e siècles*, Genève, 1924, fig. 300. Pour les diverses représentations du Christ dans la coupole sous une forme symbolique d'abord, puis, à partir du concile de 692, sous son aspect historique voyez G. MILLET, *L'Art Byzantin (Histoire de l'Art d'A. MICHEL)*, I, 1, p. 174-175.

50. E. LEGRAND, *Description des œuvres d'art et de l'église des Saints Apôtres de Constantinople. Poème en vers imbibés de Constantin le Rhodien*, Paris, 1896 (tirage à part de la *Revue des Etudes Grecques*, t. IX), p. 27, vers 737-741. Les anges qui devraient figurer dans cette scène ne sont, cependant, pas nommés.

51. PHOTIOS, *Descriptio Novae Sanctissimae Dei Genitricis Ecclesiae in Palatio a Basilio Macedone exstructae*, Bonn (à la suite des *Excerpta de Kodinos*), p. 199.

52. D. AJNALOV et E. REDIN, *Kievo-Sofijskij Sobor. Izследovanie drevnej mozaiceskoj i freskovoj zivopisi*, S.-Pétersbourg, 1889 (tirage à part des *Zapisni Imperatorskago Russkago Archeologicheskago Obscestva*, t. IV), p. 14 sq. Cf. MILLET, *Daphni*, p. 82.

sur le monde et exhorter les hommes. Pourtant, cette observation d'artiste permet de reconnaître à son tour un aspect caractéristique de la pensée des Byzantins devant l'image du Pantocrator.

La description de Léon VI rappelle en premier lieu celle que Photios a laissé de la mosaïque de la coupole de la Néa. Le Seigneur y apparaissait plein de sollicitude pour nous. Il semblait regarder la terre et en méditer l'ordonnance et le gouvernement⁵³. La parenté des termes κυβερνήτης et κυβέρνησις, dont se servent respectivement Léon VI et Photios, rend le rapprochement particulièrement sensible⁵⁴.

L'attitude du Christ qui se penche sur la terre du haut de la coupole a été notée encore dans d'autres textes. Dans l'église de Qaranlek Kilissé, en Cappadoce, l'image du Pantocrator est accompagnée du verset du Psaume LII, 3 : « Dieu s'est penché des cieux sur les fils des hommes pour voir s'il en est un qui comprend ou cherche Dieu »⁵⁵. Une des sources du *Manuel des Peintres* de Denys de Fournas recommande d'inscrire à la même place des citations analogues empruntées aux Psaumes XXXIII, 13 et LXXX, 14-15, où l'on demande au Seigneur de regarder des cieux les habitants de l'univers et de visiter et mettre en ordre la vigne qu'il a plantée⁵⁶. Devant une image du Christ placée dans la coupole d'une des annexes du Grand Palais, l'Oaton, un poète du XII^e siècle, Christophe de Mytilène, a l'impression que le Christ qui se penche d'en haut et regarde la terre est prêt à descendre de nouveau, s'il le fallait, et à s'offrir en rançon pour ses brebis. Telle est la miséricorde du Verbe qui apparaît même dans la peinture⁵⁷.

Ce sentiment pouvait justifier les images les plus anciennes

53. Voyez ci-dessus, note 51.

54. Léon VI emploie encore ailleurs la même épithète et, parfois, d'une façon plus circonstanciée. Par ex., Sermon sur s. Nicolas « le sage pilote qui nous a installé à la barre du gouvernail du monde » (AKAKIOS, p. 159).

55. G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province de l'Art Byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*. Paris, 1925 sq., 1, 2, p. 406.

56. A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, éd. Denys de Fournas, *Manuel d'iconographic chrétienne*. S.-Pétersbourg, 1909, p. 261. Voy aussi G. MILLET, J. PARROIRE et L. PETIT, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*. Paris, 1904, I, p. 71 et 150, n° 233 et 450.

57. Ed. KURTZ, *Die Gedichte des Christophoros Mitylenaios*. Leipzig, 1903, p. 62, n° 98.

nes, calmes et bienveillantes du Christ aux grands yeux, qui contemple tout d'en haut, suivant une formule employée dans l'épitaphe d'Abercios⁵⁸. Il s'accorde moins bien avec l'expression tourmentée et menaçante des Pantocrators de l'époque macédonienne qui sont conservés à Sainte-Sophie de Kiev ou à Daphni⁵⁹. Insensiblement, la crainte commence à transparaître dans les descriptions qui ont été faites des différentes représentations de ce genre. Au XIII^e siècle, dans une épigramme sur l'image du Pantocrator du monastère de l'Evergète à Constantinople, Manuel Philès décrit le Christ qui bénit des cieux l'assemblée des moines. Avec simplicité, Dieu montre sa « chair bienheureuse » qui attire l'homme et le dirige vers le salut. Mais l'armée des anges qui l'accompagne se tient à l'écart et n'ose pas le regarder. L'art semble les avoir doués de souffle, seule la vue de Dieu leur impose un silence respectueux⁶⁰. Dans une autre poésie sur la même composition, Philès insiste davantage sur la crainte que le Christ semble inspirer aux puissances qui l'entourent, mais cette fois-ci le poète partage cette anxiété et se demande si le Seigneur ne s'approche pas pour nous arracher à la terre⁶¹.

Ce sentiment reçoit une expression plus précise dans la description des Saints-Apôtres à Constantinople que Mesarités composa vers la même époque⁶². Le Christ qui se penchait des cieux du sommet de cette église, « comme par une fenêtre », rappelle à l'auteur le dogme de la Consubstantialité, mais c'est aussi une image de la Seconde Venue. Mesarités voit apparaître le Juge sous deux aspects différents. Son regard est doux et clément pour ceux qui ont le cœur pur — dur et

58. *S. Aberci Vita*, éd. Nissen, Leipzig, 1912, p. 121-122. Pour les rapports possibles entre ce texte et les images contemporaines, voir A. ABEL, *Etude sur l'inscription d'Abercius*, *Byzantium*, III, 1926, p. 336. Il y aurait également lieu de rapprocher des textes cités ci-dessus la prière des catéchumènes de la liturgie de saint Basil. On y demande à Dieu de regarder avec bienveillance du haut des cieux les catéchumènes : puisse-t-il leur donner son joug léger, en faire des membres de son Eglise, etc. (E. BRIGHTMAN, *Liturgies*, p. 315).

59. G. MILLET a déjà observé le caractère de ces images de l'époque macédonienne dans un de ses cours du Collège de France.

60. Manuel PHILES, *Carmina*, éd. E. Miller, Paris, 1855, II, p. 405, n° XL.

61. *Ibidem*, II, p. 406, n° XL a.

62. A. HEISENBERG, *Grabeskirche und Apostelkirche. Zwei Basiliken Konstantins*, Leipzig, 1908, II, p. 28-30.

courroucé pour les méchants. Sa main qui bénit celui qui suit le chemin droit, semble arrêter celui qui fait fausse route.

Avec moins de nuance, la même pensée est exprimée à une époque plus récente dans les trimètres inscrits en cercle à la base de la coupole du parecclesion de Saint-Nicolas à Lavra au Mont Athos⁶³. Dieu qui se penche de cette coupole est un juge sévère qui ordonne d'observer sa loi et menace de l'enfer ceux qui l'enfreignent. L'image est redoutable : elle dérive pourtant de l'observation de la sollicitude du Christ pour ses créatures. On assiste ainsi à une curieuse évolution où le texte de Léon VI se place en tête de série, à la fois en raison de sa date et de son contenu.

**

Dans le Sermon 34, Léon VI donne le détail des différents personnages qui étaient représentés auprès du Christ.

C'étaient d'abord des anges, placés à la naissance de l'hémisphère. L'expression dont se sert ici l'orateur laisse supposer que ces figures se trouvaient dans la coupole même, peut-être entre ses côtes ($\tau\mu\eta\mu\alpha\tau\alpha$), comme l'étaient les anges à la Néa et comme le furent plus tard les apôtres à Fétiyé Djami, les prophètes et les ancêtres du Christ à Kahrié-Djami⁶⁴.

Cette partie du texte paraît refléter plusieurs points essentiels de la doctrine du pseudo-Denys l'Aréopagite. Le développement sur notre impuissance de définir la nature de Dieu semble être inspiré par la théologie apophatique contenue dans différents traités attribués à ce docteur⁶⁵. Les procédés mêmes dont Léon VI se sert dans son exposé sont empruntés aux démonstrations du pseudo-Denys. Tout comme celui-ci, il établit un rapport entre le nom des différents choeurs de la

63. G. MILLET, J. PARROIRE et L. PETIT, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*. Paris, 1904, I, p. 123, n° 374.

64. PHOTIOS, *Descriptio*, p. 199; EBERSOLT et THIERS, *Les églises de Constantinople*, fig. 121-123; *Kachrié Djami*, pl. III et XII.

65. V. LOSSKIJ, *Otricatel'noe bogoslovie v ucenii Dionisija Areopagita. Seminarijum Kondakovianum*. III, 1929, p. 138 sq. Une traduction française de cette étude est parue sous le titre *La théologie négative dans la doctrine de Denys l'Aréopagite. Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1939.)

hiérarchie céleste et leurs propriétés et fonctions⁶⁶. L'idée que les anges peuvent être considérés comme des symboles sensibles de la divinité dérive également de la même source⁶⁷.

Sans doute, l'interprétation de la figure des Séraphins est différente dans les deux cas. A l'opposé de Léon VI, l'auteur du *Traité de la Hiérarchie* omet de signaler le nombre des ailes de ces anges, dont il considère que la propriété est seulement de recevoir et de communiquer la lumière⁶⁸. Par contre, la définition des anges qui servent d'intermédiaires entre Dieu et les hommes est la même dans les deux textes⁶⁹. La ressemblance est surtout sensible dans le passage relatif aux Chérubins dont les yeux servent de réceptables à la lumière céleste qui les pénètre⁷⁰. Léon VI développe certainement dans ce cas la doctrine du pseudo-Denys. Il est toutefois possible, en raison de la différence que l'on a notée à propos de la définition des Séraphins, qu'il ne s'en soit pas inspiré directement, mais par l'intermédiaire de la tradition qui la perpétua au cours du Moyen Age byzantin, de Maxime le Confesseur à Siméon le Jeune et jusqu'à Grégoire Palamas⁷¹.

L'attention est attirée également par le choix que l'artiste de l'église de Stylianios a fait parmi les différentes puissances immatérielles. Des neuf chœurs catalogués par le pseudo-Denys et reconnus par l'Eglise, il en a retenu seulement trois, les deux premiers — les Chérubins et les Séraphins — puis le tout dernier — les Anges. Les chœurs intermédiaires sont sacrifiés, ce qui forme une sorte d'hiatus assez caractéristique.

66. « Tous les noms attribués aux intelligences célestes signifient leurs aptitudes respectives à recevoir la forme divine. » *La Hiérarchie Céleste*, VII, 1. *Oeuvres complètes du pseudo-Denys l'Aréopagite*, trad. M. DE GANDILLAC. Paris 1943, p. 206. (MIGNE, P. G., III, col. 205).

67. « La hiérarchie céleste ne cesse de contempler la très divine bonté du Créateur, elle reçoit son empreinte autant qu'il est en elle, et de ses sectateurs elle fait elle-même des parfaites images de Dieu, des miroirs... », op. cit. III, 2, trad. de GANDILLAC, p. 196 (MIGNE, col. 165).

68. Op. cit., VII, 1, trad. de GANDILLAC, p. 207 (MIGNE, col. 205).

69. « Ils méritent plus que toutes les autres hiérarchies et de façon éminente l'épithète d'angéliques, puisqu'ils reçoivent les premiers l'illumination théarchique et que c'est par leur entremise que se transmettent jusqu'à nous ces révélations qui nous dépassent », op. cit., IV, 2, trad. de GANDILLAC, p. 200 (MIGNE, col. 180).

70. Op. cit., VII, 1 et XV, 3, trad. de GANDILLAC, p. 207 et 238 (MIGNE, col. 205 et 332).

71. Archimandrite CYPRIEN KERN, *Duchovnye predki Svatogo Grigorija Palamy. Bogoslovskaja Mysl. Trudy Pravoslavnago Bogoslovskago Instituta v Parizë*. Paris, 1942, p. 102 sq.

La liturgie présente des exemples analogues. On connaît des prières où tous les neuf chœurs sont énumérés. Il en est ainsi de l'anaphora des liturgies les plus anciennes, la « clémentine » et celle de saint Basile⁷². Une ode du canon et un cathisma de l'orthros de la Fête des Incorporels présente la même particularité⁷³. Mais ailleurs on abrège. Le tropaire « Que toute chair mortelle se taise », qui est chanté le Samedi Saint, au moment de la Grande Entrée, ne nomme que « les chœurs des Anges avec toute Principauté et Puissance, les Chérubins aux yeux nombreux et les Séraphins aux six ailes⁷⁴. » Deux des chœurs intermédiaires seulement figurent dans ce texte — les Principautés et les Puissances. Ils sont, du reste, présentés sous la forme de compléments circonstanciels dans une proposition dont les sujets sont, comme dans la mosaïque décrite par Léon VI, les Anges, les Chérubins et les Séraphins⁷⁵. L'anaphora de la liturgie de saint Jean Chrysostome, dans sa rédaction du XIV^e siècle, donne la même série

72. BRIGHTMAN, *Liturgies*, p. 18 et 323. Même particularité dans la rédaction récente de la liturgie de saint Basile, *ibid.*, p. 402. Cf. les sept ordres angéliques et les tétramorphes nommés dans la Secrète du Trisagion, dans la version la plus ancienne de la liturgie de Chrysostome (*ibidem*, p. 313).

73. *Ménées de Novembre*. Athènes, 1905, p. 52 et et 56.

74. C.-A. SWAINSON, *The Greek Liturgies, chiefly from Original Authorities*. Londres, 1884, p. 163. Le même tropaire figure aussi dans la liturgie de saint Jacques, *ibid.*, p. 240 et 241. Pour sa date, — relativement récente, — voyez *ibid.*, p. XII.

75. Contrairement à l'usage, ces chœurs sont cités au singulier. Ce seraient des substantifs déterminatifs plutôt que des noms. C'est ainsi que l'ont compris les éditeurs modernes du *Triōdion* en transcrivant le nom des principautés et des puissances avec une minuscule au début du mot tandis que les noms des Anges, des Chérubins et des Séraphins, sont transcrits avec une majuscule (*Triōdion*. Athènes, 1930, p. 462). La version slave du XII^e siècle — antérieure du reste à la version grecque qui nous est parvenue — présente un texte plus correct dans ce sens que l'on y a employé le pluriel : *su vsemi naçaly i vlastimj* (M. ORLOV, *Litur-gija Svjatago Vasilija Velikago. Pervoe kriticeskoe izdanje*. S.-Pétersbourg, 1909, p. 137). Dans les différentes illustrations de ce tropaire on représente seulement les Chérubins, les Séraphins, les Trônes et les Anges : peinture murale de l'église de Saint-Elie à Jaroslav (1680. N. POKROVSKIJ, *Stennyya rospisi v drevnich chramach greckich i russkich*. Moscou, 1890, pl. VIII. Extrait des travaux du Congrès Archéologique de Jaroslav), icône de l'église du cimetière de Rogoz à Moscou (N. KONDAKOV, *Licevoj ikonopisnyj podlinnik. I. Ikonografija Gospoda Boga i Spasa nasego Lissusa Christa*. S.-Pétersbourg, 1905, pl. 33; J. MYSLIVEC, *Liturgické hymny jako namety ruskykh ikon. Byzantinoslavica*, III, 2, 1931, p. 487-489, pl. IX).

sans mentionner aucun des chœurs intermédiaires⁷⁶. On a ajouté, il est vrai, les Archanges. Cependant, ce chœur précède immédiatement celui des Anges, et l'hiatus n'en est pas moins apparent. Peut-être, l'addition n'a-t-elle d'autre objet que de rendre plus majestueux le tableau d'ensemble. Ainsi, dans une prière récitée le 6 janvier, pendant la cérémonie de la Grande Bénédiction des Eaux, les Anges ne sont pas cités nommément, et il est question seulement des Séraphins, des Chérubins et des Archanges⁷⁷. Le détail ne présente, du reste, qu'une importance secondaire. La suppression des chœurs intermédiaires est le fait essentiel qui autorise un rapprochement avec la décoration de la coupole décrite par Léon VI.

Considérée à ce point de vue, cette décoration présente des traits certains de nouveauté, si on la compare aux monuments contemporains ou plus anciens. Sans doute, les mosaïques de la voûte du bema de la Dormition à Nicée, exécutées quelque cent ans plus tôt — peut-être au lendemain de la promulgation des décrets restaurateurs du Concile de Nicée, deuxième de ce nom (787) — représentaient les Dominations, les Vertus, les Puissances et les Principautés qui forment le second groupe de la hiérarchie décrite par le pseudo-Denys et le premier chœur du groupe suivant⁷⁸. Des comparaisons plus précises pourraient être faites avec le décor des anciennes absides de Baouit, de la Cappadoce, de Latmos près de Milet et, à une époque plus récente, avec celui qui couvre le tympan du diaconicon de la Métropole à Mistra. Dans ces exemples, des puissances célestes, dont celles qui ont six ailes et des yeux nombreux, s'empressent autour du Christ formant une image de Majesté qui synthétise divers éléments empruntés aux visions de l'Ancien Testament et de l'Apocalypse⁷⁹. Pourtant,

76. BRIGTMAN, *Liturgies*, p. 323. Cf. la Secrète du Trisagion dans la liturgie de saint Basile (rédition du IX^e siècle) : on y cite nommément, de tout l'ensemble des Puissances célestes, seulement les Chérubins et des Séraphins (*ibidem*, p. 313 et 369). Il en va de même de la Secrète du Chérubikon (*ibidem*, p. 377).

77. *Ménées de Janvier*. Athènes, 1905, p. 75.

78. SCHMIT, *Die Koimesis-Kirche*, pl. XIII-XIX. Pour la critique de la date, beaucoup trop ancienne, proposée par cet auteur, voir O. WULFF dans *Reptorium für Kunsthissenschaft*, LII, p. 74-81.

79. Voyez C. FILIPOWICZ-OSIECKOWSKA, *Ze studjów nad Skola Polska malarstwa Bizantynskiego*. Cracovie, 1936, p. 22 sq. (Le livre de F. VAN DER MEER, *Majestas Domini*. Cité du Vatican, 1938, m'est resté inaccessible).

ces peintures ne dépassent pas le cadre du sanctuaire. La coupole ou la voûte du naos recevaient, en règle générale, un décor assez différent. On limitera donc les comparaisons aux parties hautes des édifices.

Plusieurs groupes peuvent être distingués.

La série complète des neuf chœurs a été illustrée seulement dans un petit nombre de monuments de date relativement récente, au XIII^e siècle dans la coupole du Baptistère de Florence⁸⁰, au XIV^e dans celle du Baptistère de S. Marc à Venise⁸¹. A une époque plus récente encore, le *Manuel des Peintres* du Mont Athos recommande à son tour de représenter les mêmes figures autour de l'image du Pantocrator élevée au sommet de l'église⁸².

Ce sont des exceptions. Seuls les anges apparaissent dans les exemples les plus anciens⁸³. Simples cariatides d'abord, ils soutiennent un médaillon avec le chrismos ou l'Agneau⁸⁴; plus tard ils accompagnent le Christ, et une composition d'un caractère historique, l'Ascension, pouvait naître de la juxtaposition de ces personnages⁸⁵. Le plus souvent, cependant, il s'agit d'une scène de Majesté, représentant le Seigneur escorté de ses satellites — c'est l'expression même dont se sert Photios

80. A. VENTURI, *Storia dell'arte italiana*. Milan, 1940 sq. V, p. 217 sq.

81. R. TOZZI, *I mosaici del Battisterio di San Marco a Venezia e l'arte bizantina*. *Bulletino d'arte*, 1933.

82. PAPADOPOULO-KERAMEUS, *op. cit.*, p. 45-46 et 215.

83. Dans la coupole du mausolée de Galla Placidia ainsi qu'à la Chapelle Archiépiscopale à Ravenne, on voit apparaître les symboles des évangelistes. Cependant d'ordinaire ces figures sont placées en dehors de la voûte : dans les lunettes formées dans le haut des parois à la chapelle Sainte-Matrona à Saint-Prisque de Capoue, dans les niches qui ménagent le passage du carré à l'octogone dont est couvert le Baptistère de Naples. Plus tard, les représentations historiques des évangelistes occuperont de la même façon les pendentifs sur lesquels repose la coupole.

84. Cf. J. STRZYGOWSKI, *Orient oder Rom. Beiträge zur Geschichte der spätantiken und frühchristlichen Kunst*. Leipzig, 1901, p. 26 sq. et *Hellenistische und koptische Kunst in Alexandria*. Vienne, 1902 (*Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, n° 5), p. 6 sq. L'auteur indique les origines antiques de ce motif.

85. MILLET, *Daphni*, p. 81.

pour décrire les mosaïques de la coupole de la Néa⁸⁶. Parfois on voudra seulement cette garde d'honneur plus imposante et solennelle. Suivant un procédé qui a été déjà observé dans la liturgie, les Anges seront remplacés alors par le chœur supérieur des Archanges ou bien on fera alterner les deux groupes⁸⁷.

A une époque plus récente, les chœurs les plus élevés de la hiérarchie céleste apparaissent à leur tour dans la décoration des coupoles. On a vu la ressemblance que le cycle ainsi interprété présente avec différentes prières liturgiques et c'est là peut-être qu'il convient d'en chercher l'origine.

Un des plus anciens exemples conservés paraît être à Sainte-Sophie de Novgorod, datée de 1045, où le peintre a ajouté aux quatre Archanges qui entourent le Pantocrator un nombre égal de Séraphins⁸⁸. La suite de ces personnages ira désormais en se développant. Les trois chœurs mentionnés dans le Sermon 34 apparaissent, au XII^e siècle, dans la voûte

86. « Les anges... qui escortent, δορυφόρου τε, le Souverain commun », *Descriptio*, p. 199. On a souvent interprété à tort « la lance au poing ». *Doryphoréō* est un terme technique que les astrologues employaient pour parler de planètes qui en accompagnent une autre, notamment le « Roi-Soleil » (F. CUMONT, *La Théologie solaire du paganisme romain*. Extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XII, 2. Paris, 1909, p. 7). La formule a dû être transmise aux auteurs chrétiens par les néo-platoniciens. On la rencontre dans d'autres textes byzantins, par ex. dans le *Cherubikon* : « Le Roi de tout l'univers invisiblement accompagné δορυφόρούμενος par des légions d'anges. » (BRIGHTMAN, *Liturgies*, p. 379). Là encore, il y aurait lieu de modifier l'exégèse que l'on a pu proposer : « élevé sur le pavoi » (v. par ex. S. NIKOL'SKIJ, *Rukovodstvo k izucheniju cerkovnago ustava*. S.-Pétersbourg 1906, p. 65).

87. Anges à la chapelle de S. Zénon à Sainte-Praxède, à Saint-Georges de la Vieille-Ladoga, à la Martorana, aux Sancta Sanctorum, dans une chapelle attenant aux tribunes sud de Sainte-Sophie à Constantinople; Archanges à Sainte-Sophie de Kiev, dans les mosaïques disparues de la coupole de Saint-Luc en Phocide (avec la Vierge et le Prodrôme comme, plus tard, au Mont-Athos); les deux chœurs combinés à la Chapelle Palatine. Le plus souvent le nombre des « satellites » est limité à quatre ou bien à huit (2×4). Ce seraient les anges placés aux quatre coins de la terre dont parle l'Apocalypse, VII, 1 (Cf. AJNALOV et REDIN, *op. cit.*, p. 33). La composition des coupoles où l'on voit un médaillon central représentant le Christ entouré de Puissances célestes apparaît « avant la lettre » sur des objets d'arts mineurs, par ex. sur un moule à patènes trouvé à Géminy dans le Loiret (VII^e siècle, voy. L. DEMUYS, *Note sur un moule mérovingien*. *Bulletin Monumental*, 1884, p. 505 sq.).

88. N. KONDRAKOV, *Licevoj ikonopisnyj podlinnik, I. Ikonografija Gospoda Boga i Spasa nasego Iisusa Christa*. S.-Pétersbourg, 1905, fig. 80; N. POKROVSKIJ, *Stenyyja rospisi*, p. 51. Ces peintures ont été refaites mais, semble-t-il, d'après le tracé ancien, voyez V. MJASOEDOV, *Fragmenty rospisi Svjatoj Sofii Novgorodskoj*, p. 26 (D.V. Ajnalovu ot ucenikov, Pétrograd, 1915).

de Cefalu⁸⁹ et, plus tard, dans la première zone de la coupole de Lavra au Mont Athos⁹⁰. A Mistra, à la Péribleptos, on note des Séraphins et des Chérubins⁹¹, à Sainte-Sophie, des Anges et des Séraphins auxquels s'ajoute le Tétramorphe, figure ailée réunissant en un seul personnage les quatre animaux symboliques qui a été empruntée à la Vision d'Ezéchiel, ce qui permet de rapprocher cet ensemble des absides cappado ciennes⁹². A partir du XIV^e siècle, la série atteindra son développement total dans les églises du Mont Athos où, en dehors des Chérubins, des Séraphins et des Tétramorphes, on ajoute encore les Trônes, le troisième chœur de la hiérarchie céleste représenté sous la forme de roues qui figurent également dans les visions de l'Ancien Testament⁹³. Ainsi constitué, le cycle sera reproduit jusqu'au XVII^e siècle, caractérisant mieux que tout autre l'art de l'Orient Chrétien. Or, le texte de Léon VI permet de fixer la formation de cette iconographie nouvelle à la fin du IX^e siècle.

**

Le sermon 34 se poursuit par la description du décor des autres voûtes de l'église. Léon VI y observe des mosaïques représentant différents personnages qu'il oppose en raison de leur constitution matérielle aux anges de la coupole. Ce sont des prophètes, « ceux qui ont prévu de loin le Salut du monde »⁹⁴, des apôtres, des rois et des prêtres de l'Ancien

89. A. SCUKAREV, *Vizantijskija mozaiki dvuch sicilijskich cerkvej XII veka. Zapiski Imperatorskago Russkago Archeologiceskago Obscestva*. Nouvelle série, IV, 1, 1889, pl. IV; E. ANTHONY, *A History of Mosaics*, Boston, 1935, pl. XLVII, 161. Seules les inscriptions permettent de distinguer les chérubins-hexaptériges des séraphins aux yeux nombreux. Ces attributs sont déjà confondus dans les Ecritures : voyez Isaïe, VI, 2 et Apocalypse IV, 8. Dans l'abside de la chapelle 3 de Gulli-Déré en Cappadocie, une figure de Chérubin est désignée des deux épithètes à la fois : ἔξαπτέρυγον πολυάρμυκτον, JERPHANION, *Les églises rupestres*, I, 2, p. 592.

91. G. MILLET, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris 1910, pl. 108.

92. *Ibidem*, pl. 132, 3.

93. MILLET, *Monuments de l'Athos*, pl. 64, 1; 159, 1; 195, 1-3; 215 et 222 (Chilandari, Koutloumous, Dionysiou, Dochiarou).

94. Un rôle analogue a été attribué aux prophètes représentés à Saint-Marc de Venise, à la Chapelle Palatine et à la Martorana, à en juger d'après les inscriptions sur les phylactères que tiennent ces figures. Ailleurs, — à Daphni et au Mont Athos, — les textes évoquent plutôt la toute-puissance et la gloire de Dieu; cf. MILLET, *Daphni*, p. 83-84.

Testament. Les apôtres ne sont pas cités nommément, mais dans une paraphrase qui les désigne comme « témoins immédiats » de l'Incarnation. Un autre commentateur, Durand de Mende, recommande de représenter les disciples du Christ au même titre de *testes* en dehors des scènes évangéliques, autour ou sous le Pantocrator⁹⁵. Par contre, le rôle des rois et des prêtres paraît moins certain dans l'ensemble de la décoration et on peut se demander s'ils y figuraient effectivement isolés, ainsi que le laisse entendre le texte de Léon VI, ou bien s'ils formaient partie d'un tableau plus vaste de la généalogie du Christ comme ceux qui ont été réalisés à Bethléem⁹⁶ et, à partir du XIV^e siècle, à Kahrié Djami⁹⁷ ou au Protaton⁹⁸.

Dans le sermon 28, Léon VI est moins précis encore et signale seulement à côté du Christ ses « différents serviteurs familiers », dont les images remplissaient tout le vaisseau et les voûtes de l'église du couvent de Kauleas. Cette définition pouvait englober aussi bien des saints que des anges. Une mention particulière est faite, il est vrai, de l'image de la Vierge avec l'Enfant, placée en un certain endroit (*πού*) parmi ces figures. Il s'agit très vraisemblablement de la mosaïque absidale. Par contre — et ceci est particulièrement important — il n'est pas question du cycle évangélique qui a été détaillé avec tant de précision dans le Sermon 34. L'orateur évoque, dans ce cas, seulement une ou plusieurs séries de figures isolées que le buste du Pantocrator élevé dans la coupole semblait présider.

La décoration des églises byzantines présente d'ordinaire une conception générale différente. Parallèlement aux figures isolées, on y distingue un autre élément du décor, indubitablement plus important. Parfois, surtout dans les monuments les plus anciens, ce sont des représentations des actes des martyrs.

95. AJNALOV et RÉDIN, *op. cit.*, p. 28-29, cité d'après DIDRON, *Manuel d'iconographie chrétienne*, p. 304. (*Rational*, I, 3, X, trad. BARTHÉLEMY, I, p. 47). Cf. MILLER, *Daphni*, p. 83, note 1.

96. MILLER, *L'Art Byzantin*, p. 178.

97. Kachrié-Dzami, pl. V-XI et XIII-XIX. Les rois, de David à Salathiel, et les prêtres. — Melchisedec, Aaron, Ur et Samuel, — sont isolés dans la coupole Nord du narthex; les autres prophètes occupent la coupole Sud. Cf. le texte de TH. SMIT dans le volume correspondant des *Izvestija*, p. 67-68.

98. MILLER, *Monuments de l'Athos*, pl. 8-13. Les prophètes et les rois forment un groupe isolé.

D'ordinaire, c'est le récit de la Vie du Christ, narration édifiante pour les simples fidèles, démonstration de l'Incarnation et de ses rapports avec la liturgie pour les théologiens plus avertis⁹⁹.

La doctrine pouvait justifier également, il est vrai, une décoration comme celle qui est décrite dans le Sermon 28. Il paraît naturel que l'église, cette « image intelligible des voûtes de l'au-delà », suivant la définition d'Eusèbe¹⁰⁰, fût peuplée des représentations de la hiérarchie céleste. Il n'y avait pas moins de profit à contempler ces images que n'importe quelle autre peinture édifiante, car les apologistes de la Foi savaient aussi que les fondements même de l'Eglise reposaient sur la hiérarchie des patriarches, des prophètes, des apôtres (y compris évidemment les martyrs) et des évêques¹⁰¹.

Un certain nombre de monuments peuvent être, du reste, rapprochés à cet égard de l'église du couvent de Kauleas. Dans son *ekphrasis* de la Néa, Photios cite également seulement des figures isolées : à côté du Pantocrator et les anges qui l'accompagnaient dans la coupole, et de la Vierge dans l'abside, orante cette fois-ci, « un chœur d'apôtres et de martyrs avec des prophètes et des patriarches qui ornent toute l'église et la remplissent de leurs images »¹⁰². Avec moins de détails, Léon VI semble avoir décrit un ensemble pour le moins fort semblable.

Est-ce par simple omission que les scènes ne sont pas men-

99. MILLET, *L'Art Byzantin*, p. 177 sq. et 203.

100 *Historia Ecclesiastica*, X, IV, 69, éd. E. Schwartz, Leipzig, 1903, p. 882. Voyez aussi KHORIKIOS DE GAZA, *Laudatio Marciani*, I, 39, p. 12. Même indication dans l'*Historia Ecclesiastica* attribuée à saint Germain, MIGNE, P. G., t. XCIVIII, col. 384. Cependant, dans ce dernier texte, ainsi que dans plusieurs autres de même caractère, on trouve des comparaisons plus précises, plus subtiles aussi. Ainsi dans un autre passage de l'*Historia Ecclesiastica* attribué à saint Germain, seule la conque de l'abside est comparée au ciel (*ibid.*, col. 421). L'indication est reproduite mot à mot dans *De Divinae Liturgiae* de THÉODORE D'ANDIDA (MIGNE, P. G., t. CXL, col. 441). Suivant Siméon de Thessalonique, l'église est une image de l'univers, les parties hautes en symbolisent le ciel visible, tandis que le sanctuaire représente le monde « supérieur au ciel », (*De Sacro Templo*, MIGNE, P. G., t. CLV, col. 3387-338). Voyez pour le classement de ces différents textes N. POKROVSKIJ, *Stennyja rospisi*, p. 77 sq. et MILLET, *L'Art Byzantin*, p. 180-181.

101. *Historia Ecclesiastica*, attribuée à saint Germain, MIGNE, P. G., t. XCIVIII, col. 385.

102. *Descriptio*, Bonn, p. 199-200.

tionnées dans ces deux textes¹⁰³? Les cycles historiques formant l'essentiel de la décoration byzantine, c'eût été une véritable maladresse dans le cas de Photios qui célébrait une fondation impériale. D'autre part, si réellement il s'agissait d'une ellipse aussi peu logique, il est peu vraisemblable que deux orateurs contemporains en eussent trouvé l'idée indépendamment l'un de l'autre. Il faudrait donc supposer que Léon VI se soit inspiré du sermon de son ancien maître. Mais, en cet endroit du moins, les deux textes présentent des différences réelles. Photios cite l'image de la Vierge avant celles des saints, ce qui est plus conforme au sentiment byzantin de la hiérarchie; il ne décrit ni l'expression de l'une, ni le coloris des autres. Par contre, il reproduit plusieurs citations de l'Ecriture que les personnages représentés étaient sensés de prononcer, suivant lui, comme autant de compliments à l'adresse du fondateur de l'église. Aucune de ces particularités n'apparaît dans l'homélie de Léon VI. Il vaut donc mieux prendre la description de Photios, ainsi que celle de Léon, à la lettre, et admettre que, dans les deux cas, il s'agissait d'un décor formé seulement de figures isolées à l'exclusion de scènes historiques.

D'autres rapprochements peuvent être aussi faits avec des monuments conservés. Des figures de saints isolées forment, en effet, l'unique décor d'un certain nombre d'églises qui existent encore. On distinguera différents systèmes qui se rapprochent plus ou moins de ce que le sermon 28 ou l'ekphrasis de Photios permettent d'imaginer.

Dans la coupole de Saint-Georges, à Salonique, se détachent sur un fond d'architecture, une vingtaine de figures en attitude de prière, des prêtres et des évêques, les deux guérisseurs Cosme et Damien, et surtout des guerriers¹⁰⁴. Une inscription indique auprès de chaque saint le mois de sa fête. Il semble que l'artiste ait copié quelque somptueux calendrier oriental dont une seconde zone de mosaïques pouvait présenter

103. N. Kondakov avait pris à la lettre la description de Photios et avait admis qu'il n'y avait pas de scènes évangéliques à la Néa (*Vizantijskič cerkvi i panjatniki Konstantinopolja*, Odessa, 1887, p. 62. Extrait des *Actes du VI^e Congrès Archéologique à Odessa*). Pokrovskij met en doute cette affirmation (*Stennyj rospisi*, p. 29).

104. Ch. DIEUL, M. LE TOURNEAU et H. SALADIN, *Les monuments chrétiens de Salonique*. Paris, 1918, p. 19 sq., pl. I et II.

la suite¹⁰⁵. Mais la raison qui a présidé au choix des personnages nous échappe.

Par contre, dans d'autres exemples, cette raison est plus apparente. Une série de peintures d'un caractère historique a été découverte dans une autre église de Salonique, Saint-Démétrius¹⁰⁶. Les sujets sont assez nombreux : épisodes du martyre du saint, ses interventions miraculeuses en faveur de la cité investie par des ennemis, enfin une procession triomphale faisant peut-être suite à la délivrance d'un siège. Pourtant ces scènes devaient être d'une importance secondaire dans l'ensemble de la décoration de la basilique. Le décor principal en était constitué par des mosaïques votives, des représentations de saints et de la Vierge qu'accompagnent parfois des portraits de donateurs figurés à une échelle plus petite. On a pu comparer la série de ces panneaux aux pavements de certaines églises formés de portions distinctes dont chacune a été exécutée aux frais d'un fidèle différent¹⁰⁷. Comme dans les sermons de Léon ou de Photios, il s'agit donc bien d'un cycle composé de figures isolées, mais la ressemblance s'arrête là. Aucun plan d'ensemble n'a présidé à l'ordonnance de ces compositions. La piété des donateurs a seule déterminé le choix des personnages. A côté de Saint Serge, Sainte Pélagie et Sainte Matrona, Saint Démétrius a été représenté une dizaine de fois ; la Mère de Dieu figure dans quatre autres mosaïques. Il ne s'agit donc pas d'une sorte de vaste tableau de la hiérarchie céleste, mais bien plutôt d'une série d'icônes isolées que seul le souci d'une dévotion particulière a rapprochées.

105. D. AJNALOV, *Ellenisticeskija osnovy vizantijskago iskusstva*. S.-Pétersbourg, 1920, p. 151-152 (Extrait des *Zapiski Russkago Archeologiceskago obšestva. Actes de la Section de l'Archéologie Classique...*, XII, 5). Pour la question de la date, voir, en dernier lieu, E. WEIGAND, *Der Kalenderfries von Hagios Georgios in Thessalonike*. *Byzantinische Zeitschrift*, XXXIX, 1939, p. 116 sq. L'auteur voudrait attribuer ces mosaïques au début du VI^e siècle, et non au V^e comme on l'admet généralement.

106. DIEHL, LE TOURNEAU, SALADIN, *op. cit.*, p. 61 sq., pl. XXVII sq.; F. USPENSKIJ, *O vnov otkrytych mozaikach v cerkvi sv. Dimitrija v Soluni. Izvestija Russkago Archeologiceskago Instituta v Konstantinopole*, XVI, 1, 1909, p. I sq.; G. SOTERIOU, *Rapport sur les travaux exécutés en 1917-1918 dans la basilique de S. Démétrius à Salonique tombée en ruines à la suite d'un incendie* (en grec). Supplément à *Archaiologikon Deltion*, VI, 1918 (1921), p. 25-28, pl. 13-15; du même auteur, *Die byzantinische Malerei des XIV. Jahrh. in Griecheland. Hellēnika*, I, 1928, pl. I, 2, fig. 3.

107. DIEHL, EBERSOLT, LE TOURNEAU, *op. cit.*, p. 95-96.

Des observations analogues peuvent être formulées à propos des peintures de l'Italie Méridionale¹⁰⁸. Dans cette terre où l'art byzantin croisait l'art occidental, les églises décorées de cycles historiques développés — S. Angelo in Formis, S. Pellegrino à Bominaco, S. Biaggio à San-Vito dei Normanni — forment exception ; les figures isolées sont la règle. L'image de la Déésis, placée dans la plupart des absides des chapelles et des cryptes de la Pouille ou de la Calabre, donne une certaine cohésion aux théories de saints qui se développent sur les parois des nefs comme une litanie. Parfois, un certain système apparaît aussi dans le choix des personnages : apôtres et le protomartyr Laurent, d'une part, grands docteurs d'une autre¹⁰⁹. Mais le plus souvent l'artiste s'est laissé guider par la dévotion des fidèles et s'est borné à représenter les saints locaux ou particulièrement vénérés dans le pays. Ainsi qu'à Saint-Démétrius de Salonique, le même personnage a pu être représenté plusieurs fois dans la même église. A Carpignano, le Christ apparaît dans deux peintures voisines, l'une datée de 959, l'autre de 1020¹¹⁰, Saint Pierre a été représenté trois fois dans la crypte de Saint-Nicolas¹¹¹ ; la Vierge avec l'Enfant figure trois fois dans la crypte des Saints-Etienne à Vaste¹¹², deux fois dans les églises souterraines de Sainte-Marie à Poggiardo¹¹³, du Crucifix à Ugento¹¹⁴ et de Sainte-Marguerite à Mottola¹¹⁵.

Les peintures des monastères égyptiens présentent à leur tour des « litanies » d'un caractère similaire¹¹⁶. Là aussi une composition absidiale donne une certaine cohésion aux représentations qui garnissent la nef¹¹⁷. Comme en Italie Méridio-

¹⁰⁸. Pour ces monuments, voyez Ch. DIEHL, *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*. Paris, 1894; E. BERTAUX, *L'art dans l'Italie méridionale*. Paris, 1904; ALBA MEDEA, *Gli affreschi delle cripte eremitiche Pugliese*. Rome, 1939.

¹⁰⁹. S.-Laurent près de Fasano (BERTAUX, *op. cit.*, p. 143-144).

¹¹⁰. ALBA MEDEA, *op. cit.*, fig. 50, 51, 53; DIEHL, *op. cit.*, p. 29 sq.; A. KINGSLEY PORTER, *Wreckage from a tower in Apulia*. *Mélanges Schlumberger*. Paris 1924, II, p. 414 sq.

¹¹¹. ALBA MEDEA, *op. cit.*, fig. 141, 144, 150.

¹¹². *Ibid.*, fig. 95, 98 et 102.

¹¹³. *Ibid.*, fig. 74 et 76.

¹¹⁴. *Ibid.*, fig. 84 et 87.

¹¹⁵. *Ibid.*, fig. 157 et 158.

¹¹⁶. OSIECKOWSKA, *La mosaïque de la Porte Royale*, p. 53 sq.

¹¹⁷. Voyez la bibliographie ci-dessus, note 79.

nale, on ne notera que quelques ensembles historiques tirés de l'Ancien Testament¹¹⁸ et — surtout après la conquête arabe — de l'Évangile¹¹⁹. Des sujets particuliers, le Séjour des Pécheurs aux Enfers¹²⁰, et des motifs profanes, chasses, animaux sauvages, personnifications diverses s'y ajoutent à leur tour¹²¹. Mais ce sont de longues théories de saints qui distinguent particulièrement ces monuments, aussi bien dans les peintures les plus anciennes, à Baouit et à Saqqara, que dans celles plus récentes de la crypte du couvent de S. Siméon près d'Assouan¹²², ou à S. Macaire à Wâdi 'n Natrûn¹²³.

Dans ces ensembles monastiques, les représentants des cultes locaux, moines et ermites, l'emportent naturellement sur les autres saints¹²⁴. Les séries en sont si longues que parfois l'artiste a négligé de désigner par leurs noms les personnages dont la qualité reste néanmoins reconnaissable à leurs capuces, ou à leur nudité. Le groupe des apôtres est représenté dans plusieurs cas, mais sa place est dans le sanctuaire, en dehors du cycle. Il finira par se confondre avec la scène de Majesté

118. El-Bagaouât (W DE BOCK, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Egypte chrétienne*. S.-Pétersbourg, 1901, pl. IX-XV); Baouit, chapelles 3, 32 et 34 (Scènes de la vie de David, J. CLÉDAT, *Le Monastère et la Nécropole de Baouit*, Mémoires publiés par les Membres de l'Institut Français d'Archéologie orientale du Caire, t. XII, 1 et sq. (le dernier volume est paru sous la rédaction du Chanoine E. Drioton), t. XII, 1 pl. XVI-XIX; t. XXXIX, pl. VI et XIII; Saqqara, cellule F (Les Trois jeunes gens dans la fournaise, J. QUIBELL, *Excavations at Saqqara*, 1906-1907. Le Caire, 1908, pl. LVII, 1).

119. Dér Abou Hennis (Scènes de la Vie de S. Jean-Baptiste, Enfance, J. CLÉDAT, *Notes archéologiques et philologiques*. Le Caire, 1902, pl. I-V. Extrait du *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie orientale*, II). Baouit, chap. 17 et 30 (Baptême, CLÉDAT dans Mémoires..., XII, 2, pl. XLV, 2, t. XXXIX, pl. XXX), Esneh (Mise au Tombeau, BOCK, *op. cit.*, p. 76), église d'El Adra à Dér es Suriân (Nativité, Ascension et Vie de la Vierge. *The Metropolitan Museum of Art Egyptian Expedition. The Monastery of Wâdi 'n Natrûn. III. The Architecture and Archaeology* by H.-G. EVELYN WHITE, ed. by W. Hauser. New-York, 1933, pl. LXI-LXII).

120. Baouit, chap. 17. CLÉDAT dans Mémoires, XII, 2, pl. XLVI, 2 et XLVII.

121. Par ex. Baouit, chap. 12, 18 et 28. CLÉDAT, *ibid.*, t. XII, 1, pl. XXXI; t. XII, 2, pl. LXV à LXXIV et CVII, etc.

122. BOCK, *op. cit.*, pl. XXXII.

123. EVELYN WHITE, *op. cit.*, pl. XIII à XVI.

124. Surtout dans les ensembles de date récente, à Assouan et à Wâdi 'n Natrûn. A Baouit on note aussi un certain nombre de personnages de l'Ancien Testament et des saints cavaliers qui de tout temps ont été un des motifs préférés des artistes coptes (cf. W. DE GRUNEISEN, *Les caractéristiques de l'art copte*. Florence, 1922, p. 63 sq.). Cependant les saints locaux forment un groupe plus important et homogène.

dans l'abside¹²⁵. Même si on voulait voir là une tentative de classement, on ne devrait pas, cependant, en exagérer l'importance en raison de la suppression des autres catégories de saints.

Les mosaïques de l'oratoire de Saint-Venance au Baptistère de Latran, édifié par le Pape Jean VII pour recevoir les reliques de dix martyrs dalmates transportées à Rome sous son pontificat, présente encore une autre variante du même groupe¹²⁶. Des deux côtés de la Vierge avec l'Enfant, représentée entre des anges dans l'abside, prend naissance une théorie de seize personnages, saints Pierre et Paul, les martyrs dalmates, les deux saints Jean, l'Evangéliste et le Précurseur, patrons du donateur, enfin les portraits de Jean VII et de son successeur Théodore qui fit terminer ce décor. La composition déborde le sanctuaire et s'étend sur la paroi Est de la chapelle. Cette série de figures isolées fait penser, en une certaine mesure, à la décoration décrite par Léon VI. Le buste du Pantocrator qui domine l'assemblée de la conque de l'abside, rend plus sensible encore le rapprochement. Pourtant, l'artiste a seulement développé une ancienne composition qui, dès le VI^e siècle, décorait les absides de l'arenzo¹²⁷ et de Saint-Serge de Gaza¹²⁸, où l'on voyait la Vierge trôner entre différents saints dont le dernier lui présentait le fondateur. De même qu'à Saint-Venance, le choix des figures était forcément limité aux patrons de l'église et à quelques représentations de personna-

125. A la chapelle 17 de Baout la décoration du sanctuaire forme deux zones distinctes : en haut, dans la conque, l'image de la Majestas Domini, en dessous, la Vierge orante entourée d'apôtres (CLÉDAT, *Mémoires*, t. XII, 2, pl. XLI-XLIII). Au X^e et XI^e siècles, à Dér Abû Makar et à l'église El 'Adra à Dér es Suriân, les deux zones se confondent et l'ensemble forme une seule composition : l'Ascension (EVELYN WHIITE, *op. cit.*, pl. XXV et LVII). Dans le dernier ex. cité on conserve encore un souvenir de l'ancienne image de la Majesté : le soleil et la lune à côté du Christ. La scène de l'Ascension décore également l'abside de Santa Maria di Trochio près de Cassino, en Italie méridionale (BERTAUX, *op. cit.*, p. 249). Peut-être l'apparition en a été déterminée par une évolution analogue à celle que l'on a observée en Egypte : voyez la décoration absidale de la cathédrale de Capoue et de San Bastianello sur le Palatin (BERTAUX, *ibidem*, p. 186 et 187). A Sant' Angelo à Pianella on a supprimé la figure de la Vierge au milieu des apôtres et la scène a été transformée ainsi en celle du Jugement Dernier (BERTAUX, *ibidem*, p. 284-285, fig. 107).

126. VAN BERGHEN et CLOUZOT, *Mosaïques chrétiennes*, p. 199 sq.

127. *Ibidem*, fig. 221 et 224.

128. KHORIKIOS DE GAZA, *Laud. Marciani*, I, 29-31, p. 10.

ges particulièrement vénérés. Là encore, l'image semble correspondre aux invocations d'une prière dont le caractère personnel est attesté par la présence des portraits des donateurs.

Dans d'autres églises, on approche, semble-t-il, davantage du système décrit par Photios et par Léon VI. Les figures isolées de saints qui en forment la décoration sont choisies dans des catégories plus variées et, surtout, l'artiste les a distribuées en groupes distincts. La juxtaposition de ces « chœurs », suivant l'expression de Photios, donne un tableau d'ensemble plus ou moins complet de l'ordonnance de la hiérarchie céleste. Il importe peu, à ce point de vue, que le nombre des personnages soit relativement peu élevé, surtout dans les monuments les plus anciens où la formule définitive ne faisait que poindre.

Voici quelques exemples. Au v^e siècle, la décoration — fragmentaire, il est vrai — de S. Satire à Milan, présente sept figures d'évêques et de martyrs auxquels s'ajoutent les symboles des évangélistes¹²⁹. Le groupe des apôtres pénétrera de bonne heure dans ces cycles d'une façon plus intime que cela n'a été observé en Egypte. A la fin du v^e siècle ou au début du vi^e, à la Chapelle du Palais Archiépiscopal de Ravenne¹³⁰, on a distribué autour de différentes images du Christ, représenté soit sous son aspect historique, soit sous la forme symbolique du chrisme, douze médaillons avec les bustes des disciples et douze autres avec des figures de saints et de saintes, répartis en deux groupes, comme à S. Apollinaire-le-Neuf¹³¹, suivant leur sexe. Les mêmes personnages, rassemblés d'une façon analogue autour du Christ et de la Vierge, décorent également la chapelle de Saint-Zénon, fondée par Pascal I^r entre 817 et 824 à Sainte-Praxède à Rome. Les deux seules scènes évangéliques, la Transfiguration et la Descente aux Limbes, se détachent à peine de cet ensemble des figures isolées¹³².

Plus tard, en Orient, les saintes tiendront moins de place. Des fragments de peinture représentant des apôtres, des évêques, des moines et des martyrs, remplissent une petite salle

129. VAN BERGHEN et CLOUZOT, *op. cit.*, p. III-III2.

130. *Ibidem*, p. 115-118.

131. *Ibidem*, p. 138-144.

132. *Ibidem*, p. 235-240.

près de Qeledjar en Cappadoce¹³³. C'est surtout aux saints militaires que sera faite la belle part. Était-ce une imitation de l'ordonnance des oratoires des palais de Constantinople où les basileis se seraient plus à reproduire les traits de leurs célestes compagnons d'armes¹³⁴, ou bien la belle prestance des guerriers leur a-t-elle valu une place d'honneur? On a déjà noté, en tous cas, que l'élément militaire domine dans les mosaïques de Saint-Georges de Salonique. De longues théories de saints guerriers s'alignent aux XIII^e et XIV^e siècles sur le bas des murs des chapelles de la Trapezica à Tirnovo, en Bulgarie¹³⁵. Malheureusement, la partie supérieure de ces ensembles a été détruite et la description dont nous disposons ne permet pas d'affirmer s'il n'y avait pas là aussi des scènes historiques. Par contre, il est certain que la décoration n'a jamais dépassé un cycle de figures isolées dans certains monuments de la Cappadoce, par exemple, à la chapelle 21 de la région des « églises à colonnes »¹³⁶, dans le Triconque d'Orta Keuy¹³⁷, et les représentations de saints militaires y sont particulièrement nombreuses.

On ne saurait dire s'il en était exactement de même dans les églises décrites par Photios et Léon VI. Ce qui est certain, c'est que les termes des deux descriptions correspondent, du moins quant aux traits généraux, au système qui vient d'être défini. L'expression dont se sert Léon VI — « les différents serviteurs familiers de Dieu », implique une idée de groupes variés, de plusieurs catégories de personnages. Photios, on l'a déjà rappelé, énumère quels pouvaient être ces groupes ou « chœurs ». De part et d'autre, les artistes ont cherché à reproduire ainsi un tableau de la hiérarchie des cieux.

Sans doute, dans les églises que font connaître les deux sermons, ce tableau était mieux ordonné que dans les monuments analogues qui sont parvenus jusqu'à nous. Les images du Christ dans la coupole et de la Vierge dans l'abside, devaient organiser et coordonner les autres représentations

133. JERPHANION, *Les églises rupestres*, I, 1, p. 255.

134. Voyez A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*. Paris, 1928, p. 115.

135. *Ibidem*, p. 110 sq.

136. JERPHANION, *op. cit.*, I, 2, p. 474 sq.

137. *Ibidem*, II, 1, p. 240 sq.

suivant un plan dont les premières esquisses se profilent déjà dans les fresques de Baouït ou dans l'oratoire de Saint-Venance et que l'art byzantin allait perpétuer désormais.

Ce tableau était aussi plus vaste. On n'a pu rapprocher de la description de Léon VI que des petites chapelles ou des salles de monastères, tandis que le Sermon 28 a trait à une véritable église, et la Néa dont Photios a noté les cinq coupoles, devait être encore plus importante. Jamais la décoration dépourvue de cycles historiques n'avait reçu un pareil développement.

La particularité vaut d'être signalée. Léon VI et son maître décrivent deux églises à peu de chose près contemporaines et situées toutes les deux à Constantinople ou du moins, comme on le verra pour le couvent de Kauleas, dans ses environs immédiats. Ainsi, vers la fin du IX^e siècle, un système décoratif que l'art nouveau allait abandonner presque complètement, avait cours et jouissait d'une certaine faveur dans la capitale même¹³⁸. Ceci jette un jour nouveau sur cette période encore peu connue. L'examen du cycle évangélique décrit dans le Sermon 34 donnera l'occasion de compléter ces observations.



Dans l'ensemble, il est facile d'interpréter les scènes signalées par Léon VI. C'étaient, dans l'ordre même du récit évangélique, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des Mages, la Présentation au Temple, le Baptême, la Transfiguration, la Crucifixion, la Mise au Tombeau et la Résurrection, représentée, comme cela était généralement d'usage à partir du IX^e siècle, sous l'aspect de la Descente aux Enfers. Entre les deux derniers sujets s'intercalait une image où le Christ appa-

138. La décoration de Cefalù en Sicile est formée exclusivement de figures isolées : Christ, Vierge, anges, apôtres, Ancêtres et prophètes, saints militaires et saints diacres, évêques. Le rapprochement avec les descriptions de Léon VI et de Photios serait suggestif mais les mosaïques de Cefalù ne dépassent pas le cadre du sanctuaire. On peut également rapprocher des monuments cités ci-dessus l'illustration de certains manuscrits du IX^e siècle où les figures isolées tiennent une place particulièrement importante ; telles sont les *Sacra Parallelæ* de la Bibliothèque Nationale (*Paris. 923*) et les Homélies de Grégoire de Nazianze de l'Ambrosienne (*Ambrosianus 49-50*).

raissait « subissant l'état de mort », suivant l'expression de l'orateur.

Notons que cette liste peut être complétée par la représentation du Bain de l'Enfant, qui accompagnait la Nativité. Léon VI y fait allusion en remarquant que la Vierge suit du regard les soins que l'on donne à son Fils. C'était un détail pittoresque, traditionnel dans l'art byzantin à qui les Anciens semblent l'avoir transmis. L'épisode du bain accompagne, par exemple, la naissance de Dionysos sur le tissu bien connu du Musée Guimet¹³⁹. Le poète Clément croyait entendre sortir d'un tableau représentant l'accouchement de l'impératrice Marie, femme d'Honorius, les rires et les vagissements du nouveau-né que des nymphes couronnées de fleurs lavaient dans un bassin d'or¹⁴⁰.

Mais l'attention est sollicitée surtout par l'image où l'on voyait apparaître le Christ mort. Le texte du sermon peut sembler, en cet endroit, obscur dans sa concision, il n'est pas impossible pourtant d'en préciser le sens. Deux indices nous guideront : d'une part, le caractère historique suivant lequel se développe le récit de la Vie du Christ dans la description de Léon VI, d'autre part, la place occupée dans ce récit par la scène en question.

On commencera par éliminer plusieurs compositions auxquelles le tour tant soit peu sybillin de l'*ekphrasis* aurait pu faire songer au premier abord.

Ce ne pouvait être le Thrène ou les lamentations funèbres sur le corps du Christ. Cette scène illustre, en effet, un moment antérieur à la Mise au Tombeau¹⁴¹. Le sujet n'apparaît guère, du reste, avant le XII^e siècle¹⁴².

On écartera également la représentation du Christ de Pitié, conçue par les Byzantins comme une sorte de Descente de Croix surnaturelle et qui en conséquence a trait, elle aussi,

139. E. GUIMET, *Les portraits d'Antinoé au musée Guimet*. Paris, s.d., pl. XIII.

140. *Susceptum puerum redimitae tempora nymphae*

Auri fonte lavant. Teneros de stamine risus

Vagitusque audire putas... Carm. XXII, 245-247.

141. Sur ce thème, voy. G. MILLET, *Recherches sur l'iconographie de l'Evangile aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*. Paris, 1916, p. 464 sq.

142. *Ibidem*, p. 493.

à un moment antérieur à l'Ensevelissement¹⁴³. Du reste, l'image figure d'ordinaire, en raison de sa valeur symbolique, en dehors du cycle de l'Evangile, dans la prothèse, au nord du sanctuaire¹⁴⁴.

Une observation analogue peut être faite à propos d'une autre composition qui occupe parfois la même place dans la décoration des églises. Le Christ y est représenté deux fois : d'abord dans la plénitude de la gloire, puis sous l'aspect d'un cadavre enveloppé de bandelettes dans un sarcophage ouvert. Il s'agit, dans ce cas, de l'illustration de la prière « En chair dans le sépulcre... assis en même temps sur le trône de gloire », que le prêtre récite en posant la patène sur l'autel après la Grande Entrée¹⁴⁵. Là encore nous nous trouvons en face d'une représentation symbolique qui reste en dehors du récit de l'Evangile.

Il en va de même, enfin, pour un sujet plus rare : le Christ étendu sur la pierre de l'onction¹⁴⁶. Un poète du temps des Paléologues, Manuel Philès, avait introduit deux épigrammes sur cette représentation dans son recueil de tétrastiques consacrés aux Grandes Fêtes, c'est-à-dire à la commémoration des faits historiques de la vie du Seigneur. Le texte fait, cependant, nettement allusion au mystère permanent de l'Eucharistie : « Tremble et humilie-toi, homme, si tu vois, ici, la chair morte de Dieu. Ou plutôt, approche et manges-en pour que les pensées charnelles soient mortes en toi¹⁴⁷. » Il n'est donc pas surprenant de trouver cette image d'un caractère symbolique dans l'abside d'une église (à Samari), accompagnée du verset

143. *Ibidem*, p. 483 sq.

144. Dans les enluminures du *Petrop.* 105 l'image du Christ de Pitié a été représentée deux fois en regard du récit de la Crucifixion par Matthieu XVII, 35-37 et par Luc XXIII, 33 (E.-C. COLWELL et H.-R. WILLOUGHBY, *The Four Gospels of Karahissar*. Chicago, 1936, II, p. 176 et 349, pl. XXXIV et CVI). H. Willoughby observe cependant avec raison que dans les deux cas il s'agit non pas d'une illustration du texte mais d'une sorte d'icône symbolique.

145. Cf. J. STEFANESCU, *L'illustration des liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*. Université de Bruxelles. Annuaire de Philologie et d'Histoire orientales, I, 1923-1933, p. 52, pl. XIV et XV. La même prière est récitée par le diacre durant l'acte dimissorial de la proscomidie.

146. MILLET, *Recherches*, p. 498 sq. Les épitaphioi brodés dériveraient de cette image.

147. Ed. Miller, I, p. 8, n° XVIII (voir aussi le n° XVII).

de Jean, VI, 56 : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en Moi et Moi en lui¹⁴⁸. »

Si l'on cherche maintenant à déterminer la nature précise de la scène évoquée par Léon VI, là encore l'ordre historique du récit fournira un premier indice. Placée entre la Mise au Tombeau et la Résurrection, soit entre le Vendredi soir et la nuit du Samedi au Dimanche, l'image représentée sur la mosaïque de l'église de Stylianos devait nécessairement avoir trait à un événement du Samedi-Saint.

L'évangile de S. Matthieu, XXVII, 62-66, que l'on lit à l'office de ce jour, mentionne seulement les Juifs demandant à Pilate la permission de s'assurer du tombeau du Christ, puis le scellant et y plaçant des gardes. Les exégètes devaient développer ce récit. Ils y introduisirent les Saintes Femmes veillant devant la Sépulture, dans l'espoir de trouver l'occasion de répandre des parfums sur le corps¹⁴⁹ ou, même, de le dérober¹⁵⁰.

La liturgie présente encore un autre aspect de cette journée. Les Gardes sont exclus à peu près complètement des hymnes et des prières du Samedi-Saint, les Myrophores n'y apparaissent qu'au second plan. Le personnage principal est le Christ étendu dans le tombeau. La scène est décrite, non sans grandeur, dans une strophe du canon de Cosme de Maïouma : « Celui qui a refermé l'abîme apparaît mort, enveloppé dans les aromates et le linceul. L'Immatériel est déposé dans le tombeau comme un mortel. Or les femmes sont venues l'oindre de myrrhe. Elles pleurent amèrement et s'exclament : « Voici le samedi béni, lorsque le Christ, plongé dans le sommeil, resuscitera après trois jours de mort¹⁵¹. » Le thème est développé aussi tout le long des *enkomia* du début de l'office¹⁵². Comme

148. MILLET, *Recherches*, p. 499, fig. 536.

149. *Ibidem*, p. 461 (renvoi à saint Jean Chrysostome, *In Nat. Homil.* 88, 2). Cependant, suivant l'Evangile de Luc XXIII, 56, les Saintes Femmes passèrent la journée du samedi loin du Tombeau en se reposant selon le commandement de la loi.

150. Description de l'église des Saints-Apôtres par Nicolas Mesarites, HEISENBERG, *Grabeskirche*, II, p. 60.

151. *Triōdion*, p. 445, kontakion de la 6^e ode.

152. « Toi qui es la vie, ô Christ, tu as été déposé dans le tombeau, etc. », *ibidem*, p. 433 sq.

pour exalter la grandeur du sacrifice, les hymnographes insistent sur l'aspect effrayant du corps inanimé¹⁵³. Ce sont des strophes pathétiques et qui donnent l'image la plus douloureuse de ce que pouvait être « l'état de mort » dont parle Léon VI.

Les artistes ont hésité entre ces différentes interprétations. Pour illustrer la péricope du Samedi-Saint, Denys de Fournas recommande de peindre, d'un côté du tombeau, les Gardes et, de l'autre, leur faisant pendant les Saintes Femmes assises et pleurant¹⁵⁴. Cette solution mixte avait été adoptée au XVI^e siècle à Xénophon au Mont Athos¹⁵⁵, et, dès l'époque des Paléologues, à Mistra, aux Météores et en Serbie¹⁵⁶.

Mais l'art plus ancien dissocie les deux groupes pour suivre tantôt le texte canonique, tantôt la tradition des exégètes. Seuls les Gardes apparaissent au VI^e siècle dans les reliefs du diptyque de Milan¹⁵⁷ ou dans la description des peintures de Saint-Serge de Gaza par Chorikios¹⁵⁸. Ailleurs, au contraire, on a représenté seulement la veillée funèbre des Saintes Femmes. Il en est ainsi dans plusieurs manuscrits des IX^e et X^e siècles : les psautiers à illustrations marginales, celui de la collection Chludov¹⁵⁹ et celui du Pantocrator du Mont Athos¹⁶⁰, puis dans deux évangiles, le *Paris. 115*¹⁶¹ et le *Petrop. 21*¹⁶².

Enfin, d'autres monuments ont été conçus dans l'esprit de

153. « Il apparaît comme un mort défiguré », (*ibidem*, p. 433), « il prend un aspect effrayant » (*ibidem*, p. 435). « Où est passée ta beauté ? » (*ibidem*, p. 441). « Dans la souffrance, tu n'avais, ô Verbe, ni beauté, ni aspect humain. » (*ibidem*, p. 439). Voy. aussi *Revue Archéologique*, 6^e série, XVIII, 1941, p. 237.

154. PAPADOPOULO-KERAMEUS, *op. cit.*, p. 109 et 266.

155. MILLET, *Monuments de l'Athos*, pl. 175, 1.

156. MILLET, *Recherches*, p. 465.

157. R. GARRUCCI, *Storia della arte christiana nei primi otto secoli della Chiesa*. Prato, 1880, VI, pl. 450. Sur l'ivoire de la col. Trivulzio les Gardes sont représentés renversés, ce serait donc l'illustration de la Résurrection plutôt que du Samedi Saint (*ibid.*, pl. 449, 2). Il en est de même de l'ivoire du British Museum où les Gardes renversés et les Saintes Femmes sont réunis autour du tombeau ouvert et vide (*ibid.*, pl. 446, 3). Toutefois les Saintes Femmes sont figurées assises dans une attitude qui exprime la douleur et la méditation. Il semble que l'artiste ait réuni ainsi en un seul tableau deux moments différents : le Samedi (Saintes Femmes) et la Résurrection (Gardes renversés, Tombeau vide).

158. *Laudatio Marciani I*, 76, p. 21.

159. TIKKANEN, *Die Psalterillustration im Mittelalter*. I, fig. 80, cf. MILLET, *Recherches*, p. 462.

160. MILLET, *Recherches*, fig. 484.

161. *Ibidem*, p. 462.

162. *Ibidem*, fig. 485.

la tradition liturgique du Samedi-Saint. Une miniature du Psautier d'Utrecht, ce chef-d'œuvre de l'art carolingien, représente le Tombeau avec une ouverture sur le côté. A l'intérieur, on aperçoit le cadavre du Christ¹⁶³. Mieux que toute autre, cette image semble correspondre à la description du Sermon 34. La comparaison s'impose d'autant plus que la miniature illustre le Psalme XV, 10, — nec dabis sanctum tuum videre corruptionem — dont Léon VI paraphrase, de son côté, les termes. Pour rendre le sens de la prophétie, l'artiste latin s'est rendu coupable, il est vrai, d'une confusion historique. Devant le tombeau contenant encore le corps inanimé, il a représenté la scène de la Résurrection : l'ange assis sur la pierre roulée et les Saintes Femmes s'approchant avec les aromates. C'était confondre en une seule image le Samedi-Saint et le Dimanche de Pâques¹⁶⁴.

Mais ailleurs on a été plus respectueux de la succession chronologique des événements. Dans une miniature du tétra-évangile grec de Berlin n° 66, qui date du XIII^e siècle, les Myrophores veillent, accablées de douleur, devant un sarcophage ouvert où repose le corps enveloppé de bandelettes¹⁶⁵. Le même motif apparaît dans une des peintures du cycle évangélique de l'hypogée de San-Giovanni-e-Paolo à Rome attribué à la fin du X^e siècle¹⁶⁶. La plus grande partie du panneau a été détruite. On ne saurait dire si les Myrophores ont été représentées. Mais le haut du corps du Christ est conservé. Il est légèrement tourné sur le côté, la main droite est ramenée sous la joue, l'autre bras se plie dans le coude. Les yeux sont fermés

163. E.-T. DEWALD, *The Illustration of the Utrecht Psalter*. Princeton-Londres-Leipzig, s.d., p. 10, pl. XIII.

164. Le thème sera repris au XV^e siècle, en Allemagne et en Alsace, dans les « Sépulcres » où l'on voit à la fois les Saintes Femmes et le corps du Christ étendu, contre toute vraisemblance, à même sur la pierre du tombeau. La présence des Gardes endormis situe, là encore, la scène dans cet espace de temps idéal où se confondent le Samedi et le Dimanche de Pâques : voy. C. SANONER, *La Vie de Jésus-Christ racontée par les imagiers du moyen âge sur les portes d'églises*. Lille-Paris-Bruges-Bruxelles-Rome, 1908, p. 128 et fig. 87. L'image du Psautier d'Utrecht appartient donc bien à une tradition occidentale. Pour illustrer le Ps. XV, 10, les Byzantins représentaient, du reste, la scène de la Descente aux Limbes : TIKKANEN, *op. cit.*, p. 60 sq. et 283 sq.

165. MILLET, *Recherches*, fig. 487.

166. P. GERMANO, *Die jüngsten Entdeckungen im Hause des H.H. Johannes und Paulus auf dem Coelius. Römische Quartalschrift*, V, 1891, p. 294 et pl. IX.

et le visage semble émacié par la souffrance. On trouve dans l'image de ce sommeil effrayant comme une illustration des strophes les plus poignantes des *enkomia*.

Il n'est pas douteux aussi qu'il faille rapprocher ces peintures de la mosaïque décrite par Léon VI. De part et d'autre, les artistes n'ont-ils pas montré, — comme avant eux l'avaient déjà fait les hymnographes, — le supplicié à un heure et dans un état où nul ne pouvait l'avoir vu en réalité? L'image est rare, il est vrai, mais on a justement observé que le sentiment de la réserve antique empêchait les Byzantins de figurer le corps inanimé¹⁶⁷. Pour suggérer le mystère du Samedi-Saint, les peintres devaient préférer, plus tard, le symbole gracieux de l'Emmanuel dormant¹⁶⁸. La description de Léon VI n'en présente que davantage d'intérêt. On y trouve un nouvel exemple d'une composition peu répandue. Chose plus importante, en raison du caractère réaliste du sujet : cet exemple est fourni par l'art de Constantinople dont les monuments conservés ont laissé apprécier jusqu'ici surtout, — sinon seulement, — le raffinement et l'élégance.



Reste à examiner l'ensemble du cycle décrit dans le sermon 34¹⁶⁹. A quelques détails près, cette suite d'images est la même que dans d'autres monuments du temps des Macédoniens. L'artiste a limité son choix à treize scènes, une de plus

167. HEISENBERG, *Grabeskirche*, II, p. 253. MILLET, *Recherches*, p. 462.

168. Pour cette image, voir GRABAR, *La peinture*, p. 257 sq. et R.-M. DAWKINS, *The Monks of Athos*. Londres, 1936, p. 208.

169. J'ai utilisé pour cette étude les chapitres II à IV des *Recherches* de G. MILLET, ainsi que l'ouvrage de J. REIL, *Die altchristlichen Bildzyklen des Lebens Jesu*. Leipzig, 1910 (*Studien über Christlichen Denkmäler*, éd. par J. Ficker, n° 10). La formation des cycles évangéliques a été examinée, en outre, par E. MILLER dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, nouvelle série, II, 1866, p. 23-25, par K. NEVOSTRUEV, *Monogramma vserossijskago mitropolita Fotija na oklade Vladimirskej cudotvor'noj ikony Presvatoj Bogorodicy v Moskovskom Uspenskom Sobore* (*Sbornik no 1866 g. izdannyy Obscestvom drevne-russkago iskusstva pri Moskovskom Publicnom Muzée*, p. 179-189) et par J. DURAND, *Note sur une bague byzantine* (*Bulletin Monumental*, 3^e série, X, 1882, p. 508 sq.). On trouvera un tableau synoptique des principaux cycles iconographiques de la Cappadoce dans G. DE JERPHANION, *La voix des monuments*, I. Paris, 1930, p. 245-249. Pour S. Luc, Daphni et Néa Moni de Chios, voir les plans établis par E. DIEZ et O. DEMUS, *Byzantine Mosaics in Greece. Daphni and Hosios Lucas*. Cambridge (Massachusetts), 1931. Sauf indication expresse, on trouvera dans ces ouvrages les renvois à tous les monuments cités ci-dessous.

seulement que dans les cycles que la tradition allait imposer désormais. Aucun miracle en dehors de la Résurrection de Lazare, que l'Eglise rapproche, du reste, de la Passion en la commémorant au cours du Carême. Le récit, dépouillé, s'attache seulement aux moments les plus importants de la Vie du Christ.

Il paraît certain que le début du cycle, de l'Annonciation au Baptême, était le même dans les mosaïques de l'église des Saints-Apôtres à Constantinople, que l'on connaît grâce aux descriptions de Constantin le Rhodien et de Nicolas Mesaritès. Malheureusement la date de cet ensemble est discutable. S'il est des raisons pour l'attribuer au VI^e siècle, d'autres, aussi solides, militent en faveur d'une restauration de Basile I^r, et il semble avoir été démontré de plus qu'un certain nombre de ces mosaïques ont été encore refaites au XII^e siècle¹⁷⁰. D'autres monuments présenteront donc des termes de comparaison plus sûrs. Dès le début du XI^e siècle, les cinq premières scènes décrites par Léon VI apparaissent au catholicon de S. Luc en Phocide. L'artiste a combiné la Nativité avec les Mages, comme cela se rencontre souvent ailleurs¹⁷¹, et a pu isoler ainsi sous la coupole, dans les quatre niches des trompes, ces sujets essentiels qui témoignent de l'Incarnation et de la Mission du Christ. La même série apparaît aussi à la Néa Moni de Chios fondée sous le règne de Constantin Monomaque. À Daphni, à la fin du XI^e siècle, on y ajoutera seulement la Nativité de la Vierge que l'Eglise considère comme la première des douze Grandes Fêtes¹⁷².

La différence est sensible avec l'art qui a précédé l'icônoclasme. Ainsi la Transfiguration qui apparaît de bonne heure dans la conque des absides^{172 bis} ou sur des objets d'arts

170. Voyez un résumé de la question accompagné d'aperçus nouveaux, dans l'article de N. MALICKIJ, *Remarques sur la date des mosaïques de l'église des Saints-Apôtres à Constantinople décrites par Mésaritès*. *Byzantion*, III, 1926, p. 123 sq.

171. Cf. H. KEHRER, *Die heiligen drei Könige in Literatur und Kunst*. Leipzig, 1909, II, p. 96 et JERPHANION, *Les églises rupestres*, I, 2, p. 378.

172. Cf. MILLET, *Recherches*, p. 20.

172 bis Sainte Catherine du Sinaï. VAN BERGHEN-CLOUZOT, *Mosaïques chrétiennes*, fig. 235; à SS. Nérée et Achille à Rome le même sujet figure sur l'arc de triomphe (*ibid.*, fig. 286); à S. Apollinaire in Classe on le voit apparaître, sous une forme symbolique, dans l'abside même, comme au Sinaï (*ibid.*, fig. 200).

mineurs 172^{ter}, ne saurait être citée, à ma connaissance, dans aucun des cycles évangéliques continus indiscutablement antérieurs à l'époque iconoclaste^{172quater}. Par contre, les plus anciens artistes byzantins trouvaient un intérêt particulier, semble-t-il, à détailler les faits relatifs à l'Enfance de Jésus. Les sujets étaient empruntés aussi bien au texte canonique qu'à des apocryphes : Naissance du Précurseur, Visitation, Epreuve des Eaux Amères, Voyage à Bethléem, Songe de Joseph, Massacre des Innocents et Fuite d'Elisabeth dans la montagne. Des exemples de ce genre peuvent être signalés aussi bien en Thrace, dans les peintures de l'Eglise Rouge à Perustica, l'ancienne Philippopolis¹⁷³, qu'en Egypte¹⁷⁴ et en Cappadoce où

172 ter. Croix pectorale trouvée à Chersonèse (Ermitage, VIII s ?) N. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, II, Petrograd, 1915, fig. 60 et *Russkie Klady. Izsledovanie drevnostej velikoknajeskago perioda*, I. S.-Pétersbourg, 1896, p. 43-44.

172 quater. Le fragment d'une épigramme de l'Anthologie Palatine, I, 48 (éd. P. WALTZ, I. Paris, 1928, p. 28) se rapporte peut-être à la Transfiguration. Cette épigramme figure dans une série de poésies analogues consacrées aux événements de la Vie du Christ et de l'Ancien Testament. On avait supposé que l'ensemble a trait à une série d'images du VI^e siècle (REIL, *Bildzyklen*, p. 104, cf. MILLER dans les *Comptes Rendus de l'Académie*, 1866, p. 24). Pourtant cette date repose uniquement sur une attribution erronée à Agathias et est, en conséquence, fort suspecte. D'autre part, rien ne prouve que toutes ces poésies aient été inspirées par un seul ensemble. Le contraire semble beaucoup plus probable. Il n'y a pas davantage lieu de tenir compte d'une broderie que l'on avait cru pouvoir dater du VIII^e siècle et où l'on pouvait voir la Transfiguration au milieu d'un cycle évangélique (E. MÜNTZ, *Une broderie inédite exécutée pour le pape Jean VII*, 705-708. *Revue de l'art chrétien*, XLIII, 1900, p. 18-21; REIL, *Bildzyklen*, p. 126). Cette attribution au pape Jean VII repose seulement sur une hypothèse de Grimaldi (credendum est) qui me paraît fausse. A en juger d'après les figures de saints qui encadraient l'objet, ainsi que d'après la figure du Christ qui en formait le centre, comme sur les *épitaphioi* (le rapprochement a été déjà fait par Grimaldi), il ne pouvait s'agir d'une œuvre antérieure à l'an mil et sans doute la date en était, en réalité, encore plus récente.

173. Voyez GRABAR, *op. cit.*, p. 21 sq. Les peintures sont très mal conservées. A. Grabar a distingué les sujets évangéliques suivants : l'Adoration des Mages, Hérode parlant aux Mages et ordonnant le Massacre des Innocents, enfin la figure isolée du prophète Zacharie. Dans une étude destinée à paraître sous les auspices du professeur Thomas Whittemore, j'ai pu reconstituer le cycle de la façon suivante : Adoration et Retour des Mages, Vision de Joseph, Fuite en Egypte, Massacre des Innocents, Fuite d'Elisabeth dans la Montagne, Meurtre de Zacharie. En outre, un fragment de fresque dont Th. Whittemore a fait faire un relevé, peut être identifié comme faisant partie de la scène de l'Annonce à Zacharie.

174. Par ex. Dér Abou Hennis (*CLEDAT, Notes*). ivoires de la Chaire de Maximien (E. BALDWIN SMITH, *The Alexandrian Origin of the Chair of Maximianus*. *The American Journal of Archaeology*, 2-d Séries, XXI, 1, 1917, p. 22 sq. CH.-R. MOREY, *The Early Christian Ivories of the Eastern Empire*. *Dumbarton Oaks Inaugural Lectures*. Cambridge, 1941, p. 47 sq. Cependant d'autres savants attribuent cet objet à l'art de la Syrie : J. STRZYGOWSKI, *Mschatta. Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen*, 1904, p. 209).

les fresques de Mavroudjan, à moins de dater du règne d'Irène, ce qui paraît peu vraisemblable, doivent être antérieurs à 726¹⁷⁵.

Les cycles les plus sobres qui soutiennent le mieux un rapprochement avec la description de Léon VI, — celui de S. Serge de Gaza (où le Baptême manque), ceux des ampoules de Monza ou de l'oratoire de Jean VII au Vatican dont les dispositions essentielles sont connues grâce à une description et à un croquis de Jacques Grimaldi, — conservent néanmoins la scène de la Visitation. Cette scène apparaît encore, il est vrai, au x^e siècle en Cappadoce, à Qeledjlar, Toqale II et Tchaouch In¹⁷⁶, mais les artistes de cette région semblent être restés, en général, plus attachés aux modèles anciens. Le Voyage à Bethléem peut être noté, par exemple, au xi^e siècle dans les « églises à colonnes » à Qaranleq Kilissé et Elmale Kilissé dont la décoration est cependant visiblement inspirée de l'art dogmatique nouveau qui ne s'attarde qu'aux Grandes Fêtes, aux Mystères du Christ.

Est-ce là une tradition orientale particulière? Les mêmes sujets ont pu décorer aussi un monument de la Thrace, l'Eglise Rouge. On songera plutôt à une tradition archaïque¹⁷⁷, légitime dans les monastères de la province. Et ainsi s'explique

175. JERPHANION, *Les Eglises rupestres*, II, 1, p. 229 sq. *Voix des Monuments*, II, p. 199.

176. On peut l'observer également sur des objets d'arts mineurs représentant des cycles de la Vie du Christ : des ivoires (A. GOLDSCHMIDT et K. WEITZMANN, *Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen*, II, Berlin, 1934, n°s 42 et 122) et des bagues niellées (M. ROSENEBERG, *Geschichte des Goldschmiedekunst auf technische Grundlage. Niello bis zum Jahre 1000 nach Christus*. Francfort, 1924, p. 47-51. J. DURAND, *Note*, proposait, toutefois, le vi^e siècle). Il n'y a pas lieu d'en tenir compte dans cette étude consacrée à la décoration monumentale dont l'évolution ne coïncide naturellement pas toujours avec celle des arts mineurs. On notera cependant que la Visitation manque sur la broderie attribuée à Jean VII : autre raison pour dater cet objet d'une époque plus récente que ne l'avaient pensé Grimaldi, Müntz et Reil.

177. On notera que sur l'arc de triomphe de Sainte Marie Majeure à Rome (v^e siècle) le cycle de l'Enfance, bien qu'interprété suivant un principe différent de la narration habituelle, emprunte également des éléments aux récits apocryphes, tel l'Evangile du pseudo-Matthieu (la Rencontre avec le roi Aphrodisius). Sur deux médaillons en or trouvés à Adana en Cilicie (musée Ottoman) on distingue, semble-t-il, la Fuite d'Elisabeth dans la montagne (cf. A. SORLIN-DORIGNY dans le *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1883, XLIV, p. 125 sq.). Les autres scènes représentent l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, les Mages, la Fuite en Egypte et des Miracles. Voyez J. STRZYGOWSKI, *Byzantinische Denkmäler*, I. Vienne, 1891, p. 99 sq., pl. VII. Ces médaillons ont été datés par différents savants des environs de l'an 500 au VIII^e siècle.

pourquoi l'ensemble ordonné par Stylianos à une époque moins avancée que celle des « églises à colonnes » mais à Constantinople même, paraît plus proche de la formule nouvelle.

Pourtant il y a aussi des différences. Dans les mosaïques décrites par Léon VI, les innovations de l'art du temps des Macédoniens paraissent tempérées, en une certaine mesure, par des souvenirs plus anciens. L'examen des dernières scènes du cycle permettra de préciser davantage.

A S. Luc et à Daphni, la Résurrection suit immédiatement la Crucifixion. Ailleurs, les artistes se sont plus à développer le drame de la Sépulture. Suivant le choix des scènes, plusieurs groupes chronologiques peuvent être distingués parmi lesquels l'église de Stylianos occupe une place bien définie.

Pour faciliter les comparaisons, on ne tiendra pas compte de la différence qu'il y a entre les représentations où l'on voit les Saintes Femmes assises devant le Tombeau fermé et celles où ce tombeau est ouvert et laisse apparaître le corps inanimé du Christ. Dans le développement du récit, les deux images illustrent, en effet, le même moment, ainsi qu'en témoigne la miniature du *Berol.* 66. Seulement, dans un cas l'artiste se borne à suivre la description des exégètes, tandis que dans l'autre il développe et montre, ainsi que l'ont fait les liturgistes, ce que nul n'a pu voir en réalité.

Ce point établi, on peut rapprocher le cycle de la Sépulture décrit par Léon VI, c'est-à-dire les deux scènes qui s'intercalent entre la Crucifixion et la Résurrection, des représentations analogues dans le groupe des manuscrits du IX^e et du X^e siècle déjà cités : psautiers à illustration marginale, *Paris.* 115 et *Petrop.* 21. De part et d'autre, on a retenu les mêmes moments du drame : le Vendredi soir et l'Ensevelissement, la journée du Samedi et le Tombeau scellé avec les Maries en pleurs. Dans le *Petrop.* 21, les deux images sont enfermées dans le même cadre et ce détail montre bien que dans la pensée de l'artiste elles étaient destinées à se compléter mutuellement et à former un seul ensemble.

Dans d'autres monuments qui ont été déjà également cités, le sujet a été traité d'une façon différente. D'abord, en raison du choix des personnages : Gardes seuls à l'époque préiconoclaste, Gardes et Saintes Femmes combinés au moment de la dernière Renaissance byzantine lorsque les peintres se sont

attachés, comme à Mistra, à représenter tous les détails de la Passion¹⁸¹.

Mais ailleurs, c'est le choix même des scènes qui diffère. On omet d'illustrer la journée du Samedi Saint et le récit passe sans transition de l'Ensevelissement à la Résurrection. A Mavroudjjan, imité là encore par plusieurs ensembles cappadociens plus récents¹⁸², la Mise au Tombeau résume à elle seule le cycle de la Sépulture. A la fin du règne de Basile I^{er}, le miniaturiste du *Paris.* 510 fait précéder l'Ensevelissement par la Descente de Croix¹⁸³. Dès le début du x^e siècle, ce dernier sujet apparaît isolément à Tavchanle Kilissé, puis à la Néa Moni de Chios et à Neredici. Le plus souvent cependant, on le fera suivre, comme dans le *Paris.* 510, de la Mise au Tombeau. Il en est ainsi dans différents manuscrits, tel le *Paris.* 74¹⁸⁴, et dans des ensembles monumentaux : d'abord en Cappadoce¹⁸⁵, plus tard jusqu'à Monreale en Sicile. Le groupe auquel se rattache l'église de Stylianos reste en dehors de ce mouvement et il paraît important de noter que dans ce cas la différence est sensible aussi bien avec le premier âge d'or byzantin qu'avec la plupart des monuments exécutés après la Querelle des Images.

Ainsi l'ordonnance des mosaïques décrites par Léon VI permet de définir un moment très particulier dans le développement de l'art de l'Orient chrétien. L'ensemble est certainement caractéristique de l'époque des Macédoniens. Les scènes sont ramenées à un nombre limité, les Miracles et le détail trop touffu du cycle de l'Enfance sont éliminés pour faire place à un sujet nouveau dans les cycles *continus* : la Transfiguration. Pourtant, la nouvelle formule est encore en gestation. Les deux scènes qui illustrent le drame de la Sépulture représentent

181. MILLET, *Recherches*, p. 41 sq. N. OKUNEV, *Serbskija srednevekovyja stenopisi*, p. 14-15 (Extrait de *Slavia*, II, 2-3, 1923). GRABAR, *op. cit.*, p. 253.

182. Saints-Apôtres, Théotokos.

183. H. OMONT, *Miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale du vi^e au xiv^e siècles*, Paris 1929, pl. XXI.

184. Voyez les exemples réunis par MILLET, *Recherches*, p. 463.

185. Toqale I et II, Qaledjlar, Tchaouch-In.

une forme de récit inconnue avant le IX^e siècle et qui sera abandonnée dès la fin du siècle suivant. Le sermon de Léon VI laisse deviner ainsi une période de transition et d'essais qui précéda l'élosion de l'art nouveau. C'est peut-être là son intérêt principal.

A. FROLOW.

Titulature de Métropolites Byzantins

I. — Les métropolites syncelles.

Nous n'entendons point traiter ici des titres donnés aux métropolites byzantins en vertu de leur siège ou de leur juridiction, ou en fonction de leur domaine ou situation géographique, ni non plus des épithètes de révérence dont ils sont gratifiés; mais de véritables dignités conférées par l'autorité impériale, non toutefois de dignités civiles, octroyées accessoirement à certains prélats, mais de dignités de caractère ecclésiastique, ou réservées à des ecclésiastiques¹. Plus précisément, nous traiterons des métropolites « syncelles » et des métropolites « hypertimes ».

La dignité de syncelle a déjà fait l'objet d'une étude intéressante et bien conduite de la part de Mgr Athénagoras². Nous sommes ainsi dispensé de nous étendre sur l'histoire de cette dignité en dehors de l'époque où nous la voyons portée par des métropolites. C'est sur ce dernier point que nous compléterons le savant prélat grec. Nous porterons notre attention plus spécialement sur la querelle des préséances entre métropolites simples et métropolites syncelles.

La dignité d'« hypertime » est moins connue, et depuis la notice érudite que lui a consacrée Du Cange³, et que seuls des

1. Au sens large, en y comprenant les moines.

2. Mgr ATHÉNAGORAS, métropolite de Paramythia et Parga. *L'institution des syncelles dans le patriarcat acéménique* (en grec) dans l'*Epetēris* de la Société d'Etudes Byzantines, Athènes, t. IV (1927), p. 3-38.

3. DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis, sub verbo.*

documents publiés depuis lors permettent de dépasser, je ne sache pas que rien ait paru sur elle qui mérite d'être signalé. Nous aurons donc l'obligation d'être là-dessus plus complet.

Bornons-nous, pour cet article, à la dignité de syncelle.

**

On sait que la qualité de syncelle, après avoir été tout d'abord une simple fonction et dignité d'ordre ecclésiastique, fut ensuite, sans perdre ce caractère, élevée par les empereurs au rang de dignité politique. La raison qui motiva cette élévation fut sans doute que les souverains avaient besoin d'un titre honorifique à conférer aux clercs ou moines dont ils voulaient distinguer le mérite ou récompenser les services et qu'ils désiraient en même temps retenir dans la capitale. La fonction de syncelle, sorte d'assistant et de conseiller permanent du patriarche, répondait à merveille à ce dessein.

Mgr Athénagoras⁴ dit que cette ampliation de la fonction en dignité se fit au plus tard sous Héraclius, qui limita le nombre des syncelles à deux. A vrai dire, le texte invoqué⁵ ne permet pas d'être aussi affirmatif, mais l'importance prise assez tôt par cette fonction, qui, pour un bon nombre de titulaires, fut le marchepied du trône patriarchal⁶, rend la chose assez plausible. Bientôt même, on ignore à quelle date, il n'y eut plus qu'un seul syncelle⁷. Cet état apparaît dans le *Livre des Cérémonies*⁸.

Quoique la fonction correspondant à la dignité fût purement ecclésiastique, c'est l'empereur qui nommait le syncelle, et l'élu était promu par le souverain en personne dans une solennelle cérémonie de cour⁹. Cette dignité était, sous la dynastie macédonienne, l'une des plus élevées de la hiérarchie nobiliaire : elle venait immédiatement après celles de *magis-*

4. ATHÉNAGORAS, *op. cit.*, p. 8.

5. RHALLI et POTLI, *Syntagma...*, IV, 102; ZACHARIAE A LINGENTHAL, *Jus graeco-romanum*, Pars III, p. 36.

6. ATHÉNAGORAS, *op. cit.*, p. 9.

7. *Id.*, p. 17-18.

8. *De Ceremoniis*, éd. REISKE, I, 530-532.

9. *Id.*, 530.

*tros et de recteur*¹⁰. Celui qui en était revêtu avait donc, de loin, le pas sur tous les métropolites dans les cérémonies auliques : dans les cérémonies auliques seulement, car, dans les cérémonies religieuses, l'occasion ne se présentait pas, puisque, n'étant pas évêque, le syncelle n'avait point place au syntronon et ne faisait point partie des synodes.

Le haut rang du syncelle à la cour rendait ce titre enviable même aux membres du haut clergé, et il fut, de fait, plus tard, conféré à des métropolites et à des évêques. Alors dut se poser la question du rang que devaient prendre ces prélat dignitaires dans les cérémonies religieuses et les réunions synodales. Les plus anciens cas connus de ces nominations se placent dans la seconde moitié du x^e siècle : Philarète, métropolite d'Euchaïtes, sous le patriarche Polyeucte (954-970)¹¹; Etienne, métropolite de Nicomédie, en 976.¹² Malheureusement, nous n'avons de cette époque et jusqu'au temps où se firent entendre les premières protestations des métropolites contre leurs collègues syncelles aucun procès-verbal de synode ni aucun autre indice qui nous permette de nous rendre compte de la manière dont le problème fut résolu. Il est probable que, tant qu'il n'y eut qu'un seul métropolite syncelle, celui-ci garda à Sainte-Sophie la préséance qu'il avait à la cour, et que ses collègues supportèrent cette situation : ils n'auraient exhalé leur mécontentement que quand ils virent le privilège se multiplier, et par là s'aggraver d'autant le recul de leurs places¹³. Je dis probable seulement, car nous ne savons pas si Romain III Argyre, en innovant sur le nombre des métropolites syncelles, n'innovait pas en même temps sur le rang qu'ils devaient tenir dans les cérémonies religieuses.

Romain Argyre, en 1029, avait, d'un coup, créé syncelles trois métropolites : Cyriaque d'Ephèse, Démétrius de Cyzique et Michel d'Euchaïtes. Ceux-ci, le jour de la Pentecôte de cette même année, s'emparèrent des premières places dans le syn-

10. *Cleitorologium*, éd. REISKE, II, 582.

11. Je ne le connais que par Athénagoras, *op. cit.*, qui ne cite pas sa source.

12. Cf. DOELGER, *Regesten*, n. 756.

13. Pour employer un exemple familier tiré des circonstances actuelles, nous voyons les gens supporter aisément les « priorités » quand les bénéficiaires en sont rares. Les murmures se font entendre à mesure qu'ils se multiplient.

tronon. Il s'ensuivit entre les prélats pour cette question de préséance à la liturgie une bagarre fort peu édifiante¹⁴. Qui l'emporta sur place, nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, les métropolites frustrés, qui avaient voulu de vive force reconquérir leur rang, durent céder devant la volonté impériale¹⁵. En effet, nous voyons les métropolites syncelles tenir la préséance sur tous leurs collègues dans les synodes de mai 1030 et d'avril 1032 réunis contre les Jacobites¹⁶. Ce n'est qu'entre eux qu'ils observent l'ordre des sièges épiscopaux¹⁷.

Notons en passant que ces nominations de syncelles, ajoutons celles de protosyncelles, de proëdres des protosyncelles, et de protoproëdres des protosyncelles qui eurent lieu dans la suite, étaient purement honorifiques : les métropolites n'avaient que le titre sans la fonction. La fonction de syncelle, comme celle de protosyncelle quand elle fut créée, demeurèrent toujours aux mains de clercs patriarchaux.

Les synodes que nous venons de mentionner appartiennent encore au règne de Romain Argyre. Lui mort, les métropolites syncelles conservèrent-ils leur préséance ? Nous pouvons répondre affirmativement, tout au moins pour la période qui va jusqu'en 1054. Nous voyons, en effet, dans un compte rendu synodal de juillet 1054, au premier rang des synodiques nommés au début du document, trois métropolites syncelles : Théophane de Cyzique, Nicétas de Chalcédoine et Laurent de Dyrachium¹⁸; et pareillement, trois autres métropolites syncelles : Léon d'Athènes, Michel de Sylée et Nicolas d'Euchanie, placés en tête de la liste qui clôt le même document^{18 bis}. Il est probable que cette situation persista au moins jusqu'à la fin de

14. CEDRENUS, éd. Bonn, II, p. 486 ll. 11-16; p. 487, 1. 8.

15. Mgr ATHÉNAGORAS l'admet, mais sans en fournir la preuve. Celle-ci se trouve dans les actes synodaux que nous avançons.

16. G. FICKER, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopol Alexios Studites*, Kiel, 1911, p. 18-19, 25-26. Cf. V. GRUMEL, *Les Regestes des Actes du patriarchat de Constantinople*, nn. 839 et 840.

17. Je trouve cependant une exception dans le fait qu'aux synodes de 1030 et 1032 (non à celui de 1039), le syncelle Démétrius de Cyzique passe avant le syncelle Cyriaque d'Ephèse. Je ne vois pas d'autre explication pour le moment qu'une erreur de copiste.

18. PG, CXX, col. 812.

18 bis. Ibid., col. 748.

l'empereur régnant, Constantin IX, savoir, jusqu'en janvier 1055. Nous n'avons aucun renseignement sur les trois courts règnes subséquents : Théodora, Michel VI Stratiotikos, Isaac Comnène. Mais sous le successeur de ce dernier, la querelle rebondit, et de telle manière que l'on est amené à conclure que la situation n'avait pas changé. Nous ne connaissons cet épisode que par le document même qui y mit fin. C'est une pros-taxis de Constantin X Doucas, datée de mai 1065, adressée au patriarche (Jean VIII) Xiphilin¹⁹. Le début en est particulièrement instructif : « Les très religieux métropolites ont eu recours à ma royauté, mon très-saint seigneur, parce que les métropolites syncelles et protosyncelles prétendent changer²⁰ l'ordre des sièges (épiscopaux) à cause des dignités sénatoriales... ». Observons d'abord que ce sont les métropolites qui portent plainte. C'est donc que la situation dont ils souffraient n'avait pas encore reçu de solution satisfaisante. Observons ensuite qu'il est question de métropolites syncelles et proto-syncelles.

Cette dignité de protosyncelle est une création récente. Elle est sûrement postérieure à Romain Argyre. Les plus anciens exemples à ma connaissance, de protosyncelles, sont, parmi les clercs patriarchaux, le chartophylax Nicétas, en l'an du monde 6560 (= 1051/1052)²¹, et, dans l'épiscopat, l'archevêque Léon de Bulgarie, d'après un ancien manuscrit qui le désigne avec cette dignité dans le lemme attributif de sa lettre sur les azymes à Jean de Trani, écrite vers 1052-1053²². Il est même à croire que ce Léon fut le premier, parmi les prélates, à recevoir ce titre. Voici pourquoi. Léon soutenait activement la politique reli-

19. RHALLI et POTLI, t. V, p. 275-276 (*Zachariae a Lingenthal, op. cit.*, p. 323-325).

20. Le mot grec est *peirôntai*, qui signifie strictement *s'efforcer, tenter*. Cette traduction supposerait que les métropolites syncelles n'ont pas en fait la préséance. Comme il est sûr qu'ils la possèdent, nous traduisons par un terme approchant qui sauvegarde cette situation.

21. RHALLI et POTLI, t. V, p. 240. Vers la même époque, postérieur de peu à Nicétas, dans la possession du titre, apparaît un autre protosyncelle, Léon Parapondylos. Ce personnage n'était encore que syncelle quand il devint ministre sous Théodora (1055-1056); il apparaît protosyncelle sous Michel VI (1056-1057); cf. Zonaras, éd. Bonn, t. III, 651-652 et 656. Michel Psellos lui a adressé plusieurs lettres; voir Sathas, *Bibliotheca graeca medii aevi*, t. V (voir à l'index) et Kurtz-Drexel, *Michaelis Pselli scripta minora*, t. II (voir à l'index).

22. Scorial, R. I, 15 (xi^e siècle).

gieuse de Michel Cérulaire. La lettre sur les azymes, que le cardinal Humbert attribue conjointement à l'un et à l'autre²³, fut tout au moins concertée entre eux. Cela suppose la présence de Léon auprès du patriarche dans ce but. Il dut évidemment, durant son séjour dans la capitale, participer aux cérémonies solennelles de Sainte-Sophie et, éventuellement, aux réunions synodales importantes. Alors dut se poser un délicat problème de préséance. L'archevêque de Bulgarie, en tant que chef d'une Eglise autocéphale, avait le pas sur tous les métropolites²⁴. Le céderait-il aux métropolites syncelles? Le moyen le plus naturel comme le plus élégant de résoudre la difficulté était de lui accorder à lui aussi le syncellat. C'est ce qui eut lieu. Et même, pour mieux marquer sa préséance sur les métropolites syncelles, on le créa protosyncelle. C'est ainsi que je suppose comment Léon de Bulgarie fut le premier prélat honoré de cette dignité, qui d'abord réservée à un seul, comme le mot l'indique, fut ensuite possédée par plusieurs à la fois.

Le décret impérial qui mentionne des métropolites syncelles et *protosyncelles* au pluriel suppose une assez large distribution de ces titres. Elle dut avoir lieu sous les usurpateurs Isaac Comnène et Constantin X Doucas, qui cherchaient des appuis ou voulaient récompenser des services. L'effet certain était une diminution de la dignité des métropolites non syncelles, dont les uns, ceux des sièges plus élevés, étaient reculés de leur rang de préséance, et dont l'ensemble était, pour ainsi dire, placé dans une catégorie inférieure. On comprend que leur mécontentement croissant atteignit un point où ils se décidèrent à cette requête dont fait mention la prostaxis. La réponse impériale leur fut favorable.

Comme ce document, pris isolément, a donné lieu à une interprétation de la querelle tout à fait différente de la nôtre, nous croyons utile d'en donner ici la traduction. Nous exceptons un passage obscur, non essentiel du reste, où nous pouvons soupçonner quelque corruption du texte.

« Les métropolites très chers à Dieu ont adressé une requête à ma royauté, très saint seigneur, parce que les métropolites

23. C. WILL, *Acta et scripta...*, p. 61; PL, CXLIII, col. 929.

24. Voir exemples dans RHALLI et POTLI, *op. cit.*, V, p. 85, 88.

syncelles et protosyncelles prétendent changer la place de leurs trônes (épiscopaux) à cause de leurs honneurs au sénat. Mais quel pouvoir a le basileus ou la dignité sénatoriale pour changer les trônes que Dieu a établis par les glorieux Apôtres et les Pères théophores? Alors, en effet, que le basileus se tient debout avec crainte et tremblement devant le prêtre assis, comment lui qui est debout peut-il donner à celui qui est assis un trône plus élevé? Et cela demeure vrai non seulement avec des métropolites et des archevêques, mais encore avec un prêtre pauvre qui conduit la charrue ou garde les troupeaux, comme était le célèbre Spyridon grand parmi les saints. Donc, dans l'église, où se trouve le très saint et œcuménique patriarche, aux synodes, stations, jugements, séances et tout le reste, que chacun garde son trône, que lui a donné la Sainte Sagesse, qui est le Verbe de Dieu et le Seigneur, et qui donc voudra chasser et priver de son trône celui qui le tient du Verbe lui-même? mais au Palais, chacun aura l'honneur qui lui est fixé dans le Sénat. Croyez-moi! c'est là une chose terrible, et les métropolites protosyncelles et syncelles, quand bien je la leur accorderais, ne l'oseront jamais. Car tous sont semblables dans l'assemblée des saints et très glorieux apôtres : et ceux que le Christ a établis pour s'asseoir et célébrer la mystique et vivifiante Cène, qui pourra changer leur place? car cette place d'aujourd'hui est l'antitype de celle d'alors, comme je le pense et je le crois. Cependant, que les métropolites syncelles et protosyncelles, pour ne point trouver cela trop pénible, se laissant persuader par l'exemple et l'exhortation du grand (apôtre) Paul: *Si grand que tu sois, abaisse-toi d'autant*²⁵, et avant lui, par cet enseignement du Maître: *Celui qui s'abaisse sera élevé*²⁶...

« J'ai peu lu les canons, mais j'y ai trouvé que celui qui n'adhère point à toutes les règles des saints Pères soit soumis à l'anathème; et qui, certes, sera assez téméraire, présomptueux et insolent pour ébranler une seule parole des divins canons? Si quelqu'un a pu avoir une telle audace, c'est qu'il n'a sans doute jamais connu les canons ou les a oubliés, et que

25. Les concordances bibliques ne signalent aucunement ce texte, et je ne vois pas à quel passage de saint Paul on pourrait le rattacher.

26. Luc, XIV, 11; XVIII, 14.

le Seigneur lui pardonne pour cette ignorance. Voici du moins une question que je veux poser, et que n'importe qui me répondre : Qu'il y ait un simple métropolite protothrone à Césarée et un autre à Ephèse, et qu'il y ait des syncelles à Thessalonique ou Otrante, est-ce que ces derniers siégeront avant les prélates de Césarée ou d'Ephèse ? Si pourtant quelqu'un voulait réformer et blasphémer la loi divine et renverser les canons des saints Apôtres et des Pères théophores, nous n'avons pas, nous, cette habitude. [Donc, que chacun garde dans l'église le trône qui lui est anciennement fixé], et que le syncelle ait son rang d'honneur au Sénat et dans les tribunaux séculiers.

« Que le présent écrit soit déposé dans la Grande Eglise pour que cette prostaxis et « économie » de notre royaute soit manifeste aussi pour l'avenir. Signé au cinnabre, scellé à la bulle d'or, publié au mois de mai de l'indiction 3²⁷. »

Tel est le document impérial.

J'ai dit plus haut qu'il avait donné lieu à une interprétation différente de la nôtre de la querelle des syncelles. Je visais W. Fischer, le seul historien, sauf erreur, qui ait traité de ce sujet²⁸. En ne prêtant aucune attention à tel et tel trait significatif pour ne considérer que le ton général qui est celui d'une réplique et d'une leçon donnée aux métropolites syncelles et protosyncelles, en méconnaissant surtout et en ignorant certains faits historiques qui imposent son vrai sens à la prostaxis, il arrive à donner de la querelle un tableau qui la fausse entièrement. Relevons ses méprises.

Premièrement, il s'agit à ses yeux d'une querelle qui oppose les syncelles et protosyncelles aux métropolites en général; en d'autres termes, d'une prétention de clercs patriarchaux à avoir le pas sur tout l'épiscopat.

Deuxièmement, il suppose que, dans le cas présent, les syncelles et protosyncelles n'ont pas la préséance sur les métropolites et qu'ils la réclament; il ajoute qu'avant de recourir à l'empereur, ils se sont d'abord adressés au patriarche qui, loin de les écouter, a pris le parti de la hiérarchie, puis au sénat,

27. Voir note 19.

28. W. FISCHER, *Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts*, Plauen, 1883, p. 33-34.

sans plus de succès ; et que l'empereur, enfin sollicité, a maintenu la préséance en vigueur des métropolites.

Troisièmement, il dit que cette dispute renouvelle celle de 1029 sous Romain Argyre, et, dans cette perspective, fait entendre que le litige était là aussi entre les syncelles et les métropolites et que ces derniers ont eu gain de cause.

Or, à peu près tout cela est fausseté ou supposition gratuite.

Il est faux que la querelle oppose les syncelles et les protosyncelles aux métropolites en général ; elle oppose les métropolites les uns aux autres : d'un côté les métropolites syncelles et protosyncelles, et de l'autre, ceux qui ne le sont pas. Le texte de la prostaxis est formel à ce sujet, et la méprise de W. Fischer ne peut s'expliquer que par quelque inattention dans la lecture du document.

Il est faux que dans cette querelle les syncelles et protosyncelles réclament une préséance qu'ils n'ont pas. Onze ans plus tôt, en effet, en 1054, un acte synodal, comme nous l'avons déjà noté, nous les montre ayant la préséance sur les autres métropolites. Quant aux requêtes qu'on dit adressées préalablement au patriarche et au sénat, il ne peut s'agir là que de présomptions ou de suppositions. J'en conviendrais volontiers pour le patriarche, et je l'expliquerai plus loin ; ce que je ne puis ici admettre, c'est l'affirmation toute gratuite qu'il a pris dans la querelle le parti de la hiérarchie. Le passage de la prostaxis sur lequel on s'appuie pour cela : *Croyez-moi*, etc..., indique bien plutôt que le patriarche appuyait les syncelles, et cela se comprend naturellement, car l'honneur donné aux syncelles ne pouvait que rehausser la dignité patriarcale, comme il en va des cardinaux par rapport au pape. S'il s'agit de la démarche auprès du sénat, il est fort douteux qu'elle ait eu lieu ; en tout cas, si elle a eu lieu, il n'y a absolument aucune raison d'avancer que le sénat l'ait repoussée. Il ne pouvait lui être que très agréable de voir un reflet de la dignité sénatoriale briller jusque dans l'Eglise.

Du reste, c'est une erreur de W. Fischer de croire que si les syncelles se sont adressés finalement à l'empereur, c'est parce qu'ils avaient subi des refus de la part du patriarche et du sénat. Il y a là une fausse conception des choses. Ni le patriarche, ni le sénat n'étaient en situation de trancher le débat : il y fallait la volonté impériale. Tout ce qu'ils pouvaient

faire pour l'un ou l'autre parti, c'était de présenter sa demande ou de l'appuyer. De toute façon, la requête à l'empereur s'imposait : qu'elle ait eu lieu ne signifie donc nullement un refus éventuel préalable de la part du sénat et du patriarche.

Il est faux encore d'avancer que la prostaxis impériale ne prescrivait ni n'aménait aucun changement, c'est-à-dire qu'en assurant aux métropolites le rang de leur métropole, elle consacrait le *statu quo*. Le *statu quo*, en effet, était, non la préséance des métropolites, d'après leur rang, sur leurs collègues syncelles, mais des métropolites protosyncelles et syncelles sur tous les autres métropolites. Notre historien n'a pas pris garde au petit mot d'*oikonomia*, par lequel l'empereur caractérise son décret. Cette expression signifie qu'il y a eu un nouvel *arrangement* : cet arrangement consiste à maintenir aux métropolites, syncelles et protosyncelles leur rang d'honneur au sénat, et à leur ôter tout droit spécial de préséance à l'église et dans les cérémonies synodales.

Enfin, s'il est vrai de dire que la querelle renouvelle celle de 1029, c'est à la condition de situer la querelle dans les deux cas entre métropolites syncelles et métropolites non syncelles, et non point entre syncelles et métropolites, à la condition aussi d'en noter la différence, méconnue par W. Fischer, du point de départ et de l'issue. Le point de départ, en 1029, fut l'irruption des métropolites syncelles dans les premières places au détriment des autres métropolites, et, en 1065, ce fut la protestation des métropolites et leur recours à l'empereur. L'issue, en 1029, fut le triomphe des métropolites syncelles, et, en 1065, ce furent les autres métropolites qui eurent gain de cause.

On ne saurait nier toutefois, et c'est en partie l'excuse de W. Fischer, que le ton général et certains passages du document sont de nature à faire croire que les métropolites protosyncelles et syncelles n'avaient pas la préséance sur leurs collègues et qu'ils la revendiquaient. Et tout d'abord, le terme employé pour indiquer leur action, *peirôntai*, dont le sens originel est *s'efforcer, tenter de...* Ce qui nous empêche de nous en tirer à ce sens strict, c'est le fait historique, déjà noté, de la préséance des métropolites syncelles pas plus haut qu'une dizaine d'années. Si dans cet intervalle, la querelle avait été tranchée en faveur des métropolites, il n'y aurait pas eu lieu d'y revenir.

Il y a ensuite le passage : les métropolites protosyncelles et syncelles, même si nous le leur permettions, n'oseront pas changer le rang des trônes (épiscopaux). Mais on peut voir là un tour de pensée et de style pour leur faire honte d'avoir eu cette témérité.

Il y a enfin la question de l'empereur plaçant en parallèle des métropolites simples à Césarée et à Ephèse avec des métropolites syncelles à Thessalonique et à Otrante, et mettant au défi comme insoutenable de donner la préséance à ces derniers. Mais elle pourrait s'expliquer par une situation de fait. Il est à remarquer qu'au synode de 1054 aucun des premiers sièges non pourvus de syncelles n'est représenté. Il est bien possible que depuis quelque temps, ils évitaient, par manière de protestation, les réunions où ils auraient dû céder le pas à des collègues syncelles d'une métropole inférieure. L'empereur, par le parallèle susdit, aurait témoigné qu'il faisait bien leur point de vue.

Une dernière hypothèse peut expliquer le tour de la prostaxis. La décision de Romain Argyre a pu n'être qu'une indication verbale transmise par le directeur du protocole, sans faire l'objet d'aucun édit. Devant l'opposition croissante de leurs collègues qui sans nul doute en appelaient aux anciens canons, les métropolites syncelles voulaient faire sanctionner par un document officiel leur privilège de fait. Ils essayèrent peut-être de l'obtenir d'un synode, avec l'appui du patriarche, ou peut-être s'adressèrent-ils au tribunal impérial, et cela permettrait de laisser au mot *peirōntai* sa signification stricte. Les métropolites en auraient alors référé à l'empereur. Celui-ci, ne trouvant aucun édit antérieur, aurait, par fiction juridique, traité l'affaire comme si elle se présentait pour la première fois et indépendamment de la situation de fait. Cela lui permettait de n'avoir en vue que les principes et de faire ainsi plus librement la leçon aux métropolites syncelles.

Ces explications et hypothèses sont suggérées par la nécessité de mettre en harmonie le document impérial avec le fait historique de la préséance alors en vigueur des métropolites syncelles et protosyncelles. Ce fait historique domine la question et impose son sens à la prostaxis.

Une dernière remarque concerne l'attitude du patriarche. Nous avons déjà avancé une raison, prise du document lui-

même, pour prouver qu'elle était favorable aux métropolites syncelles. En voici une autre. C'est que les métropolites requérants adressent leur demande à l'empereur directement sans la faire passer et appuyer par le patriarche. Ils n'eussent pas manqué de solliciter son intervention et de fortifier ainsi leur démarche, s'ils avaient pu compter sur lui. S'ils ne le firent point, c'est sans nul doute parce qu'ils le voyaient tenir le parti des métropolites syncelles. On peut même supposer à bon droit que le patriarche avait fait en faveur de ceux-ci une démarche formelle auprès du basileus; cela ressort de la phrase : *Croyez-moi, c'est là une chose terrible*, comme nous l'avons noté plus haut. Que la réponse impériale, favorable aux métropolites, soit adressée au patriarche plutôt qu'à eux-mêmes, c'est normal : il est en effet d'usage que les décrets concernant les questions d'ordre proprement ecclésiastiques soient adressées au chef de l'Eglise. Si elle ne mentionne que la requête des métropolites et non la démarche du patriarche en faveur des syncelles, c'est pour ne pas opposer à celui-ci un refus direct; de là vient que la leçon qu'elle contient est tournée contre les métropolites syncelles.

On a donc constaté ici une divergence de vues entre le patriarche et le basileus. A regarder plus au fond, qui sait s'il n'y aurait pas dans cette affaire un épisode de la lutte d'influence entre le pouvoir patriarchal et le pouvoir impérial? En créant plusieurs métropolites syncelles et en leur donnant la préséance sur les autres métropolites, Romain Argyre ne prévoyait pas les conséquences de cette innovation. Il croyait par là relever la dignité politique des syncelles; en réalité, il rehaussait celle du patriarche, en créant une catégorie de dignitaires métropolites entre lui et le reste de l'épiscopat. On peut croire que cela a constitué une partie de l'ambiance où se mouvait l'ambition politique d'un Michel Cérulaire. Mais ceci n'intéresse pas directement notre sujet.

Le document impérial rétablit la paix en confirmant l'ancien droit. Les métropolites syncelles et protosyncelles durent s'incliner. Les témoignages ne manquent pas qui traduisent la nouvelle situation. On ne peut rien conclure du premier synode connu qui se tint après la prostaxis, savoir le 19 mars 1167, car l'unique syncelle qui y est nommé, Nicétas de Patras, ne figure pas dans la liste de présence, mais appa-

rait quand l'assemblée est déjà constituée²⁹. Il en est autrement du synode réuni le 9 novembre 1071. Sur dix-neuf métropolites, la liste de présence accuse sept syncelles et un protosyncele. Or, l'ordre suivi ne tient aucun compte de la dignité des syncelles, mais seulement du rang des métropolites. Le premier nommé, qui n'est ni syncele ni protosyncele, est Eugène de Césarée, qu'on présente ici avec son titre de protothrone, comme pour fonder son droit contre les empiètements antérieurs³⁰. On perçoit là comme un écho des récentes disputes.

Dans un synode tenu quelques dix ans plus tard, en 1082, contre Italos, c'est en plus grand nombre encore qu'apparaissent les titulaires de la dignité, non pas sous la forme inférieure de syncele, qui en est totalement absente, mais sous celle de protosyncele et de protoproèdre, expression qu'il est nécessaire d'entendre au sens de protoproèdre des protosyncelles. Le titre de syncele, à force d'être distribué, s'est avili; celui de protosyncele lui-même n'a plus semblé suffisant. Il a fallu créer les proèdres des protosyncelles³², puis les pro-

29. RHALLI et POTLI, V, 53.

30. KOUGÉAS, *Lettre de l'empereur de Byzance Romain Diogène* (en grec) dans le recueil « A la mémoire de Lampros » (titre en grec), p. 575.

31. Th. USPENSKY, *Le procès d'hérésie de Jean Italos* (en russe), dans les *Izvestija de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. II, p. 35.

32. On ne connaît que deux exemples de métropolites proœdres de protosyncelles. L'un est Michel, premier métropolite de Paronaxia, en 1086-1087 : voir Kanellakis, *Chiaka Analekta*, Athènes, 1890, p. 566. L'autre nous est fourni par une inscription gravée sur une pierre de marbre, trouvée à Méthymne. Elle nous apprend le nom du métropolite, Nicéphore, mais n'indique pas celui du siège ; cf. H. Grégoire, *Rocueil des inscriptions grecques chrétiennes de l'Asie Mineure*, p. 96, n. 163. La date marquée est 6593 (= 1084-1085). La forme employée pour désigner la dignité du métropolite est : *Aedros tōn prōtosykgellōn*. H. Grégoire développe *Aedros* en *prōtoproedros*. Le P. Salaville préfère lire : *proedros* (EO, XXIX (1930), p. 422, note 3). Cette dernière interprétation est la bonne, confirmée qu'elle est par la sigillographie qui donne des formes distinctes pour les proœdres : *Aedros* et pour les protoproœdres : *Aaedros*; cf. Konstantopoulos, *Byzantiaka molybdoboulla*, Athènes, 1917, où l'on voit *Aedrō* (nn. 341, 478, 479, 482) et *Aaedrō* (nn. 475-476). Quant au siège, il faut y voir Méthymne même, où la pierre fut trouvée. En effet, cette ville est déjà métropole avant la date de l'inscription : elle précède dans cette promotion Lacédémone de trois rangs tant dans la notice X de Parthey (p. 200, nn. 77-80) que dans la notice du Parisinus 1389 (H. Gelzer, *Analecta byzantina*, Index scholarum hibernarum 1881-1882, Iena, p. 5, nn. 75-78); or l'érection de Lacédémone eut lieu en 6591 (= 1082-1083), cf. Doelger, *Regesten*, n. 1086. L'érection de Méthymne en métropole eut lieu probablement sous Michel VII, qui aura en même temps conféré au premier bénéficiaire le titre de proœdre des protosyncelles.

toproèdres des protosyncelles. Le premier exemple connu de ceux-ci est Jean de Side, au début du règne de Michel VII Parapinace³³. Au synode dont nous parlons, ils sont au nombre de six. Les protosyncelles sont au nombre de sept. Réunis, protoproèdres et protosyncelles sont la majorité des métropolites du synode (je laisse de côté les archevêques). Conformément à la prostaxis impériale, ils observent le rang de leur métropole.

Puis, soudain, la mention de ces dignités disparaît des listes de présence synodales. Il n'est pas possible de rien déduire du semeioma du synode réuni en janvier 1086 où, les prélat s n'étant pas désignés par leur nom, mais seulement par leurs sièges, on conçoit qu'on ait également passé sous silence tout titre personnel³⁴. Ces mentions abrégées n'ont de valeur protocolaire que pour l'ordre des sièges nommés. Mais quelques années plus tard, au concile des Blachernes sur les images³⁵, vers 1092³⁶, où les prélat s sont nommés après une longue liste de dignitaires impériaux, l'absence de toute mention de la dignité de syncelle est chose remarquable, d'autant plus remarquable qu'à ce concile figurent six des treize métropolites qui, au synode de 1082, étaient décorés du titre de protoproèdre ou de protosyncelle. La même absence se constate dans les grandes listes conciliaires du règne de Manuel, et il faut descendre jusqu'à la fin du XII^e siècle pour voir signalée dans un synode la présence d'un métropolite protosyncelle³⁷. Et il faut ajouter que les autres sources sont tout aussi muettes³⁸. D'où vient donc cet arrêt subit de la dignité ou tout au moins de sa mention dans les dernières années du XI^e siècle? Aucun document ne nous renseigne à ce sujet et nous en sommes

33. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, 705, ll. 16-19.

34. J. SAKKELION, *Documents inédits tirés de la Bibliothèque de Patmos. I. Décret d'Alexis Comnène*, dans le Bulletin de Correspondance hellénique, t. II, p. 127.

35. PG. CXXVII, col. 972-984.

36. Date probable, comme nous le suggérons ailleurs.

37. RHALLI et POTLI, *op. cit.*, t. V, 101.

38. On ne peut faire fond ici sur les monuments sigillographiques, au sujet desquels la chronologie est trop lâche. On rencontre plusieurs sceaux de prélat s syncelles que les sigillographes datent du XI^e-XII^e siècles. Cette imprécision fait que ces documents ne peuvent nous être ici daucun secours. C'est au contraire des études du genre de celle-ci qui peuvent servir à serrer de plus près leur chronologie.

réduits à des conjectures. Nous dirons ce qui nous vient à l'esprit.

C'est un fait que le règne de Nicéphore Botoneiate (1078-1081) s'est signalé par une profusion inouïe d'honneurs et de dignités, que la Synopsis chronica caractérise en ces termes : Cet empereur « accorda des honneurs à tous, archontes, sénateurs, citadins, paysans, nobles, roturiers, aisés, nécessiteux, étrangers, Romaei, pauvres, riches, dignes, indignes, et n'importe qui, de quelque métier qu'il fût, obtenait l'honneur ou la dignité qu'il désirait, même si elle était élevée et au-dessus de lui. »³⁹ Tableau d'une évidente exagération, mais qui ne serait pas possible sans un sérieux fond de réalité. Cette sorte de gaspillage des dignités et honneurs est sans doute la raison pour laquelle Alexis Comnène a fait comme une refonte de l'ordre nobiliaire. Or, Botoneiate n'a pas dû oublier l'Eglise dans ses libéralités, et l'on ne peut expliquer autrement ce nombre considérable de protoproèdres et de protosyncelles au concile de 1082 : ils dataient de son règne. On conçoit donc que, de ce côté aussi, Alexis Comnène ait réalisé une réforme.

A cela peuvent s'ajouter d'autres raisons. D'abord, le titre de « protoproèdre », porté par les métropolites comme une abréviation courante de « protoproèdre des protosyncelles », pouvait créer une confusion avec la dignité proprement dite de protoproèdre, portée par des personnages civils, et qui était plus élevée ; ou, du moins cette dernière pouvait recevoir de l'homonymie une sorte de diminution, qu'il fallait éviter. En outre, on a pu trouver anormal de multiplier les titres de syncellat en faveur de personnages qui n'en exerçaient pas la fonction, alors que titre et fonction se trouvaient et n'avaient jamais cessé d'être unis dans la personne de clercs attachés au patriarche.^{39bis}

39. SATHAS, *Bibliotheca graeca medii aevi*, t. VII, 171.

39 bis. Parmi ceux-ci est à signaler, à cause de sa titulature très élevée, le cas de Nicolas Doxopatris «notaire patriarchal, protoproèdre des protosyncelles et nomophylax de l'empire des Romains», auteur de louanges tétrastiques iambiques en l'honneur de saint Grégoire le Théologien, cf. *Neos Hellénomnēmōn*, XII, 362. On a fait l'hypothèse que ce personnage est le même que Nil Doxopatris. Nil serait le nom pris en entrant en religion selon la coutume assez générale en Orient de prendre un nom commençant par la même lettre; cf. DTC, art. *Doxopatris*. Vu la singularité du titre au temps de Nil Doxopatris (il écrivait sa *taxis* en 1142-1143), je suis fort hésitant à accepter cette identification.

Tout cela peut nous faire comprendre la disparition subite à la fin du XI^e siècle des titres de proëdres des protosyncelles et de protoproëdres des protosyncelles. Alexis Comnène aura radicalement supprimé cette superféitation. A partir de cet empereur (je néglige le concile de 1082, qui est du début de son règne, avant qu'il ait eu le temps de réaliser ses réformes, car d'autres soins plus urgents le retenaient), ils disparaissent totalement de l'histoire byzantine. Il est probable que ceux qui possédaient ces dignités les ont gardées, mais aussi qu'interdiction a été portée d'en faire mention dans les listes protocolaires. Ainsi s'explique que les mêmes métropolites qui sont dits protoproëdres ou protosyncelles au synode de 1082 apparaissent sans le rappel de leur dignité au concile des Blachernes vers 1092.

Quant au titre de protosyncelle, c'est un fait qu'on ne le rencontre aucunement sous les Comnènes. Il apparaît sous les Anges quelques années avant la catastrophe de 1204, à un concile de Georges Xiphilin en 1197. Le titulaire est Manuel de Philadelphie, qui occupe dans la liste de présence le rang de sa métropole⁴⁰. Après lui, on connaît encore trois mentions de prélats protosyncelles. Le dernier d'entre eux est Panarétos, évêque de Demetrias et Almyros, en 1272⁴¹. Et depuis, plus rien. Il est à peine besoin de noter que le titre de syncelle ne se rencontre pas alors : il n'a plus assez de prix pour être donné à des évêques. A l'opposé, les superlatifs de la dignité, si florissants autour de 1075 et 1080, proëdres des protosyncelles et protoproëdres des protosyncelles sont de même totalement absents : ils ont disparu définitivement avec la réforme d'Alexis Comnène. Le seul échelon de la dignité qui demeure est celui de protosyncelle. Encore est-il entraîné, à la suite du titre de syncelle, dans une sorte de dévalorisation. Dès le XIII^e siècle et jusqu'au XV^e siècle, il servira à honorer, joint à celui d'archimandrite, les chefs des principaux monastères de la capitale d'abord, puis des provinces⁴². Vers la fin du XIII^e siècle, une nouvelle formule est trouvée pour distinguer

40. Voir note 37.

41. MIKLOSICH et MUELLER, I, 398, 401.

42. Mgr Athénagoras, *Epetēris tōn byz. spoudōn*, t. V. p. 175-176.

au-dessus des simples protosyncelles, celui qui exerce la fonction syncellaire auprès du patriarche, savoir : grand protosyncelle, *megas protosygkellos*⁴³. Le premier qui en fut honoré est Manuel Holobolos, après 1284⁴⁴. Il est clair qu'alors et dorénavant, la dignité du protosyncelle ne compte plus pour les métropolites. Aussi bien, une autre dignité, qui leur est spécialement réservée, a déjà fait son apparition. C'est celle d'*hypertimos*, promise à une fortune plus durable. Elle fera l'objet d'un prochain article.

43. Il est encore en usage aujourd'hui. Et c'est pour l'avoir porté avant son épiscopat que Mgr Athénagoras s'est senti attiré à retracer l'histoire de l'institution des syncelles.

44. Mgr Athénagoras, *l. cit.*, t. V, 181-182.

Liste des métropolites syncelles

Déférant à un conseil amical autant qu'autorisé, nous avons estimé utile de joindre à notre travail une liste des métropolites syncelles que nous avons rencontrés. Il est évident que nous ne prétendons pas être complet, mais fournir simplement un noyau autour duquel viendront se grouper d'autres noms, que nous souhaitons nombreux, et que nous attendons principalement des sources sigillographiques et épigraphiques.

Nota. — Nous insérons aussi, en indiquant leur qualité, les très rares évêques ou archevêques qui ont été honorés de cette dignité.

REFERENCES ABREGEES

- En 1029 = Cedrenus, ed. Bonn, II, p. 486.
Concile 1030 = G. Ficker, *Erlasse des... patriarchen Konstantinopel Alexios Studites*, Kiel, 1911, p. 8-21.
Concile 1032 = *Ibid.*, p. 25-27. Pour la date, cf. Regestes des patr. de Constantinople, N. 840.
Concile 1039 = *Ibid.*, p. 28-42.
Concile 1054 = Mansi, XIX, 812-821 = PG., CXX, 736-748.
Concile 1071 = Kougéas, voir ci-dessus note 30.
Concile 1082 = Uspenskij, voir ci-dessus note 31.
Athénagoras = Voir ci-dessus note 2.
Konstantopoulos = *Byzantiaka molybdoboulla*, Athènes, 1917.
Mèliarakès = A. MÈLIARAKÈS, *Histoire de l'Empire de Nicée et du Despotat d'Epire* (en grec), Athènes, 1898.
MM = MIKLOSICH ET MUELLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*.
Parthénon est la date de décès marquée par l'inscription.
trouvent dans ANTONIN, *Anciennes inscriptions chrétiennes d'Athènes* (en russe) et dans le C.I.G., t. IV. La date placée avant le mot Parthénon = Notices nécrologiques sur les colonnes du Parthénon. Se Psellos = Lettres de Michel Psellos dans le tome V de la *Bibliotheca graeca medii aevi* de Sathas. Les personnages placés sous cette réfé-

rence sont des correspondants de Psellos, ce qui fixe leur chronologie.
Rhalli = Rhalli et Potli, *Syntagma*, t. V.

Schlumberger = G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Antoine de Nicomédie, syncelle : concile 1039.
 Athanase, évêque d'Anéa, protosyncelle, en 1229 : Mèliarakès, p. 298.
 Basile d'Euchaïtes, protosyncelle : concile 1082.
 Basile, évêque de Kercyre, syncelle, xi^e siècle : Schlumberger, p. 209¹.
 Basile, *pōimenarchès* de Laodicée, syncelle : Schlumberger, p. 255².
 Constantin de Kotyaion, protosyncelle : concile 1082, 20 mars.
 Cyriaque d'Ephèse, syncelle : 1029 et conciles de 1030, 1032, 1039.
 Démétrius de Cyzique, syncelle : 1029 et conciles de 1030, 1032, 1039.
 Etienne de Basilaion, syncelle, xi^e siècle : Schlumberger, p. 303³.
 Etienne de Nicomédie, syncelle, en 976 : Cedrenus, II, 420. Cf. Doelger,
 Regesten, N. 756.
 Georges d'Antioche, protoproëdre (des protosyncelles) : concile 1082.
 Georges de Néocésarée, protosyncelle : concile 1082.
 Isaïe d'Iconium, protoproëdre (des protosyncelles) : concile 1082.
 Jean d'Ainos, syncelle (x^e-xi^e siècle)⁴ : Syllogue littéraire grec, supplé-
 ment du tome XIII, p. 93; Schlumberger, p. 119.
 Jean Blachernitès d'Athènes, protosyncelle : 10 nov. 1086 : Parthénon
 (Antonin, p. 56).

1. Schlumberger date le sceau de cet évêque du xi^e-xii^e siècle. On doit éliminer le xii^e siècle et préciser : avant septembre 1082, car alors le siège est déjà une métropole. Il a été promu à ce rang avant Lacédémone, comme l'indique la notice X de Parthey, p. 200, nn. 75, 80), et Lacédémone l'a été durant l'année 6591 (1082-1083), cf. Doelger, *Regesten*, n. 1086. Un métropolite de Kercyre, dont le nom n'est pas connu, est signalé vers septembre 1088, cf. Holtzmann, BZ, XXVIII, 82. C'est peut-être le même qui siège sous le nom de Nicolas au concile réuni pour terminer l'affaire de Léon de Chalcédoine, vers 1092 (date probable).

2. Mgr Athénagoras, p. 34, sans s'en expliquer, fait de ce personnage un simple évêque. Sans doute a-t-il eu en vue le siège de Laodicée suffragant de Hiérapolis, mais ne doit-on pas plutôt penser à celui de Laodicée métropole de la Phrygie Salutaire? Le sceau de ce prélat est daté par Schlumberger de l'époque des Comnènes. Il faut plutôt le situer ayant cette époque, quand le titre de syncelle n'était pas encore déprécié, c'est-à-dire vers 1070.

3. Schlumberger date le sceau de ce métropolite du x^e-xi^e siècle. Il faut nécessairement exclure le x^e siècle, car le siège de Basilaion a eu son premier métropolite dans la seconde moitié du xi^e siècle, sous l'empereur Constantin X Doucas (1059-1067). Cf. DOELGER, *Regesten*, n. 864.

4. C'est la date donnée au sceau de ce prélat par son premier éditeur. Pour obtenir une plus grande précision, il faudrait savoir quand Ainos fut érigée en métropole. Dans la taxis du temps de Jean Tzimiscès (969-967), elle n'est encore qu'archevêché (cf. Gelzer, *Ungedruckte... Texte der Notitiae episcopatuum* 1901, p. 571, n° 108). On la voit métropole en 1032 (cf. Ficker, *Erlasse des... Alexios Studites*, Kiel, 1911, p. 26).

- Jean poiménarchès de Bulgarie, protoproèdre (xi^e-xii^e siècles) : V. Latirent, *Bulles métriques*, n. 264 (Hellénica, V, 152).
- Jean de Chalcédoine, syncelle (date) Athenagoras, p. 34 (sans référence).
- Jean d'Euchaïtes, protosyncelle (xi^e siècle) : Psellos, p. 145.
- Jean de Side, protoproèdre des protosyncelles, en 1071 : Cedrenus, ed. Bonn, t. II, 705.
- Jean de Side, protosyncelle : concile de 1082⁵.
- Jean, archevêque de Trani, syncelle, en 1054 : lettre de Michel Céruleaire à Pierre d'Antioche : PG, CXX, 788 C⁶.
- Laurent de Dyrrachium, syncelle : concile 1054.
- Léon, archevêque de Bulgarie, protosyncelle, en 1053 : voir ci-dessus.
- Léon I^{er} d'Athènes, syncelle : concile de 1032; en 1038 : Rhalli, 36; concile de 1054; Konstantopoulos, n. 50 (xi^e siècle)⁷; protosyncelle : 14 octobre 1060 Parthénon (Antonin, p. 57).
- Léon II d'Athènes, syncelle et recteur : 1068-1069 Parthénon (Antonin, p. 55).
- Léon de Chones, protoproèdre (des protosyncelles) : concile 1082.
- Manuel de Philadelphie, protosyncelle en 1197 : Rhalli, V, 101.
- Michel de Laodicée, syncelle : concile 1071.
- Michel de Laodicée, protoproèdre (des protosyncelles) : concile 1082.
- Probablement le même personnage que le précédent.
- Michel de Magnésie, protosyncelle, en 1229 : Méliarakès, p. 298.
- Michel de Nicodémie, protoproèdre (des protosyncelles) : concile 1082.
- Michel de Paronaxia, proëdre des protosyncelles : voir ci-dessus, p. 100.
- Michel de Sylée, syncelle : concile 1054 et 1071.
- Michel de Synades, protosyncelle : concile 1082.
- Michel de Thessalonique, syncelle : concile 1071.
- Nicéphore d'Ephèse, syncelle : concile 1071; protosyncelle : Psellos, 133.
- Nicéphore, métropolite de Méthymne, proëdre (*Aedros*) des protosyncelles, en 1084-1085 : H. Grégoire, *Inscriptions grecques d'Asie Mineure*, p. 56, n. 163⁸.

5. On peut se demander si ce personnage n'est pas le même que le précédent. La raison de les distinguer est le rang inférieur du second par rapport au premier. Il est difficile d'admettre que celui qui était protoproèdre des protosyncelles en 1071 soit devenu en 1082 simple protosyncelle.

6. Le cas de cet archevêque latin nommé syncelle est unique et pour ainsi dire hors cadre.

7. Le sceau de Léon d'Athènes, syncelle, publié par Konstantopoulos, est daté par lui du xi^e-xii^e siècle. Il faut exclure le xii^e siècle, conformément à notre remarque, p. 104, où l'on voit que le titre de syncelle n'est plus assez reluisant, en 1082, pour des métropolites. Le Léon auquel appartenait ce sceau peut être soit Léon I^{er}, avant sa nomination comme protosyncelle, soit Léon II, avant d'être nommé recteur.

8. Voir ci-dessus, note 32.

- Nicétas, métropolite d'Amorion (?), syncelle (?) : concile 1032⁹.
- Nicétas d'Ancyre, protosyncelle : concile 1082.
- Nicétas de Chalcédoine, syncelle : concile 1054; Schlumberger, p. 413.
- Nicétas de Patras, syncelle, 11 mars 1067 : Rhalli, 53.
- Nicolas d'Euchanie, syncelle : concile 1054; sous Théodora (1055-1056) : *Gregorios ho Palamas*, t. I, 154.
- Nicolas de Mélitène, syncelle : concile 1071.
- Nicolas, métropolite de N., protosyncelle, 1230-1240 : Athénagoras, (sans référence précise), p. 35.
- Panarétos, évêque de Démétrias et d'Almyros, protosyncelle, en 1271 : MM, IV, 398, 401.
- Philarète d'Euchaïtes, syncelle, sous Polyeucte (956-970) : Athénagoras, 31 (sans référence).
- Romain de Cyzique, syncelle : Psellos, 456.
- Théodore, métropolite de N., sous le patriarche Nicolas II¹⁰.
- Théophane de Cyzique, syncelle : concile 1054; sceau : Schlumberger, dans *Florilegium... Melchior de Vogué*, Paris, 1909, p. 566.
- Théophane de Nicée, syncelle : concile 1071.
- Théophane de Sébaste, protosyncelle : concile 1071.
- Théophane de Sébaste, protosyncelle : concile 1082. Probablement le même personnage que le précédent.
- Théophile d'Héraclée, syncelle : concile 1071.
- Théophile d'Héraclée, protopoëdre (des protosyncelles) : concile 1082. Probablement le même personnage que le précédent.
- N. d'Amasée, syncelle : Psellos, 269.
- N., archevêque (?) de N. et syncelle : Konstantopoulos, 243 (sceau dont la légende est en partie détruite)¹¹.

9. Le texte édité porte : *Nicetas, métropolite d'Ancyre et syncelle*, signature qui se trouve vers la fin d'une longue liste de métropolites (plus de 40). Outre que cette place est insolite pour un titulaire d'Ancyre, le fait que la même liste contient la signature, à sa place due, de *Michel d'Ancyre*, oblige à suspecter le nom du siège de Nicétas. L'éditeur suggère une correction, celle d'*Ancyre* en *Amorion*, que nous transcrivons ici en marquant le doute. Mais tout aussi anormale est la rencontre d'un syncelle en pleine série de métropolites non syncelles, au lieu que les autres métropolites syncelles sont tous groupés ensemble avant les autres métropolites. Aussi, j'hésite fort à retenir ce Nicétas dans la catégorie des métropolites syncelles.

10. D'après Mgr Athénagoras, *Eptèris*, t. IV, p. 31 (sans référence).

11. Le titre d'archevêque est ici douteux, car le sceau n'offre de lisible que les lettres APXI..., ce qui peut aussi bien représenter APXIEPEYC, terme commun aux métropolites, archevêques et simples évêques. Quant à la date indiquée par Konstantopoulos, IX^e-X^e siècle, elle me semble trop reculée en ce qui concerne le IX^e siècle, du fait que le premier métropolite syncelle certainement connu n'apparaît que dans la seconde moitié du X^e siècle.

INDEX DES TITRES

Syncelles :

Antoine de Nicomédie.
 Basile de Kercyre.
 Basile de Laodicée.
 Cyriaque d'Ephèse.
 Démétrius de Cyzique.
 Etienne de Basilaion.
 Etienne de Nicomédie.
 Jean d'Ainos.
 Jean de Chalcédoine.
 Jean de Trani.
 Laurent de Dyrrachium.
 Léon I^{er} d'Athènes.
 Léon II d'Athènes.
 Michel de Laodicée.
 Michel de Sylée.
 Michel de Thessalonique.
 Nicéphore d'Ephèse.
 Nicétas d'Amorion (?).
 Nicétas de Chalcédoine.
 Nicétas de Patras.
 Nicolas d'Euchanie.
 Nicolas de Mélitène.
 Philarète d'Euchaïtes.
 Romain de Cyzique.
 Théophane de Cyzique.
 Théophane de Nicée.
 Théophile d'Héraclée.
 N. d'Amasée.
 N., archevêque de N.

Protosyncelles :

Athanase d'Anéa.
 Basile d'Euchaïtes.
 Constantin de Kotyaion.
 Georges de Néocésarée.
 Jean d'Athènes.
 Jean d'Euchaïtes.
 Jean de Side.
 Léon de Bulgarie.
 Léon I^{er} d'Athènes.
 Manuel de Philadelphie.
 Michel de Magnésie.
 Michel de Synades.
 Nicéphore d'Ephèse.
 Nicétas d'Ancyre.
 Nicolas de N., métropolite.
 Panarétos de Demetrias et Almyros.
 Théophane de Sébaste.

Proèdre des protosyncelles :
 Michel de Paronaxia.
 Nicéphore de N., métropolite.

Protoproèdre des protosyncelles :
 Georges d'Antioche.
 Isaïe d'Iconium.
 Jean de Bulgarie.
 Jean de Side.
 Léon de Chones.
 Michel de Laodicée.
 Michel de Nicomédie.
 Théophile d'Héraclée.

INDEX GEOGRAPHIQUE

Ainos : syncelle : Jean.
 Amasée : syncelle : N. (Psellos).
 Amorion (?) : syncelle (?) : Nicétas (1032).
 Ancyre : protosyncelle : Nicétas (1082).
 Anéa : protosyncelle : Nicétas (1229).
 Athènes : syncelles : Léon I^{er} (1032, 1054), Léon II (1068-1069); protosyncelles : Léon I^{er} (1060), Jean Blachernitès (1086).
 Antioche : protoproèdre : Georges (1082).
 Basilaion : syncelle : Etienne.
 Bulgarie : protosyncelle : Léon (1053); protoproèdre : Jean (xi^e-xii^e siècles).

- Chalcédoine : syncelles : Nicétas (1054), Jean (?).
 Chones : protoproèdre : Léon (1082).
 Cyzique : syncelles : Demetrius (1029, 1039), Théophane (1054), Romain (Psello).
 Demetrias et Almyros : protosyncelle : Panaretos (1271).
 Dyrrachion : syncelle : Laurent (1054).
 Ephèse : syncelles : Cyriaque (1029, 1039), Nicéphore (1071).
 Euchaïtes : syncelles : Philarète (sous Polyeucte), Michel (1029, 1032); protosyncelles : Jean (Psello), Basile (1082).
 Euchanie : syncelle : Nicolas (1054).
 Héraclée : syncelle : Théophile (1071); protoproèdre : Théophile, probablement le même (1082).
 Iconium : protoproèdre : Isaïe (1082).
 Kerkyra : syncelle : Basile (xi^e s., avant 1089).
 Kotyaion : protosyncelle : Constantin (1082).
 Laodicée : syncelles : Basile (xi^e siècle), Michel (1071); protoproèdre : Michel (probablement le même) (1082).
 Magnésie : protosyncelle : Michel (1228).
 Mélitène : syncelle : Nicolas (1071).
 Méthymne : proèdre des protosyncelles : Nicéphore (1084/1085).
 Néocésarée : protosyncelle : Georges (1082).
 Nicée : syncelle : Théophane (1071).
 Nicomédie : syncelles : Etienne (976), Antoine (1039); protoproèdre : Michel (1081).
 Paronaxia : proèdre des protosyncelles : Michel (1086-1087).
 Patras : syncelle : Nicétas (1067).
 Philadelphie : protosyncelle : Manuel (1197).
 Sébaste : protosyncelle : Théophane (1071, 1082).
 Side : protosyncelle : Jean (1071); protoproèdre des protosyncelles : Jean (probablement le même) (1077).
 Sylée : syncelle : Michel (1054, 1071).
 Synades : protosyncelle : Michel (1082).
 Thessalonique : syncelle : Michel (1071).
 Trani : syncelle : Jean (1054).

V. GRUMEL.

Note d'Histoire Ecclésiastique

LA SCYTHIE MINEURE FUT-ELLE REPRÉSENTÉE AU CONCILE DE CHALCEDOINE?

Dans un consciencieux article encyclopédique¹, le chanoine Auner faisait naguère, à propos de l'archevêque Alexandre de Tomi, cette remarque : *Le nouvel évêque n'a point été présent au Brigandage d'Ephèse en 449, mais bien au concile de Chalcédoine en 451. Son nom est inscrit dans la troisième² séance seule, et l'on ne sait pas comment expliquer le manque de sa signature aux autres sessions.*

Tous les historiens de quelque autorité qui ont écrit sur l'Eglise de Scythie, principalement Mgr Netzhammer³ et R. Vulpe⁴ affirment de même sans réserve la présence du prélat danubien à la grande assemblée sans toutefois se préoccuper autrement du fait singulier qu'il n'en est fait dans les Actes qu'une unique mention. En revanche, un autre savant, Zeiller⁵, a particulièrement insisté sur cette anomalie. Il lui semble qu'Alexandre, arrivé tard au concile, donc présent, ne donna la signature qu'à la clôture des délibérations.

En réalité, l'examen du dossier conciliaire dans la nouvelle

1. Cf. Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie, Paris 1920, 1247.

2. En réalité la seconde, d'après la numérotation de l'édition originale dont Ed. Schwartz, *Concilium universale Chalcedonense* (=Acta conciliorum cœcumenitorum, t. II), vol. I, Berolini-Lipsiae, 1933-1935, a rétabli l'ordonnance. Cité ci-dessous de cette manière : SCHWARTZ, *Acta*.

3. Cf. R. NETZHAMMER, *Die altchristliche Kirchenprovinz Skythien* (Tomis) dans *Strena Buliciana*, Zagrebiae 1924, 403.

4. R. VULPE, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest 1938, 323.

5. Cf. J. ZEILLER, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain*, Paris, 1918, 360 : Seul l'évêque Alexandre de Tomi, déjà à Constantinople en 449 pour y condamner Eutychès, semble y être venu. Cf. aussi p. 173.

édition critique de Schwartz permet de conclure à son absence pure et simple, son signalement étant parfaitement explicable d'autre manière.

**

Un fait est incontestable : le nom d'Alexandre ne revient qu'une seule fois⁶ dans le copieux dossier qui nous est conservé des débats de Chalcédoine. Disons tout de suite que cette circonstance, aussi singulière qu'elle paraisse, ne signifie nullement qu'il y ait là addition postérieure. L'état très tourmenté des Actes en notre possession nous garantit qu'une certain nombre de prélats, portés eux aussi sur une seule⁷ liste, ont effectivement assisté aux séances. Comme eux, Alexandre aurait pu y participer sans qu'il en soit resté d'autre trace.

La raison de douter qu'il en fut bien ainsi dans son cas vient d'ailleurs du caractère spécial de la liste où mention en est faite.

L'on sait que le texte original des Actes s'est perdu et que les états actuels grec et latin ressortissent à deux traditions différentes et indépendantes. Le texte grec remonte en effet à une compilation faite aux environs de l'an 600; quant au latin, ce ne peut être, vu ses omissions et retouches, qu'un produit de la querelle des Trois-Chapitres (545-555). C'est à ce dernier groupe qu'appartient l'unique liste où figure le nom de l'archevêque de Tomi.

Le jugement que Schwartz⁸, le récent éditeur, porte sur celle-ci, est sans appel; elle serait le fruit d'une compilation tardive sans attache avec l'original; mieux, une partie en aurait arbitrairement été fabriquée à un moment où, à la faveur du schisme acacien ou en raison de la politique reli-

6. Cf. SCHWARTZ, *Acta II iii 2* p. 78.

7. Ainsi quinze signataires ne nous sont connus que par la liste du recueil canonique dressée selon l'ordre géographique des provinces, liste qui ne nous est parvenue qu'en traduction latine et syriaque. Relevé de leurs noms dans E. SCHWARTZ, *Über die Bischofslisten der Synoden von Chalkedon, Nicaca und Konstantinopel*, München 1937, 53, 54. Ce dernier ouvrage est cité ci-dessous sous cette rubrique : SCHWARTZ, *Bischofslisten*.

8. Cf. SCHWARTZ, *Bischofslichen* 6-9.

geuse de Justinien, son contenu serait devenu d'une certaine actualité. Sur base d'un jugement aussi tranché qui s'applique aux diverses recensions, tout nom nouveau qui ne se trouve pas ailleurs ne peut manquer d'être suspect ou de paraître adventice.

Le verdict sous cette forme rigide ne m'a pas paru fondé et j'en donne ailleurs⁹ mes raisons. Il me suffira pour les besoins de la démonstration de résumer ici ma conclusion.

Avant de le faire, voyons comment se présente la signature du prélat en question.

Elle est d'abord absente du texte grec tel que nous le possédons. On ne peut rien en conclure, car le prototype du recueil compilé, comme il a été dit, vers 600, arrêtait selon toute apparence sa numérotation après la mention de Thessalonique en la faisant suivre de cette formule globale : *Et tous les autres de signer dans le même ordre et la même suite*¹⁰. Ce qui a été ajouté depuis (nn. 7 à 220 de l'édition de Schwartz) l'a été sur une base difficile à contrôler. En revanche, le fait que le nom ne se retrouve pas dans la nomenclature, authentique celle-là, des évêques qui signèrent après coup (*ibid.*, nn. 221-252) permet de croire que si Alexandre souscrivit la déposition de Dioscore, ce ne fut pas comme les précédents, à l'issue du jugement, à la onzième heure¹¹, comme s'exprime l'un d'eux. Il dut donc le faire pendant la séance ou ne le fit pas du tout.

De fait, le texte latin place au cent quatre-vingt-deuxième rang sa signature qu'il libelle toutefois de façon curieusement diverse. Les deux plus anciennes versions, la *Versio antiqua* et sa recension corrigée, portent ceci :

181 *Alexander episcopus pagas (s) enae civitatis suscripsi*¹¹ là où l'édition du diacre Rusticus dit expressément :

183 *POΔ Alexander episcopus totius provinciae Scythiae*¹¹.

L'écart de ces deux libellés est des plus surprenants. Deux

9. Dans le fascicule III (consacré au concile de Chalcédoine) du *Corpus Notitiarum episcopatum ecclesiae orientalis graecae*. Vol. 1^{er}. *Les listes conciliaires* (= Le Patriarcat byzantin, série II). Sous presse.

10. Cf. SCHWARTZ, *Acta II* 12 p. 34.

11. SCHWARTZ, *Acta II*, III 2 p. 78.

faits sont certains : 1) Le texte primitif de la version latine représentée par la *Versio antiqua* et sa version corrigée présentait déjà l'étrange ethnique : *pagassenae*, qu'il a sans doute forgé; 2) Rusticus, travaillant sur un manuscrit du groupe précédent, a certainement corrigé le terme sur base du grec, car, bien que dans son état actuel, celui-ci, comme il a été dit, en taise toute mention, l'original nommait certainement l'évêque Alexandre comme en fait foi le numéro d'ordre que le diacre érudit place devant sa signature, numéro emprunté au manuscrit du couvent des Acémètes par lui consulté : *idcirco seruato huius codicis ordine contuli, summulis tamen graecis ut continet codex Acumit (anus) ostenditur*¹².

La copie, aujourd'hui perdue, dont s'est servi le franciscain Crabbe donnait, il est vrai, une souscription plus complète : *Alexander Tomitanorum provinciae Scythiae*, mais il est fort à craindre que cet excès de précision ne soit dû à un remaniement¹³ de l'érudit belge qui, comme ses contemporains, prenait volontiers ses libertés avec les textes à publier.

L'expression : *pagassenae civitatis*, ne se prête, du moins que je le sache, à aucune explication satisfaisante. Ni l'archéologie ni l'histoire n'ont en effet rien révélé de semblable qui pût se rapporter à Tomi. Ce doit être, de toute évidence, une épithète conjecturale résultant d'une mauvaise lecture. Ainsi les deux premières syllabes : *pagas* semblent bien provenir de ΠΑΓΗΣ mais la formule : ΠΑΣΗΣΕΚΒΩΙΑΣ peut avoir difficilement été déformée en *pagassenae*. Y aurait-il eu confusion entre la Scythie d'Europe et Scythopolis de Palestine II? A proximité de ce siège se trouvait en effet un diocèse d'Arabes nomades¹⁴ ou Scénistes, à savoir habitant sous la tente. Ce

12. *Ibid.*, p. 72 en note.

13. C'était au reste le grand tort de l'ancienne érudition auquel, il faut le reconnaître, le labeur de Crabbe s'efforça d'échapper. Je doute néanmoins qu'il y ait réussi dans la mesure où le veut dom H. QUENTIN, *Jean Dominique Mansi et les grandes collections conciliaires*, Paris 1900, 14-19.

14. Cf. H. CHARLES, *Le christianisme des Arabes nomades sur le limes et dans le désert syro-mésopotamien aux alentours de l'Hégire*, Paris 1936 (= Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, LII^e volume) 40 suiv. Le terme de Σηνώαλ est entré dans la topographie, par exemple dans la toponymie égyptienne : Σηνώαλιντρα (Σηνώαλ) Νέπρα ; cf. HONIGMANN, *Le Synekdomos d'Hérokles et l'opusculum géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles 1939, 58 n. 699. Le rapprochement est toutefois lointain et il n'est signalé qu'à titre de pure curiosité.

prélat pouvait parfaitement se dire : ἐπίσκοπος πατᾶς σκηνῆς et de l'accouplement de ces deux derniers mots écrits en capitales pouvait aisément venir l'ethnique en discussion : ΠΑΤΗΣΣΕΚΗΝΗΣ : *pagasseneae*.

Mais c'est sans doute aller chercher loin l'exégèse d'une grossière cacographie due à l'imagination d'un scribe fantaisiste. Alexandre était en effet à cette époque archevêque de Tomi et sa signature se trouve au bas des actes d'un synode qui en 449 examina d'abord l'affaire d'Eutychès. Elle est ainsi conçue :

*Alexander reverentissimus episcopus Tomitanorum (tomi-tanae) civitatis Scythiae*¹⁵.

Elle suffit pour nous faire accepter la correction de Rusticus et admettre l'identité du signataire des Actes de Chalcédoine avec l'homonyme qui souscrivit, deux années plus tôt, les décisions du synode constantinopolitain.

Sa présence à Chalcédoine est-elle de ce fait assurée ?

Disons tout d'abord que rien ne serait plus naturel, car la cause de la sainte orthodoxie ne cessa d'être en honneur¹⁶ dans la province de Scythie, dont le chef, Alexandre précisément, ne parut pas au Brigandage d'Ephèse. Le prédécesseur de celui-ci, Jean, se distingua même si bien dans la controverse du temps que Marius Mercator lui fit l'honneur de le citer à côté des plus grands docteurs. Cette attitude, sans être héroïque, n'était pas sans mérite, car, dans la province limítrophe de Mésie, l'épiscopat manifestait toujours des tendances nettement hétérodoxes¹⁷. Rien ne pouvait donc pousser Alexandre à s'abstenir au cas où il lui eût été possible, le moment venu, de gagner la capitale à l'appel de l'empereur.

Nous avons signalé ci-dessus que, si Alexandre signa effectivement les Actes de la seconde session, ce ne put être que durant la séance même, à laquelle par conséquent il eût

15. Cf. SCHWARTZ, *Acta*, II, I, 1, p. 148 et II, III, 2, p. 132; voir aussi Mansi, VI, 756.

16. Voir au sujet de l'attitude du clergé de la Scythie Mineure dans les longues querelles christologiques, de préférence R. NETZHAMMER, *Das altchristliche Tomi*, Salzburg 1903, 22-35.

17. Cf. R. NETZHAMMER, *Die christlichen Altertümer der Dobrogea. Eine archäologische Studie*, Bukarest 1906, 17-19.

dû assister. Or dans ce cas il est inexplicable que son nom ne se retrouve pas dans la liste de présence qui au jugement de Schwartz¹⁸ reproduit exceptionnellement les protocoles originaux. Son nom eut dû d'autant plus s'y lire que le siège comptait parmi les rares autocéphales¹⁹ du Patriarcat. D'autre part, si l'on veut que le prélat soit survenu pendant les débats, pourquoi un adepte apparemment si décidé de la doctrine chalcédonienne s'éclipse-t-il subitement au point de ne plus laisser dans le dossier tout entier la moindre trace de sa présence et de son activité?

C'est là chose d'autant plus étrange que l'évêché de Scythie est le *seul*²⁰ de cette longue liste de 308 noms qui ne revienne pas, une seule fois, ailleurs²¹. L'unique explication plausible de cet état de choses paraît des plus simples : Alexandre signa les Actes de la seconde session, mais après coup en 452 ou 453, dès qu'il put venir à Constantinople. Nous allons voir que son cas n'est pas unique.

Remarquons d'abord que la liste des signatures de ladite session souffre, dans sa rédaction latine, d'un désordre qui introduit dans le corps même du document des éléments qui chronologiquement ne devraient pas y figurer. Ainsi cinq prélates de haut rang, Juvénal de Jérusalem, Thalassius de Césarée, Eusèbe d'Ancyre, Eustathe de Bérytus et Basile de Séleucie d'Isaurie, tous inculpés et sur le sort desquels le concile ne s'était pas encore prononcé, ne furent pas admis à en suivre les débats et encore moins à en souscrire les décisions. Ils le firent néanmoins, mais plus tard, après leur acquittement et leur réadmission au nombre des Pères. Or tandis que le grec range, à une exception près²², leurs signatures à part en appendice, les plus anciennes versions, la *Versio antiqua* et sa recension corrigée, les introduisent à leur rang de préséance,

18. Cf. SCHWARTZ, *Bischofslisten*, 2-6.

19. Le nom de Tomi doit s'attacher au principe même de l'autocéphalie dans le cadre du patriarcat. C'est en effet historiquement le premier cas connu.

20. *Ibid.*, 40, 41.

21. Ce seul fait suffirait à faire révoquer en doute l'authenticité de sa signature, n'était la possibilité pour l'évêque d'avoir souscrit dans la suite.

22. Celle de Basile de Séleucie figure en effet, tant dans le grec que dans les versions latines, dans les vingt premiers rangs.

qui est en tête de liste. Cette constatation prouve que le compilateur a procédé à un classement des données dont il disposait sans tenir compte du critère chronologique ; il a tenté avec un bonheur inégal de mettre à leur rang d'honneur des personnages d'une aussi haute importance.

Ceux-ci du moins n'avaient pas tardé²³ à apposer leur paraphe au bas des procès-verbaux. Il est deux autres figurants dont on ne saurait dire autant. Au huitième rang, les trois recensions latines ont ce recensement :

8 ΣΜΒ *Andreas presbyter thessalonicensis pro reverendissimo²⁴ Euxitheo episcopo meo suscripsi,*
et au cent quatre-vingt-deuxième cet autre :

182 ΡΟΓ *Eutherius episcopus sardinae civitatis suscripsi²⁵.*

Vu la place qu'ils occupent, ces deux évêques²⁶ sont censés avoir souscrit les Actes immédiatement après la clôture des débats, auxquels de ce fait ils n'ont pu qu'avoir assisté. Or : 1) En 451 Euxitheus n'était encore que simple prêtre²⁷, son ordination épiscopale se place à la fin de 452 ou au début de 453. Sa signature, donnée par procuration, est donc de toute nécessité postérieure à cette époque. 2) Euthérius était évêque de Sardes en 457, puisque son nom paraît dans le Codex *Encyclius*, mais non en 451, puisque son prédécesseur Florentius fut l'un des Pères les plus assidus au concile, dont il suivit tous les débats.

Si l'on remarque que la signature d'Alexandre de Tomi vient dans le texte grec comme dans la version latine immédiatement après celle d'Euthérius et lui est, pour cela même, de quelque manière liée, on n'aura pas de peine à admettre

23. Ils durent le faire avant de prendre place au début de la troisième session.

24. Ce mot manque dans l'édition de Rusticus. Cf. SCHWARTZ, *Acta II*, III 2, p. 72.

25. *Ibid.*, 78.

26. Sur ces deux prélates, voir SCHWARTZ, *Bischofslisten* 8-9. L'auteur veut que là leur signature soit fictive. Il m'est impossible de partager ce point de vue et l'on trouvera la justification de ce sentiment dans le travail précité sur les listes de Chalcédoine.

27. L. PETIT, *Les évêques de Thessalonique* (dans *Echos d'Orient*, IV, 1900-1901, 143) place l'intronisation d'Euxitheus durant le concile, mais la manière dont s'exprime le pape saint Léon (lettre 63, éd. SCHWARTZ, *Acta II*, IV, p. 70, en date du 21 mars 453 : ... *quod nobis episcopus qui a Thessalonicensi ordinationis nuntius missus est, intimavit*) ne permet pas d'y penser.

que sa signature, qui comme celle des autres prélates ne se rencontre nulle part ailleurs, soit un ajout postérieur. De ce fait cet archevêque n'a pas dû, pas plus que les précédents, assister au concile de Chalcédoine.

Leur présence dans la liste en question n'offre par contre rien que de naturel. Le document que celle-ci authentique renfermait la condamnation du patriarche d'Alexandrie Dioscore, mesure d'une extrême gravité, à laquelle bon nombre d'évêques ne se rallierent pas du premier coup. Le pouvoir civil dut exiger des métropolites et des archevêques, comme preuve de loyalisme, la signature de l'acte qui le dépossédait. Les hésitations furent nombreuses et l'effet s'en traduisit dans l'ordonnance même des signatures apposées non plus selon le rang de préséance mais selon le moment où chacun se décidait. Cette circonstance politique explique l'étrange bouleversement dont se plaignait déjà Rusticus²⁸ et qui porta Schwartz à voir dans cette liste une compilation en partie arbitraire. Quand ils le purent ou en furent requis, plusieurs prélates mirent leur paraphe en surcharge sur l'original dans les années qui suivirent. Les notaires ou les scribes qui reproduisirent ce dernier le firent avec l'incurie qui les a toujours caractérisés et introduisirent les nouveaux noms comme ils se présentaient sous leurs yeux sans se préoccuper de la place qui leur revenait. La signature du métropolite de Sardes et celle de l'archevêque de Tomi se trouvant voisiner dans la liste originale²⁹, on peut penser que les deux prélates souscrivirent vers le même temps sinon à la même occasion.

Au reste, Alexandre de Tomi avait une raison majeure de ne pas venir au concile. Les Huns campaient en maîtres le long du Danube; la Scythie, comme maintes autres provinces, se trouvait à leur discrétion. En 449, grâce à l'humiliant traité en vertu duquel Théodose II dut livrer, en plus d'un lourd tribut, une série de places fortes aux envahisseurs, la

28. Cf. SCHWARTZ, *Acta II*, III, 2 p. 72, en note : *a signo hoc* (placé sur la signature du métropolite d'Ephèse) *nec iste codex gracco cui libet in ordine nominum consonat et ipse inter se ualde dissonat*.

29. Cela se constate par les numéros d'ordre qu'elles portent tant en grec qu'en latin. Voir ci-dessus pp. 117 et 121.

paix s'était faite et Alexandre avait pu tenter le voyage de Constantinople. Mais l'avènement, en 450, de Marcien rompant le traité et refusant tout paiement, rouvrit les hostilités et l'ère des pillages. Le pasteur de Tomi crut certainement que son devoir était de rester avec ses ouailles défendre la cité et c'est pourquoi il ne vint pas. Les barbares avaient en effet fait irruption en Illyrie et cela ne se passait jamais sans que la Scythie, où ils détenaient au reste quelques forteresses, ne fût cruellement éprouvée³⁰. La situation était si critique que l'empereur, tout occupé à y parer, lassait la patience des évêques réunis en grand nombre à Nicée où le concile devait d'abord se tenir³¹. L'archevêque de Tomi jugea comme son souverain sa présence plus nécessaire dans sa province en ces difficiles conjonctures, d'autant qu'il en était le seul évêque et que ses villes, encore riches et prospères, étaient des proies tentantes.

**

En résumé, l'archevêque de Tomi, Alexandre, n'assista pas au concile de Chalcédoine dont il signa toutefois les Actes essentiels (la condamnation de Dioscore et sans doute aussi le formulaire de foi), mais quelque temps après la clôture des débats, lors d'un voyage à Constantinople qui dut se placer en 452 au plus tôt. Cette abstention ne fut causée par aucune raison doctrinale mais bien par les circonstances tragiques des invasions qui requéraient son ministère et sa présence sur place. La conséquence fut que, de toutes provinces de l'empire, la Scythie Mineure est l'une des rares sinon la seule à n'avoir pas été représentée au concile de Chalcédoine.

V. LAURENT.

30. Cf. R. VULPE, *op. cit.*, 319, 320.

31. L'invasion des Huns retenait en effet l'empereur en Europe. D'autre part, les légats romains faisaient de sa présence effective au concile une condition *sine qua non* de leur propre participation. C'est ce qui obligea le souverain à transférer l'assemblée de Nicée à Chalcédoine, malgré l'opposition des Pères.

Note sur “*pagas(s)enae civitatis*”

Le R.P. Laurent, à qui j'ai soumis mon sentiment sur un point du précédent article, veut bien m'inviter à l'exposer publiquement. Ce point, tout à fait secondaire, n'intéresse aucunement sa conclusion essentielle, qui est solidement établie. Il s'agit simplement ici des formes diverses dans lesquelles est transmise la signature d'Alexandre de Tomi aux Actes du concile de Chalcédoine, et spécialement de la forme étrange suivante qui était celle de la *Versio antiqua* et de sa recension corrigée :

Alexander episcopus pagas (s) enae civitatis suscripsi

Cette forme de *pagas(s)enæ* (1) provient, selon l'explication ci-dessus du P. Laurent, d'une mauvaise lecture qu'il décèle pour les deux première syllabes : *pagas* vient du génitif grec *pasès*. Cette donnée est sûre : on en a pour garant le *totius* que présente la collation de Rusticus. Quant à la fin du mot, elle peut difficilement, comme l'indique le P. Laurent, dériver du grec *Skythias*, même en passant par *skenæ* au moyen d'une confusion de *Skytia* et de *Skythopolis*, cité à proximité de laquelle se trouvait le diocèse arabe des *skénistes*, ce qui aurait donné : *pasès skenès*. Cette dérivation doit d'ailleurs être écartée du fait que dans la *Versio antiqua*, il ne s'agit pas de contrée ou de province, mais de ville : *civitatis*, et que dans la collation de Rusticus, à supposer qu'elle reflète le premier texte, s'il s'agit bien de la *Scythia*, ce mot est séparé de *totius* par celui de *provincie* :

Alexander episcopus totius provincie Scythiae.

Pour avoir l'explication de *pagas(s)enæ*, le grec ne suffit pas, et il faut nous rappeler que la signature de l'évêque de Tomi n'était pas en grec, mais en latin. La forme originale de cette signature ne peut être fournie par l'édition de Rusticus, établie sur le grec. Son *totius* dérive sans nul doute de *pasès*, lequel est censé traduire un *totius* antérieur.

1. *Pagasenæ* est la forme qu'offre la *Versio antiqua*; *pagassenæ* est celle de sa première correction, *Versio antiqua correcta*.

Il est très douteux que *totius* figurât dans l'original. Une bonne raison de l'écartier est la forme que revêt la désignation du même évêque au synode de Flavien en 449 :

*Alexander reverentissimus episcopus Tomitanorum (tomitanæ) (2)
civitatis Scythiae.*

Ce libellé permet aussi d'écartier avec le mot *totius* le mot *provinciæ*.

Nous avons donc jusqu'à présent *pagas* qui dérive du grec *pasès*, lequel a donné naissance au *totius* de Rusticus.

Mais *pasès* ne peut provenir à son tour que d'un *totius* antérieur, non toutefois d'un *totius* qui aurait été dans la signature originale, mais d'un mot qui a été lu ou transcrit ainsi. Quel est ce mot, sinon le nom même de la ville épiscopale : *Tomitanæ* ou *Tomitanorum*. Comment cela ? Il faut nous souvenir ici des particularités de l'écriture latine à l'époque qui nous occupe. Certaines lettres formées de traits ou de hastes ont entre elles une grande ressemblance, et peuvent, surtout lorsqu'elles sont en suite liée, donner lieu très facilement à des confusions. Nous en avons fourni des exemples en rendant compte du quatrième volume de l'édition schwartzienne du Concile de Chalcédoine (1932). Dans le cas présent, le phénomène de transformation est d'autant plus explicable que le lecteur avait affaire à un nom propre. Il a dû se produire ainsi :

Dans le mot *tomitanæ*, les quatre jambages liés de la syllabe *mi* n'ont pu être identifiés par le copiste ou le traducteur grec. Faisant suite à *to*, qui, le plus naturellement du monde, appelait l'idée de *totus*, ils ont été pris pour ceux de *tiu*, d'où *totiu*. Dans ces conditions, la lettre *s* devait suivre. Donc, *totius*. Le reste, *anæ* ou n'a pas été compris, ou plutôt, étant suivi du mot *civitatis*, a été pris pour un nom de ville, en complexe avec *totius* déjà obtenu. (Le nom de la province, *Scythiae*, selon toute vraisemblance, a été omis, faute de pouvoir être déchiffré.)

Peu importe ici à qui incombe la faute de lecture : un copiste latin ou le traducteur grec. Sous la plume de ce dernier, la forme primitive, déformée, est devenue en grec *pasès anès* ou *pasèsanès*. Une corruption graphique a produit *pagès anès* ou *pagèsanès*. Cette forme ne pouvait fournir aucun sens : aussi le traducteur qui avait à remettre en latin la signature d'Alexandre n'a pu la prendre que pour le nom même de sa ville épiscopale. Ajoutez à cela une métathèse de voyelles interchangées (accident assez banal), ici : *a* et *e*, et nous voilà devant la forme *pagasenæ* (3) que nous a transmise la *Versio antiqua*.

La conclusion de tout cela est que la correction de Rusticus faite sur le manuscrit du couvent des Acémètes ne saurait représenter la signature originale de l'évêque Alexandre. Celle-ci, comme toute signature épiscopale, devait comporter nécessairement le nom de la ville, qui

2. *Tomitanæ* est la forme de la *Versio antiqua*.

3. Forme antérieure à *pagassenæ*, cf. note 1.

en est un élément inséparable. Elle est absente de la recension de *Rusticus*. En outre, le mot *provinciæ* est une superfétation. Il n'existe pas dans la signature de 449. Il a dû être ajouté à la fois pour remplacer *civitatis car totius civitatis* n'a ici aucun sens, et pour donner un emploi à *totius* qui ne peut demeurer en l'air sans rien déterminer.

Il reste donc que la signature originale d'Alexandre, aux Actes de Chalcédoine, doit être ainsi rétablie en conformité avec celle de 449 :

Alexander episcopus tomitanæ (4) civitatis Scythicæ suscripsi.

V. GRUMEL.

4. Plutôt que *Tomitanorum*, à l'instar du texte qui se lit au concile de Flavien, où *tomitanæ*, figurant dans la *Versio antiqua*, cf. note 2, représente l'état le plus ancien. Du reste, *Tomitanorum*, qui n'est pas le nom de la ville, mais celui des habitants de la ville, ne serait acceptable qu'en l'absence de l'autre génitif *Scythiae*.

L'Administration de l'Espagne Byzantine

I

Les Gouverneurs de l'Espagne byzantine

LE PATRICE LIBERE¹ (551-554)

Peu d'hommes eurent au temps de Justinien une aussi longue et brillante carrière.

Petrus Marcellinus (ou Marcellus) Félix Libérius naquit en Italie vers 465². Fidèle serviteur d'Odoacre³, il passa sans compromettre son honneur au service de Théodoric, qui lui confia la préfecture du prétoire. Il administra les finances publiques avec une honnêteté et un esprit d'ordre et d'économie qui provoquèrent des éloges universels⁴. Pour la première fois le trésor royal échappait à la concussion privée. « Sans avoir l'air d'alourdir les impôts il eut l'art d'augmenter les recettes. »

Son habileté éclata surtout dans le partage des terres entre Ostrogoths et Romains, « les vainqueurs furent satisfaits et les vaincus rassurés »⁵. Crée patrice, en 500, par Théodoric, il reçut, après la guerre contre les Burgondes, le commandement de la Province jusqu'au Rhône⁶. Il fit goûter la liberté

1. PROCOPE, *De Bello Gothicō*, III, 36-38, éd. Comparetti, Rome, 1896, II, 434; éd. HAURY, Leipzig, 1905, II, 453.

2. ENNODIUS, *Opera*, ep. I. IX, 29; éd. HARTEL, p. 250-251.

3. CASSIODORE, Var II, 16 : *M.G.H. Auct. Ant. t. XII*, Berlin, 1894, éd. MOMMSEN, p. 55.

4. *C.I.L.*, XI, 382, v. II.

5. L.-M. HARTMANN, *Rom. Geschichte*, II, 298.

6. *C.I.L.*, XI, 382, v. 8; ENNODIUS, I. V, 1, p. 123-124.

romaine à ces pays ravagés depuis de longues années⁷. C'est comme préfet du prétoire des Gaules, qu'il assista au Concile d'Orange (529)⁸.

Nommé *patricius praesentalis*, comblé de biens par Amalasonthe, il est envoyé à Constantinople en 534 par Théodahad qui le charge de justifier son usurpation⁹. Mais, apprenant le meurtre de la reine, il informe l'empereur de toute la vérité. Son retour en Italie était désormais impossible aussi longtemps que Théodahad régnerait.

Justinien songea à utiliser l'administrateur qui avait si admirablement réussi en Italie et en Gaule (538). Il le nomma *praefectus augustalis* de l'Egypte. En 549, nous le retrouvons en Italie parmi les Sénateurs, mais il doit s'exiler de Rome devant Totila qui assiège la ville¹⁰.

A court d'hommes, Justinien donne à Germanus le commandement en chef et à Libère la direction d'une escadre qui devait conquérir la Sicile. Ce financier promu amiral réussit à percer le blocus de Syracuse et à occuper les ports intérieurs. Mais la famine l'obligea à se retirer vers Palerme, à l'insu des Goths... Laissant le commandement à Artaban, il rentra à Constantinople¹¹. C'est alors que Justinien pensa à lui pour la direction de son entreprise espagnole.

Sans revenir sur le rôle de Libère, suffisamment esquissé dans un premier article, nous nous contenterons de souligner les qualités qui, malgré son grand âge, imposèrent son choix¹². Bien vu des Ostrogoths et des Burgondes, il était particulièrement sympathique aux catholiques. Sa piété était connue. Le pape Jean II avait recours à lui comme à un des plus sûrs appuis de l'Eglise en Italie¹³. Lafuente Alcantara insiste avec raison sur le prestige apporté par Libère à la rébellion contre Agila. « Les foules enthousiasmées par le clergé considéraient

7. ENNODIUS, I. IX, 23, p. 245-246.

8. Concilium arauasicanum, II, a. 529 : MANSI, *Ampl. coll. conc.*, VIII, p. 712 et 720, 721.

9. PROCOPE, B.G.I., I, 4 : Comparetti, I, p. 31; HAURY, II, p. 22.

10. PROCOPE, B. G., III, 37 : éd. Comparetti, II, p. 438; Haury, p. 471-479.

11. PROCOPE, B. G., III, 39-40 : éd. Comparetti, I, p. 452-462; JORDANÈS, Rom. 385.

12. Etudes byzantines (1944), t. II, p. 6-10; Dom LECLERCQ, *L'Espagne Chrétienne* (1906), p. 250.

13. Mansi, VIII, 804 et 807; Jaffé, I, p. 113.

les impériaux comme les défenseurs de la vraie foi »¹⁴.

Libère se présente devant l'histoire plus comme un administrateur que comme un soldat. C'est un homme de confiance dont, les apparences contradictoires, les qualités fondamentales semblent être la souplesse et la fidélité¹⁵.

Le style éloquent et nuancé de Cassiodore trace de son contemporain et de son émule le plus bel éloge. Dans une lettre au Sénat de la ville de Rome, il demande aux pères conscrits de considérer « le patrice Libère, préfet des Gaules, homme d'expérience, agréable de relations, illustre par ses mérites, élégant de manières, mais plus séduisant encore par ses blessures ». « Sa fermeté d'âme l'emporte sur celle des philosophes les plus réputés »¹⁶. Comblé d'honneurs, le patrice vécut jusqu'à 89 ans¹⁷. Mourut-il en Espagne? Sa tombe retrouvée à Ariminum semble indiquer qu'il termina sa vie en Italie¹⁸.

COMENTIOLUS

Nous avons vu dans un précédent article¹⁹ le cas qu'il fallait faire d'un *Romanus, filius Anagasti principis, magister militiae*, qui aurait commandé les Byzantins en Espagne et remporté des victoires sur les Suèves. Le texte de Jean de Biclar²⁰, qui le mentionne, se rapporte en réalité au *dux Romanus* envoyé en Suanie pour combattre Bahram et ne concerne aucunement la péninsule.

La question des gouverneurs de l'Espagne byzantine sous l'empereur Maurice (582-602) et le tyran Phocas (602-610) nous oblige à aborder un délicat problème de prosopographie, qui n'a reçu jusqu'à présent aucune solution satisfaisante²¹.

Les sources latines sont peu nombreuses et très sommaires : une inscription latine²² mentionne un *Comenciolus patricius et magister militum Spaniae*. L'Espagne se réjouissait de l'avoir pour recteur, la 8^e indiction (1^{er} septembre 589-1^{er} septem-

14. LAFUENTE ALCANTARA, *Histoire de Grenade*, Paris, 1852, p. 142.

15. PROCOPE, B. G., I, 4 : éd. Comparetti, I, p. 33; Haury, II, p. 24.

16. CASSIODORE, *Variae*, XI, 1, an 533; éd. Mommsen, p. 330.

17. CIL, XI, 382, V, 14.

18. CIL, X, 382.

19. Etudes Byzantines, II (1944, p. 16-17).

20. Année 576. M.G.H. Auc. Antiq. T. XI, p. 214.

21. C'est sur le conseil et grâce aux précieuses indications du regretté M. Ernest STEIN, que nous avons essayé de l'éclaircir.

22. HUEBNER, *Inscr. Hisp. Christ.*, p. 57, n° 176.

bre 590), 8^e année de Maurice (14 août 589-14 août 590). Il aurait fait reconstruire les remparts de Carthagène et remporté des victoires sur les *barbari hostes*, où l'on peut voir aussi bien les Wisigoths d'Espagne que les Maures d'Afrique²³.

Par trois lettres très circonstanciées, le pape saint Grégoire confie ses instructions au *defensor* Johannes partant pour l'Espagne. Dans la première, il est question d'un *Gloriosus Comitiolus*, qui avait arraché de son siège Januarius, évêque de Malaga, lequel en avait appelé à Rome.

Comitiolus n'avait pas borné là ses méfaits. Sur de fausses accusations, il avait fait condamner et exiler l'évêque Stéphanus. Le Pape demande sagement de rétablir les proscrits sur leur siège, de déposer les évêques intrus qui auraient pris leur place, enfin il ordonne d'exiger dudit Comitiolus tout ce qu'il aurait pris injustement à ses victimes. Comme le bruit court, en août 603, que ce fonctionnaire est mort, Grégoire fait retomber sur ses héritiers les réparations possibles²⁴.

Le second document n'est pas à proprement parler une lettre mais une formule que le Pape confie à son représentant comme un modèle selon lequel il doit juger ces affaires délicates. Il y est précisé que ce sont les *homines gloriosi Comitioli* qui ont par la force tiré de son église Januarius, évêque de la ville de Malaga. Le Pape prévoit des sanctions contre les évêques qui, réunis en concile sur l'ordre de Comitiolus, ont déposé leur collègue²⁵.

Le troisième document, plus juridique, fournit les pièces législatives d'après lesquelles le *defensor* doit juger. Peut-on prétendre encore que le code Justinien fut absolument ignoré en Espagne? Le Pape se charge d'en faire connaître des fragments. Il transcrit les textes les plus décisifs²⁶.

Si précieuses qu'elles soient, ces sources latines donnent peu de renseignements sur ce Comentiolus.

23. THEOPHANE, A. M., 6080 : éd. de Boor, p. 261. Cf. F. Görres, *Die Inschrift von Carthagena* : Byzantinische Zeitschrift XVI (1907), p. 534-535.

24. ISIDORE, *De Viris illustribus*, c. 43; GAMS, *Kirchengeschichte von Spanien*, II, I, 419.

25. Greg. Reg. XIII, 47-49; Jaffé 1912 : août 603. Ew. Ha. II, p. 411-413.

26. XIII, 50 : Jaffé, 1912 : août 603.

Par contre, les sources orientales²⁷, plus abondantes, signalent à la même époque un Patrice Comentiolus, *magister militum*, qui joua un rôle important sur le front le Thrace et de Perse, mais elles se taisent absolument sur ses rapports possibles avec l'Espagne.

S'agit-il de trois personnages distincts : le Patrice Comentiolus, *magister militum*, de Carthagène, le *gloriosus Comitiolus* de Malaga, le *gloriosus Patrice Comentiolus* d'Orient ?

La plupart des historiens²⁸ admettent cette solution facile et ne remarquent aucun lien entre le général, qui combat les Avars et les Perses, le *magister militum Spaniae*, qui reconstruit les murs de Carthagène, et le fonctionnaire byzantin, qui dépose l'évêque Januarius et s'attire le courroux du pape saint Grégoire.

Cependant, un certain nombre d'hispanisants²⁹, ignorant l'existence d'un Comentiolus oriental ou en prescindant ont admis l'identité de Comentiolus de Carthagène et de Comentiolus de Malaga.

Pour Hartmann³⁰, cela ne fait aucun doute, mais il pense que ce fonctionnaire, qu'il appelle Comitiolus, est distinct de Comentiolus d'Orient. Bouchier³¹ également attribue au chef illustre, exalté par la *laudatory inscription* de Carthagène, la responsabilité d'avoir provoqué le départ d'autres prélates pour s'approprier les biens du clergé. Il ajoute une supposition intéressante : « probably, as the Gots inclined to catholicism, the bishops of the roman parts in their allegiance to the empire

27. THEOPHYLACTE SIMOCATTA, *Historiae*, éd. C. de Boor, Leipzig (1887); EVAGRE, *Historia ecclesiastica* : Migne P.G. LXXXVI, 2406-2906; éd. Bidez et Parmentier, Londres (1898); THEOPHANE, *Chronographia*, éd. C. de Boor, Leipzig (1883-1885); JEAN D'EPHÈSE, *Die Kirchengeschichte*, trad. J.M. Schönfelder, Munich (1862); *Historia ecclesiastica*, trad. Brooks, Louvain (1936); MICHEL LE SYRIEN, *Chronique*, trad. J.B. Chabot, Paris, 1899-1924.

28. J.B. BURY, *A history of the later roman empire*, Londres (1889), II, p. 31, 36-37, 153, traite sommairement de la reconquête de l'Espagne par les Byzantins sans mentionner Comentiolus ni Comitiolus et s'étend longuement sur le rôle de Comentiolus en Orient : II, 88-89, 92, 110, 119-122, 124, 138, 201.

29. FLOREZ, *Espana Sagrada* V 75; DAHN, *Die Könige der Germanen*, V, p. 166; GAMS, *Kirchengeschichte von Spanien*, II, p. 35, croit que c'est ce gouverneur byzantin, que Grégoire de Tours, H.F., V, 38, accuse d'avoir livré Hermenegild pour 30.000 solidi.

30. Greg. Reg XIII 46. Ew Ha II p. 411 n. 3.

31. *Spain under the Roman empire*, Oxford (1914).

and were unwilling to separate themselves longer from the national concils. » L'inscription de Carthagène étant contemporaine du Concile de Tolède, ne peut-on pas imaginer que le Comitiolus qu'elle mentionne ait été le témoin d'une certaine désaffection des évêques espagnols vis-à-vis de Byzance? Pour châtier Januarius et Stephanus, qui se seraient laissés attirer dans l'orbite de la monarchie wisigothique convertie au catholicisme, il aurait déposé l'un et exilé l'autre.

Que faut-il penser de ces conjectures? Faut-il avec la plupart des historiens³² maintenir la dualité : Comentiolus, Comitiolus, ou au contraire ne voir qu'un seul et même Patrice Comentiolus, dont le rayon d'action s'étendait de Carthagène à Malaga et à toutes les possessions byzantines, et dont le gouvernement aurait duré de 589 à la fin du VI^e siècle?

Contre cette unification se présente d'abord un argument sérieux : la différence d'orthographe. Comentiolus ne s'écrit ni se prononce comme Comitiolus. Mais une erreur de transcription ne peut-elle être supposée? (L'exarque Callinicus n'est-il pas aussi appelé parfois Gallicinus sur certains manuscrits des épîtres de saint Grégoire³³ et de l'*Historia Langobardorum* de Paul Diacre³⁴?)

Ne lisons-nous pas ailleurs *Comitioli*³⁵ pour *Comitacii*³⁶. Une difficulté plus importante provient de la différence des titres. Peut-on admettre que le patrice *magister militum* de Carthagène en 589 soit appelé simplement *dux Malacitanus* en 603? Cette disgrâce serait comparable à celle d'un général moderne, qu'on retrouverait colonel dix ans plus tard. Cet

32. HUEBNER, *Inscr. Hisp. Christ.*, p. 57, n° 176; F. GOERRES, *Dic byz. Besitzungen*, B.Z. XVI (1907), p. 535, distingue Comentiolus et Comitiolus, « homme d'état contemporain souvent cité dans les lettres de St Grégoire p. ex. : I 41; IV 46; VII 127-128; VIII 19; IX 121-127; X 5 ». Nous nous demandons où ce savant allemand a trouvé ces références. Comitiolus n'apparaît que dans deux lettres du Pape saint Grégoire adressées au *defensor* Jean allant en Espagne : Greg. Reg. XII 47 et XIII 49. — Un certain excubiteur du même nom, décédé, n'est mentionné qu'une fois. Greg. Reg. IX 89 : Jaffé 1614, janvier 599. Ew. Ha. II p. 102.

33. Greg. Reg. VII, 26 : Ew. Ha. I, p. 472, 29; IX 161 : Ew. Ha. II, p. 138, 35; IX 154 : Ew. Ha. II, p. 154, 36.

34. Hist. Langobardorum, IV, 20 : M.G.H. éd. Waitz, p. 123.

35. Greg. Reg. VIII. P.L. LXXVII, col. 922. Ew. Ha. rétablissent fort bien le texte, Greg. Reg. IX 65 : Ew. Ha. II 85, 15.

36. Il s'agit de Comitaticius comte de la cité de Misène.

obstacle est plus apparent que réel. Nulle part il n'est dit que Comitiolus fut un simple *dux Malacitanus*. Son autorité au contraire semble déborder le territoire de Malaga. Il convoque un concile pour déposer Januarius, il exile Stephanus. S'il y avait eu au-dessus de lui un fonctionnaire byzantin, le Pape, certes, en aurait appelé à ce supérieur. S'il s'était agi d'un simple duc de Maurétanie seconde, Grégoire n'aurait pas manqué, sans doute, de faire intervenir l'exarque de Carthage.

On objectera, encore, le ton « cavalier » avec lequel le Pontife traite Comitiolus. Il y a certes opposition entre les termes louangeurs de l'inscription de Carthagène et la façon dont saint Grégoire parle de mettre à la raison le magistrat perséiteur et de lui faire rendre gorge. Mais le style d'une lettre diffère de celui d'une inscription laudative. D'autre part, Grégoire écrit en 603, peu après l'avènement de Phocas. Il sait le nouvel empereur tout disposé à lui sacrifier les créatures de Maurice. Ne vient-il pas à Ravenne de remplacer l'exarque Callinicus par Smaragdus tout dévoué à la papauté? Du reste, malgré les crimes qu'il lui reproche, le pape donne à ce gouverneur byzantin le titre de *gloriosus*, comme s'il s'agissait d'un *magister militum* ou d'un patrice. C'est sans doute un personnage considérable. En effet, à la fin du VI^e siècle, l'épithète de « *Gloriosus* »³⁷ s'applique à la catégorie la plus élevée des fonctionnaires : patrices, consuls, consulaires, *magistri militum*, tandis que les tribuns et les simples ducs³⁸ sont habituellement appelés *Magnifici*.

Comitiolus pouvait donc fort bien exercer la charge de *magister militum*. Il joue à Malaga un rôle important. Il jouit de pouvoirs militaires et judiciaires et ne craint pas d'empêtrer sur le terrain religieux. Il a des soldats sous ses ordres. Les évêques qu'il réunit en concile le redoutent beaucoup ; ils agis-

37. P. Koch : « Die byzantinischen Beamtentitel von 400 bis 700 » : Dissert. Léna (1903), p. 64-66.

38. Les ducs ne sont ordinairement appelés « *gloriosi* », que lorsqu'ils sont devenus « *magistri militum* » : ex. Aldio, Greg. Reg II, 32, Jaffé 1187; IX, 102, Jaffé 1627. Mauritius, dux Campaniae, est nommé « *Gloria vestra* » parce qu'il est *magister militum* : Greg. Reg. IX, 162, Jaffé 1690... Gudiscalcus qui n'est que « *dux Campaniae* » est simplement « *Magnificus* ». Guduinus également, Greg. Reg. X 5, Jaffé 1772; XIV, 10, Jaffé 1923.

sent probablement « *metu judicis* »³⁹. Son influence ou son administration directe s'étendent sur plusieurs évêchés, puisqu'il fait déposer par d'autres évêques Januarius de Malaga et Stephanus (peut-être évêque d'Elvire). Il a autorité sur tous ces prélates et procède par intimidation. Ainsi la teneur des lettres pontificales ne paraît pas s'opposer à ce que nous apprend l'inscription de Carthagène. Un patrice *magister militum Spaniae* résidant à Carthagène en 589 peut être identique au *Gloriosus* qui déposa vers la fin du siècle un évêque de Malaga. Comentiolus pourrait bien n'être que Comitiolus.

Mais le problème rebondit ; le patrice Comentiolus d'Espagne est-il le patrice Comentiolus de Thrace et d'Orient ? Ne faut-il pas voir dans le Comentiolus vainqueur des « *barbari hostes* » d'Occident, le général Comentiolus, que Maurice utilisa si souvent sur le front de Perse et du Danube ?

A première vue, des obstacles sérieux se dressent contre cette hypothèse. Il nous faut donc examiner s'il est possible d'intercaler un séjour de Comentiolus en Occident au milieu de ses campagnes contre Baïan ou Bahram.

Mais cela nous oblige à aborder le difficile problème de la chronologie des guerres perse et avare, au temps de l'empereur Maurice. Bury, Baynes et, plus récemment, M. Higgins, ont adopté sur cette question des points de repère différents. Voici modestement ce que nous proposons.

Thrace d'origine⁴⁰, Comentiolus fit, semble-t-il, ses premières armes en Thrace. Nous le voyons apparaître en 583 (2^e indiction) dans une ambassade auprès du Chagan des Avars. Il accompagne le sénateur Elpidius, ancien préteur de Sicile⁴¹. C'est alors un *scribon*, c'est-à-dire, un des plus éminents parmi les gardes du corps de l'empereur⁴². Singulier diplomate, d'ailleurs : par une harangue éloquente, mais intempestive⁴³, il met en fureur Baïan, qui le fait jeter dans

39. Greg. Reg. XIII, 47 : Ew. Ha. II, p. 411, 1; 412, 2.

40. EVAGRE, H.E. VI, 45 : Bidez et Parmentier, p. 233.

41. THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, I, 4, 6 : de Boor, p. 42; cf. Bury, II, 119.

42. TH. SIM. I, 4, 7 : de Boor, p. 47; cf. Théophane, A.M. 6075 : de Boor, p. 253.

43. TH. SIM. I, 5; de Boor, p. 48-50.

les fers et menace de le décapiter. Heureusement, des chefs avares intercèdent en sa faveur⁴⁴. Comentiolus rentre à Constantinople. L'année suivante (584), Elpidius seul va trouver l'irascible barbare⁴⁵. Un an après Comentiolus intervient, non plus comme ambassadeur « scribon », mais comme commandant des troupes⁴⁶.

Il bat les envahisseurs près de la rivière Erginia et les chasse de Thrace. En récompense de ce brillant succès, il est élevé à la dignité de *comes praesentis militiae* ou *magister militum praesentalis*⁴⁷. Comentiolus reçoit un nouvel avancement, à la hauteur de ses responsabilités. Il est promu commandant en chef de toutes les armées de Thrace, peut-être *magister militum per Illyricum*⁴⁸.

Quoi qu'il en soit des différentes interprétations de la chronologie de Théophane⁴⁹, on doit tenir pour certain que Comentiolus, commandant en chef de l'armée byzantine, rentre victorieux en Perse avec Chosroès II⁵⁰ qui, peu après, se brouille avec lui. Comentiolus doit déposer son commandement⁵¹, mais il reste quelque temps encore en Orient sous les ordres de Narsès⁵².

A quel moment placer l'envoi de Comentiolus en Espagne? Trois hypothèses sont possibles :

a) Comentiolus aurait été envoyé en Espagne entre sa première (584) et sa seconde campagne (586 ou 587). Son séjour

44. TH. SIM. I, 6; de Boor, p. 50-51.

45. TH. SIM. I, 6, 4; de Boor, p. 51.

46. TH. SIM. I, 6, 5; de Boor, p. 52; I, 8, 9: de Boor, p. 54; VI, II, 6: de Boor, p. 242. Cf. Théophane, A.M. 6076: de Boor, p. 254.

47. TH. S., I, 7, 3; de Boor, p. 52.

48. TH. S., I, 8, de Boor, p. 53-54; II 10, 8, de Boor, p. 90; THEOPHANE, A.M. 6079: de Boor, p. 257.

49. BAYNES, « Xenia », p. 39, réfute Bury, « English Historical Review » III (1888), p. 310-315. Dans son ouvrage remarquable « The Persian War of the Emperor Maurice », 582-602, Part I, The Chronology, Washington (1939), le Rév. Martin J. Higgins, p. 73, esquisse une nouvelle chronologie de la guerre perse, plus courte d'une année que celle adoptée par F. Dölger dans ses « Regesten ».

50. TH. SIM. IV, 14, 5: de Boor, p. 179; IV, 15, 15: de Boor, p. 183. Le « magister militum cui nomen Aulus » dont parle Jean d'Ephèse, H.E. VI, 36, éd. Brooks, p. 258, ne serait autre que Comentiolus; THÉOPHANE, A.M., 6080: de Boor, p. 265.

51. TH. SIM. V, 2, 7: de Boor, p. 191-192.

52. TH. SIM. V, 8, 1: de Boor, p. 202.

en Espagne aurait eu lieu entre la 3^e et la 5^e indiction. Mais, à cette date, Comentiolus n'était vraisemblablement pas encore patrice. D'autre part, l'inscription de Carthagène parle de la 8^e indiction, 8^e année du règne de Maurice;

b) Comentiolus a pu être dirigé sur l'Espagne après sa seconde campagne de Thrace (586-587) et avant sa campagne d'Orient.

Cette solution se heurte à une difficulté réelle. Théophane signale la présence du *magister militum* en Thrace la 6^e année du règne de Maurice, et en Orient la 7^e. Vraiment, Comentiolus n'aurait pas eu le temps d'aller en Espagne et d'en revenir après avoir vaincu les « *barbari hostes* » et reconstruit les remparts de Carthagène.

c) Reste une troisième solution : l'envoi de Comentiolus en Espagne après la fin de la guerre perse. Cette solution cadre parfaitement avec la Chronologie de Théophane, qui signale la présence de Comentiolus en Thrace, la 7^e indiction, et avec l'inscription de Carthagène, qui note la présence de Comentiolus en Espagne, la 8^e indiction.

A partir de l'indiction 7^e A. M. 6081⁵³ jusqu'à l'indiction 3^e A. M. 6092⁵⁴, Théophane ne fait aucune mention de lui.

C'est pendant ce laps de temps de onze ans que l'envoi de Comentiolus en Espagne se situerait le plus facilement. En effet, l'inscription de Carthagène signale sa présence dans cette ville l'an 8^e de Maurice et la 8^e indiction. Il est alors un grand personnage, patrice, *magister militum*. Ne pourrait-on pas supposer que Maurice, la guerre perse terminée, ait pu, en même temps qu'il renforçait l'armée de Thrace, envoyer en Espagne les secours réclamés vainement par Saint Léandre. Comentiolus refoule les « *barbari hostes* » et répare les murailles de Carthagène, capitale des possessions de l'empire, depuis que Cordoue a été reprise par les Wisigoths.

Les sources grecques et orientales ne s'opposent donc pas à l'arrivée de Comentiolus en Espagne un peu avant la date fixée par l'inscription de Carthagène : 8^e année de l'empereur

53. THÉOPHANE : de Boor, p. 266.

54. THÉOPHANE : de Boor, p. 278.

Maurice (14 août 589-14 août 590) et 8^e indiction (1^{er} septembre 589-1^{er} septembre 590).

Comentiolus d'Orient a pu donc quitter le front perse en la 7^e indiction, 7^e année de Maurice, et se trouver l'année suivante en Espagne. Rien ne s'oppose à ce que Comentiolus d'Orient soit aussi le Comentiolus de Carthagène.

Mais un deuxième problème reste à élucider. Ce Comentiolus d'Orient et de Carthagène peut-il être identique au Comitiolus de Malaga. Là encore une difficulté sérieuse de chronologie semble interdire de reconnaître le glorieux vainqueur des Perses et des Avars et le *magister militum Spaniae* dans le brutal fonctionnaire dont Saint Grégoire blâme les sévices contre l'évêque Januarius de Malaga et l'évêque Stephanus (d'Elvire?). En effet, Comentiolus commande en 600 l'armée de Thrace. Or le Pape écrit en août 603, le croyant encore en Espagne.

La lenteur des communications entre l'Espagne et l'Italie pourrait fournir un des éléments de solution : c'est ainsi que le pontife a attendu jusqu'en 599 pour offrir ses félicitations au roi Récarède, converti en 587⁵⁵. Il l'a fait par un prêtre envoyé à Malaga. Celui-ci a pu rapporter à Rome la nouvelle de la persécution des évêques par Comitiolus? Du reste, en août 603, Grégoire a entendu parler de la mort de Comentiolus. Or, il vient seulement d'apprendre la révolution byzantine de novembre 602. Lui aurait-on annoncé que le patrice fut exécuté en même temps que l'Empereur⁵⁶.

La fin de carrière de Comentiolus est assez agitée. Si l'on peut admettre son séjour dans la péninsule de 589 à 599 et situer à cette époque les mauvais traitements infligés aux évêques Januarius et Stéphanus, on le voit réapparaître sur le front du Danube au début du VII^e siècle. Après la révolte de Phocas, il reçoit de l'empereur la charge de défendre les murs de Byzance. Maurice savait qu'il pouvait compter sur sa

55. Greg. Reg. IX, p. 227, 228. Ew. Ha. II, p. 220-225.

56. Greg. Reg. XIII 47, JE 1912 août 603 Ew. Ha, p. 412.

loyauté, mais son impopularité parmi les soldats ne pouvait lui permettre d'apaiser la sédition⁵⁷.

Si nous récapitulons les différentes données de ce délicat problème de prosopographie, trois solutions restent possibles :

1^o On peut imaginer trois personnages distincts :

a) Un Patrice Comentiolus, magister militum, commandant en Thrace (583-587) et en Orient (588...), de nouveau en Thrace de 600 à 601 et mourant en 602.

b) Un Patrice Comentiolus, magister militum, commandant à Carthagène de 589 à 590.

c) Un gloriosus Comitiolus, qui aurait déposé, avant 603, Januarius, évêque de Malaga.

2^o On peut aussi réduire cette trinité au binôme Comentiolus Comentiolus :

Le patrice Comentiolus, dont les sources orientales ne parlent plus entre la 8^e et la 18^e année de l'empereur Maurice, a pu alors être envoyé en Espagne.

Après son départ de la péninsule, un gloriosus Comitiolus aurait sévi contre l'évêque Januarius de Malaga.

3^o Enfin, il n'est pas impossible de supposer qu'un seul et même Comentiolus, après ses campagnes de Thrace et de Perse, ait réparé les murailles de Carthagène, refoulé les « barbari hostes » vers 589-590, et déposé l'évêque de Malaga vers 595-599. Son attitude brouillonne vis-à-vis de ses soldats d'Orient et de Choroës II autorise à lui soupçonner des procédés brutaux. Le Pape a pu mal orthographier son nom de Comentiolus et, à cause des difficultés de communication, lui répliquer seulement en août 603.

Les obstacles qui s'opposent à l'identification de Comentiolus d'Orient et Comentiolus d'Espagne ne nous semblent pas plus insurmontables que ceux qui s'opposent à l'identification de Comentiolus de Carthagène et de Comitiolus de Malaga.

Au terme de cette brève étude sur Comentiolus, un rapprochement s'impose : Théophylacte Simocatta et Théophane vantent souvent la bravoure d'Héraclius, le père du futur empereur contre les armées d'Flormisdas et de Chosroës II. Sou-

57. THÉOPH. SIMOC., VIII, 8, 7 : de Boor, p. 298. Théophane A.M. 6094. de Boor, p. 287.

dain nous le trouvons en Afrique, déchaînant le soulèvement qui emportera Phocas. Pourquoi Comentiolus n'aurait-il pas été distrait, quelques mois ou quelques années, de la frontière perse ou avare et envoyé en Espagne, où justement la révolte d'Herménégild puis sa succession avait ouvert de grands horizons. Mais, Récarède s'étant converti et la situation se stabilisant dans la péninsule en faveur de la monarchie wisigothique, l'empereur, à court de personnel, aurait rappelé d'Espagne le vaillant patrice et l'aurait de nouveau placé à la tête des troupes du Danube. En tout cas, la carrière connue de Comentiolus prouve que Maurice savait l'apprécier. En 601 il le défend contre ses soldats révoltés et le nomme à nouveau commandant en chef malgré les récriminations de l'ambassade où figura le centurion Phocas. En novembre 602, il lui confia *in extremis* la défense de la capitale contre la révolution montante. Sous les coups du tyran, Comentiolus mourra en même temps que son maître.

Tous ces faits indiquent que Maurice comptait sur la fidélité et le génie, hélas à éclipses, de Comentiolus. Il n'est donc pas improbable qu'il ait songé à lui pour une mission extraordinaire en Espagne comme il se privera plus tard des services d'Héraclius, si célèbre en Orient, pour le nommer exarque de Carthage⁵⁸.

CESAIRE

Le Patrice CAESARIUS⁵⁹ qui, sous Héraclius, commandait contre Sisebut l'armée byzantine, pouvait avoir joué en Espagne un rôle important déjà sous Phocas et Maurice. Henri Gelzer⁶⁰ s'est demandé si le Patrice Césaire qui, vers 615⁶¹,

58. NICÉPHORE, *Historia* : de Boor, Leipzig (1880), p. 3-4; TH. SIM. III 1, 1 : de Boor, p. 109; III 6, 2 : de Boor, p. 120; Angelo PERNICE, *L'imperatore Eraclio*, Florence (1905), p. 25; Ch. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, Paris (1896), p. 517.

59. Et non Asarius, comme l'appelle Altamira, *Cambridge Medieval Hist.* II, p. 173.

60. H. GELZER, *Georgii Cyprii descriptio*, p. XLII.

61. D'après la datation de Gundlach, M.G.H., ep. Mer. et Kar. IX, ép. Wis., p. 663.

correspond avec le roi Sisebut⁶², n'est pas un Gouverneur de l'Afrique byzantine. Pernice, également, verrait volontiers en lui un exarque de Carthage, successeur du vieil Héraclius⁶³. Charles Diehl l'inscrit dans la liste des exarques d'Afrique⁶⁴, entre Héraclius (père de l'empereur) qui meurt vers 611 à Carthage et Nicétas⁶⁵, qui gouverna certainement l'Afrique entre 619 et 629. Deux arguments lui semblent appuyer cette opinion :

1° Il est assurément singulier de trouver un patrice à la tête des faibles possessions que les Byzantins gardaient en Espagne.

2° D'ailleurs, depuis la fin du VI^e siècle, ces possessions étaient administrativement rattachées à l'exarchat d'Afrique.

Le premier argument perd de son poids si l'on se rappelle que ce n'est pas un mais deux patrices qui, au témoignage d'Isidore de Séville⁶⁶, se trouvaient en Espagne.

Le deuxième argument demande à être examiné de plus près. Nous l'étudierons dans un chapitre suivant. Dès maintenant, nous indiquons que le témoignage de Georges de Chypre, sur lequel il repose, nous semble assez fragile. L'interprétation de Gelzer paraît dépassée par celle d'Honigmann.

Prudemment, Charles Diehl conclut : « Pourtant, rien dans la correspondance échangée entre Césarius et le Roi (Sisebut) ne fournit une preuve décisive. »

Nous réservons donc notre jugement.

Césarius était ou l'exarque de Carthage, ou simplement, comme Comentiolus, le « magister militum Spaniae ».

Mais, dans ce cas, il ne semble pas qu'il ait été dépendant

62. Cf. *Etudes byzantines* 1944 II p. 70; dom H. LECLERCQ, *L'Espagne Chrétienne* (1906).

63. PERNICE, *L'Imperatore Eracio*, Florence 1907, p. 187, note 2. Il renvoie à Diehl, *L'Afrique Byzantine*, p. 325. C'est page 625 qu'il faut lire. Il y est du reste question des exarques d'Afrique sous Heraclius, mais non de Césarius.

64. CHARLES DIEHL, *L'Afrique byzantine*, p. 597-599.

65. COMBEFIS, *Bibl. Graec. Patr. Auct. Nov. I*, p. 344; cf. LÉONCE DE NEAPOLIS, *Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen*, éd. Gelzer, Fribourg-en-Br. et Leipzig (1893), p. 130-131.

66. ISIDORE DE SÉVILLE, *Historia Gothorum* : *Chronica Minora Saec IV-VII* M.G.H. Auct. Ant. XI, vol. II, éd. Mommsen, p. 292.

de l'exarque de Carthage. Pour ces négociations de paix, il n'y a pas d'intermédiaire entre lui et l'empereur.

Il était réellement patrice comme ses lettres et celles de Sisebut en témoignent. Après lui, les deux généraux byzantins, dont l'un fut vaincu et l'autre gagné par Swinthila, sont nommés patrices également.

Certains auteurs ont prétendu que, pour augmenter le prix de leurs victoires, les Wisigoths les ont généreusement décorés de ce titre. Cette dignité n'a pourtant rien d'in vraisemblable, quoique des témoignages postérieurs les appellent simplement *praefecti*.

En 621-624, au plus fort de la guerre contre Chosroès II, il ne devait pas y avoir, dans la péninsule, une armée byzantine considérable, mais il pouvait y rester des généraux de valeur. On conçoit aussi que l'exarque de Carthage, pour défendre l'Espagne, bastion de l'Afrique, ait détaché ses dernières troupes sous le commandement de ses meilleurs chefs.

LE COMTE JULIEN

L'identité et le rôle du comte Julien sont difficiles à établir. S'appelait-il Julianus, Olian ou Oulban? Etait-il Wisigoth ou Berbère, de la tribu de Gomara⁶⁷.

Dozy⁶⁸ a trouvé de subtils arguments pour supposer que Julien était byzantin. Charles Diehl⁶⁹ accepte cette ingénieuse conjecture : « En fait, ce personnage fut le dernier représentant

67. A. GONZALES PALENCA, *Hist. de la Espana* (Collection Labor), p. 9; BALES-TEROS Y BERETTA, *Geschichte Spaniens*, p. 42.

IBN KOTAYBA, publié dans GAYANGOS, *History of the Mahomedian dynasties in Spain*, tome I, app. E., p. LXXI.

PAQUIS, *Histoire d'Espanne*, p. 141; E. SAAVEDRA, *Estudio sobre la invasion de los Arabes en Espana*, Madrid 1892.

Louis BERTRAND, *Histoire d'Espanne*.

Z. GARCIA VILLADA, *Historia eclesiastica de Espana*, Madrid 1936, tome III, p. 22. Dom LECLERCQ, *L'Afrique chrétienne* (1904), tome II, p. 314.

JUAN MENENDEZ PIDAL, *Legendas del ultimo rey godo*: Revista de Archivos Bibliotecas y museos, t. XII à XV, 1905-1906.

Francisco CODERA, *El Llanad conde D. Julian*, Revista de Aragon (1902), tome III, p. 205-210, 313-316, 398-401, 504-509.

68. Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espanne*, I, p. 50; *Histoire des Musulmans d'Espanne*, éd. revue par Lévi-Provençal, I, p. 270.

69. CH. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, p. 589.

tant en Afrique de l'autorité du basileus et il prolongea de dix ans en Occident la durée de la domination grecque. »

Marçais pense de même⁷⁰ : « Le comte Julien gouvernait Ceuta au nom de l'empereur de Constantinople, mais entretenait des rapports amicaux avec le roi Wisigoth de Tolède. »

Chassé de Tanger par Moussa Ben Noçair, il se serait réfugié à Ceuta avec le vain titre d'exarque et il aurait exercé une autorité purement nominale.

En 698 seulement, Carthage avait succombé malgré la puissante flotte byzantine du patrice Jean. Est-il téméraire de penser que l'empereur ait encore conservé dix ans plus tard la citadelle de Septem dont Julien était comte?

Cette place forte, réparée par Justinien, avait été assiégée par les Wisigoths. Mais rien ne prouve qu'ils s'en soient emparés.

Pressé par les Musulmans, ne pouvant espérer que des secours précaires de Constantinople, Julien se serait retourné vers le roi de Tolède.

Aux yeux d'Ibn Adhari et des autres chroniqueurs musulmans, Ceuta, il est vrai, passait pour un fief des Wisigoths, mais ne peut-on pas supposer que Julien se soit déclaré le vassal de Witiza, afin d'obtenir sa protection contre Moussa? Secouru par Witiza contre les musulmans, il n'aurait pas craint de solliciter leur intervention en faveur des fils de son protecteur, mort en 709 ou 710.

Une ligue byzantino-arabe se serait formée contre le duc de Bétique Rodéric ou Rodrigue qui venait d'être élu roi par l'Assemblée des Nobles et des Evêques.

Les partisans d'Achila, fils de Witiza, sous la conduite de l'évêque Opas, s'unissent aux Juifs et aux byzantins pour appeler à leur aide les Arabes d'au delà du détroit.

Ainsi, Byzance qui, en 554, était intervenue au nom du catholicisme contre les Wisigoths ariens, aurait appuyé de sa diplomatie tortueuse et de ses dernières troupes les soldats de ces prestigieux Omayades qui allaient, six ans plus tard, mettre à nouveau le siège devant Constantinople.

Paul GOUBERT.

70. DIEHL et MARÇAIS, *Le monde oriental de 395 à 1081*, p. 337.

AU SEUIL DE LA II^e CROISADE

Deuxlettresde Manuel Comnène au pape

Les historiens modernes des Croisades ont trop peu remarqué deux lettres de Manūel I^{er} Comnène au pape, qui ont trait à ces grandes expéditions¹. Toutes deux sont conservées, l'une, dans son original même écrit en lettres d'or, accompagné d'une traduction latine officielle², l'autre en traduction latine dont la pièce originale n'a pas été retrouvée.

Le premier de ces documents a été publié d'abord par Amaduzzi³, puis comme inédit par Brial dans le Recueil des Historiens des Gaules⁴, comme inédit encore par Theiner et Miklosich⁵, comme inédit également dans les *Analecta novissima* de Pitra⁶, comme inédit une dernière fois par l'érudit grec Spiridon Lampros⁷. Amaduzzi, Theiner et Miklosich, Lampros l'ont édité d'après l'original; Brial, d'après une copie faite sur

1. Le plus récent d'entre eux, R. GROUSSET, *Histoire des Croisades*, Paris, 3 volumes, ne les signale pas. Chalandon non plus.

2. On trouvera la description de cet original dans A. THEINER et Fr. MIKLOSICH, *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum latinae et graecae. Vindobonae*, 1872, introd. p. 5; dans Sp. LAMPROS, *Neos hellenomnenion*, t. XI, p. 112, note; dans Fr. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmische Reiches von 565-1453*, 2. Teil : *Regesten von 1025-1204*, sub num. 1348; IDEM, *Fac-similes byzantinischen Urkunden*, München, 1931, n° 5.

3. J.-Ch. AMADUTIUS, *Epistolae tres graeco-latinae* dans : *Demetrii Pepani domestici Chii opera quae reperiuntur*, t. II, Romae, 1781, p. 385-388. Facsimilé de la première ligne du grec et du latin et du ménologe.

4. *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XV, Paris, 1808, p. 440-441.

5. A. THEINER et Fr. MIKLOSICH, *op. cit.*, p. 6-7. Edition accompagnée d'un facsimilé en couleur du début du texte.

6. *Analecta novissima; Spicilegii Solesmensis altera continuatio*, t. I. Typis Tusculanis, 1885, p. 485.

7. Sp. LAMPROS, *op. cit.*, p. 112-114, avec photographie du début du texte grec.

l'original par La Porte du Theil⁸; Pitra, d'après un manuscrit du Vatican⁹.

En voici l'analyse :

Le basileus accuse réception de la lettre pontificale apportée par les ambassadeurs du roi de France, où le pape lui annonce que ce souverain va se mettre en campagne pour venger les saintes Eglises et réparer le désastre d'Edesse. Il se réjouit de cette entreprise pour l'utilité des chrétiens et la ruine des impies. Il est prêt à faciliter le passage de l'armée et à lui fournir des vivres. Mais il réclame en retour l'hommage des croisés comme cela s'est fait au temps de son grand-père (Alexis I^{er} Comnène); il veut que le pape s'emploie à faire exécuter cette demande. Il exprime ensuite son étonnement que le pape jusqu'à présent ne lui ait point envoyé d'ambassadeurs et qu'il ne lui ait point écrit au sujet des prospérités dont il jouit par la faveur divine, car il a grande affection pour lui à cause de l'ornement de ses vertus. Il lui demande enfin sa bénédiction (ou sa prière : *euchê*). Lieu et date d'émission : Constantinople (indiquée par la périphrase : Ville gardée de Dieu), mois d'août, neuvième indiction.

L'adresse de la lettre porte simplement : *Au très-saint pape*, sans nom, comme du reste aussi les lettres, pareillement conservées, du précédent empereur Jean II Comnène à Calixte II et Honorius II¹⁰. Brial, ainsi que Theiner et Miklosich, ont identifié, sans l'ombre d'une hésitation, le destinataire de ce document avec le pape Eugène III. C'est évidemment à cause de la perte d'Edesse, survenue de fait sous ce pontificat, en 1145. Une neuvième indiction tombe précisément en 1145-1146. Le mois d'août 1146 est donc, pour ces éditeurs, la vraie date de cette lettre de Manuel. Par contre, le premier éditeur, et le dernier aussi, et entre les deux, Pitra, voient dans le destinataire du document Alexandre III, et, des deux indictions neu-

8. Recueil des Hist. des G..., p. 440, en note.

9. Analecta novissima, I, 486, en note : « Exstat in Vat. 9113, graece, fol. 287, 295, 298; latine fol. 286, 296, 299. »

10. Publié également par Amaduzzi, Theiner et Miklosich, Pitra, Lampros, dans leurs ouvrages cités plus haut. Amaduzzi et Pitra croient la première adressée également à Honorius II, le premier, par fausse lecture de l'indiction, p. 370 et 379, cf. 325-326, le second par erreur chronologique sur le pontificat de ce pape.

vièmes qui se rencontrent sous ce long pontificat, choisissent la seconde et fixent en conséquence la lettre en question en août 1176. Comment sont-ils arrivés à une telle identification du destinataire? Amaduzzi ne s'en explique point¹¹. Pitra, qui paraît bien n'avoir pas connu l'original, a dû suivre l'indication de son manuscrit¹². Quant à Lampros, il s'en est tenu à la note qu'il a trouvée apposée au dos (*opisthen*) du protocole¹³. Fr. Dölger a-t-il bien compris cette indication de Lampros quand il écrit dans ses *Kaiserregesten*¹⁴: « er werde « unten » den nachweis führen, das die urkunde nicht 1146, sondern 1176 anzusetzen sei; ein solche stelle ist aber in dem aufsatze nicht zu finden » ? Ce malentendu lui a évité un embarras et lui a permis de maintenir sans hésitation la date de 1146.

En 1924, dans la collection de Berlin *Historische Studien* paraissait un ouvrage de W. Ohnsorge : *Die Legationen Alexanders III im ersten Jahrzehnt seines Pontificats 1159-1169*¹⁵. Dans une note, il rappelle notre document d'après l'édition des *Analecta novissima* de Pitra, la seule qu'il connaît alors, semble-t-il, et il enregistre sans défiance la date et l'identification du destinataire qu'elle lui indique¹⁶. Il tient même ces données pour si assurées qu'il s'en autorise pour déclarer d'après un passage qu'il entend mal¹⁷, que le pape n'avait plus envoyé d'ambassade à la cour de Byzance depuis 1169, date de la dernière ambassade par lui constatée, jusqu'à 1176, date assignée au présent document. Depuis, comme nous verrons plus loin, il a bien réparé cette erreur et indiqué la juste date et le vrai destinataire. Cependant, pas plus que Dölger il ne résout la difficulté que pose la note ou les notes inscrites au

11. Amaduzzi, t. II, p. 327.

12. *Analecta novissima*, t. I, p. 406, note 3 : « In apographo notatur a. 1176, Alex. a. 18, Manuelis a. 34 qui eodem anno obiit ». La date indiquée ici pour la mort de Manuel est fausse, puisqu'il est mort en 1180.

13. *Neos hellenomnēmon*, XI, p. 98, note 1.

14. DÖLGER, *Regesten...*, n° 1438.

15. *Historische Studien*, 175, Berlin, 1928.

16. P. 87, n. 87.

17. Ce passage est celui-ci (je suis réduit à citer le texte latin, du reste officiel) : *Imperium vero meum valde mirabatur, quoniam nunc usque (mechri tou nun) non misit apocrisiarios ad ipsum tua Sanctitas*. Il signifie que le pape n'a pas encore envoyé d'ambassadeurs, mais non pas qu'il a cessé d'en envoyer.

dos du protocole. Elle est bien mince, elle s'évanouit quand on montre les éléments de la solution : encore convient-il de le faire. Voici. Les indications auxquelles Lampros a donné sa confiance ne sont d'aucune autorité, car elles sont loin d'être contemporaines du document. Leur écriture, en effet, est de beaucoup postérieure. En outre, au-dessous du nom d'Alexandre III se lit sous rature celui d'Honorius III¹⁸, choix malheureux, qui montre que la tradition s'était perdue du vrai destinataire, puisque ce pape n'est point contemporain de Manuel et ne régna qu'au siècle suivant. L'insertion à sa place du nom d'Alexandre III ne souffre pas d'un semblable anachronisme¹⁹, mais, plus tardive que celle d'Honorius III, elle ne serait recevable que si elle trouvait des points d'appui dans le document lui-même ; or, celui-ci lui oppose justement des données contraires, une, qui est la mention de la prise récente d'Edesse, une autre, qui est l'étonnement de Manuel de n'avoir pas encore reçu d'ambassade pontificale, alors que, au mois d'août de la première indiction IX (date de la lettre impériale) qui tombe sous Alexandre III, c'est-à-dire en août 1161, l'ambassade envoyée à Byzance au début de son pontificat en 1160 a sûrement atteint le basileus avant la fin de cette même année²⁰. Ainsi dissipé le léger nuage de doute qui voltigeait encore, tiendra-t-on pour évident que la lettre de Manuel Comnène au pape datée d'août neuvième indiction est adressée au pape Eugène III et fut envoyée en août 1146.

La seconde lettre conservée de Manuel Comnène au pape (rappelons qu'elle ne l'est qu'en latin) a été publiée pour la première fois par Baronius en 1607, au tome XII de ses Annales ecclésiastiques²¹. Elle y porte l'en-tête suivant : *Ad Alexandrum tertium Emmanuel imperator*. On y lit cette date d'envoi : *Missa mense martii, Indictione decima tertia, custo-*

18. Cela se voit bien sur le fac-similé de Dölger. *Facsimiles*, pl. IV, n° 6. Cf. LAMPROS, *loc. cit.*, p. 112-113, note. Ce semble être la même main qui a corrigé Honorius III par Alex. III.

19. Le pontificat d'Alexandre III s'étend en effet sur la majeure partie du règne de Manuel Comnène. Par ailleurs, il existe d'autres témoignages de rapports entre ces deux souverains.

20. W. OHNSORGE, *Die Legationen Alexanders III*, p. 70.

21. *Ad annum 1080*.

dita civitate, libellé qui suppose une altération du texte; il manque en effet les mots *ab a Deo* (*custodita*).

Voici une brève analyse du document :

L'empereur rappelle qu'à l'annonce faite par le pape de l'expédition prochaine du roi de France avec ses nobles contre les ennemis de Dieu, il en a ressenti une grande joie, comme il l'a écrit précédemment à Sa Sainteté. Il est prêt à les aider pour la traversée de l'empire. Mais ils devront, puisque le nécessaire leur sera fourni, faire serment de ne point causer de dommage dans tout le territoire de l'empire. Ils devront aussi restituer à l'empire toutes les villes qu'ils prendront aux Turcs et qui lui appartenaient précédemment d'après une liste qu'ont emportée les apocrisiaires. Il demande au pape d'écrire au roi et à ses compagnons pour qu'ils en fassent la promesse avec serment en présence des apocrisiaires. Il lui demande aussi d'envoyer un cardinal qui accompagne l'expédition et réprime les excès qui pourraient se produire. Il s'étonne enfin de n'avoir pas encore reçu d'ambassade de la part du pape, ni de lettre qui l'informe des prospérités que Dieu lui accorde. Ces sortes de communications sont dans les convenances. Si Sa Sainteté veut quelque chose de plus pour une plus grande union, il y est disposé pour le bien des provinces chrétiennes. Il recommande son apocrisiaire (le nom manque). Suit la date avec le lieu d'envoi et, pour finir, la signature impériale avec titres et qualités.

Le destinataire est désigné dans la suscription ci-dessus et Baronius identifie l'indiction 13 avec l'année 1180. Ces données ont passé dans les réimpressions d'Amaduzzi^{21 bis} et de Brial²² et chez les historiens. Notons toutefois une divergence chez Fleury, qui semble avoir fait un effort personnel de recherche. Sans sortir du pontificat d'Alexandre III, ce que lui interdisait la suscription, il place la lettre dans la première des indic-

^{21 bis}. Amaduzzi, t. II, 398-399.

²². Recueil des historiens des Gaules, t. XV, p. 474-475 (la date est marquée 1181, sans doute par faute d'impression, car Manuel mourut en 1180; dans la réimpression, par L. Delisle (1878), la faute a été corrigée, c'est-à-dire la date de Baronius rétablie).

tions treizièmes de ce pontificat, savoir en l'an 1165²³. Il ne connaissait pas, il ne pouvait connaître la lettre de Manuel au pape datée d'août de la neuvième induction, qui était encore inédite, et qui eût pu le mettre sur la bonne voie^{23bis}.

Baronius a tenu à nous informer de l'origine de son document. Il fait partie, nous dit-il, d'une collection d'anciens diplômes rassemblée sur l'ordre de Benoît XII et qui est entre ses mains²⁴. Une telle déclaration ne pouvait qu'influencer les lecteurs touchant la date et le destinataire. En fait, elle les égarait, comme on va s'en rendre compte.

On n'aura pas été sans remarquer les points de contact entre cette lettre publiée par Baronius et la précédente lettre publiée par Amaduzzi, Brial, etc. Le sujet général, la suite des développements, les situations évoquées se ressemblent fort. Dölger a remarqué ces similitudes, mais sans aller jusqu'à la conclusion qu'elles appellent²⁵. Le rapport en effet est tel entre ces deux documents qu'ils doivent appartenir aux mêmes conjonctures et se suivre de près, d'autant que le second mentionne un trait qui désigne la première comme antérieure de peu²⁶. Cette connexion, W. Ohnsorge, dans un article paru en 1931, l'a clairement conçue et nettement formulée²⁷. Du même coup, il a, corrigeant son erreur sur la première lettre de Manuel, reconnu à ce document son véritable destinataire, Eugène III, et sa juste date, août 1146; et d'autre part, il n'a point hésité, pour la seconde lettre, à rejeter les données fournies par l'édition de Baronius, qui paraissaient intangibles, et à lui assigner un autre destinataire, à savoir, le même que celui de la première lettre, Eugène III, fixant en même temps

23. « Comme le pape était près de retourner [de France] à Rome, Manuel lui écrivit en ces termes : « Vous m'avez écrit que le roi de France doit aller, avec d'autres seigneurs, au secours de la Terre-Sainte... » La lettre est datée du mois de mars, induction treizième, qui est l'an mil cent soixante-cinq. » FLEURY, *Histoire ecclésiastique*, I. LXII, § 53, Paris, 1840, t. IV, p. 680-681.

23 bis. La première édition de l'*Hist. eccl.* de Fleury est de 1691-1738.

24. *Exstat hujusmodi Manuclis epistola in collectione antiquorum diplomatum facta per Benedictum PP. XII quam apud nos habemus*, Ad. a. 1180, n. XXI.

25. DÖLGER, *Regesten*, n. 1533.

26. *Cum didicisset imperium meum per missam ad me epistolam sanctitatis vestrac, quia... valde hoc gratum habui, sicut antea scripsi tuae sanctitati*. Ed. de Baronius, ad a. 1180, n. XXII.

27. Werner OHNSORGE. *Ein Beitrag zur Geschichte Manuels I. von Byzan*, dans *Festschrift Albert Brackmann*, Weimar 1931, p. 371-393.

une autre date, mars 1147. C'est que cette date est la seule possible. Puisque, en effet, le document traite d'une croisade imminente, et qu'il fait suite à la lettre d'août 1146 qui a pour objet la deuxième croisade en préparation, il ne peut avoir en vue, lui aussi, que cette même croisade; et comme le départ de celle-ci eut lieu en juin 1147, il est nécessaire que le mois de mars d'où il est daté (élément chronologique indiscutable) soit le mars 1147. W. Ohnsorge appuie cela par la comparaison avec les autres documents diplomatiques relatifs à cette croisade, connus dans leur texte ou par l'analyse des chroniqueurs. Cette conclusion peut être tenue pour assurée, malgré la suscription et malgré le chiffre de l'indiction²⁸. Dans leur conflit avec le contenu du document, c'est ce dernier sans nul doute qui doit l'emporter²⁹. Cela s'imposera d'autant plus ici que suscription et induction se présentent en des conditions vraiment déficientes. La suscription offre un libellé qui ne peut certainement pas être original. Ce n'était pas en effet l'usage au temps des Comnènes, que les lettres impériales au Saint-Siège contiennent la désignation nominale du Pontife³⁰; les deux lettres de Jean II Comnène ne l'ont pas, et la lettre de Manuel à Eugène III (août 1146) non plus. Et à supposer même que notre document ait innové, on trouvera du moins étrange la forme du nom de l'empereur : *Emmanuel* au lieu de *Manuel*, alors que la signature porte la forme normale³¹. La suscription est donc certainement tardive, et par suite, la désignation d'Alexandre III comme destinataire peut, et, vu les exigences du texte, doit être écartée³². Quant au chiffre

28. L'indiction 13 la plus proche est 1150, date postérieure à la croisade.

29. Cela s'entend évidemment dans les cas où aucun doute n'affecte l'authenticité du document.

30. Le nom du pape se trouve plus tard dans les lettres impériales. Le premier exemple connu est celui de la lettre d'Isaac l'Ange à Célestin III. Voir V. LAURENT, *Rome et Byzance sous le pontificat de Célestin III*, dans *Echos d'Orient*, t. XXXIX (1940), p. 28, n. I.

31. Ces anomalies n'ont pas été relevées par W. Ohnsorge : Brial avait remarqué la forme insolite de la suscription, mais en a simplement conclu qu'elle était écourtée. *Recueil des Hist.*, XV, 974, note a.

32. Parmi ces exigences du texte, se trouve le passage où Manuel, tout comme dans sa première lettre, s'étonne de n'avoir pas encore reçu d'ambassade du pontife. Or, nous avons vu qu'Alexandre III, dès la première année de son règne, a envoyé des ambassadeurs au basileus : voir plus haut, p. 146. Cette raison d'écartier Alexandre III n'est pas indiquée par W. Ohnsorge. C'est celle qui nous est apparue la première à la lecture du document ; elle est à l'origine de la présente étude.

de l'indiction, nous avons vu qu'il se trouve dans un passage altéré : il n'y a donc pas lieu d'en tenir compte.

Mais nous devons à W. Ohnsorge quelque chose de plus. Il nous a donné dans son étude un exposé sur la pièce originale et sur la traduction manuscrite du document, et, surtout, publié de cette dernière une édition critique³³.

De l'original grec, il n'a point été trouvé de signalement. Il a dû être assez tôt séparé de la traduction latine officielle qui l'accompagnait sur le même rotulus : la chose se fit en tout cas avant 1339. A cette date, en effet, est signalée la présence de l'original de cette traduction, isolé du texte grec qui, primitivement, le précédait. Il se trouvait dans un lot de rotuli contenant les documents rapportés dans les Regesten de Dölger sous les nn. 1348³⁴, 1302, 1303 (ces trois en grec et en latin), 1520 (?)³⁵, 1533 (ces deux en latin seulement), lot qu'à la date du 25 mars 1335, Jean de Amelio fit rassembler avec d'autres pièces à Montefalco, sur l'ordre de Benoît XII, pour être envoyés à Avignon³⁶. (Notre document est le n. 1533 de Dölger.) Il est encore signalé sous la rubrique *Constantinople*, dans un inventaire de documents grecs dressé à Avignon sous Urbain V par le camérier Arnold d'Auch³⁷. Les originaux (grec et latin) des nn. 1348, 1302, 1303 se trouvent actuellement dans les Archives du Château de Saint-Ange, mais ceux des nn. 1520 (?) et 1533 (le nôtre) n'ont plus été retrouvés et doivent être considérés comme perdus³⁸.

Le plus ancien état qui subsiste du texte de notre document se lit dans le tome III du *Liber Privilegiorum* composé sous Sixte IV (1471-1484) par Urbain Fieschi et conservé aux Archives du Vatican³⁹. De là dérive la copie du manuscrit B.12

33. W. OHNSORGE, *Ein Beitrag...*, p. 391-393.

34. Ce n. 1348 est la première lettre de Manuel, dont il a été question ci-dessus.

35. Il s'agit d'un document non retrouvé dont W. Ohnsorge dit qu'il pourrait être identifié avec le n. 1520 de Dölger. C'est pourquoi nous le désignons pour plus de commodité par l'indice : 1520 (?).

36. W. OHNSORGE, *Ein Beitrag...*, p. 372-373.

37. *Ibid.*, p. 376. L'ordre d'Urbain V est du 27 juin 1366, cf. H. OTTO, *Das Avignoneser Inventar des päpstlichen Archivs vom Jahre 1366...* dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, II (1886), p. 135.

38. W. OHNSORGE, *Ein Beitrag...*, p. 374.

39. Archivio Vaticano Arch. Segr. Arm. XXV, t. 5, fol. 190 v (204 v) — 191 (205).

de la Vallicellane (xv^e siècle). De cette dernière provient la copie de Baronius dans le XII^e volume manuscrit de ses Annales ecclésiastiques. Ce texte a été surchargé de ratures et d'additions avant d'être livré à l'impression. Il a encore subi des changements au cours de l'impression même pour aboutir enfin au texte imprimé du XII^e volume des Annales qui parut en 1607 et qui fut reproduit dans les éditions subséquentes. Telle est la filière établie par W. Ohnsorge⁴⁰. Elle apparaît clairement dans l'apparat critique de la nouvelle édition qu'il donne du document⁴¹.

La conclusion très nette qui ressort de tout cela, c'est que Baronius n'a pas connu l'original de la lettre qu'il cite, que la collection de diplômes d'où il l'a tirée et qu'il déclare avoir sous la main n'était pas une collection d'originaux, mais une collection de documents en copie. On devra chercher celle-ci dans ledit manuscrit B. 12 de la Vallicellane, lequel est précisément un vaste recueil de documents et diplômes officiels sous le titre : *Collectio antiquorum instrumentorum, diplomatum et litterarum Summorum Pontificum, Imperatorum, Regum, Cardinalium, Legalium et aliorum insignium monumentorum*, et qui, de plus, appartenait à Baronius lui-même, d'après cette note du ms. : *Dono data Caesari Cardinali Baronio, apostolicae sedis Bibliothecario, a Constantino Tolentino nobili Cremonensi et a Cardinale Baronio bibliothecae Vallicellanae relicta*⁴². Baronius pouvait donc dire que la lettre de Manuel se trouve dans une collection qu'il possédait. Il reste à expliquer la mention par Baronius du recueil de Benoit XII. Il faut pour cela que l'Annaliste l'ait vu dans le B. 12. Il faut que le dossier où est la lettre de Manuel soit, dans le manuscrit, présenté comme un recueil rassemblé sur l'ordre de ce pape. Alors se vérifiera complètement rien qu'au moyen du B. 12 l'allégation de Baronius : *Exstat hujusmodi Manuelis epistola in collectione antiquorum diplomatum facta per Benedictum PP XII quam apud nos habemus*⁴³.

40. W. OHNSORGE, p. 375.

41. *Id.*, p. 391-393.

42. DUDIK, *Iter Romanum*, t. I, Wien, 1855, p. 29.

43. Ad. ann. 1180, n. XXI.

La preuve directe, qui consisterait à citer le *Vall. B.12* à l'endroit où il s'occupe de notre document et montre son appartenance à un recueil de Benoît XII, ne peut pour le moment être fournie, par suite de l'arrêt des relations internationales. L'analyse très détaillée de ce manuscrit par Dudik, qui y consacre plus de vingt pages⁴⁴, passe malheureusement sous silence la partie qui nous intéresse et qui, sans doute, ne l'intéressait pas. Nous avons cependant une présomption très forte que voici. L'inventaire par Jean de Amelio du dossier rassemblé à Montefalco pour être transféré à Avignon portait sur quatre coffrets qui se trouvaient d'abord à Assise, où le camérier pontifical était allé les chercher⁴⁵. Notre document (n. 1533 de Dölger) se trouvait dans l'un d'eux avec les autres documents impériaux ci-dessus indiqués⁴⁶. Le *Vall. B.12* contient l'ordre de Benoît XII à Jean de Amelio de se rendre à Assise, d'y faire l'inventaire du trésor des Archives romaines y conservé et d'y choisir les pièces concernant l'Eglise romaine dont le pontife peut avoir besoin. Il contient aussi le procès-verbal de l'exécution de cet ordre⁴⁷. Comme notre document fait partie de ce lot assisien contenu dans le *Vall. B.12*, qui lui appartient, Baronius peut dire qu'il se trouve dans une collection rassemblée par Benoît XII, qu'il a sous la main, *quam apud nos habemus*. Il l'a en effet, mais en copie seulement, par l'intermédiaire de ce manuscrit.

Un autre indice que Baronius n'a pas connu l'original de la lettre qu'il publie et que le recueil de Benoît XII qu'il cite n'est aucunement le lot d'originaux rassemblé par Jean de Amelio sur l'ordre de ce pape (nn. de Dölger 1328, 1302, 1303, 1520 (?), 1533), c'est qu'il ignore totalement les autres pièces de ce dossier. Car, à n'en pas douter, s'il les eût connues, elles auraient pris place dans ses Annales⁴⁸. L'illustre historien

44. DUDIK, *op. cit.*, t. I, p. 29-52.

45. H. DENIFLE, *Die päpstlichen Registerbände des 13. Jahrhund. und das Inventar desselben vom Jahre 1339*, dans Archiv für Litteratur-und Kirchengeschichte, t. II, p. 95-98; H. OTTO, *Das Avignoneser Inventar...*, p. 134.

46. Les nn. des *Regesten* : 1303, 1304, 1348, 1520 (?).

47. DUDIK, *Iter Romanum*, t. II, p. 7-8.

48. On peut affirmer, même en l'absence du contrôle matériel, que ces pièces ignorées de Baronius sont absentes du cod. *Vall. B. 12*.

n'était pas homme à négliger des documents si importants pour l'histoire des Papes, dont il fait le cadre et l'ossature de ses Annales de l'Eglise.

Puisque Baronius n'a pas connu l'original latin de la lettre de Manuel, cela met à l'aise pour juger de son édition et pour rejeter les indications de destinataire et de date incompatibles avec les conclusions qui résultent de la teneur du document confrontée avec les données certaines de l'histoire.

Ces conclusions sont du reste corroborées par l'édition critique d'Ohnsorge. Celle-ci nous apprend que tant la suscription (où se lit le nom du destinataire) que le chiffre de l'indiction sont absents des manuscrits, même de celui des Annales. Ils ne se lisent que dans l'imprimé. Ce n'est pas que la désignation d'Alexandre III comme destinataire soit absente des manuscrits. Elle figure, non au début, mais à la fin du document, au beau milieu de la signature impériale dans le manuscrit-souche, en marge, et d'une autre main que celle du scribe. D'où il apparaît que ce n'est point une donnée primitive, mais une interprétation d'archiviste. Quant à l'indiction, le manuscrit-souche la formule ainsi : *indictione custodita custodita civitate*. Cette répétition d'un même mot donne droit de supposer que l'omission du chiffre est due à une distraction⁴⁹ du copiste. C'est à bon droit que W. Ohnsorge, se fondant sur les exigences historiques, supplée ainsi : [decima ab a Deo] *custodita civitate*. La dixième indiction correspond à 1146-1147 : la lettre est de mars 1147.

Un problème que W. Ohnsorge ne pose pas, mais que soulève Dölger, est le choix par Baronius de l'indiction XIII. Il ne peut croire qu'il soit sans motif. Et d'échafauder l'hypothèse suivante. Avant de livrer aux presses le tome XII des Annales, Baronius aura voulu combler cette lacune importante

49. Je ne sais pourquoi Fr. Dölger, *Byz. Zeitschr.*, 1931, p. 446, déclare que le chiffre de l'indiction ne figurait pas dans l'original latin, par la raison que l'empereur n'inscrivait le ménologe que dans l'original grec. Fort bien, mais cela n'empêche pas la traduction latine officielle de porter, en latin, cet élément chronologique quoique non de la main de l'empereur. Ainsi se lit-il dans le texte latin des documents originaux conservés, soit les deux de Jean Comnène, prédécesseur de Manuel (*Regesten*, nn. 1303, 1304), soit celui de Manuel lui-même (*Regest.*, n. 1348).

du quantième de l'indiction. Pour ce but, il aura éprouvé le besoin d'un point d'appui. Il aura alors consulté l'original de la traduction latine — on le suppose encore présent dans les archives. Il aura lu ce quantième, non point dans la traduction latine elle-même, car Dölger juge qu'elle ne le comportait pas, mais dans un reste du texte grec qui se trouvait au-dessus de la traduction, et qui serait demeuré avec elle à la division du rotulius. Là figurait le quantième de l'indiction, *dixième*, marquée dans le ménologe de la main de l'empereur. Ce quantième était indiqué par un *iota* accompagné du signe habituel qui donne à la lettre le caractère de nombre. Or, ce signe, sous la plume de Manuel Comnène, offrait l'aspect d'un crochet assez semblable à un *gamma* penché : c'est cette forme qu'il affecte dans le ménologe de l'original grec d'août 1146. *Iota* et *gamma* donnent le nombre 13. Et c'est ainsi que Baronius aura lu *treizième* induction là où il y avait induction *dixième*. M. Dölger ne méconnaît pas ce qu'a d'artificiel une telle combinaison, mais déclare ne pas voir d'autre moyen pour sortir de la difficulté⁵⁰.

A nos yeux, point n'est besoin d'une solution aussi ingénue et aussi désespérée. Les choses doivent s'expliquer beaucoup plus simplement. Et en effet, Baronius, avant d'insérer dans le document sa *treizième* induction, a déjà rédigé son volume XII des Annales, car ce n'est qu'au moment de l'impression qu'il s'avise de combler la lacune. Or, dans cette rédaction manuscrite, faite sans que Baronius ait connu le quantième de l'indiction, puisqu'il n'y figure pas, le document a déjà pris rang : il est situé dans l'année 1180 et mis en liaison avec d'autres pièces concernant une croisade projetée. Ce n'est donc pas le chiffre de l'indiction, qui ne figure que dans l'imprimé, qui a porté Baronius à situer le document dans l'année 1180, mais on peut bien dire au contraire que c'est le fait d'avoir déjà rangé le document sous l'année 1180 qui l'a porté, puisqu'il voulait combler la lacune, à marquer l'indiction correspondante à cette année, et qui était la *treizième*. De sorte que le vrai problème n'est pas le choix du

50. Fr. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.*, 1931, p. 447.

quantième de l'indiction, qui n'est qu'une conséquence, mais le choix de l'année 1180. Ce dernier s'explique assez bien. Baronius s'est trouvé devant une identification du destinataire de la lettre, savoir Alexandre III, que le manuscrit dont il dépend lui imposait. Il a donc dû chercher au temps de ce pape un projet de croisade avec lequel il put mettre en rapport la lettre de Manuel. Précisément, Alexandre III, vers la fin de son pontificat, lança un pressant appel à la croisade⁵¹. Cet appel est daté du 16 janvier 1181^{51bis}, mais Baronius le croit du 16 janvier 1180. De là à placer la lettre de Manuel datée de mars, en mars 1180, il n'y avait qu'un pas. On excuse le célèbre Annaliste de l'avoir franchi, car il ne connaissait pas la lettre d'août 1146 qui eût pu l'éclairer. Seul un examen approfondi du document lui aurait fait éviter l'erreur⁵². Brial, qui pouvait faire le rapprochement entre les deux lettres ne s'en est point avisé. Il rattache la seconde au pacte de Louis VII et de Henri II d'Angleterre, conclu en septembre 1177, pour prendre ensemble la croix et aller à Jérusalem^{52bis}.

Quelques remarques maintenant sur l'édition de W. Ohnsorge. Bien supérieure à celle de Baronius, à qui l'on peut reprocher d'avoir pris des libertés avec son modèle, elle offre pourtant certaines faiblesses, qu'il aurait sans doute évitées, s'il s'était astreint à traduire le texte.

J'ai noté une faute grave de ponctuation : p. 391, l. 10, il faut sans nul doute, après les mots *in transitu eorum*, un point et non une simple virgule. La pensée, en effet, est achevée. C'est celle-ci : Puisque les croisés seront fournis du ravitaillement nécessaire, ils devront s'abstenir de causer du dommage dans le territoire traversé, et devront en faire le serment. Une autre pensée succède, mais, pour la bien comprendre, il faut donner un rôle grammatical à *imperium meum* (*ibid.*, fin de la ligne) dans le passage : *quia et imperium meum*

51. BARONIUS, ad a. 1180, nn. XVI-XVIII.

51 bis. Jaffé, 14360.

52. En particulier, la mention d'une lettre antérieure du basileus, relative au même objet, qui peut difficilement trouver place entre le 19 janvier et la fin de mars, car la seconde lettre n'a dû être écrite qu'après attente d'une réponse à la première.

52 bis. Recueil des H. des G., t. XV, 974, note (a).

et transitus paratus est iis et meatus in occidenti et contra Turcos transitus in orientem, où *imperium meum* reste en l'air. En suppléant : *per* (*imperium meum*), tout devient limpide, et la pensée est celle-ci : Puisque c'est par ma royauté que les croisés obtiennent traversée en Occident et passage en Orient contre les Turcs, toutes les villes qu'ils prendront aux Turcs et qui appartenaient auparavant à l'empire devront être rendues à ma royauté et ils devront en faire le serment. La simple virgule après *in transitu eorum* empêche de distinguer ces deux pensées.

P. 392, l. 19-20 : *Non est enim inconveniens, ut nec imperium meum crebro discat de salutibus tuae sanctitatis nec tua sanctitas, quomodo a Deo adjuvatur imperium meum.* L'éditeur, au sujet de *nec* fait cette exclamation : (*griechische Negationsgebrauch!*). J'aurais aimé plus de précision et qu'on explique quelle pouvait être la forme grecque de cette phrase. Au surplus, on ne devrait pas oublier que la chancellerie impériale avait d'excellents traducteurs latins, et que par suite la particule négative en question devait se justifier dans la phrase latine. Il nous semble, à nous, qu'elle s'expliquerait fort bien, en grec et en latin, dans le tour interrogatif : *Non [ne] est enim inconveniens, ut nec imperium meum*, etc.; et cela cadre parfaitement avec ce qui précède où Manuel dit son étonnement que le pontife ne l'ait point informé des prospérités dont Dieu le comble⁵³. Il a déjà exprimé cet étonnement dans sa première lettre d'août 1146. Il le renouvelle ici. Et il sent le besoin d'expliquer cette instance : « N'est-ce pas hors de ce qui convient (autrement dit : est-il convenable) que ni ma royauté n'ait souvent des informations touchant vos prospérités, ni Votre Sainteté ne sache comment ma royauté est aidée par Dieu. » En d'autres termes : « Est-il convenable que nous soyons dans l'ignorance mutuelle des biens que Dieu nous accorde? »

53. L'absence de *ne* dans *non(ne)* ne doit pas surprendre. Elle s'explique facilement par l'identité de ces deux lettres avec leurs voisines antécédente et subséquente. Et d'ailleurs, on constate d'autres lacunes sous la plume du scribe. Sans compter (*per*) *imperium meum*, par nous signalé, il y a, indiquées par l'éditeur, p. 392, l. 9 : (*sicut*) *per scripturam suam*, et l. 17 : *per (litteram) de sospitatis*.

P. 391, l. 8 : après *permanere* il faut probablement suppléer *civitates* pour justifier à la fois le pluriel *debent* et la conjonction *et* : *sine vexatione debent permanere [civitates] et terra imperii mei.*

Après ces remarques sur l'édition, il peut être utile de comparer entre elles les deux lettres de Manuel au pape, et aussi de les mettre en rapport avec les autres données historiques sur la deuxième croisade.

La première lettre, d'août 1146, nous apprend que la lettre pontificale à laquelle elle répond a été apportée au basileus par les ambassadeurs du roi de France. Le pape appuyait la demande de celui-ci à Manuel Comnène de passer librement par le territoire byzantin en y étant aidés pour le ravitaillement. Il n'y a donc pas eu d'ambassade pontificale à la cour de Byzance, mais seulement une lettre. Vers la fin de sa réponse, Manuel en manifeste son étonnement. Pour un premier message, et un message de cette importance, le basileus avait en effet le droit de se plaindre d'une telle prise de contact. Si encore la lettre du pontife marquait quelque cordialité. Mais non, elle s'en tient au seul objet qui la motive. Pas un mot qui laisse voir quelque intérêt pour la personne auguste du souverain en s'enquérrant de sa santé et de ses succès. Le Byzantin est d'une politesse trop raffinée pour exprimer un reproche direct. Il dira donc simplement son étonnement que le pontife ne lui ait rien dit de ses propres prospérités, car il l'a en affection à cause de ses vertus, ce qui était une manière très fine de rappeler que le pape aurait dû, lui, s'informer de celles de son impérial correspondant. Nous ne savons si la curie romaine aura compris la leçon. En tout cas, elle ne s'est pas empressée de réparer ce manque d'égards. En mars 1147, le basileus n'avait encore reçu ni ambassade ni nouveau message. Il semble avoir été sensible à ce silence. Car dans sa seconde lettre, écrite alors, il redit son étonnement presque dans les mêmes termes et tient à préciser cette fois la leçon de convenance qu'il entend y attacher, en ajoutant : Convient-il que nous soyons dans l'ignorance mutuelle des biens dont Dieu nous comble ? Et tout aussitôt la leçon est adoucie par la proposition suivante : S'il faut quelque chose de plus pour une union plus grande entre nous, ma royauté est prête à accueillir ce qui sera proposé. Le basileus a peut-être pensé que la sépa-

ration religieuse était la raison du ton impersonnel de la lettre pontificale. C'est pourquoi il fait des avances, ou plutôt, offre qu'on lui fasse des avances qu'il recevra favorablement. Dans l'inconnue que représentait pour lui la traversée de l'empire par l'armée des croisés, il voulait intensément s'assurer l'appui du Saint-Siège et s'en aider tant pour la sécurité du territoire byzantin que pour la récupération des régions qui seraient reprises aux Turcs.

C'est pour ne pas manquer cet appui que, sans attendre la réponse du pape à sa première lettre, il lui en envoya une autre. De fait, il ne pouvait plus guère attendre. Depuis plus de six mois, rien n'était venu de la curie romaine. Entre temps, un événement considérable était intervenu, dont, certainement Manuel ne dut pas tarder à être informé. C'était la préparation d'une autre croisade en Allemagne, dont l'empereur germanique prenait lui-même la tête. Le basileus n'y fait aucune allusion dans sa seconde lettre au pape. C'est évidemment que le pape n'ayant traité avec lui que pour le roi de France, il n'avait pas à sortir de ce cadre diplomatique. Et s'il réussissait à obtenir les garanties demandées à ce souverain, il lui serait plus facile d'arriver au même résultat auprès du croisé allemand. Cette nouvelle croisade a dû être la raison déterminante pour Manuel d'écrire sa seconde lettre au pape pour le presser d'intervenir auprès du roi en vue des garanties demandées. S'avisa-t-il alors qu'il avait trop demandé dans sa première lettre ? Il le semble, si l'on en juge par la comparaison des documents, à cet égard fort instructive.

Dans sa lettre à Louis VII d'août 1146, Manuel s'abstient absolument de formuler aucune demande précise : il rappelle simplement, au sujet du passage de la première croisade sous Alexis I^{er} Comnène, que des accords aboutirent entre cet empereur et les croisés : *convenientiae inter ambos pervenerunt*, et il annonce l'envoi d'un ambassadeur spécial, accompagné de deux Frères du Temple retenus à Constantinople dans ce but, qui apportera au roi de France une lettre exposant le détail de ses exigences⁵⁴. Assurément, Manuel, appuyé sur les an-

54. Fr. DÖLGER, *Regesten*, n. 1349.

ciens accords qu'il évoque, voulait et espérait conquérir d'un seul coup ce que son grand-père avait eu beaucoup de peine et mis beaucoup de temps à obtenir. La chose qu'Alexis Comnène avait eu le plus de difficulté à arracher aux Croisés, c'était leur « hommage ». On conçoit que Manuel s'abstienne d'en parler dans sa lettre à Louis VII. Mais il y tient; et la réponse qu'il doit faire à la lettre du pape lui en offrant l'occasion, il essaiera par l'intermédiaire de celui-ci d'y amener le roi. C'est même la seule visée qu'il formule dans cette réponse en contre-partie des facilités de passage qu'il promet, comme étant sans doute le point le plus difficile et celui qui doit entraîner les autres.

Or, dans la seconde lettre, il n'est plus du tout question d'hommage. Le basileus aura-t-il pensé à la spéciale difficulté de l'obtenir du roi de France? Les seigneurs de la première Croisade ne comptaient que des vassaux, et point de souverain. Et qui sait si le retard de la réponse pontificale à sa lettre n'avait pas son explication soit dans le refus du roi, soit dans l'hésitation du pape à transmettre une demande jugée excessive? Entre temps, nous l'avons dit, Manuel a appris la nouvelle de la croisade allemande que l'empereur Conrad conduit en personne. Demander l'hommage à celui-ci qui se prétend son égal, il n'y peut sérieusement songer. Dans ces conditions, il était délicat de l'exiger aussi du roi de France, absolument indépendant de l'empereur germanique. Tout cela nous explique pourquoi cette demande ne figure plus dans la seconde lettre de Manuel au pape : le basileus a dû y renoncer. En habile politique, il y renonce sans le faire paraître, par simple prétérition, et même il dissimule ce recul en accumulant, en ayant l'air d'accumuler de plus graves exigences; en fait, il formule ici ce qu'il avait dessein de présenter en détail au roi par ses ambassadeurs. Par ces exigences, dont il ne parlait pas dans sa première lettre, il tenait à sauvegarder l'essentiel. L'essentiel, pour lui, était, d'abord, pendant la traversée du territoire, la sécurité des villes et des campagnes; c'était ensuite la remise des villes qui seraient conquises sur les Turcs et qui appartenaient autrefois à l'empire. Sur ces deux points, les croisés devaient s'engager par serment. La volonté de Manuel était que le pape écrive au roi de France pour que soit obtenu ce double engagement. Au surplus, le pontife devait

envoyer un cardinal pour accompagner l'expédition avec la mission précise et expresse de réfréner les désordres préjudiciables à la population qui pourraient se produire pendant la traversée du territoire byzantin.

Dans quelle mesure le pape fit-il droit aux demandes du basileus? Nous ne pouvons le dire, car nous ne connaissons pas sa réponse à Manuel. Sur un point tout au moins, celui-ci reçut satisfaction : un cardinal accompagna la croisade de Louis VII. Celle de Conrad eut aussi le sien, car la présence d'un cardinal paraissait aux Croisés surtout un honneur, et il ne convenait pas que l'empereur fût moins honoré que le roi⁵⁵. Toutefois nous ne pouvons dire avec certitude si cet envoi de cardinaux fut une conséquence de la lettre de Manuel. Il se peut bien qu'Eugène, à qui revient l'initiative de la croisade⁵⁶ et qui tenait d'autant plus à en assurer le succès, ait de lui-même songé à désigner un cardinal qui tiendrait pour ainsi dire sa place dans la sainte expédition et y agirait en son nom. Quand s'amorça la croisade allemande, il ne put faire autrement que de lui donner aussi un cardinal. La demande impériale, survenant là-dessus, aurait simplement permis de

55. Les cardinaux furent, pour la croisade française, Guy, cardinal-prêtre de Saint-Chrysogone, et, pour la croisade allemande, Dietwin, cardinal-évêque de Sainte-Rufine. Cf. BACHMAN, *Die päpstliche Legaten in Deutschland und Skandinavien* (1125-1129), Berlin, 1913, p. 80-83; W. OHNSORGE, *Ein Beitrag*, p. 380. En fait, les deux cardinaux qui ne quittèrent l'entourage pontifical que vers la mi-juillet 1147, rejoignirent l'armée de Louis VII et firent route avec elle; le cardinal Dietwin ne put rejoindre Conrad qu'après la défaite de l'armée allemande. Inférieurs à leur tâche, les deux légats n'eurent aucune influence. Cf. *Historia Pontificalis, Mon. Germ. Hist., Script.*, t. XX, p. 535.

56. Ce point a été mis hors de conteste par E. Caspar, *Die Kreuzzugsbulle Eugen III*, dans *Neues Archiv*, t. XLV (1924), p. 285-286. « E. Caspar a prouvé de façon péremptoire que la bulle où apparaît pour la première fois la volonté de croisade était bien du 1^{er} décembre 1145 et non pas 1146. Elle a dû parvenir à Louis VII autour du 15 décembre, et le roi, en prenant la croix à l'assemblée de Bourges le 25, a certainement obéi à une suggestion pontificale. » A. FLICHE, dans *Histoire de l'Eglise* par FLICHE et MARTIN, t. IX, p. 190, note 2. Cf. H. GLEBER, *Papst Eugen III (1145-1153) unter besonderer Berücksichtigung seiner politischen Tätigkeit*, 1936, p. 37 ss. — R. Grousset paraît ignorer ces nouvelles conclusions. Il écrit : « Il semble que l'idée première de croisade doive être attribuée au roi de France Louis VII (déclaration de Bourges, 25 décembre 1145). Au début, le projet fut accueilli avec quelque froideur, non seulement par le prudent ministre Suger, mais par le pape Eugène III. » (*Hist. des Croisades*, t. II, p. 227). Cf. aussi LAVISSE, *Histoire de France*, t. III, I, p. 12. Ce dernier point provient d'une confusion. C'est à l'annonce de la croisade allemande, décidée sans son avis, que le pape montra de la froideur. Cf. LAVISSE, *ibid.*, et GLEBER, *Papst Eugen III (1145-1153)*, p. 48 ss.

transformer un acte déjà résolu en concession facile, et d'apparence généreuse, puisqu'au lieu d'un cardinal, le pape en envoyait deux.

Bien que cela ne soit dit nulle part, il y a tout lieu de croire que les deux cardinaux eurent caractère d'ambassadeurs auprès de Manuel. Il fallait en effet réparer la mauvaise impression, deux fois exprimée par le basileus, qu'avait produite l'absence d'ambassade pour l'envoi de la lettre pontificale. Et puisque le basileus avait insinué sa bonne volonté pour une plus grande union, qui sait s'ils n'avaient pas pour tâche de sonder ses dispositions en vue de l'union religieuse?

Quant aux autres exigences formulées dans la lettre impériale, nous n'avons aucune trace qu'elles aient fait l'objet d'une démarche du pape auprès du roi de France. Si elle eut lieu, ce dut être par l'intermédiaire du cardinal ou des cardinaux désignés pour accompagner la croisade.

Il peut être utile, pour terminer, de confronter les renseignements des chroniqueurs avec le contenu des lettres de Manuel à Eugène III.

Du côté des auteurs byzantins, nous ne trouvons que Jean Cinname qui parle avec détail de la deuxième croisade et des rapports des Croisés avec le basileus. Voici comment il caractérise l'accord qui intervint entre Manuel Comnène et Louis VII. Le roi promit d'être, pour la vie, l'ami et l'allié de l'empereur⁵⁷. Ce renseignement est sujet à caution⁵⁸, mais du moins ne peut-on voir dans l'acte ainsi présenté un hommage comme celui des barons de la première croisade vis-à-vis d'Alexis Comnène. La hiérarchie fut seulement marquée par le fait que dans l'entrevue des souverains, le roi reçut un siège moins élevé que celui du basileus⁵⁹.

Parmi les chroniqueurs latins, c'est à Eudes de Deuil qu'il faut s'adresser pour avoir les renseignements les plus précis sur la croisade de Louis VII, et spécialement sur le sujet qui nous occupe ici. Nous trouvons chez lui un récit vivant des rapports entre les Byzantins et les croisés, à commencer par

57. CINNAME, II, 17.

58. Voir plus loin.

59. CINNAME, *loc. cit.*

la rencontre de l'ambassade byzantine à Ratisbonne⁶⁰. La lettre impériale au roi de France qu'elle apportait et dont Eudes nous donne l'analyse, exposait les contre-parties exigées par le basileus pour le passage de l'armée. Ce sont précisément celles qui étaient déjà formulées dans la deuxième lettre à Eugène III : le serment de ne s'emparer daucune ville ou forteresse du territoire byzantin⁶¹ et l'engagement de remettre à l'empereur les villes conquises sur les Turcs. Le conseil royal discuta librement ces clauses, et rien ne fait entendre ici qu'il ait eu connaissance d'une intervention du pape en faveur des intérêts byzantins. Nous ne savons si le cardinal ou les deux cardinaux avaient déjà rejoint l'armée des croisés : leur rôle, du reste, devait être très effacé, et Eudes de Deuil n'en fait même pas mention. Le plus remuant des prélats présents était Godefroy, évêque de Langres. Il était très hostile aux Grecs.

La première demande des Byzantins fut jugée très raisonnable et admise sans difficulté. Le second point était plus délicat. Les Byzantins posèrent d'abord la question de principe : toutes les villes qui avaient appartenu autrefois à l'empire devaient lui revenir. Une forte opposition se manifesta aussitôt. Les uns invoquaient le droit de conquête. Les autres, plus modérés, s'élevaient contre l'ampleur indéterminée de l'exigence. Ils ne prendraient que des engagements précis et demandaient en conséquence qu'on leur nommât les villes revendiquées, sinon, ce seraient des disputes sans fin⁶². Les apocrisiaires de Manuel avaient donc gardé jusqu'alors à part eux la liste de ces villes qu'ils avaient emportée de Constantinople. L'exhibèrent-ils alors, ou bien voulaient-ils auparavant obtenir une acceptation du principe, on ne sait. Le résultat des discussions fut qu'un accord fut conclu sur le premier point. Plusieurs seigneurs firent au nom du roi le serment « de securitate », à savoir, de ne mettre la main sur aucune ville ou forteresse durant la traversée de l'empire, et les apo-

60. ODO DE DIOGILo, *De profectione Ludovici VII... in Orientem*, P.L., tome CLXXXV, 1211 et suiv.

61. *Id.*, 1212 AB.

62. *Id.*, 1212 B.

risiaires du basileus firent de leur côté serment au nom de leur maître de fournir aux Croisés toute facilité pour leur ravitaillement. Quant au second point, il était réservé jusqu'à l'en-revue des deux souverains^{62 bis}.

L'accord fut observé dans l'ensemble, malgré certaines rixes locales entre Grecs et Latins, jusqu'à l'arrivée de l'armée sous les murs de Constantinople. La cité prestigieuse était une troie tentante. Eudes de Deuil nous apprend que l'évêque de Langres exhortait vivement les Croisés à s'en emparer de vive force, mais que ceux-ci s'y refusèrent, parce que le roi n'avait reçu pour cela ni ordre ni conseil du pape, qu'eux-mêmes, ainsi que le roi, n'étaient partis à la voix du pape que pour effacer leurs péchés par la conversion ou le sang des infidèles et non pour verser le sang des chrétiens ni exposer leur vie pour de l'argent⁶³. Peut-être avons-nous dans ce récit une allusion à ces instructions pontificales, enfin arrivées au roi et aux Croisés touchant la traversée du territoire byzantin, consécutives aux demandes du basileus. Cependant les Grecs avaient hâte d'éloigner les Croisés de la capitale. Ils obtinrent facilement ce résultat en lançant des nouvelles contradictoires sur l'armée de Conrad III, partie seule en avant pour n'avoir point à partager ses lauriers ou ses conquêtes, vaincue, disait-on un jour, triomphante, déclarait-on le lendemain. Après avoir mis le discophore entre lui et l'armée des Croisés français, et désorais à l'abri des représailles, Manuel affirma ses exigences. Il commença par profiter d'un acte d'indiscipline et de pillage de quelques croisés, d'ailleurs sévèrement puni et largement épargné par le roi, pour couper le ravitaillement de l'armée⁶⁴. Aux instances qui lui furent faites, il fit répondre qu'il voulait deux choses — sans doute pour en obtenir au moins une. N'étaient le mariage d'une parente du roi, qui se trouvait auprès de la reine, avec un de ses neveux — une alliance matrimoniale avait alors couleur d'alliance politique — et l'hommage des barons⁶⁵. La première demande fut éludée par le départ précipité de la princesse à Nicomédie où se trouvait

62 bis. *Id.*, 1212 C.

63. *Id.*, 1223-1224.

64. *Id.*, 1224-1225.

65. *Id.*, 1225 D.

déjà une partie des Croisés⁶⁶. Sur l'autre, les barons discutèrent. Malgré l'avis opposé de l'évêque de Langres, qui conseillait de prendre ce qui était dû, mais qu'on ne voulait pas donner, et trouvait déshonorant un tel acte de sujexion, ils jugèrent que cet hommage n'allait point contre celui qui les liait au roi, la coutume autorisant d'ajouter à l'hommage au roi l'hommage à d'autres seigneurs même moins grands que lui, et le basileus n'était pas moins grand, et, d'autre part, que ce n'était pas un déshonneur pour eux de le faire, car l'empereur ne le leur demandait que parce qu'il les craignait⁶⁷.

Quant au roi, il répugnait à consentir à l'hommage de ses barons envers Manuel. Il s'y résigna toutefois pour le bien de la croisade, car le basileus lui disait qu'il ne pouvait écarter autrement la crainte que lui inspiraient les Croisés au sujet de son empire⁶⁸.

Les souverains eurent alors une entrevue et conclurent un accord. L'engagement du roi est ainsi formulé par Eudes de Deuil : *videlicet quod ei* (= imperatori) *rex castrum nec civitatem quae sui juris essent auferret*. De son côté, l'empereur assure des guides pour la traversée de l'Asie et la facilité pour se procurer des vivres et même le droit de les prendre de force en cas de refus ou de mauvaise volonté⁶⁹. Ce que le roi promet au basileus, ce n'est pas simplement de respecter les villes et citadelles qui appartiennent à Manuel et font partie actuelle de l'empire — cela en effet a déjà été obtenu par les apocrisiaires byzantins dès leur rencontre avec les Croisés — mais bien la restitution des villes auxquelles a droit l'empereur *quae sui juris essent*, expression même employée dans la lettre impériale au sujet de cette clause, qui, sans être refusée absolument, ne fut d'abord pas acceptée et qui l'est maintenant⁷⁰.

66. *Id.*, 1226 B.

67. *Id.*, 1226 BC.

68. *Id.*, 1227 A.

69. *Id.*, 1228 B.

70. CHALANDON, *Jean II Comnène et Manuel II Comnène*, p. 304 : « Le serment d'hommage (des barons) fut prêté et un traité conclu aux conditions énoncées; seul le projet de mariage dont il avait été question fut abandonné. » Chalandon n'indique pas ici ces conditions. Si l'on s'en rapporte à ce qu'il en dit auparavant, on ne voit que l'hommage et le mariage susdit, demandés par l'empereur en échange du ravitaillage et des guides. Pourtant, Eudes de Deuil mentionne expressément la restitution des villes sur lesquelles a droit l'empereur.

comme la demande impériale est ici jugée modérée⁷¹, il est à croire qu'on aura remis préalablement au roi la liste des villes sur lesquelles Manuel élevait des revendications, car la principale raison pour ne point l'accepter d'abord avait été sa généralité et son imprécision, d'où pouvaient naître des disputes sans fin. Après cela, eut lieu l'hommage des barons au basileus⁷².

Les pourparlers au sujet de l'hommage montrent qu'ils n'avaient pas pour objet, comme on semble le croire généralement, la suzeraineté du basileus sur les villes qui seraient reconquises par les Croisés sur les Turcs⁷³. A leur sujet, le basileus voulait beaucoup plus, à savoir leur retour pur et simple à l'empire, ce qu'il obtint par son accord avec le roi de France. L'hommage avait ici une signification à la fois plus restreinte et plus précise : il établissait un rapport personnel entre le suzerain et l'homme-lige, qui empêchait celui-ci de tourner les armes contre lui. Et c'est bien ce que l'empereur en vue, car c'est par crainte des Croisés qu'il exige leur hommage ; il veut qu'un lien de fidélité les retiennent de l'attaquer et serve ainsi de garantie pour l'accord conclu avec le roi de France. De plus, nous voyons que le roi trouva modérée la demande de l'empereur touchant les villes éventuellement conquises sur les Turcs à lui restituer, tandis qu'il ne consentit qu'à contre-cœur à l'hommage de ses barons envers le basileus.

On ne peut donc dire que si les Byzantins ont trahi les Croisés dans leur traversée de l'Asie Mineure, c'est parce que ceux-ci auraient refusé de faire droit à leurs revendications touchant les villes qui appartenaient autrefois à l'empire. La croisade, tout au moins la croisade française les a admises. La méfiance de Manuel, pour la part qui n'était pas instinctive, venait d'ailleurs. Sur un point, un seul, Louis VII était resté

71. « Satis est haec rationabilis et modesta petitio. » ODO DE DIOG., 1221 A.

72. Au sujet de l'exigence et de la prestation de l'hommage, les lignes suivantes de Calmette seraient à réviser : « A Constantinople, l'empereur Manuel Comnène, comme son prédécesseur Alexis, voulut faire prêter aux Occidentaux un serment de vassalité pour leurs futures conquêtes. » CALMETTE, *Le monde édodal*, 1937, p. 394.

73. GROUSSET : « Comme son grand-père Alexis, il exigeait que les Croisés lui prêtassent pour leurs conquêtes éventuelles en Asie, le serment d'hommage et de fidélité. » *Op. cit.*, p. 227. Cf. aussi Calmette, voir note précédente.

irréductible. C'est quand Manuel, qui était pour lors en guerre avec Roger de Sicile, demanda formellement au roi de France de faire alliance avec lui contre ce prince. Louis VII refusa⁷⁴. Cinname a certainement tort quand il affirme que le roi promit d'être pour la vie l'ami et l'allié du basileus⁷⁵. Peut-être le bruit en courut-il parmi la population byzantine, pour le maintien du prestige impérial. C'est probablement ce refus de Louis VII qui décida de la conduite ultérieure de Manuel envers les croisés. Le basileus, en effet, pouvait craindre, si la croisade réussissait, la constitution sur les frontières orientales de l'empire d'une force rivale plus considérable que celle des Seldjoukides, et d'autant plus à redouter qu'elle serait en communauté de race et de religion avec l'autre puissance qui, depuis plus de soixante ans, était une menace dangereuse à l'ouest. Pour éviter une collusion de ces deux forces qui l'en-serraient de leur étau, le basileus demanda l'alliance du roi de France contre le roi Normand. Peut-être est-ce là aussi que tendait le projet de mariage avorté. Le refus de Louis VII, survenant après celui de Conrad III semblablement sollicité⁷⁶, porta au comble la défiance instinctive de Manuel. Il pensa avoir tout à craindre pour l'empire du succès de la croisade. De là sans doute ce parti pris de trahison qui fit tailler en pièces les armées des Croisés dans une série de guet-apens. Manuel Comnène a-t-il, dès la nouvelle de la Croisade, ou dès l'arrivée des Croisés, envisagé et préparé cette catastrophe? Il est difficile de le dire. En tout cas, l'alliance contre le roi Normand, le plus redoutable ennemi de l'empire, était un élément qui pouvait modifier le cours de la politique byzantine. En la refusant, ce qu'on ne peut lui reprocher, car il n'avait pas à épouser toutes les querelles du basileus, le roi de France, sans s'en douter, décidait du sort de la croisade et déterminait la ruine complète de la sainte entreprise.

Pour en revenir aux deux lettres de Manuel Comnène au

74. ODO DE DIOG., P.L., CLXXXV, 1227 B.

75. CINNAME, II, 17. Il ne l'était que partiellement, savoir pour la conquête au compte du basileus des territoires, selon une liste déterminée, qui appartenaient précédemment à l'empire.

76. GROUSSET, *Hist. des Croisades*, t. II, 233; CINNAME, II, 16, p. 80.

pape, nous voyons bien maintenant leur point de contact avec les événements contemporains. Dans la première, c'est la demande d'hommage de la part du roi et de ses compagnons, demande ensuite retirée par simple prétérition, principalement sans doute à l'annonce de la croisade de Conrad, de qui il ne pouvait exiger un tel acte; le basileus a tenu du moins à recevoir l'hommage des barons du roi. Dans la seconde, ce sont, d'une part les précautions des Byzantins pour la sécurité du territoire pendant le passage de l'armée, et de l'autre, leurs revendications sur les villes qui seraient reconquises sur les Turcs. Sur ces deux points, le basileus eut satisfaction. Mais, encore une fois, sans l'allusion incertaine d'Eudes de Deuil, indiquée ci-dessus⁷⁷, nous n'avons aucune information directe ou indirecte de l'intervention du pape auprès du roi pour ce double résultat. Quant à l'envoi du cardinal, rien n'indique s'il fut l'effet de la demande impériale, ou si Eugène III n'y avait pas déjà songé lui-même; en ce dernier cas, il dut être heureux de pouvoir donner à cet acte une apparence de concession. Les deux cardinaux qu'il envoya pour la double croisade restèrent très au-dessous de leur tâche : ils ne jouèrent aucun rôle et leur présence n'est même pas signalée par Eudes de Deuil. Dix cardinaux de cet acabit n'eussent pas valu un moine, le moine de Clairvaux.

Une chose qui ressort et que l'on retiendra de nos deux documents, c'est la grande idée que l'on se faisait à Byzance de la puissance pontificale, c'est la haute autorité morale et politique qu'on lui reconnaissait. Ce que l'on n'espérait pas obtenir ou n'obtenir que difficilement des souverains d'Occident, on comptait se l'assurer par sa puissante intervention. Le prestige international de la papauté du moyen âge n'était pas encore à son apogée, mais il en approchait.

VENANCE GRUMEL.

77. P. 161 sq.

Léon, Métropolite d'Amasée (XII^e siècle)

Le 11 juillet 1173, se tenait à Constantinople, dans le Thomaïte, un synode pour examiner une requête du métropolite d'Ancyre, Michel¹. Ce personnage, nommé d'abord à Amasée, puis transféré à Ancyre, demandait maintenant à passer au siège de Kérasonte, devenu disponible.

Pourquoi Michel voulait-il quitter Ancyre, l'une des métropoles les plus élevées du patriarcat byzantin, pour un siège de beaucoup inférieur? Comme il le déclare lui-même, c'est la pauvreté qui l'y contraignait. Ancyre, depuis longtemps au pouvoir des Turcs, et à peu près vide de chrétiens, ne pouvait suffire à l'entretien de son pasteur. Aussi la détresse de Michel était telle qu'il était sur le point d'abdiquer, quand, une occasion s'offrant, il se souvint de la bonté de l'empereur et lui adressa une requête pour échanger Ancyre contre Kérasonte. L'empereur ordonna au synode d'examiner s'il y avait des empêchements canoniques à ce transfert. On n'en trouva point, car Michel n'avait point été commémoré dans les offices. Le vœu de Michel fut exaucé; il abandonna complètement le siège et le titre d'Ancyre, et devint véritable évêque de Kérasonte, avec tous les droits des évêques ordinaires dans leur église².

Nous savons donc pourquoi Michel a renoncé à Ancyre. Mais Amasée? Pourquoi l'a-t-il quittée ou l'a-t-il perdue? Le document synodal, si explicite au sujet d'Ancyre, ne procède ici que par allusions. Il dit bien que c'est par un synode antérieur que Michel a été privé de son siège, et il en résulte que le transfert à Ancyre fut conçu comme une compensation pour cette perte : ce fut en réalité un pis-aller. Il dit aussi que si le

1. Le compte rendu de ce synode a été publié par Mgr Athénagoras, dans la revue du Phanar, *Orthodoxia*, voir tome V (1930), 543-544.

2. Le double transfert de Michel est signalé dans l'opuscule anonyme *De translationibus*: Leunclavius, 295 (PG, CXIX, 908 C = Rhalli, *Syntagma*, V, 394).

présent synode lui accorde Kérasonde, c'est pour lui donner une digne consolation pour les malheurs qui lui sont arrivés sans sa faute. Mais c'est tout. Il est du moins permis d'en inférer que, si Michel est évincé, c'est qu'il doit céder la place à un autre métropolite. Mais comment un autre peut-il le supplanter ainsi, si ce n'est parce qu'il y avait un certain titre? On n'en peut imaginer aucun sinon celui d'avoir été autrefois en possession du siège. C'est dire que Michel avait affaire à un métropolite d'Amasée autrefois déposé et que le synode rétablissait dans sa dignité. Un tel règlement pourtant n'eût pas eu lieu, si Michel avait déjà fait acte de ministère dans la métropole qui lui était échue. C'est son *apraxia*, comme s'exprime le document, qui a rendu possible son éviction.

Ce rétablissement de l'ancien titulaire, qu'il faut lire entre les lignes de l'acte synodal, nous est donné en clair par Balsamon, contemporain de l'événement. Dans son commentaire du XVI^e canon du II^e concile d'Antioche, cet auteur expose brièvement le cas de notre Michel. Il ne le désigne pas, à la vérité, par son nom, mais il ne peut s'agir que de lui. Le but du canoniste est d'établir qu'un évêque transféré ne porte plus le titre de son précédent siège. A l'ancien exemple de saint Grégoire le Théologien qui, après son transfert au siège de la capitale, ne fut plus appelé « de Nazianze », mais « de Constantinople », il joint l'exemple récent de celui qui, ordonné directement pour Amasée, et transféré à Kérasonde, *parce qu'on rétablissait l'ancien titulaire d'Amasée, autrefois déposé*, ne fut plus appelé « d'Amasée », mais « de Kérasonde ». Le canoniste, abrégeant les faits, passe sous silence le transfert à Ancyre, qui est superflu pour son but³. Les mots soulignés expriment en toutes lettres la raison, qu'on pouvait présumer, de l'éviction de Michel du siège d'Amasée. On dut promettre à ce prélat, pour adoucir le sacrifice qu'on lui imposait, l'octroi d'une métropole plus élevée. Ce fut Ancyre.

L'acte synodal qui enlevait le siège d'Amasée à Michel fut sans doute le même qui le restituait à l'ancien titulaire. Quel

3. Balsamon, in can. 16 syn. Antioch. II : Beverigius, *Pandecte canonum*, I, 446 (PG, CXXXVII; 1321 C) = Rhalli, III, 157.

était celui-ci? Nos sources sont silencieuses à ce sujet. Mais il paraît possible d'opérer l'identification en s'a aidant des listes conciliaires de cette époque.

Deux d'entre elles, qui appartiennent au dossier de la querelle théologique touchant la parole du Christ « Mon père est plus grand que moi », portent des noms de métropolites d'Amasée. L'un, nommé Nicétas, se trouve parmi les évêques synodiques aux 2 et 6 mars 1166⁴; l'autre, Léon, est parmi les signataires de l'*Ecclésis*⁵. L'*Ecclésis* est l'exposé officiel, dela part du patriarche et de l'épiscopat, de toutes les actions impériales et synodales qui ont eu pour objet ce débat théologique⁶. Il fut publié entre mai 1166 et juillet 1167, en prenant cette seconde date probablement comme la plus voisine. De Nicétas, nous n'avons point d'autre signalement. Mais Léon est connu par ailleurs. Il est nommé dans plusieurs actes de Michel d'Anchialos, dont l'un, fort important, n'est malheureusement pas daté⁷, mais dont un autre, encore inédit, porte la date, utile pour notre recherche, du 5 mai 1172⁸. Cette date est bien proche du synode qui opère le transfert de Michel à Kérasonne (11 juillet 1173), et nous sommes dès l'abord enclins à présumer que c'est ce Léon qui fut autrefois métropolite d'Amasée, encourut la déposition, et fut ensuite rétabli au détriment de Michel.

Mais il faut considérer la chose de plus près et n'accepter cette première vue de l'esprit qu'après avoir examiné si le métropolite déposé et rétabli ne pourrait pas être aussi bien Nicétas.

Pour que ce fût lui, il faudrait pouvoir disposer les événe-

4. A. Mai, *Scriptorum vet. Nova coll.*, t. IV, Ia Pars, 39 et 57 (PG, CXL, 237 A et 255 A).

5. A. Mai, *op. cit.*, 95 = PG, CXL, 281 A.

6. Ce document n'a pas été reconnu par les historiens qui se sont occupés de ce synode. Ils ont tous subi l'influence de Théodore Uspenskij qui n'a voulu y voir qu'une composition de Nicétas Choniates, mêlant récit et documents. Nous en établirons le véritable caractère, ainsi que la date approximative, dans le fascicule III de nos *Regestes* (sous presse).

7. Balsamon, in nomoc. Photii, I, 9 : Voel et Justel, 830 = PG, CIV, 993 B = Rhalli, I, 49.

8. Cf. Bénéchévitch, *Catalogus manuscriptorum graecorum qui ... in Sina asservantur*, I, 289.

ments de la manière suivante. Signataire à la session conciliaire du 6 mars 1166, Nicétas aurait, pour un motif inconnu, été déposé au cours de cette même année ou dans les premiers mois de l'année suivante. Son successeur immédiat aurait été Léon, signataire de l'*Ecthésis*. Ce dernier, présent au synode du 5 mai 1172, serait mort très peu après cette date. A sa place aurait été élu et consacré notre Michel. Mais voilà qu'avant de partir pour sa métropole d'Amasée, Michel se trouve obligé de céder son siège à Nicétas, que le synode rétablit. Quelque temps après, il est nommé à Ancyre. D'Ancyre enfin, au bout d'un certain temps, voici qu'il sollicite son transfert à Kérasonte.

Un tel agencement des faits peut difficilement se soutenir. Outre que ce serait précipiter le décès de Léon d'Amasée pour le besoin de la cause, l'espace est trop étroit pour les divers événements dont Michel est le sujet : élection au siège d'Amasée, ordination, puis synode pour son éviction, qui suppose un certain délai (il faut en effet laisser le temps à l'action adverse de se développer), puis attente d'un siège libre, qui fut Ancyre⁹. Michel y est-il allé ? Le document ne permet pas de répondre à cette question d'une manière précise : il se contente d'affirmer qu'il n'y a point été intronisé, qu'il n'y a exercé aucun pouvoir, et n'y a point été nommé dans les offices. Il semble donc qu'il n'y soit point allé. S'il y est allé, on peut comprendre qu'une fois sur place, après s'être rendu compte de la situation précaire de la métropole, il n'ait eu qu'une pensée, celle d'obtenir un nouvel évêché mieux pourvu, qu'il ait alors, dans ce but, évité tout acte qui aurait pu créer un empêchement à un autre transfert et, par suite, repris sans trop tarder le chemin de la capitale. Mais qu'il ait mis les pieds ou non à Ancyre, il ne pouvait décentrement montrer de la hâte à solliciter son changement. C'eût été le compromettre. Il lui fallait attendre que le temps donnât du poids à son infortune,

9. Que la nomination de Michel à Ancyre n'ait pas été simultanée avec son éviction d'Amasée, cela résulte de l'acte synodal lui-même qui distingue les deux temps, et ressort aussi du texte du *De translationibus*, qui dit que Michel, proclamé évêque d'Amasée, reçut ensuite, comme *scholazōn*, Ancyre avec son rang. Le terme de *scholazōn* désigne la situation d'un évêque sans siège.

et en même temps qu'une place convenable fût disponible. Puis c'est la requête à l'empereur et l'ordre impérial donné au synode de l'examiner. Il est vraiment difficile de loger tout ce développement des faits en quatorze mois, savoir du 5 mai 1172 jusqu'au synode du 11 juillet 1173, d'autant que, répétons-le, c'est pure supposition que de placer tout près de la première date la mort de Léon d'Amasée. Ajoutons que le conformisme de Nicétas devant la doctrine officielle rend tout à fait improbable une déposition si prompte de ce prélat. Sa disparition et son remplacement par Léon s'expliquent bien plus naturellement par son décès.

Concluons donc que le métropolite d'Amasée qui fut autrefois déposé et qui fut rétabli après la nomination de Michel, ne saurait être Nicétas.

Quant à Léon, en faveur de qui la présomption joue, tout cadre, au contraire, à merveille. Voici comment les événements se succèdent.

Nous trouvons d'abord Léon sur le siège métropolitain d'Amasée. Pour un motif inconnu, dès avant le concile de 1166 sur la parole du Christ « Mon Père est plus grand que moi », il est déposé. Son successeur est Nicétas, qui prend part au concile; sa présence y est attestée au 2 mars et au 6 mars. Après le 6 mars, on perd sa trace. Il meurt bientôt. Et c'est le nom de Léon qu'on lit pour le siège d'Amasée dans les signatures de l'*Ecthésis*: il a recouvré sa métropole. L'*Ecthésis*, avons-nous dit, fut rédigée et signée par le synode entre mai 1166 et juillet 1167. C'est donc dans cet intervalle qu'il faut placer le rétablissement de Léon sur son siège. Mais auparavant avait eu lieu la nomination et l'ordination de Michel. Le temps ne manque pas pour placer aisément tout cela. Nicétas sera mort au printemps, ou au plus tard en été 1166^{9 bis}. Michel, son successeur, sera demeuré dans la capitale dans le but de participer aux dernières mesures qui devaient assurer le triomphe de l'orthodoxie. Ce retard lui a porté malheur, car, en même temps qu'il donnait à Léon et à ses amis tout loisir de développer leurs

^{9 bis}. Nicétas était peut-être déjà mort ayant le 11 avril, car dans le synode tenu à cette date sur l'empêchement du 7^e degré de consanguinité, et qui comprend trente prélates désignés par leurs sièges, ne figure point celui d'Amasée. La métropole devait probablement être vacante.

influences pour la récupération du siège perdu, il le privait lui-même de « la meilleure condition du possédant » : il ne possérait pas tant qu'il n'avait pas pris possession. Poursuivons. De juillet 1167 à juillet 1173, il y a tout l'espace désirable pour insérer d'abord l'attente de Michel pour un siège élevé disponible, et ensuite, une durée d'infortune suffisante pour attirer la compassion sur son sort. Michel, donc, promu à Ancyre, qui ne lui vaut que la pauvreté, se décide, après de longs mois, des années peut-être, de gêne, à recourir à l'empereur pour solliciter de lui l'échange de sa métropole contre le siège de Kérasonte, devenu vacant. Cette requête est transmise au synode qui, dans sa séance du 11 juillet 1173, accorde la faveur demandée.

Un tel arrangement des faits leur laisse tout le temps de se développer à l'aise. De Nicétas ou de Léon, c'est ce dernier, donc, en qui nous devons voir le métropolite d'Amasée qui d'abord déposé, fut ensuite rétabli en prenant la place de Michel.

Nous avons encore une autre raison qui confirme cette identification.

Pour encourir la déposition, le métropolite d'Amasée a dû faire paraître une certaine indépendance de pensée, de langage ou d'action, et devait, à cause de la personnalité que cela suppose, jouir d'une assez grande influence, qui explique que, par la suite, il ait pu recouvrer son siège. Or, on voit Léon d'Amasée faire preuve, dans une circonstance connue, d'un caractère fort indépendant. Voici.

Léon tardait à nommer un évêque au siège d'Amisos, qui dépendait de lui. Comme la vacance durait depuis un an déjà, le patriarche — c'était Michel d'Anchialos — lui adressa sommation sur sommation pour l'obliger à y pourvoir. Il alla jusqu'à le menacer de faire lui-même le choix à son défaut et de consacrer l'élu, en s'appuyant par cela sur un article de la deuxième Constitution du premier Titre des Novelles (novelle 123 de Justinien), cité dans le Nomocanon de Photius. Léon ne bougea pas. Ses amis firent valoir que cet article était abrogé du fait qu'il n'avait pas été inséré dans les Basiliques. Le patriarche répliqua que rien ne devait être annulé de ce qui est contenu dans le Nomocanon, que l'Eglise révère à l'égal des

Tables de la Loi. Il apprit ensuite de l'autorité impériale que l'article invoqué était réellement abrogé¹⁰.

L'incident eut d'heureuses conséquences. C'est à lui que l'on doit la plus importante comme la plus précieuse somme de commentaires canoniques de l'Eglise grecque. En effet, pour éviter le retour de pareilles méprises, l'empereur et le patriarche donnèrent l'ordre à Balsamon, alors nomophylax, d'examiner les saints canons et d'éclaircir les points obscurs qui paraissaient en opposition avec les lois, de s'occuper aussi du Nomocanon de Photius, et de noter, d'après les Basiliques, quelles des lois civiles citées dans ce recueil demeuraient en vigueur et qu'elles étaient abolies¹¹. La grande œuvre canonique et la célébrité de Balsamon tiennent à l'incident que nous venons de rappeler.

Nous ne savons pas comment se termina l'affaire d'Amisos. Peu importe, du reste. Ce que nous en retenons, c'est l'image d'un Léon d'Amasée volontaire et d'allures indépendantes, tel qu'a dû être le métropolite qui s'est fait déposer. Il est dommage qu'aucune date ne situe ce conflit.

Une autre circonstance nous offre la même image d'un métropolite d'Amasée difficile à réduire. L'on a ici une date, mais c'est le nom qui manque. Il y a tout lieu d'y mettre celui de notre personnage. Le document qui nous renseigne sur cette circonstance est inédit. Nous le lisons dans deux manuscrits, le *Parisinus 1234* et le *Vaticanus Reginac 57*. C'est une *lysis* du patriarche Michel d'Anchialos adressée à Manuel Comnène touchant le tome de Sisinius, que cet empereur voulait abroger¹². Après s'être précédemment opposé aux vues du basileus, le patriarche déclare s'y ranger maintenant et détaille les raisons qui justifient cette abrogation. Or, dans le manuscrit parisien, la *lysis* est suivie d'une *gnomè* du métropolite d'Amasée, où ce dernier déclare cesser son opposition au patriarche. Il a donc fait d'abord bande à part en prenant la défense du tome

10. Voir note 7.

11. Balsamon, Préface au commentaire du Nomocanon de Photius : Voel et Justel, op. cit., 813-814 = P. G., CIV, 976-977 = Rhalli, I, 31-32.

12. Nous en donnons l'analyse dans nos *Regestes*. Cf. V. Laurent, dans EO, XXXIII (1934), 303, note 1.

menacé, et mis durant un certain temps en échec à la fois le patriarche et l'empereur. La présence de cette *gnomè* dans le manuscrit à la suite du document patriarchal est un indice que son auteur était le principal opposant et que son acquiescement signifiait le triomphe complet du projet impérial.

La *lysis* et la *gnomè* ne sont pas elles-mêmes datées, mais on peut les situer chronologiquement grâce au décret impérial qui porte suppression de l'empêchement d'affinité créé par le tome de Sisinius. Ce décret est daté du mois de juin de la huitième indiction¹³. Cela correspond, sous le patriarcat de Michel d'Anchialos, à juin 1175¹⁴. La *lysis* et la *gnomè* sont donc de peu antérieures.

L'attitude, dans cette affaire, de l'auteur de la *gnomè* nous invite à l'identifier avec notre Léon, d'autant que quelque trois ans seulement séparent ce document du synode le plus proche où Léon soit nommé, celui du 5 mai 1172.

De ces traits épars résulte une figure peu banale de métropolite byzantin : esprit personnel, point du tout conformiste à priori; caractère fort et volontaire; prélat aux allures indépendantes, capable, à l'occasion, de tenir tête au patriarche, et même, à travers lui, à l'empereur.

Ramassons ici tout ce qu'on peut en dire.

Elevé sur le siège d'Amasée à une date inconnue, Léon se fait remarquer par un esprit personnel et une fermeté de caractère qui devaient en imposer à ses collègues et gêner parfois l'action du patriarche. Dans une circonstance, peut-être à l'occasion de la querelle sur le sacrifice eucharistique (1156-1157)¹⁵, il manifesta son indépendance d'une manière telle qu'on dut sévir et procéder à sa déposition. C'était quelque temps avant le synode de 1166 sur la parole du Christ « Mon Père est plus grand que moi », puisqu'à ce synode, c'est un autre, Nicétas, qui occupe le siège d'Amasée¹⁶. A la mort de

13. Zachariae von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, Pars III, 501. Cf. Doelger, *Regesten*, n. 1341.

14. Zachariae et Dölger, n'ayant pour dater le décret impérial que le mois et l'indiction, ont hésité entre 1145, 1160 et 1175. C'est le document patriarchal de Michel d'Anchialos qui permet d'obtenir la précision nécessaire.

15. Cette hypothèse est rendue possible par le fait qu'aux synodes qui traitèrent de cette affaire, on ne trouve point de signataire pour le siège d'Amasée.

16. Voir plus haut, note 4.

Nicétas, Léon n'était pas encore réconcilié avec l'Eglise, car, sans nul doute, en ce cas, il eût dès lors récupéré son siège. C'est à ce moment que Michel est élu métropolite d'Amasée et ordonné. L'acte synodal de juillet 1173 nous montre en ce Michel un personnage assez terne, préoccupé avant tout de son bien-être. Pendant que le nouveau métropolite s'attardait ou était retenu à Constantinople, les amis de Léon, profitant de ces longs mois d'attente, mirent tout en œuvre pour faire rendre le siège à son ancien titulaire. On était alors au plus fort du débat théologique sur la susdite parole du Christ. La thèse orthodoxe avait de la peine à s'imposer à tous, comme on le voit par les actes du concile de 1166 et par les remous qui suivirent la mort du patriarche Luc. Il est vraisemblable qu'on fit valoir l'influence qu'exercerait en sa faveur l'autorité de Léon, après qu'il serait rétabli sur son siège. Léon fut rétabli probablement dans les premiers mois de 1167, et c'est pourquoi son nom figure au bas de l'*Ecclésia*¹⁷.

Suivons maintenant la participation de Léon à diverses actions synodales.

Le 24 janvier 1168, il prend part à la déposition du diacre Basile *tou Hagiopantōn*, coupable d'avoir écrit un libelle en vers contre le dogme au sujet de la parole du Christ « Le Père est plus grand que moi ». Ce qui montre l'influence dont il jouit, c'est que deux jours auparavant il est au nombre et à la tête des quelques évêques, six en tout, qui accompagnent le patriarche auprès de l'empereur pour recevoir l'aveu de culpabilité de Basile¹⁸.

Le 11 mars 1168, Léon est présent au synode qui s'occupe d'un clerc qui a versé le sang en combattant contre des infidèles¹⁹.

Il fait aussi partie du synode tenu le 10 mars 1169 au sujet des clercs qui, à la mort de l'évêque, s'emparent de ses biens et de ceux de la métropole²⁰.

17. Voir plus haut, note 5.

18. Document inédit, contenu dans le *Sinaiticus 482* (1117). Cf. nos *Regestes*. Léon n'est désigné que par son siège.

19. Bénéchéwitsch, *op. cit.*, I, 273. Léon n'est désigné que par son siège.

20. Leunclavius, 282-283 (*Mansi*, XXI, 840-841) = PG, CXIX, 284 D-285 D = Rhalli, *op. cit.*, V, 98-99). Léon n'est désigné que par son siège.

Les actes précédents appartiennent au patriarcat de Luc Chrysobergès. Sous celui de son successeur, on trouve les participations suivantes de Léon à divers actes synodaux.

Le 21 février 1170, Léon d'Amasée signe la déposition et l'anathème de Constantin de Corfou, prononcés dans les séances synodales des 30 janvier et 20 février précédents (auxquelles Léon n'a pas assisté)²¹. Constantin de Corfou s'était opposé à la doctrine officielle touchant la parole du Christ « Mon Père est plus grand que moi ».

Le 13 janvier 1171, Léon prend part au synode qui interdit aux clercs d'exercer des emplois séculiers²².

Il n'est point présent au synode solennel qui se tient le 24 mars 1171 pour prescrire le serment de fidélité à l'empereur et à sa descendance²³. On n'en peut rien conclure, car il est possible que Léon ait eu un empêchement de circonstance fortuite, ou encore qu'il se trouvât alors dans sa métropole.

On le retrouve en novembre 1171 au synode qui interdit aux évêques d'ordonner ceux qui viennent d'un autre diocèse²⁴.

On le rencontre ensuite au synode du 5 mai 1172, réuni pour entendre lecture d'une lettre impériale sur un cas de mariage (de quelqu'un avec la cousine de sa première femme) et de la réponse patriarchale qui y est faite²⁵.

Il n'y a plus lieu maintenant que de rappeler l'activité de Léon dans l'affaire du tombe de Sisinius, manifestée par sa *gnomè*, un peu avant juin 1175²⁶, et enfin le conflit qu'il eut au sujet de l'évêché d'Amisos avec le patriarche Michel d'Anchialos, et qui fut à l'origine des grands commentaires canoniques de Théodore Balsamon²⁷. On ne peut malheureusement pas

21. L. Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166*, dans *Vizantiiskij Vremennik*, t. XI, 487-488. Pour la date du 21 février, nous renvoyons à nos *Regestes*.

22. Acte synodal publié par V. Laurent dans les EO, XXXIII (1934), p. 310-311; il n'était connu auparavant que par des mentions de Balsamon. Léon n'est désigné que par son siège.

23. A. Pavlov, *Sinodalnyj akt Konstantinopol'skago Patriarkha Mikhaila Ankhiala 1171 goda*... dans *Viz. Vremennik*, t. II, 391-393 = Papadopoulos-Kerameus, *Analecta...* IV, 109-113.

24. Acte synodal reproduit par Balsamon, in can. 58 Carthag. : Beverigius, *op. cit.*, 584-596 (PG, CXXXVIII, 212 C-217) = Rhalli (in can. 54 Carthag.), t. III, 440-444 = Leunclavius, 227-230 (PG, CXIX, 788-793). Léon est nommé.

25. Voir note 8.

26. Voir note 12.

27. Voir notes 7 et 11.

le dater. L'absence de Léon aux deux synodes du 10 janvier 177 (lettre synodale au catholicos d'Arménie)²⁸ et du 2 septembre de la même année (rétablissement de Jean Plakènos, autrefois déposé, dans l'ordre des diacres)²⁹ a peut-être pour cause le refroidissement des relations qui a dû suivre ce conflit.

Tel est le bilan de nos recherches sur Léon d'Amasée.

Nous regrettons que la pénurie des documents ne nous permette pas de mettre en plus haut relief la physionomie et l'action de ce prélat byzantin, dont quelques traits épars nous ont permis de discerner la forte personnalité.

V. GRUMEL.

28. Recueil de Narsès (en arménien, éd. de Jérusalem, 1871. Cf. Tekeyan, *Controverses théologiques en Arméno-Cilicie dans la seconde moitié du XII^e siècle* (1165-1198), dans *Orientalia Christiana Analecta* 124, p. 37-38.

29. Document inédit. Voir nos *Regestes* à cette date. Cf. Bénéchévitch, *op. cit.*, I, 283-284.

Fonctions et dignités des eunuques

(SUITE ET FIN)

III. — Le maître d'Hôtel de l'empereur.

La charge de Maître d'hôtel de l'empereur, ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης τραπέζιος τοῦ δεσπότου et celle de Maître d'hôtel de l'impératrice, ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης τῆς Αὐγούστης, étaient réservées en principe aux eunuques¹. A la haute époque, le Maître d'hôtel de l'empereur est appelé aussi *castrensis, καστρήσιος*; il avait rang de *vir specabilis*² et le privilège de siéger dans la loge impériale du Cathisma à l'Hippodrome³. Le terme *καστρίσιος* resta en usage jusqu'au VII^e siècle⁴. On ajoutait à son nom certaines épithètes : ὁ κλεινὸς καστρήσιος⁵ ou ὁ τερπνὸς καστρήσιος⁶. La véritable appellation était : ὁ καστρήσιος τῆς βασιλικῆς τραπέζης⁷ ou encore ; ὁ κλεινὸς καστρήσιος τῆς βασιλικῆς τιμίας τραπέζης⁸. Par simplification, le titre généralement usité est ὁ τῆς τραπέζης⁹, ou encore ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης¹⁰. Le Maître d'hôtel de l'impératrice s'appelait ὁ τῆς τραπέζης τῆς Αὐγούστης¹¹, ou encore ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης τῆς Αὐγούστης¹². Les expressions ὁ τῆς τραπέζης et ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης

1. De Cer. II, 52.725. Cf. J. BURY, *The imperial administrative system in the ninth century*. The British Academy. Supplemental papers. I. London 1911, p. 125-126.

2. Not. Dign. II, XV et notes p. 266.

3. De Cer. I, 92, 744, 748, 750.

5. De Cer., II, 52, 744.

6. De Cer., II, 52, 744.

7. De Cer., II, 52, 742.

8. De Cer., II, 52, 744. Cf. REISKE. Comment. 870.

9. De Cer. I, 9, 70, I, 10, 79, I, 14, 95, I, 19, 118, I, 20, 121, I, 28, 160, I, 61, 277, I, 65, 293, 294, I, 83, 381, 382, App. 463, 487, II, II, 595, 597, II, 18, 602, II, 53, 784

10. App. 463, 464, 477, 484, 488, 491. Cer. II, 18, 604, II, 52; 725.

11. De Cer., 21, 617, II, 52, 711.

12. De Cer., II, 52, 725.

sont synonymes et figurent parfois ensemble dans le même passage¹³. Par ailleurs, il ne peut y avoir de doute sur l'identification du κατερήσιος τῆς βασιλικῆς τραπέζης avec le ὁ τῆς τραπέζης ou le ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης, car l'un et l'autre ont les mêmes attributions et le même service^{13bis}.

Aux IX^e et X^e siècles, le service aulique du Maître d'hôtel était le suivant. Le Maître d'hôtel, assisté des artoclines, s'entendait avec l'empereur pour dresser la liste des convives à inviter¹⁴. Il introduisait dans la salle du banquet les convives de marque et il les conduisait à leurs places¹⁵. Il présidait avec l'échanson, ὁ ἐπικριψης, au service de l'empereur à table¹⁶. Il portait aux convives certains plats provenant de la table impériale, d'où l'épithète de τερπνός qu'on lui donne¹⁷. Le Maître d'hôtel, sur un signe de l'empereur, invitait les convives à quitter leur chlamydes pour se mettre à table¹⁸. Lors de certains banquets, le Maître d'hôtel donnait le signal des danses¹⁹ et allait chercher les placets destinés à l'empereur²⁰. Enfin, il donnait le signal de la fin du banquet impérial, « en étendant la main droite et en écartant les doigts en forme de rayons, puis en les rapprochant en forme de grappe à raisin^{20bis}. »

En campagne, le Maître d'hôtel marchait à la suite de l'empereur avec le protovestiaire²¹. Pendant toute la durée de l'expédition, le Maître d'hôtel dirigeait le service de la table impériale et veillait à ce qu'elle fût toujours abondamment pourvue²². Il recevait du trésor privé de l'empereur l'argent pour acheter les denrées nécessaires; il recueillait celles qui étaient offertes par les sujets à l'empereur sur son passage et il veillait à avoir le nombre de bêtes de somme suffisant pour transporter la vaisselle de la table impériale^{22bis}.

13. De Cer., App. 463, 487-488.

13 bis. Contrairement à ce que semble croire Ph. Koukoulès, *Epétēris* de la Société d'Et. byz., Athènes, X (1933), p. 159-160.

14. De Cer., I. 19, 118; I. 20, 121; I. 28- 160.

15. De Cer., II. 52, 742, 750, I. 10, 79; I. 14, 95 et passim.

16. De Cer., I. 9, 70.

17. De Cer., II. 52, 744.

18. De Cer., I. 61, 277.

19. De Cer., I. 65, 294.

20. De Cer., I. 65, 293.

20 bis. De Cer., 294. Cf. Ph. Koukoulès, *id.*, 158.

21. De Cer. App. 484.

22. De Cer. App. 463-464, 488, 491 et passim.

22 bis. De Cer. App. I. 463-464.

En raison de son service, il était naturel que le *χαστρήσιος* eût un local à proximité de la grande salle à manger du Grand Palais. Ce local, le *χαστρησιαχόν*²³, était voisin du Triclinium des 19 Lits; il était fermé par des portes d'ivoire.

Par une bizarrerie du protocole, la direction des bateaux de plaisance de l'impératrice, ἀγράρια ou ὄφρωνια Αὐγουστιαχά, était confiée au Maître d'hôtel de l'impératrice²⁴. L'empereur Romain I^e Lécapène (920-944), mit fin à cet état de choses et plaça les équipages des bateaux de l'impératrice sous la direction du *protospathaire de la phiale*, qui commandait ceux de l'empereur; il déposséda ainsi de ce ministère le *protospathaire* Théophylacte, maître d'hôtel²⁵.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, le service de la table impériale se compliqua. Les fonctions de l'ancien ἐπί τῆς τραπέζης du X^e siècle se partagèrent entre ce dernier et un nouveau dignitaire. Au-dessus du Maître d'hôtel, en effet, était placé un autre officier, le *domestique de la table*, ὁ δομέστικος τῆς τραπέζης. L'appellation est, du reste, ancienne, car on mentionne déjà un domestique de la table lors du VI^e concile œcuménique, en 680²⁶. Le domestique de la table occupait le vingtième rang de la hiérarchie, tandis que le Maître d'hôtel occupait le vingt et unième²⁷. Ces deux dignitaires présidaient au service de la table impériale²⁸. Lors des grands banquets, à Noël, par exemple, le domestique de la table passait les plats aux différents dignitaires chargés de les faire parvenir sur la table impériale et les appelait chacun par leur nom, selon leur rang hiérarchique²⁹. Lorsque les dignitaires revenaient à leur place, ils remettaient aux pages les plats qu'ils desservraient³⁰. Lors du banquet donné à l'occasion du mariage ou du couronnement d'un empereur, le service de la table impériale était dirigé par le *grand domestique*, et, en son absence, par le *despote*. Le grand domestique se plaçait à proximité de l'empereur et il

23. De Cer., I. 41, 211. Cf. De Cer., I. 41, 214.

24. De adm. imp., 235, 241.

25. De adm. imp., 241-242.

26. MANSI, XI, 209 et *passim*.

27. Ps.-Codin, de off. 9, 10.

28. Ps. Cod., de off. 55.

29. Ps.-Cod. de off. 57.

30. Ps.-Cod. de off. 58.

avait le domestique de la table derrière lui. Derrière ce dernier se tenait le Maître d'hôtel. Les plats que l'on apportait étaient remis au Maître d'hôtel, qui les passait au domestique de la table, lequel les présentait au grand domestique qui les déposait devant l'empereur³¹. Le Maître d'hôtel s'occupait, dans ces cérémonies, plus spécialement du service de la table des dignitaires³². Le pseudo-Codin a longuement décrit le cérémonial des banquets impériaux et le rôle qu'y avaient le grand domestique, le domestique de la table et le Maître d'hôtel³³.

A partir de 1204, la charge de Maître d'hôtel ne semble pas avoir été exercée en fait par son titulaire. Ce dernier était, en effet, souvent chargé de missions diverses ou de commandements importants qui l'obligeaient à s'absenter.

La charge aulique de Maître d'hôtel donnait à son titulaire un rang officiel à la cour : c'était une étape dans la voie des honneurs. Bien des fois, d'ailleurs, l'office de maître d'hôtel n'était en réalité qu'un simple titre honorifique, valant titre nobiliaire. La charge de maître d'hôtel n'était pas conférée à vie. Cependant, sauf le cas de destitution pour motif grave, le titulaire de cette charge en conservait pour ainsi dire la propriété tant qu'il n'avait pas été élevé à une charge supérieure. L'avancement était plus ou moins rapide, selon les mérites du dignitaire, l'éclat de sa naissance ou la faveur de l'empereur.

Le Maître d'hôtel avait très vraisemblablement sous ses ordres les *domestiques du service*, οἱ δομέστικοι τῆς ὑπουργίας³⁴, ou encore οἱ δομέστικοι τοῦ δομέστικιον^{34bis}. Au XIV^e siècle, ils avaient pour mission d'apporter à la salle à manger impériale les différents plats et de les déposer à l'extrême de la table de l'empereur ; après le dîner, ils étaient chargés de desservir³⁵.

Le Maître d'hôtel avait encore sous ses ordres les εγγυστικοὶ. Ceux-ci, inférieurs aux *domestiques du service*, étaient chargés d'apporter sur la table impériale les énormes

31. Ps.-Cod. de off. 59-60.

32. Cantac. I. 202-203.

33. Ps.-Cod. de off., 55-64.

34. De Cer., 463, 464, 491. Cf. Theoph., 390, 462, 468. Bury, *id.*, 126.

34 bis. Ps.-Cod., 59, 60, 62.

35. Ps.-Cod., 59, 61, 62, 63.

plats d'argenterie, qui contenaient les desserts et qui étaient si lourds qu'il fallait avoir recours à un dispositif spécial pour le déposer sur la table. Les ἔγγισταίραι étaient chargés aussi de soulever le rideau donnant accès à la salle à manger, pour laisser passer les invités; enfin, ils recevaient les chlamydes des patrices et des stratégés, que ceux-ci étaient tenus d'enlever avant de se mettre à table³⁶.

Enfin, les νηψτιάραι étaient placés eux aussi sous les ordres du Maître d'hôtel. Ces serviteurs eunuques avaient la garde des cuvettes en or et pierres précieuses dans lesquelles ils versaient l'eau pour permettre à l'empereur et aux autres invités de se rincer les doigts³⁷.

Tel était le personnel qui était sous les ordres du Maître d'hôtel impérial. Quant à l'existence d'un Maître d'hôtel de la table privée, τῆς οἰκειακῆς τραπέζης, elle ne repose très vraisemblablement que sur la lecture erronée de l'adjectif οἰκειακῆς au lieu de βασιλικῆς³⁸. L'état du personnel de la table impériale était tenu à jour, semble-t-il, par un *Secrétaire du service de la table*, νοτάριος τῆς ὑπουργίας, dont il est fait mention sous Romain I Lécapène (920-944)³⁹.

Les textes nous ont transmis le nom d'un certain nombre de Maîtres d'hôtel. En 612, la fille d'Héraclius, Epiphanie-Eudocie, fut couronnée à Saint-Etienne du Palais et conduite à Sainte-Sophie par Philarète cubiculaire et chartulaire et par SYNÉTAS κατστρήσιος⁴⁰. Sous Constant II (642-668), le Maître d'hôtel de l'empereur, SERGE EUCRATAS, est mentionné dans les Actes de saint Maxime le Confesseur⁴¹.

D'après les Patria, le grand bain, situé près du Bous, aurait été bâti par l'eunuque NICÉTAS, Maître d'hôtel de l'empereur, à l'époque de l'empereur Théophile (829-842)⁴².

Vers 887, Léon VI envoya une expédition en Italie sous

36. De Cer., 70, 79, 277. Cf. Notes de Reiske, II. 171.

37. De Cer., 9.

38. Fr. DÖLGER, *Zur Textgestaltung der Lavraukunden und zu ihrer geschichtliche Auswertung*. Byz. Zeitschr., 39, 1939, 41 et 50.

39. Leo Gramm., 303.

40. Chron. Pasc., 703.

41. Acta Maximi c., 6, p. 120.

42. Patria II, 269-270.

les ordres du patrice CONSTANTIN, Maître d'hôtel de l'empereur, qui fut, du reste, battu⁴³.

Sous Basile I^{er} (867-886), NICÉTAS XYLINITÈS, protospa-thaire et maître d'hôtel de l'impératrice, fut accusé d'avoir noué une intrigue avec l'impératrice Eudocie. Il fut tonsuré et enfermé dans un couvent⁴⁴. Plus tard, l'empereur Léon VI le nomma économie de Sainte-Sophie. Xylinitès fut enseveli dans le monastère qu'il avait construit⁴⁵. Il ne faut pas confondre Nicétas Xylinitès, Maître d'hôtel de l'impératrice, avec Nicétas Xylinitès, patrice et magistros, qui fut condamné comme conspirateur sous le règne de Léon III l'Isaurien (717-740)⁴⁶.

Sous le règne de Romain I^{er} Lécapène (920-944), le Maître d'hôtel CONSTANTIN BOILA, compromis dans le complot du mystique Jean, prit la fuite et revêtit l'habit monastique dans un couvent du mont Olympe, vers 925⁴⁷.

Constantin VII Porphyrogénète mentionne le protospa-thaire et Maître d'hôtel de l'impératrice, THÉOPHYLACTE⁴⁸.

Sous le règne d'Alexis I^{er} Comnène (1081-1118), l'eunuque CONSTANTIN, Maître d'hôtel, était au service de l'impératrice au moment de la découverte d'un complot contre la vie de l'empereur⁴⁹.

A la cour de Nicée, la charge aulique de Maître d'hôtel, devenue une charge importante, était réservée généralement à de hauts personnages et n'était plus l'apanage des eunuques. Sous Jean III Vatatzès (1222-1254), le Maître d'hôtel de l'empereur était NICÉPHORE TARCHANIOTE, qui devint plus tard grand domestique⁵⁰. C'était un grand seigneur. Marié en premières noces avec une jeune fille appartenant à la noble famille des Nestongoi⁵¹, Nicéphore Tarchaniote avait épousé ensuite,

43. Cedr. II, 253. Leo Gramm., 266. Theoph. Cont. 356, 701, 852. Zonar. III. 442.
Cf. J. GAY, *L'Italie méridionale...*, 143-144.

44. Georg. le Moine, 843.

45. Leo Gramm., 257. Theoph. Cont., 691.

46. Theoph., 615-616. Nicéph. de Constant., 62-63. Cedr. I. 792. Leo Gramm., 179. Patria II, 276.

47. Theoph. Cont., 411, 903. Leo Gramm., 315.

48. De adm. imp., 235, 241.

49. An. Comm. Alex., Bonn, t. II, 180-181.

50. Cf. R. GUILLAND, *Le grand domesticat à Byzance*. Echos d'Orient, 37, 1938.
56. Pachym., I. 34. Acropol., 60, 61, 71, 96.

51. Pachym., I. 292, 286.

en 1237, Marie Paléologue, fille du grand domestique Andronic Paléologue⁵² et sœur du futur empereur Michel VIII Paléologue. Nicéphore Tarchaniote était, en plus, un bon général qui se distingua au cours de nombreuses expéditions⁵³. Alors qu'il était encore Maître d'hôtel, Nicéphore Tarchaniote fit fonction de grand domestique⁵⁴ et fut probablement, peu après, élevé au grand domesticat. Il était vraisemblablement déjà mort, lorsque Théodore II Lascaris fiança sa fille Théodora d'abord avec Balanidrota, puis avec Basile Caballarios, malgré l'opposition de la famille des Tarchaniotes⁵⁵. Après la mort de son mari, Marie Paléologue entra au couvent et prit le nom de Marthe. Elle avait eu de son mariage avec Nicéphore Tarchaniote, une fille, Théodora, et trois fils : l'aîné Andronic⁵⁶, Michel⁵⁷ et Jean⁵⁸. L'exemple de Nicéphore Tarchaniote montre que la charge de Maître d'hôtel était alors plus honorifique que réelle, puisque celui-ci pouvait s'absenter pour de lointaines et longues expéditions militaires.

Sous Théodore II Lascaris (1254-1258), ISAAC NESTONGOS occupait la charge de Maître d'hôtel. Il prit part à une expédition militaire, malgré ses fonctions auliques et semble avoir été d'une fidélité douteuse⁵⁹. Cet Isaac Nestongos est vraisemblablement distinct d'Isaac Nestongos, condamné à l'aveuglement et à la mutilation d'une main par Jean III Vatatzès⁶⁰.

Lorsqu'Andronic II Paléologue fut couronné co-empereur par Michel VIII Paléologue, ce dernier lui constitua une maison civile. BRYENNE fut nommé Maître d'hôtel du jeune empereur⁶¹. Sous Andronic II Paléologue (1282-1328), le Maître d'hôtel de l'empereur, PHILANTHROPÈNE, fut chargé de défendre Magnésie de l'Hermos et fut témoin d'un fait miraculeux.

52. Cf. Th. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Paleologen*, Munich, 1938, 13.

53. Acropol., 60-61, 71, 95.

54. Acropol., 96.

55. Pachym., I. 34.

56. Th. Papadopoulos, *id.*, 14.

57. Th. Papadopoulos, *id.*, 14-15.

58. Th. Papadopoulos, *id.*, 17.

59. Acropol., 151, 161.

60. Acropol., 40.

61. Pachym., I. 324.

Philanthropène était déjà âgé, de haute noblesse et de grande expérience militaire⁶².

Sous Andronic III Paléologue et Jean V Paléologue, le Maître d'hôtel GEORGES CHUMNOS semble avoir été un personnage influent. Pendant la minorité de Jean V Paléologue, on le voit assister à une séance du conseil et donner le premier son avis, malgré la présence du grand domestique Jean Cantacuzène⁶³. Il semble avoir été promu plus tard grand stratopédarque⁶⁴. Il ne doit pas être confondu avec le grand stratopédarque Chuninos, préfet de Thessalonique, en 1328⁶⁵. Alexis Apocaukos avait épousé une nièce du grand stratopédarque Chumnos⁶⁶, vraisemblablement Georges Chumnos.

Le Maître d'hôtel ANDRÉ PALÉOLOGUE s'estima assez puissant pour se poser en adversaire de Jean Cantacuzène, alors empereur associé avec Jean V Paléologue (1341-1355) et pour refuser d'exécuter les ordres qu'il recevait du basileus⁶⁷. André Paléologue joua un certain rôle politique à cette époque⁶⁸.

Nicéphore Grégoras adresse l'une de ses lettres à un Maître d'hôtel dont il ne donne pas le nom⁶⁹. Le Maître d'hôtel en question pourrait être Georges Chumnos ou André Paléologue.

Enfin, JEAN NOTARAS, fils de Nicolas Notaras, interprète de Manuel II Paléologue, était Maître d'hôtel de Jean VIII Paléologue (1425-1448). Il fut pris et décapité dans un combat contre les Turcs; son père racheta son corps aux Turcs⁷⁰.

L'allégation de Nicéphore Grégoras⁷¹, d'après laquelle le prince de Russie aurait eu héréditairement la charge de Maître d'hôtel depuis Constantin le Grand, ne repose sur rien et semble entièrement fantaisiste⁷².

Il nous est parvenu seulement quelques sceaux de Maîtres

62. Pachym., II. 400.

63. Cantac., II. 20.

64. Cantac., II. 120.

65. Cantac., I. 268-269.

66. Cantac., II. 120-121.

67. Cantac., III. 104-105.

68. Cantac., II. 573, 575, 581. Cf. Mikl. et Müll., Acta III, p. 102, acte de 1824 n. XXIV.

69. R. GUILLAND, *Nicéphore Grégoras. Correspondance*, 16 et 378.

70. Ducas, 93.

71. Nic. Grégor., I. 239.

72. Nic. Grégor. Notes II. 1207. Cf. Du Cange Glossarium, s. v. *trapeza*.

d'hôtel. On peut citer ceux de CONSTANTIN, du v^e siècle ^{72 bis}, de THÉOPHILACTE, cubiculaire, du vii^e ou viii^e siècle ^{72 ter}, de JEAN, Maître d'hôtel, et datant du x^e ou du xi^e siècles ⁷³, celui de LÉON, primicier et vestarque de la même époque ^{73 bis}, celui de NICÉTAS XYLINITÈS, Maître d'hôtel de l'impératrice ⁷⁴ et celui de CONSTANTIN, Maître d'hôtel et manglabite de la Grande Eglise ⁷⁵ et datant du xiv^e siècle.

Les textes nous ont transmis les noms de quelques *Domes-tiques de la table* :

CONSTANTIN, sous Constantin VII Porphyrogénète; il devint grand hétériarque et patrice proconsul ⁷⁶.

Alexis CABALLARIOS, sous Michel VIII Paléologue, se fit tuer glorieusement dans un combat ⁷⁷.

THÉODORE SYNADÈNE, sous Andronic II Paléologue, joua un certain rôle dans la lutte entre les deux empereurs, Andronic II Paléologue et Andronic III Paléologue ⁷⁸; il devint plus tard protostrator ⁷⁹ et prit parti contre Jean Cantacuzène, pendant la minorité de Jean V Paléologue ⁸⁰.

Enfin, Cantacuzène cite, sous Andronic II Paléologue, vers 1327, le domestique de la table impériale, PHOCAS MAROULÈS ⁸¹. Ce dernier, qui commandait un corps de troupes défendant les remparts de Constantinople, transmet à Andronic II les propositions d'entrevue d'Andronic III Paléologue ⁸².

^{72 bis} PANTCHENKO, Catalogue de plombs, Izvestija de l'Inst. Arch. Russe de Constantinople, 1903, p. 138.

^{72 ter}. G. SCHLUMBERGER, Sceaux byzantins inédits, 5^e série. Revue Numismatique, 1905, 345-346.

⁷³. Gust. SCHLUMBERGER, Sigillographie, 600.

^{73 bis} CONSTANTOPoulos, Byzantiaka molybdoboulla. Journal International de Numismatique, 1907, 506.

⁷⁴. G. SCHLUMBERGER, *id.*, 600. Cf. plus haut, p.

⁷⁵. G. SCHLUMBERGER, *id.*, 148.

⁷⁶. Const. VII. de adm. imp., 184. Cf. J. BURY, *id.*, 126.

⁷⁷. Pachym., I. 324.

⁷⁸. Nic. Grégor., I. 301.

⁷⁹. Nic. Grégor., I. 408.

⁸⁰. Nic. Grégor., II. 631.

⁸¹. Cantac., I. 255.

⁸². Cantac., I. 255-256.

IV. — L'Echanson.

L'échanson porte différents noms dans les textes. En général, on le désigne sous le nom d' ἐπιγκέρνης ou de ἀπιγκέρνης¹. Le mot vient du verbe ἐπικερνάναι, qui signifie mêler, mélanger. On trouve aussi les mots ou expressions : ὁ τοῦ Βασιλέως οἰνοχόος² ou ἀρχιοινοχόος.³, οἰνοχόω⁴, l'échanson de l'empereur, l'archiéchanson, l'échanson, ou encore κυλικιστός;⁵, le porte-coupe, ou enfin, ὁ ἐπὶ τοῦ κεράσματος⁶, le préposé à la boisson.

L'impératrice avait elle aussi son échanson⁷. Les deux échansons, celui de l'empereur, ὁ πιγκέρνης τοῦ δεσπότου, et celui de l'impératrice, ὁ πιγκέρνης τῆς Αὐγούστρις, étaient, au x^e siècle, eunuques⁸ et correspondaient aux maître d'hôtel de l'empereur et maître d'hôtel de l'impératrice, auxquels, tout en étant des personnages assez importants, ils étaient cependant inférieurs en dignité. A cette époque, la charge d'échanson n'était pas une charge noble, mais son titulaire recevait un titre nobiliaire plus ou moins élevé. Dès la fin du xi^e siècle, la charge d'échanson était donnée à des personnages non eunuques.

Le principal rôle de l'échanson était de verser à boire à l'empereur⁹. Il avait sous ses ordres de nombreux serviteurs, appelés παροινούοι.^{9 bis}. Jadis, le pincerne accompagnait l'empereur en villégiature. Il portait suspendu à une chaîne un goblet, qu'il remettait à l'empereur chaque fois que celui-ci désirait boire¹⁰. Le Pseudo-Codin prévoit le cas où le pincerne était absent. Dans ce cas, son service était fait par le dignitaire le plus élevé dans la hiérarchie¹¹.

1. De Cer., I. 9, 70, II. 52, 725.

2. Ce Cer. App. 491. Anne Comn. Alex., I. 421.

3. Anne Comn. Alex., II. 113-115.

4. Cedr. Theoph., cf. Codin, 184.

5. Nicet. Alexis I, Ps.-Codin, 184.

6. Nicet. Chon., 384. G. Acropol., 48.

7. De Cer., II. 52, 725.

8. De Cer., id.

9. Kinnam., 56.

9 bis. Ps.-Cod., 108.

10. Ps.-Cod., 58.

11. Ps.-Cod., 60.

Le pincerne, au XIV^e siècle, partageait avec le maître d'hôtel, l'επί τῆς τραπέζης, les fonctions de l'ancien δομέστικος επί τῆς τραπέζης du X^e siècle. Il avait aussi sous ses ordres, comme le maître d'hôtel, les δομέστικοι τοῦ δομέστικου¹². Au XIV^e siècle, le pincerne occupait le quatorzième rang dans la hiérarchie et il était supérieur au parakimomène. Il venait immédiatement après le protosébaste et avant le curopalate¹³.

Le costume du pincerne était analogue à celui du grand primicier, tout au moins au XIV^e siècle¹⁴. Sa coiffure était lamée et sa cape en soie. Son skaranikion était de couleur abricot, en or filé; sur la poitrine était brodé le portrait de l'empereur, et, dans le dos, était représenté le basileus assis sur son trône¹⁵. A la différence du grand primicier, le pincerne n'avait pas droit au bâton¹⁶.

L'office du pincerne finit par devenir purement honorifique. A partir du XIV^e siècle, en effet, on le voit souvent envoyé en mission extraordinaire dans les provinces pour lutter contre l'influence des autorités locales qui essayaient de se rendre de plus en plus indépendantes du gouvernement central¹⁷.

Les textes nous ont conservé les noms de quelques pincernes.

Après la déchéance de Romain I Lécapène, en 944, un complot fut ourdi pour ramener le vieil empereur sur le trône. Le complot fut découvert et les principaux conjurés furent sévèrement punis. Parmi eux se trouvaient le protospathaire et échanson GEORGES, ainsi que le patrice et parakimomène Théophane et le primicier Thomas¹⁸.

A partir des Comnènes, la charge d'échanson grandit en importance et elle cesse d'être l'apanage des seuls eunuques. Sous Alexis I Comnène (1081-1118), le jeune MICHEL, échanson, se trouve parmi les familiers de l'empereur et il dénonce au basileus le projet de fuite du jeune Grégoire Gabras, fils de

12. Ps.-Cod., 59-60, 62.

13. Ps.-Cod., 9.

14. Ps.-Cod., 20.

15. Ps.-Cod., 19.

16. Ps.-Cod., 20.

17. Ern. STEIN, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und wirtschaftsgeschichte*. Mitt. zur osmanischen Geschichte, II. 1926, 25.

18. Theoph. Cont., 440, 754, 922. Leo Gramm., 330.

Théodore Gabras¹⁹. Le jeune échanson, Michel, dont la barbe commençait à peine à pousser, faisait partie de la jeunesse dorée d'alors, ainsi que son ami Bardas. Alexis I Comnène avait une particulière affection pour Michel et il lui avait fait donner une forte instruction militaire. Michel et Bardas furent envoyés en Cilicie, auprès de Boutoumitès pour faire sous ses ordres leurs premières armes. Mais ils se montrèrent tellement indisciplinés que Boutoumitès, avec la permission d'Alexis I Comnène, les envoya au duc de Chypre, Constantin Euphorbènos, qui n'en tira rien de bon non plus. Finalement, les deux jeunes gens qui, forts de la protection impériale, se croyaient tout permis, furent envoyés à Cantacuzène²⁰.

Manuel I Comnène (1143-1180) prit pour échanson ALEXIS COMNÈNE, qui était vraisemblablement l'un de ses neveux. Cet Alexis Comnène, banni par Andronic I Comnène, se réfugia en Sicile auprès de Guillaume, roi de Sicile, et prit les armes contre Andronic I Comnène²¹.

Deux noms d'échansons nous sont parvenus sous l'empire de Nicée. Pendant le règne de Jean III Vatatzès (1222-1254), le pincerne JEAN COMNÈNE CANTACUZÈNE, duc des Thracétiens, dont le nom figure dans différents actes²², fut envoyé par le basileus au secours de Rhodes, dont les Génois venaient de s'emparer. Le siège traînant en longueur, Jean III Vatatzès envoya une flotte sous le commandement du protosébaste Théodore Contostéphane. Les Latins furent chassés et exterminés sur les ordres de l'échanson Jean Comnène Cantacuzène²³. Sous Théodore II Lascaris (1254-1258), Théodore Scutariotès mentionne le ὁ ἐπὶ τοῦ κεράσματος GEORGES NESTONGOS²⁴.

Lorsque Michel VIII Paléologue couronna coempereur son fils Andronic II Paléologue, il lui constitua aussitôt une maison civile. LIBADARIOS fut nommé pincerne²⁵. Etait-il apparenté

19. Anne Comn., I. 421.

20. Anne Comn., III. 113-115.

21. Nicet. Chon., 384.

22. DÖLGER, *Regesten* 1783, 1785, 1793, 1798.

23. Acropol., 86, 87, 88, 93-95 (éd. Heisenb.).

24. Acropol., 293 (éd. Heisenb.).

25. Pachym., I. 318-319.

à Michel Libadarios, grand hétériarque sous Jean III Vatatzès? Nous l'ignorons²⁶. Libadarios semble avoir conservé son titre de pincerne sous le règne d'Andronic II Paléologue. Celui-ci maria, en 1292, son plus jeune frère, Théodore Paléologue, avec la fille de l'échanson Libadarios²⁷. Le grand-père de la jeune fille avait été jadis protovestiaire²⁸. L'échanson Libadarios ne saurait être confondu avec un autre Libadarios, qui fut d'abord protovestiarite²⁹, puis grand stratopédarque³⁰. C'est ce Libadarios qui fit crever les yeux à Alexis Philanthropène³¹. Les Libadarioi appartenaient à la haute noblesse byzantine³².

Lorsque Michel VIII Paléologue signa l'Union religieuse avec Rome, au deuxième concile de Lyon (1274), nombre de hauts dignitaires avaient refusé d'y souscrire et furent jetés en prison. Parmi eux se trouvaient le protostator Andronic Paléologue³³ et son neveu Jean Paléologue Cantacuzène³⁴, ainsi que le pincerne MANUEL RAOUL et son frère Isaac. Lorsque l'évêque d'Ephèse Isaac vint avec ses légats pontificaux visiter les prisonniers, l'échanson Raoul, indigné, jeta ses chaînes à la tête de l'évêque³⁵. Le pincerne Raoul figure dans deux actes, l'un de 1274 et l'autre de 1277³⁶. Manuel et Isaac Raoul, ayant persisté dans leur refus d'accepter l'Union religieuse, furent aveuglés et bannis³⁷.

Au début du règne de Michel VIII Paléologue est mentionné aussi le pincerne ALEXIS DOUCAS NESTONGOS³⁸, qui était, en 1267, gouverneur ou *κεφαλή* de Thessalonique³⁹.

Michel VIII Paléologue envoya MICHEL GLABAS, alors

26. Acropol., 72.

27. Pachym., II. 26 et 181. Cf. Th. Papadopoulos. *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, München, 1938, p. 27.

28. G. Pachym., II. 181.

29. G. Pachym., II. 210, 220, 223, 229. Nic. Grégor., L. 195, 196, 199, 200, 201.

30. G. Pachym., II. 231.

31. Nic. Grégor., I. 196, 201.

32. Pachym., I. 65.

33. PAPADPOULOS, *id.*, p. 71-72.

34. Pachym., I. 484.

35. Pachym., I. 459.

36. DÖLGER. *Regest.*, 2011, 2030.

37. Pachym., I. 484-485.

38. ZACHARIAE v. LING. *Jus Graeco-Rom.*, III, XX.

39. DÖLGER, Reg., 1251.

europalate et promu plus tard grand papias, prendre possession de Mésemtrie, livrée par le prince bulgare Bitzo, qui disputait alors le pouvoir à Constantin Asen⁴⁰. Au début de son règne, Andronic II Paléologue (1282-1328) pourvut Glabas, qui appartenait à la famille des Tarchaniotes, et qui, second fils de Marthe Paléologue et du général Nicéphore Tarchaniote, portait aussi le nom de sa mère, Paléologue⁴¹, d'un important commandement et l'éléva de la dignité de grand papias à celle de pincerne, puis à celle de grand connétable⁴². Son surnom de Glabas lui venait vraisemblablement de sa victoire remportée sur les Bulgares⁴³. Dès le début du règne d'Andronic II Paléologue, Michel Glabas fut créé protostator⁴⁴. Alors qu'il était encore grand connétable, Michel Glabas fut chargé d'arrêter les incursions des Serbes sur les territoires de l'empire, mais ses efforts furent vains et il conseilla à Andronic II Paléologue de traiter avec le kral de Serbie⁴⁵. Toujours à la même époque, Michel Glabas s'était lié avec le moine Cosmas de Sozopolis, qu'il recommanda vivement à l'empereur. Ce dernier, séduit par la rare piété de Cosmas, le prit comme confesseur et le créa peu après patriarche de Constantinople. Cosmas fut, en effet, patriarche sous le nom de Jean XII de 1294 à 1303⁴⁶. Plus tard, lorsque Michel Glabas était protostrator, il accompagna Michel IX Paléologue dans ses opérations en Occident⁴⁷.

Michel Glabas était un général vaillant et expérimenté^{47 bis}. Le poète Manuel Philès lui adresse de nombreuses poésies et lui donne souvent le nom de Doucas⁴⁸. Michel Glabas fut récompensé de ses éminents services par l'octroi de hautes dignités et il monta rapidement dans la carrière des honneurs. D'abord, primicier (33^e dignité)⁴⁹, il fut élevé au rang de grand

40. Pachym., I. 350.

41. PAPADPOULOS, *id.*, p. 14-15.

42. Pachym., II. 12. Grégor., I. 159. Cf. Th. Papadopoulos, *id.*, p. 14, n. 93.

43. Th. PAPADPOULOS, *id.*, p. 15.

44. Pachym., II. 183. Nic. Grégor., I. 484.

45. Pachym., II. 271.

46. Pachym., II. 182, 185.

47. Pachym., III. 445.

47 bis. Nic. Grégor., I. 159.

48. E. MILLER. *Manuelis Philae carmina*, ed. E. Miller, I, p. 80 et II, 230, 413.

49. Pachym., I. 295.

papias (22^e dignité), puis successivement à ceux de pincerne (14^e dignité), grand connétable (11^e dignité) et finalement protostrator (8^e dignité). Pachymère⁵⁰ attribue aussi à Michel Glabas la dignité de europalate (15^e dignité), qu'il aurait possédée avant d'être créé grand papias (22^e dignité). Si Pachymère ne fait pas erreur, Michel Glabas aurait été rétrogradé, ce qui s'explique assez difficilement. Sans doute, on pourrait penser que Pachymère a voulu dire que Michel Glabas, envoyé par Michel VIII Paléologue pour prendre possession de Mésembrie, fut nommé dans la suite europalate et grand papias, sa nomination comme grand papias ayant précédé sa nomination comme europalate. Mais cette explication est peu admissible. Pachymère, en effet, écrit un peu plus loin⁵¹, que Michel Glabas, alors grand papias, fut nommé successivement pincerne, puis grand connétable. L'omission de la mention de la dignité de europalate (15^e dignité) venant immédiatement au-dessous de celle de pincerne (14^e dignité), paraît assez singulière. On pourrait supposer aussi qu'à cette époque la dignité de grand papias était hiérarchiquement supérieure à celle de europalate. L'empereur, en effet, avait toujours le droit de modifier l'ordre hiérarchique en faveur d'un titulaire. Toutefois, dans toutes les listes qui nous sont parvenues, la dignité de grand papias est toujours inférieure à celle de europalate. Il faut noter, cependant, que le cas de Michel Glabas, europalate promu grand papias, n'est pas isolé. Sous Andronic II Paléologue, le europalate HUMBERTOPOULOS, qui commandait les territoires des environs de Mésembrie, ayant remporté de brillants succès sur les Bulgares, fut récompensé de la même manière. Andronic II Paléologue l'éleva, dit Pachymère⁵², au-dessus de sa dignité et lui octroya la dignité de grand papias, comme récompense de son courage et de ses exploits. Cet Humbertopoulos est vraisemblablement distinct du personnage de même nom, grand tzaouzios, cité plus loin par Pachymère⁵³.

Michel Glabas eut quatre fils : Alexis, Constantin, Georges

50. Pachym., I. 350.

51. Pachym., II. 12.

52. Pachym., II. 80-81.

53. Pachym., II. 543, 629.

et Ange, et deux filles : Anne et Théodore⁵⁴. Il mourut vers 1307, après avoir pris le nom de moine de Macaire⁵⁵. Sa femme Marie, fille du protostrator puis amiral Alexis Philanthropène, prit le voile à sa mort et mourut sous le nom de Marthe⁵⁶. Michel Glabas avait fondé, vraisemblablement vers 1292-1293, le monastère de la Pammakaristos à Constantinople⁵⁷.

Sous Andronic II Paléologue, la dignité de pincerne fut attribuée à un certain nombre de personnages.

SENNACHERIM ANGE, pincerne, prit part à la campagne contre les Almugavars, sous la direction de Michel IX Paléologue, fils d'Andronic II Paléologue. Sennachérim Ange refusa tout commandement pour être à même de veiller personnellement sur la sécurité de l'empereur. Sennachérim Ange assista à la bataille d'Apros qui fut un désastre pour les Grecs^{57bis}. Sennachérim fut peut-être créé peu après grand stratopédarque^{57ter}. Il est probable qu'il est le même personnage que le pincerne ANGE qui, avec le στρατηγός Chunnos, défendit, vers 1308, Orestiade assiégée par les Almugavars et força l'ennemi à lever le siège^{57quater}.

Pour s'opposer aux progrès des Turcs, Andronic II Paléologue envoya contre eux une armée sous les ordres d'ALEXIS PHILANTIROPÈNE, alors pincerne⁵⁸. Alexis Philanthropène était le second fils du protovestiaire Michel Glabas Tarchaniote⁵⁹. Il avait pris le nom de Philanthropène du chef de sa mère, fille d'Alexis Philanthropène Doucas. Son frère aîné avait été créé protosébaste, alors qu'il n'avait obtenu personnellement que le titre d'échanson, titre inférieur d'un rang dans la hiérarchie aulique⁶⁰. Andronic II Paléologue avait

54. Th. PAPADOPOULOS, *id.*, p. 15.

55. Th. PAPADOPOULOS, *id.*, p. *id.*

56. Th. PAPADOPOULOS, *id.*, p. *id.*

57. X.-A. SIDERIDES, *Du monastère de la Pammakaristos et de ses fondateurs* (en grec), dans le Sylogue littéraire grec de Constantinople, 1892, 25. Cf. Th. Papadopoulos, *id.*, p. 15.

57. *bis*. Pachym., II. 549, 551, 603.

57 *ter*. Grégor., I. 255.

57 *quater*. Pachym., II. 603.

58. Pachym., II. 210. Nic. Grégor., I. 195.

59. Pachym., II. 210. Cf. St Binon. *A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III. Paléologue*. Byz. Zeitschr., 38, 1938, 148-149.

60. Pachym., II. 210.

chargé Philanthropène du gouvernement de l'Asie Mineure, de la Lydie et des territoires s'étendant jusqu'au Telbianos et lui avait donné pour mission de maintenir les Turcs au delà du Méandre⁶¹. Comme Philanthropène était encore tout jeune, Andronic II Paléologue lui adjoignit comme collègue le proto-vestiarite Libadarios, général de valeur mais déjà âgé⁶². Excellent général autant qu'habile diplomate, Philanthropène réussit à imposer la paix aux Turcs après les avoir battus en de nombreux combats⁶³. Chéri de ses troupes, Philanthropène fut aussi gagner l'affection des Grecs et le respect des Turcs. La capitale et les basileis célébraient ses victoires⁶⁴. Devant cette popularité, Libadarios s'inquiéta, car il était convaincu que Philanthropène méditait une déflection et aspirait au trône. Ces craintes n'étaient, d'ailleurs, pas sans fondement. Les contingents crétois, en effet, de l'armée de Philanthropène incitaient leur jeune général à se proclamer empereur. Philanthropène commença par résister et supplia même Andronic II Paléologue de le relever de son commandement. Mais quelques amis, entre autres le moine Melchisédec, frère de son beau-père, l'engagèrent vivement à céder⁶⁵. Philanthropène céda et, en automne 1296, il se révoltait. Il défendit toutefois à ses soldats de le saluer du titre d'empereur et il refusa de porter les insignes impériaux. Libadarios prévint Andronic II de ce qui se passait et l'empereur s'en montra fort troublé. Au dire de Pachymère, le basileus fit offrir à Philanthropène le pardon et le titre de césar⁶⁶.

Cependant, Philanthropène, passant à l'action, arrêtait le propre frère d'Andronic II, Théodore Paléologue, qui se trouvait alors en Lydie⁶⁷. Mais Libadarios profita des circonstances pour concentrer ses troupes et entamer des négociations secrètes avec les troupes crétoises de Philanthropène. Libadarios réussit à se faire livrer Philanthropène et le

61. Pachym., *id.*

62. Pachym., II, *id.* Nic. Grégor., I, 195.

63. Max. Planudis Epistolae, éd. M. Treu, lettres 98, 119.

64. Max. Planudis Epist., let. 98, 105, 118.

65. Max. Planudis Epist., let. 79, 98, Pacym., II, 215.

66. Pachym., II, 230.

67. Pachym., II, 230. Nic. Grégor., I, 195, 202.

fit aveugler. On était aux environs de Noël 1296. Libadarios agit si rapidement que les premiers jours de janvier 1297, le calme était rétabli et que la capitale apprenait à la fois la révolte de Philanthropène et son échec⁶⁸. Philanthropène vécut dans le silence et dans la retraite jusqu'en 1323. Cette année-là, le patriarche Isaïe, en montant sur le trône patriarchal, obtint d'Andronic II la grâce du pincerne⁶⁹. Si l'on en croit l'historien Nicéphore Grégoras, qui écrivit à Philanthropène plusieurs lettres à cette époque, Philanthropène vécut loin de Byzance et cacha même, semble-t-il, le lieu de sa retraite⁷⁰.

Les Turcs, toutefois, redevenaient menaçants en Asie Mineure et dans les îles. Andronic II utilisa de nouveau les services de Philanthropène. Il l'envoya en 1324, sans armée, sans argent, au secours de Philadelphie alors assiégée par les Turcs. Le prestige de Philanthropène était resté si grand, qu'à la seule nouvelle de l'arrivée du célèbre général, les Turcs levèrent aussitôt le siège de la ville⁷¹. Dix ans plus tard, en 1334, Andronic III Paléologue l'envoyait chargé d'ans et de gloire à Lesbos, comme gouverneur. Philanthropène y rétablit l'autorité byzantine et reprit aux Turcs Mitylène⁷². La même année, il infligeait aux Turcs une sanglante défaite sur les côtes du Péloponèse⁷³. Cantacuzène fait allusion à la prise de Mitylène par Philanthropène, qu'il qualifie encore de pincerne⁷⁴.

Ainsi, au début de sa carrière, Philanthropène avait la dignité de pincerne et il semble l'avoir conservée jusqu'à la fin de sa vie. Peut-être lui fut-elle retirée lors de sa révolte et de son aveuglement, mais elle dut lui être rendue lorsqu'il rentra en grâce.

Philanthropène qui, d'après Nicéphore Grégoras⁷⁵, était l'oncle (θεῖος) d'Andronic III Paléologue, fut en relations avec de nombreux savants et hommes de lettres de l'époque.

68. Pachym., *id*. Nic. Grégor., *id*.

69. Nic. Grégor., I. 360.

70. Nic. Grégor. *Correspondance*, éd. R. Guillard, Paris, 1927, let. 27 et 54.

71. Nic. Grégor., I. 360-361.

72. Nic. Grégor., I. 534, 535.

73. Nic. Grégor., let. 47.

74. Cant., I. 479.

75. Nic. Grégor., I. 534.

Maxime Planude semble avoir été très lié avec lui et lui adresse vingt-sept lettres⁷⁶; Michel Gabras lui en envoie sept⁷⁷; Mathieu d'Ephèse, une⁷⁸ et Nicéphore Grégoras, six⁷⁹. Toutes ces lettres, qui datent des années 1294, 1295 et 1296, sauf celles de Nicéphore Grégoras, qui sont postérieures à 1296, témoignent de l'admiration de leurs auteurs pour l'habile général que fut Philanthropène⁸⁰.

SYRGIANNES PALÉOLOGUE PHILANTHROPÈNE⁸¹ dont on ignore le prénom, appartenait à une noble famille. Sa mère, apparentée à la famille impériale, était vraisemblablement Eugénie Paléologue, fille d'Irène, en religion Eulogie Paléologue, sœur de Michel VIII Paléologue⁸². Son père était le grand domestique Syrgiannès, probablement d'origine coumane⁸³. Admirablement doué, Syrgiannès avait reçu une forte éducation militaire. Vers 1315, Andronic II Paléologue, qui l'avait en particulière estimé, lui donna en mariage l'une de ses cousines; Syrgiannès avait alors environ vingt-cinq ans. Andronic II le nomma gouverneur de l'une des provinces de Macédoine, limitrophe de l'Illyrie. Syrgiannès s'y fit de nombreux partisans, mais son administration brouillonne mécontenta l'empereur, qui le destitua. Grâce à ses intrigues, Syrgiannès se fit rendre son commandement et par surcroît, Andronic II le nomma pincerne⁸⁴.

Rentré dans sa province, Syrgiannès essaya de se rendre indépendant. Arrêté par Monomaque le mystique, il fut ramené enchaîné à Constantinople, où il fut jeté en prison. Grâce aux supplications de sa mère, qui était la *theia* de Jean VI Cantacuzène⁸⁵, Syrgiannès fut libéré, après avoir juré fidélité à Andronic II Paléologue, en face de l'icône de la Vierge

76. Maximi monachi Planudis epistulae, éd. Max Treu, Breslau, 1890.

77. Cod. Marc. gr., 446. Let., 253, 254, 320, 333, 372, 390, 423 bis.

78. Cod. Vindobon. theol. gr., 174.

79. R. GUILLAND, *Nic. Grégoras Correspondance*, Paris, 1927.

80. *Id.*, p. 372-374.

81. Sur Syrgiannès, voir : St. BINON, *A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III. Paléologue*. Byz. Zeitschr., 38, 1938, 133-155 et 377-407. N. BÉÈS, *Sur les tables généalogiques des despotes et des dynastes médiévaux d'Épire et de Thessalie*. Zeitschrift für oströmische Geschichte, 3, 1913, 213-215.

82. Th. Papadopoulos, *Versuch einer Genealogie der Palaeologen*, p. 21.

83. Cant., I. 18. Nic. Grégor., I. 296.

84. Nic. Grégor., I. 296-298.

85. Cant., III. 333.

Hodigitria (1320)⁸⁶. Andronic II chargea alors Syrgiannès de surveiller le jeune empereur Andronic III, dont il se méfiait. Mais Syrgiannès ne vit dans la lutte qui allait éclater entre le grand-père et le petit-fils que l'occasion de se tailler une principauté indépendante. Il n'eut rien de plus pressé que d'aller mettre au courant le jeune empereur Andronic III et de le pousser à la révolte⁸⁷. Syrgiannès y réussit et joua un certain rôle; mais sa mère intervint pour l'engager à ne pas pousser la rébellion jusqu'au bout et la paix fut conclue entre les deux empereurs⁸⁸.

Syrgiannès avait espéré tenir la première place auprès d'Andronic III, mais il avait été évincé par le grand domestique Jean Cantacuzène et, s'il en faut croire Grégoras⁸⁹, Andronic III aurait tenté de lui enlever sa femme. Dès juillet 1321, Syrgiannès se rapprochait d'Andronic II. A ce moment, Syrgiannès reçut vraisemblablement d'Andronic II la haute dignité de mégaduc⁹⁰. Mais au printemps 1322, Andronic III reprenait le dessus. Malgré l'opposition de Syrgiannès, Andronic II traitait avec son petit-fils. Déçu une fois de plus dans ses espoirs, Syrgiannès se rapprocha d'un autre mécontent de marque, à Constantinople, Andronic Asan. Ce dernier avait été relevé de son gouvernement du Péloponèse par Andronic III et Andronic II ne lui avait pas donné les compensations honoriques qu'il attendait. Mais Andronic Asan, plus prudent, feignit d'entrer dans les vues de Syrgiannès et le dénonça à Andronic II. A la fin de 1322, Syrgiannès était condamné par le tribunal impérial à la détention perpétuelle. Attaché à une colonne, il lui était interdit de recevoir qui que ce fut, même les membres de sa famille⁹¹.

En 1328, lors de la déchéance d'Andronic II et de l'avènement d'Andronic III, Syrgiannès était toujours en prison. Sur l'intervention de Cantacuzène, Andronic III rendit la liberté à Syrgiannès, après lui avoir fait jurer

86. Nic. Grégor., I. 298.

87. Nic. Grégor., I. 299-301.

88. Nic. Grégor., I. 320-321. Cf. St. Binon, *id.*, 141-143.

89. Nic. Grégor., I. 351-352.

90. Nic. Grégor., I. 351. Cf. St. Binon, *id.*, 378, note 2.

91. Nic. Grégor., I. 362-363.

solennellement fidélité et l'avoir menacé, surtout, s'il recommençait, de la peine capitale⁹². Nommé gouverneur de Thessalonique et à l'important commandement de l'Occident, Syrgiannès profita des événements pour se faire « adopter » par Xénè, l'impératrice, mère d'Andronic III (1332)⁹³. Accusé, peu après, de lèse-majesté par Tzamplakon, Syrgiannès fut mandé à Constantinople pour se disculper. Mais ni Tzamplakon ni Syrgiannès ne purent apporter de preuves évidentes. Toutefois, Syrgiannès crut prudent de s'enfuir. Il réussit à gagner l'Eubée où il resta un an, jusqu'à la fin de 1333. De là, il écrivit à Andronic III pour solliciter son pardon, en jurant de son loyalisme. Mais Andronic III, cette fois, ne se laissa pas flétrir. Syrgiannès quitta alors l'Eubée et se réfugia auprès du tsar de Serbie, Douchan, qui l'accueillit avec plaisir⁹⁴.

Syrgiannès tenta alors, avec l'appui de Douchan, de soulever les provinces voisines contre Andronic III. Ses efforts eurent un certain succès. Le basileus décida de se débarrasser à tout prix d'un personnage aussi dangereux. Sphrantzès Paléologue, de rang sénatorial, accepta de frapper Syrgiannès, dès que l'occasion se présenterait⁹⁵. Sphrantzès parvint à capter la confiance de Syrgiannès, malgré les avertissements que ce dernier recevait de ses amis. Peu après, Syrgiannès était assassiné devant Thessalonique⁹⁶ (23 août 1334). En récompense, Sphrantzès fut nommé grand stratopédarque⁹⁷. Ce dernier devait mourir du typhus, pendant la campagne d'Acarnie, vers 1339⁹⁸, après avoir tenté d'assassiner Andronic III⁹⁹. Le tsar de Serbie conçut une vive douleur de la mort de Syrgiannès, mais conclut aussitôt la paix avec Andronic III¹⁰⁰.

Telle fut la fin lamentable de Syrgiannès, que les textes

92. Nic. Grégor., I. 432-433.

93. Nic. Grégor., 440-441. Cf. St. Binon, *id.*, 387.

94. Nic. Grégor., I. 490.

95. Nic. Grégor., I. 495-497.

96. Nic. Grégor., I. 497, 501. Cant., I. 451-457.

97. Cant., I. 457.

98. Cant., I. 525.

99. Nic. Grégor., I. 554.

100. Nic. Grégor., I. 501.

qualifient de γαμέτος, au sens large du mot (étranger épousant une proche parente, petite-fille, nièce ou petite nièce, cousine ou petite cousine)¹⁰¹ d'Andronic II et d'Andronic III, ou encore d' ἐξάδελφος; d'Andronic III¹⁰² ou d'ἀνεψιός, neveu, d'Andronic II, son θεῖος au sens large du mot et enfin de cousin, ἀνεψιός, de Michel IX¹⁰³. Curieuse figure du début du XIV^e siècle. Ses liens avec la famille impériale, la puissante amitié de Jean VI Cantacuzène, ses hautes fonctions et ses rares qualités auraient dû lui assurer une très brillante destinée. Les témoignages littéraires et historiques montrent en quel estime Syrgiannès fut tenu à son époque. Le poète Manuel Philè lui dédie quatre poésies¹⁰⁴ et deux à sa femme¹⁰⁵. Les sources italiennes¹⁰⁶ et serbes¹⁰⁷ donnent aussi sur Syrgiannès d'intéressants détails. Mais, éternel mécontent, dénué de tout scrupule et manquant d'esprit de suite, après avoir trahi toute sa vie, il fut à son tour trahi. Sa fille occupa le trône d'Arménie et sa petite-fille celui de Mistra¹⁰⁸.

Jean Ange, pincerne, appartenait à une famille que nous ignorons¹⁰⁹. Cantacuzène le présente, en 1328, comme le gendre d'Andronic Paléologue protovestiaire¹¹⁰. Il semblerait, dans ce cas, que Jean Ange et Jean Cantacuzène étaient cousins au second degré. Mais Cantacuzène déclare de Jean Ange qu' « il le touchait de très près par la famille »¹¹¹ et qu'il « était issu de la même origine que lui »¹¹². Il le qualifie de ἐξάδελφος;¹¹³ Grégoras, plus précis, l'appelle son cousin germain, πρωτεξάδελφος;¹¹⁴ En fait, on ignore tout de la famille de Jean Ange. L'hypothèse qui fait de lui le fils d'Andronic Tarchaniotès, fils

101. St. BINON, *id.*, 391.

102. Nic. Grégor., I. 396. Cf. Th. Papadopoulos, *id.*, p. 21.

103. St. BINON, *id.*, 393.

104. *Manuelis Philae carmina*, éd. E. Miller, Paris, 1855-1857, I. 244-245, 246-247; II. 147 et 240.

105. *Man. Philae*, *id.*, I. 98 et 123.

106. Hoff, *Chroniques gréco-romanes*, 529; Cf. N. Béès, *id.*, 215.

107. C. JIRECEK, *Geschichte der Serben*, 361.

108. St. BINON, *id.*, 387.

109. St. BINON, *id.*, 149-150.

110. Cant., I. 274.

111. Cant., I. 274.

112. Cant., II. 318.

113. Cant., I. 350.

114. Nic. Grégor., II. 628, 657.

ainé de Nicéphore Tarchaniotès et de Marie Paléologue, sœur de Michel VIII, et d'une fille de Jean Ange Doucas¹¹⁵, ne résiste pas à l'analyse. Les renseignements donnés par Cantacuzène et par Grégoras seraient, dans ce cas, inexplicables. Une chose est certaine : Jean Ange n'est ni le petit-fils de Jean Ange Doucas, despote et sébastocrator, ni le fils du grand stratopédarque Ange.

Jean Ange apparaît, vers 1338, chargé avec Michel Monomaque par Andronic II d'occuper les villes fidèles d'Acarnanie, en attendant que le basileus pût venir avec une armée suffisante pour soumettre la contrée. Le pincerne Jean Ange prit ses quartiers d'hiver en Acarnanie¹¹⁶.

Après la mort d'Andronic III, une députation de hauts personnages se présenta à Didymotique au grand domestique Jean Cantacuzène, pour lui poser certaines conditions. Jean Ange faisait partie de la délégation ainsi que le grand papias Tzamplakon¹¹⁷. Jean Ange, dont Grégoras vante la science militaire¹¹⁸, défendit heureusement les abords de Didymotique contre une tentative du roi de Bulgarie Alexandre, vers 1341-1342¹¹⁹. Dans la lutte entre l'impératrice régente Anne de Savoie et Jean Cantacuzène, Jean Ange prit parti pour ce dernier¹²⁰. Laissant à Didymotique sa famille, Jean Cantacuzène partit à la tête de son armée, accompagné de ses fils, Mathieu et Manuel, de son beau-frère Jean Asan et du pincerne Jean Ange¹²¹. Nommé gouverneur d'Acarnanie, Jean Ange mourut vraisemblablement en 1348¹²².

Les impératrices avaient elles aussi leur échanson. Les textes nous ont transmis le nom de GUDÉLÈS, échanson de l'impératrice Anne de Savoie¹²³.

Enfin, les monarques étrangers avaient également leurs

115. R. BUONOCORE DE WIDMANN, I. *Nemagni-Paleologo-Ducas-Angelo-Commeno*, Studi Bizantini I, 1927, 254 et note 5.

116. Cant., I, 511.

117. Cant., II, 77.

118. Nic. Grégor., II, 657.

119. Cant., II, 181.

120. Cant., II, 183, 187, 188.

121. Cant., II, 195.

122. Cant., II, 147. — I. Bogiatzidès, dans l'*Epetèris* de la Société d'Etudes byzantines, *Id.* 1924, 166.

123. Cant., II, 277, 393-395.

échansons. Un chrysobulle de Jean V Paléologue, de 1344, mentionne le pincerne du roi des Bulgares, Stratzimir¹²⁴.

L'épouse d'un pincerne s'appelait πυργέποντστι. Un acte en date de 1358 cite ANNE TORNIKINA πυργέποντστα¹²⁵. Cet acte suppose un pincerne TORNIKINES ou TORNIKINOS, qu'il faudrait ajouter à la liste ci-dessus, mais sur lequel nous n'avons pas de renseignements.

V. — Le Concierge du Palais.

L'office de Concierge était, comme ceux de parakimomène, de protovestiaire, de maître d'hôtel et d'échanson, confié primitivement aux eunuques. Au x^e siècle, c'était encore la règle¹. A cette époque, d'après le Clétorologe de Philothée, il y avait quatre concierges des palais impériaux : le concierge du Grand Palais et son lieutenant, le δεύτερος τοῦ μεγάλου παλατίου, le concierge du palais de la Magnaure, ὁ παπίας τῆς Μαγναύρας; et le concierge du palais de Daphniè, ὁ παπίας τῆς Δάφνης, bien que ces deux derniers palais fissent partie du Grand Palais². De ces quatre concierges, le plus important était le concierge du Grand Palais, ὁ παπίας τοῦ μεγάλου παλατίου, appelé aussi concierge en chef, ὁ μέγας παπίας³, ou ὁ μέγας καὶ οἰκεῖαχός παπίας⁴.

Le Papias⁵ avait la surveillance de tous les services relatifs à l'entretien des divers bâtiments du Grand Palais. Il était personnellement responsable de l'ouverture et de la fermeture des portes du Grand Palais⁶. Aussi, pouvait-il jouer un rôle important, lors d'une conspiration au Palais. Le Livre des Cérémonies nous a transmis le cérémonial de l'ouverture du Palais impérial au x^e siècle. Le Concierge présidait à cette opération avec une partie de son personnel, les diétaires, διαιτάποι; il était assisté par l'hétériarque et ses hommes.

124. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Jus Graeco-Romanum*, III. XXII. Cf. Eulogios Kourilas, dans l'*Epitétis* de la Société d'Etudes byzantines, 7, 1930, 215.

125. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *id.*, III. XXIII.

1. De Cer., II. 52, 725.

2. De Cer., *id.*

3. De Cer., II. 53, 784.

4. De Cer., I. 1, 6.

5. On a voulu rapprocher PAPIAS des mots PAPAS et PAPPAS, PAPPOS. Ce rapprochement reste peu sûr. Cf. Ps.-Cod., 188. BIELAIEV, *Byzantina*, I 1891, 146.

6. De Cer., I. 1, 6; I. 19, 114; II. 1, 518-519.

Lorsque le Palais était ouvert, le Papias déposait ses clés sur un escabeau au Salon d'Or et, sur l'ordre de l'empereur, il allait chercher le logothète. Ensuite, sur un nouvel ordre, le Concierge prenait les clés et les agitait pour prévenir par ce moyen l'assistance que l'heure était venue de quitter le Palais⁷.

Certains jours, le Papias rendait à l'empereur les honneurs de l'encens⁸. D'un autre côté, le Concierge et l'héteriarque assistaient les préposites pour introduire le patriarche dans la Nouvelle Eglise, la « Néa »⁹. Enfin, le Concierge jouait un certain rôle dans certaines grandes fêtes religieuses. Le 1^{er} août avait lieu la fête de la Croix. Sept jours avant, la croix était retirée du trésor et transportée processionnellement au Palais pour y être adorée par les dignitaires. Après une station dans l'oratoire de saint Basile au Lausiakos, la croix était déposée dans la chapelle de saint Etienne de Daphnè. C'est le Concierge qui avait l'honneur de porter la croix sur ses épaules. Le 28 juillet, la croix était portée à travers la capitale pour sanctifier les maisons et les remparts. C'était encore le Concierge qui avait l'honneur de porter la croix dans cette longue procession. La croix rentrait au Grand Palais le 13 août; elle était encore promenée à travers le Grand Palais pour le sanctifier, puis, après diverses stations, elle était ramenée dans le trésor. C'était encore le Concierge qui avait cette pieuse mission¹⁰.

Le Concierge recueillait de nombreuses offrandes, tandis qu'il promenait la croix à travers Constantinople; c'était son bénéfice; toutefois, il devait remettre une partie des sommes touchées au vice-concierge, le δεύτερος. Si le concierge empêché confiait au vice-concierge la mission de transporter la croix à travers la ville, les sommes recueillies à cette occasion étaient partagées entre le concierge et le vice-concierge¹¹.

Le troisième dimanche de Carême, les Grecs célébraient aussi une fête de la Croix. Trois croix étaient tirées du trésor, l'une était descendue à la Néa par un diacre; la seconde, portée

7. De Cer., II. 1, 518, 519, 521; II. 1, 525.

8. De Cer., I. 48, 244.

9. De Cer., I. 19, 116; I. 20, 119; I. 21, 122.

10. De Cer., II. 8, 538-541.

11. De Cer., II. 52, 723.

par le Concierge, était en grande pompe promenée dans le Grand Palais, puis transportée à Sainte-Sophie; la troisième croix ne quittait pas le Grand Palais¹².

Les divers concierges du Grand Palais touchaient une gratification de la part des dignitaires nouvellement promus¹³. Dans la répartition des largesses impériales, le grand Papias était assimilé aux patrices¹⁴.

Le Concierge du Grand Palais avait sous ses ordres un personnel assez important¹⁵. C'étaient : les diétaires du Grand Palais, *οἱ διαιτάριοι τοῦ μεγάλου παλατίου*, qui assuraient le service des diverses salles, *διαιταὶ* du Grand Palais. Leur service était hebdomadaire et ils étaient appelés aussi pour cette raison, *semainiers*, *έβδομοκαθάριοι*. Leur chef immédiat était le domestique du Grand Palais, *ὁ δομεστικὸς τοῦ μεγάλου παλατίου*¹⁶. C'était ensuite les employés des bains, *λουσταῖ*, auxquels il faut joindre le *βαλνιαρίτης* et le *πρωτεμβυτάριος*¹⁷. En troisième lieu, les lampistes, *κανδηλάται*, chargés de l'entretien de l'éclairage du palais impérial. Il y avait, du reste, des lampistes spéciaux, au x^e siècle, pour le Lausiacos et pour le Triklinos de Justinien¹⁸. En quatrième lieu, les chauffeurs, *καυγήσαδες*; chargés du chauffage du palais; on les appelait aussi *καλδάριοι*¹⁹. En cinquième lieu, les horlogers, *ώρολόγοι*, chargés des diverses horloges du palais²⁰. En sixième lieu, enfin, les *ζαράβαι*, dont nous ne connaissons pas exactement les fonctions, car le sens du mot est peu clair. Selon Reiske, *ζαράβαι* dériverait de l'arabe « zarrab », celui qui frappe, et désignerait celui qui était chargé de frapper un gong ou une plaque de métal ou de bois *σήμαντρον* pour annoncer entre autres les heures des services religieux²¹.

Le Concierge du Grand Palais était aidé dans son service

12. De Cer., II, 11, 549-550.

13. De Cer., II, 52, 708, 709, 710, 721, 722, 723.

14. De Cer., II, 53, 784.

15. BURY, *The adm. syst.*, 127; BIELAIEV, I, 146-163.

16. De Cer., II, 800. Bury, *id.*, Bielaiev, *id.*, 159.

17. De Cer., II, 554-555, 724.

18. De Cer., II, 724.

19. De Cer., II, 724, 800, 803.

20. De Cer., II, 724, 472. Cf. 559. Bielaiev, I, 162 n.

21. De Cer., II, 859.

par un Vice-Concierge ou Concierge en second, δεύτερος τοῦ μεγάλου παλατίου. Le Deutéros ne dépendait que du Concierge. Il s'occupait de tout ce qui avait trait à l'ameublement et au vestiaire de l'empereur²². Le Deutéros avait un personnel assez nombreux sous ses ordres²³. D'abord, les préposés aux vêtements d'apparat, οἱ ἐπὶ τῶν ἀλλαξίμων, chargés des divers vêtements d'apparat de l'empereur. En second lieu, les vestiteurs ou habilleurs, βεστήτορες, chargés de passer à l'empereur ses vêtements de cérémonie; en troisième lieu, les préposés aux insignes, οἱ ἐπὶ τῶν ἀξιωμάτων, qui avaient la garde des insignes et des vêtements d'apparat revêtus par les nouveaux dignitaires. Ces vêtements étaient gardés dans le vestiaire impérial et quelques-uns d'entre eux dans l'oratoire de saint Théodore au Chrysotriclinos²⁴, dont le Deutéros avait sur lui les clés²⁵. Enfin, les diétaires, οἱ διαιτάροι. Les diétaires ou semainiers du Grand Palais, au x^e siècle, formaient un service, τάξις, particulier, avec leur primicer ou domestique. Ils étaient très vraisemblablement à la disposition du Concierge et du Deutéros. Il y avait, d'ailleurs, d'autres diétaires que ceux du Grand Palais. Au x^e siècle, on mentionne, les diétaires du palais de la Magnaure, du palais de Daphnè, du Consistoire, de Saint-Etienne, de la Très-Sainte-Théotokos, de l'Ostiarikon, du Statòrikion et des 19 Lits²⁶.

Bien que le palais de la Magnaure et le palais de Daphnè fissent partie du Grand Palais, ils avaient chacun leur Papias particulier. L'institution du Concierge de Daphnè remontait au règne de Michel III (842-867)²⁷. Il se peut, d'ailleurs, que le Concierge de la Magnaure comme celui de Daphnè aient été primitivement sous les ordres du Papias du Grand Palais. Le Cérémonial de Constantin VII Porphyrogénète mentionne le Domestique des diétaires de Daphnè et les diétaires de la Magnaure²⁸.

22. De Cer., II, 724-725.

23. BURY, *The admin. syst.*, 127, 128; BIELAIEV, I, 163-181.

24. De Cer., II, 640.

25. De Cer., II, 628.

26. De Cer., II, 800.

27. Georges le Moine, 816.

28. De Cer., II, 800.

La charge de Papias n'était pas une charge noble, mais son titulaire obtenait toujours un titre nobiliaire, plus ou moins élevé.

Il semble que le Papias avait d'ordinaire rang de protos-pathaire.

Fonctionnaire palatin de second plan, le Papias est assez rarement mentionné par les chroniqueurs. On peut, cependant, en relever quelques exemples : Théophane rapporte que, sous Léon IV le Chazare (775-780), à la Mi-Carême, on arrêta pour iconolâtrie divers personnages parmi lesquels JACOB, protos-pathaire et papias. Les coupables furent très sévèrement punis²⁹. Cédrène rapporte la même anecdote à la même époque mais en termes différents³⁰. Léon IV le Chazare aurait découvert dans la chambre de l'impératrice Irène deux icônes. L'enquête fit découvrir que ces deux icônes avaient été placées par le Papias du Grand Palais, avec la complicité de quelques primiciers. Léon IV sévit sans pitié. D'après Léon Grammatikos³¹, le Papias compromis s'appelait THÉOPHANE. Il y a là, très vraisemblablement, erreur de la part du chroniqueur.

L'importance du Papias du Grand Palais explique le rôle joué par lui dans le drame qui porta au trône Michel II le Bègue, en 820. Condamné pour crime de lèse-majesté, Michel II avait été placé sous la garde du Papias du Grand Palais, pendant la nuit qui précéda l'exécution. Gagné à la cause de Michel II, le Papias fit prévenir les partisans de ce dernier d'avoir à agir sans retard. Introduits par la porte d'ivoire au Grand Palais, en même temps que les clercs venus pour célébrer l'office du matin, les conjurés assassinèrent Léon V l'Arménien³². D'après Georges le Moine³³, ce fut le Papias qui ouvrit la porte aux conjurés et, d'après Léon Grammatikos³⁴, il était parent de Michel II.

Après l'assassinat de Michel III à Saint-Mamas, Basile I^e de Macédoine et ses complices revinrent au Grand Palais et

29. Theoph., 701.

30. Cedr., 11, 19.

31. Leo Gramm., 191-192.

32. Cedr. II, 63-65. Cf. Zonaras III, 332-334; Theoph. Cont., 38, 619, 778.

33. Georges le Moine, 778.

34. Leo Gramm., 210.

s'arrêtèrent devant la porte. Euloge le Perse héla alors l'hétériarque Artavasde et lui demanda d'ouvrir. Artavasde courut chez le papias et lui arracha les clés. Basile I^{er} put pénétrer à l'intérieur du Grand Palais, dont il garda les clés. Le lendemain, il nommait papias GRÉGOIRE PHILEMON³⁵.

La charge de papias existait encore au XII^e siècle³⁶. Nous savons peu de choses sur le papias à cette époque. Il semble qu'il avait la surveillance des prisons du Grand Palais³⁷ et il est à peu près certain que le papias n'était plus pris exclusivement dans la classe des eunuques. Vers la fin du XII^e siècle, le papias de la Chalcè et celui des Blachernes furent remplacés chacun par un président ou directeur, προκαθήμενος³⁸. Avec le XIII^e siècle, apparaît la charge de Grand Papias qui, tout d'abord fut effective, mais qui devint bientôt, comme la charge de Papias, purement honorifique. D'après le Pseudo-Codin, le grand papias occupait dans la hiérarchie le 22^e rang, tandis que le papias n'occupait que le 75^e rang³⁹. L'insigne du papias était un bâton de bois sans noeud⁴⁰. Le costume du grand papias était identique à celui du Domestique de la Table; la différence entre les deux dignitaires consiste uniquement dans la couleur des noeuds du bâton, qui sont dorés et or vert, χρυσόχρυσινον⁴¹. A l'époque du Pseudo-Codin, au XIV^e siècle, le grand papias était un titre purement honorifique⁴².

A partir du XIII^e siècle, le titre de grand papias fut donné à des personnages importants. MICHEL GLABAS⁴³ et HUMBERTOPOULOS⁴⁴, sous Andronic II Paléologue portèrent ce titre. JEAN VI CANTACUZÈNE était grand papias lorsqu'il se rallia au parti d'Andronic III Paléologue contre Andronic II Paléologue. Jean Cantacuzène s'entendit, en effet, alors avec Théodore Synadène, domestique de la Table et avec Alexis Apo-

35. Leo Gramm., 252. Theoph. Cont., 838.

36. Manassès, v. 4697 (Bonn 201).

37. Kinnamos, 234.

38. Ps.-Cod., 42.

39. Ps.-Cod., 10, 12.

40. Ps.-Cod., 28.

41. Ps.-Cod., 21.

42. Ps.-Cod., 35.

43. Cf. Le Pincerne, p.

44. Cf. Le Pincerne, p.

caucus, domestique des thèmes occidentaux et directeur des salines⁴⁵. On connaît le rôle important que Cantacuzène joua dans la lutte entre les deux empereurs. Il assura finalement le triomphe d'Andronic III Paléologue, dont il avait toute la confiance. En quelques années, Jean Cantacuzène passa de grand papias, la 22^e dignité, à grand domestique, 4^e dignité. Dans son « Histoire », Jean Cantacuzène se qualifie toujours de grand domestique jusqu'à son couronnement comme empereur. Il se donne vraisemblablement par anticipation ce titre dès le début de la lutte entre Andronic II Paléologue et son petit-fils, Andronic III Paléologue⁴⁶.

CONSTANTIN PALÉOLOGUE, fils de Michel Kutrulès et d'Anne Paléologue, neveu d'Andronic II Paléologue et oncle d'Andronic III Paléologue était aussi grand papias et devint protosébaste. Vers 1322, Constantin Paléologue fut envoyé avec Sénachérim et Jean Zaridas à Thessalonique, pour aller chercher Xénè, la mère d'Andronic III et la ramener à Constantinople, où elle fut jetée en prison et où elle mourut. Partisan de Jean V Paléologue, Constantin Paléologue combattit Jean Cantacuzène. En 1342, Constantin Paléologue était gouverneur de la Thessalie. Il mourut après 1345. De son mariage, il avait eu un fils, Andronic Paléologue, qui devint grand stratopédarque⁴⁷.

Enfin, la famille des Tzamplakon, qui comptait aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, parmi les plus en vue⁴⁸, eut parmi ses membres peut-être deux grands papias. Le premier est ARSÈNE TZAMPLAKON, dont le prénom laïque était ALEXIS, Arsène semblant être son prénom en religion. Il est vraisemblablement identique au Grand τζαμπλάκος et κεφαλή de Serrhes, Alexis Tzamplakon, cité nommément dans un prostagma de juillet 1326⁴⁹. Dans la lutte entre Andronic II Paléologue et Andronic III Paléologue, Tzamplakon prit parti pour le dernier.

45. Nic. Grég., I. 301.

46. Cant., I. 19.

47. Th. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, Munich, 1938, p. 30.

48. Sur la famille des Tzamplakon, cf. N. BANESCU, *Peut-on identifier le Zamblacos des documents ragusains?* Mélanges Ch. Diehl, I. 1930, 32-35.

49. F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.*, 31, 1931, 451. Compte rendu de l'étude précédente.

En 1328, il obtenait le commandement de Zichna et réussissait à gagner à la cause d'Andronic III le concours de diverses tribus⁵⁰. Vers 1330, le grand papias Arsène Tzamplakon dénonçait à Andronic III la conspiration de Syrgiannès, qui dut se réfugier finalement chez les Serbes⁵¹. En 1331, lors de la bataille de Rhosocastron contre les Bulgares, le grand papias Tzamplakon commandait l'aile gauche de l'armée byzantine⁵², tandis qu'Andronic III Paléologue commandait le centre et le protostrator, peut-être le protostrator Synadène, commandait l'aile droite. Vers 1441, après la mort d'Andronic III Paléologue, quelques hauts dignitaires se rendirent à Didymotique auprès du grand domestique Jean Cantacuzène, pour traiter avec lui certaines questions. Parmi eux se trouvaient l'échanson Jean Ange, Constantin Paléologue, oncle de l'empereur et le grand papias Tzamplakon⁵³. L'année suivante, en 1342, ce dernier était envoyé avec le protosébaste Constantin Paléologue en ambassade chez les Serbes. Livrés à Apocaucos, le protosébaste fut jeté en prison, tandis que Tzamplakon était remis entre les mains des chefs de bateaux et des matelots. Ceux-ci le firent monter sur un bateau, sous les yeux des Thessaloniciens, le revêtirent des habits de moine qu'il portait d'ordinaire, lui couvrirent la tête d'un bonnet persan, le forcèrent à tenir de ses deux mains des flambeaux allumés et, tout en lui donnant des coups de pied, se prosternaient en se moquant de lui et en disant : « Voici le patriarche de Cantacuzène ! » Après ces insultes, Tzamplakon fut lui aussi jeté en prison⁵⁴. Vers 1352, le grand papias Arsène Tzamplakon commandait la place forte de Didymotique avec le protostrator Tarchaniote, où il reçut de Jean VI Cantacuzène l'ordre d'accueillir avec tous les honneurs dus à son rang le jeune empereur Jean V Paléologue, qui revenait de Thessalonique à Byzance, en traversant la Thrace⁵⁵. En 1356, Arsène Tzamplakon était moine et s'était retiré dans le monastère de Vato-

50. Cant., I. 262-267.

51. Cant., I. 437-450.

52. Cant., I. 465-466.

53. Cant., I. 77.

54. Cant., II. 256.

55. Cant., III. 237.

pédi à l'Athos⁵⁶. Un acte de ce monastère le mentionne encore vivant en 1373⁵⁷. On ignore la date de sa mort. Arsène Tzamplakon avait un frère, titré mégaduc. En 1348, il fut placé par Jean VI Cantacuzène à la tête de la flotte stationnée dans l'Heptaskalon. Le mégaduc réussit à échapper au désastre de la flotte⁵⁸. Un chrysobulle de 1356 fait mention d'une propriété appartenant à Arsène Tzamplakon et à son frère le mégaduc, dans les environs de Vatopédi⁵⁹.

Un second grand papias, ANTOINE TZAMPLAKON, est cité comme témoin dans une convention avec Venise, du mois de novembre 1332⁶⁰. Il se pourrait qu'en cette année, un homonyme ou un parent d'Arsène Tzamplakon fût grand papias. Dans ce cas, Arsène Tzamplakon, qui resta d'ailleurs jusqu'à son entrée au cloître, grand papias, n'aurait été nommé à cette dignité qu'à la fin de l'année 1332. L'hypothèse d'E. Stein⁶¹ d'après laquelle le grand papias Antoine Tzamplakon est identique à Arsène Tzamplakon n'est pas défendable.

Telles étaient les *fonctions* ou *charges* réservées théoriquement aux eunuques. Un certain nombre de *titres* leur étaient aussi, par ailleurs, théoriquement du moins, attribués exclusivement.

56. N. BANESCU, *id.*, 34.

57. N. BANESCU, *id.*, 35.

58. *Cant.*, III, 74.

59. N. BANESCU, *id.*, 35.

60. MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta III, III*. Cf. *Diplom. Veneto-Lev.* I, 234, la traduction latine du document grec.

61. E. STEIN, *Untersuchungen...*, p. 46.

INDEX DES NOMS PROPRES

- Ange, pincerne, 194.
Ange, grand stratopédarque, 201.
Ange (Jean), pincerne, 200, 201, 209.
Ange Doucas (Jean), despote, sébastocrator, 201.
Apocaucos (Alexis), domestique des thèmes occidentaux, directeur des salines, 208.
Artavasde, hétériarque, 207.
Boïla (Constantin), maître d'hôtel.
Bryenne, maître d'hôtel, 185.
Caballarios (Alexis), domestique de la Table, 187.
Cantacuzène (Jean), grand papias, 212; grand domestique, 186, 198.
Chumnos, skoutéris, 194.
Chumnos, grand stratopédarque, préfet de Thessalonique, 186.
Chumnos (Georges), maître d'hôtel, grand stratopédarque, 186.
Comnène (Alexis), échanson, 190.
Comnène Cantacuzène (Jean), pincerne, duc des Thraciens, 190.
Constantin, maître d'hôtel, 187.
Constantin, maître d'hôtel, manglabite de la grande Eglise, 187.
Constantin, domestique de la Table, grand hétériarque, patrice, proconsul, 187.
Constantin, maître d'hôtel de l'Impératrice, 184.
Contostéphane (Théodore), protosébaste, 190.
Eucratas (Serge), maître d'hôtel, 183.
Euphorbénos (Constantin), duc de Chypre, 190.
Georges, protospathaïre, échanson, 189.
Glabas (Michel), primicier, europalate, pincerne, grand papias, grand connétable, protostrator, 132, 193, 207.
Gudélès, échanson de l'Impératrice, 201.
Humbertopoulos, europalate, grand papias, 193.
Humbertopoulos, grand tzaouzios, grand papias, 193, 207.
Jacob, propospathaïre, papias, 206.
Jean, mystique, 184.
Jean, maître d'hôtel, 187.
Léon, maître d'hôtel, primicier et vesctarque, 187.
Libadarios, pincerne, 190.
Libadarios, protovestiarite, grand stratopédarque, 191, 195.
Libadarios (Michel), grand hétériarque, 191.
Maroulès (Phocas), domestique de la Table, 187.
Michel, échanson, 189.
Monomaque, mystique, 197.
Nestongos (Doucas-Alexis), pincerne, képhalé de Thessalonique, 191.
Nestongos (Georges), épi tou kérasma-tos, 190.
Nestongos (Isaac), maître d'hôtel, 195.
Nicétas, maître d'hôtel, 183.
Notaras (Jean), maître d'hôtel, 186.
Notaras (Nicolas), interprète, 186.
Paléologue (André), maître d'hôtel, 186.
Paléologue (Andronic), grand domestique, 185.
Paléologue (Andronic), grand stratopédarque, 208.
Paléologue (Andronic), protostrator, 191.
Paléologue (Andronic), protovestiaire, 200.
Paléologue (Constantin), grand papias, protosébaste, 208, 209.
Philanthropène, maître d'hôtel, 185.
Philanthropène, protosébaste, 194.
Philanthropène (Alexis), protostrator, amiral, pincerne, 194, 196.
Philarète, cubiculaire, chartulaire, 183.
Philémon (Grégoire), papias, 207.
Raoul (Manuel), pincerne, 191.
Sennachérim (Ange), pincerne, grand stratopédarque, 194.
Sphrantzès, grand stratopédarque, 199.
Stratzimir, échanson du roi des Bulgares, 202.
Synadène (Théodore), domestique de la Table, protostrator, 187, 207, 209.
Synétas, kastrésios, 183.
Syrgiannès, grand domestique, 197.
Syrgiannès (Paléologue-Philanthropène), pincerne, mégaduc, 197, 199.

- Tarchaniote, protostrator, 209.
 Tarchaniote (Michel Glabas), protovestaire, 194.
 Tarchaniote (Nicéphore), maître d'hôtel, grand domestique, 183.
 Théophane, papias, protospathaïre, 206.
 Théophane, patrice, parakimomène, 189.
 Théophylacte, protospathaïre de la Phiale, maître d'hôtel, 181, 184.
 Théophylacte, cubiculaire, maître d'hôtel, 187.
 Thomas, primicer, 189.
 Tornikès, pincerne, 202.
 Tornikina, Anne, pinkernissa, 202.
 Tornikios, pincerne, 202.
 Tzamplakon, mégaduc, 210.
 Tzamplakon, Alexis, en religion Arsène, grand papias, 100, 208.
 grand tzaouzios, céphale de Serrhes 208, 209.
 Tzamplakon, Antoine, grand papias, 210.
 Xylinites, Nicétas, patrice, magistros, 184.
 Xylinites, Nicétas, protospathaïre, maître d'hôtel de l'impératrice, économie de Sainte Sophie, 184, 187.

II. INDEX des DIGNITÉS et des FONCTIONS

- allaximón*, épi tōn, 205.
 amiral, Alexis Philanthropène, protostrator, 194.
 archiéchanson, 188.
archioinokhoos, 188, 190.
 artocline, 180.
axiōmatōn, épi tōn, 205.
balnarités, 204.
béstétorés, 205.
castrensis, 179.
kastrēsios, Synétas, 183.
 césar, 195.
 chartulaire, Philarète, 183.
 chauffeur, 204.
 concierge de Daphnè, 202, 205.
 concierge de la Magnaure, 202, 205.
 concierge du Grand Palais, 202, 204.
 concierge en chef, 202.
 concierge en second, 205.
 concierge, vice-, 203.
 connétable, grand, Michel Glabas, primicer, europalate, grand papias, pincerne, grand connétable, protostrator, 192.
 cubiculaire, Philarète, 183; Théophylacte, 192.
 europalate, 189, 193; Michel Glabas, primicer, europalate, grand papias, pincerne, grand connétable, protostrator, 193.
 despote, Jean-Ange Doucas, sénatocrate, 201.
deutéros tou mégalou palatiou, 202, 203, 205.
 diaitarios, 202.
 diaitarios *tou mégalou palatiou*, 204.
 diétaires, 202, 205.
 diétaires de l'Ostiariikon, 205.
 diétaires de la Magnaure, 205.
 diétaires de la Très-Sainte-Théotokos, 205.
 diétaires de Saint-Etienne, 205.
 diétaires des 19 Lits, 205.
 diétaires du Consistoire, 205.
 diétaires du palais de Daphnè, 205.
 diétaires du Grand Palais, 204, 205.
 diétaires du Statōrikion, 205.
 directeur de la Chalcé, 207.
 directeur des Blachernes, 207.
 directeur des salines, Alexis Apocaukos, 208.
domestikos tēs Hupourgias, 182.
domestikos tēs Trapézès, 181, 189.
domestikos tou doméstikiou, 182, 189.
domestikos tou mégalou palatiou, 204.
 domestique, grand, Jean Cantacuzène, grand papias, 186, 198, 207, 208; Paléologue (Andronic), 185; Nicéphore Tarchanote, maître d'hôtel, 185; Syrgiannès, 197.
 domestique de la Table, 181; Alexis Caballarios, 187; Constantin, grand hétérarque, patrice, proconsul, 187; Phocas Maroulès, 187; Théodore Synadène, 187, 207, 209.
 domestique des diétaires, 205.
 domestique des diétaires de Daphnè, 205.
 domestique des thèmes occidentaux, Alexis Apocaukos, 208.
 domestique du Grand Palais, 204.

- domestiques du service, 181.
 duc de Chypre, Constantin Euphorbè nos, 190.
 duc des Thracésiens, Jean Comnène Cantacuzène, pincerne, 190.
 échanson de l'Empereur, 188; Georges, protospothaire, 189; Michel, 189; Alexis Comnène, 190; Jean Comnène Cantacuzène, duc des Thracésiens, 190; Libadarios, 190; Manuel Raoul, 191; Alexis Doucas Nestongos, képhalè de Thessalonique, 191; Michel Glabas, primicer, europalate, grand papias, grand connétable, protostator, 192; Sennachérim Ange, grand stratopédarque, 193; Alexis Philanthropène, 194; Syrgiannès, Paléologue Philanthropène, 192; Jean Ange, 200.
 échanson de l'impératrice, 188; Gudélès, 201.
 échanson du roi des Bulgares, 202.
 économie de Sainte-Sophie, Nicétas Xylinítès, protospothaire, maître d'hôtel de l'Impératrice, 184.
eggistiaroi, 182.
 employé des bains, 204.
épigkérnès, 188.
épikérnès, 180.
 gouverneur, cf. *képhalè*.
 habilleur, 205.
 hebdomadarioi, 204.
 hétériarque, 203; Artavasde, 207.
 hétériarque, grand, Constantin, domestique de la Table, 187; Michel Libadarios, 191.
 horloger, 204.
 horologoi, 204.
 interprète, Nicolas Notaras, 186.
 kaldarioi, 204.
kaménadés, 204.
kandélaptaí, 204.
képhalè, Alexis Doucas Nestongos, pincerne, képhalè de Thessalonique, 191; Tzamplakon, képhalè de Serrhes, grand papias, grand tzaouzios, 199, 208.
kérasmatos, épi tou, 187; Georges Nestongos, 190.
kukliphoros, 188.
 lampiste, 204.
 logothète, 203.
loustai, 204.
 magistros, Nicétas Xylinítès, patrice, 183.
 maître d'hôtel de l'Empereur, 179, 183, 188; Constantain Boïla, 184; Georges Chumnos, grand stratopédarque, 186; Constantin, manglabite de la Grande Eglise, 187; Constantin, 187; Cons tantin, patrice, 184; Serge Eucratas, 183; Jean, 187; Léon, primicer et vestarque, 187; Isaac Nestongos, 185; Nicétas, 183; Jean Notaras, 186; André Paléologue, 186; Philanthropène, 185; Nicéphore Tarchaniote, grand domestique, 184; Théophylacte, cubicalaire, 187; Théophylacte, protospothaire de la Phiale, 181, 184.
 maître d'hôtel de l'Impératrice, 179, 188; Bryenne, 185; Constantin, 184; Nicétas Xylinítès, protospothaire, économie de Sainte-Sophie, 184, 187.
 maître d'hôtel de la Table privée, 183.
 mégaduc, Syrgiannès Paléologue Philanthropène, pincerne, 197; Tzamplakon, 216; mystique, Jean 154; Monomaque, 197.
nipsistiarioi, 188.
 notarios tès *hypourgias*, 183.
oinokhoón, 188.
oinokhoos tou basiléôs, 188.
 papias, 202, 206.
 papias de la Chalcè, 207.
 papias des Blachernes, 207.
 papias du Grand Palais, 205; Jacob, protospothaire, 206; Grégoire Philémon, 207.
 papias tès *Daphnès*, 202.
 papias tès *Mannauras*, 202.
 papias tou *megalou Palatiou*, 202.
 papias, grand, Michel Glabas, primicer, europalate, pincerne, grand connétable, protostator, 192, 193, 207.
 Alexis Tzamplakon, Arsène en religion, grand tzaousios, képhalè de Serrhes, 199, 208; Humbertopoulos, grand tzaousios, 193; Jean Cantacuzène, grand domestique, 207; Constantin Paléologue, protosébaste, 208; Antoine Tzamplakon, 210.
 papias, mégas, 202.
 papias, mégas kai *oikeiakos*, 202.
 parakimomène, 189; Théophane, patrice, 189.
paroinokhooi, 188.
 patrice, 204; Constantin, domestique de la Table, grand hétériarque, 187; Nicétas Xylinítès, magistros, 184; Nicétas Xylinítès, protospothaire, économie de Sainte-Sophie, 182, 187; Théophane parakimomène, 189.
pigkérnès tès Augoustès, 188.
pigkérnès tou despotoú, 188.
pigkérnissa, 202.
 pincerne, cf. échanson de l'empereur.
pingkérnès, 188.
 porte-coupe, 188.
 préfet de Thessalonique, Chumnos,

- grand stratopédarque, 186.
 préposé à la boisson, 188.
 préposé aux insignes, 205.
 préposé aux vêtements, 205.
 préposés, 203.
 président de la Chalcè, 207.
 président des Blachernes, 207.
 primicer, Thomas, 189; Michel Glabas,
 grand papias, pincerne, grand connétable,
 protostrator, europalate, 192,
 207; Léon vestarque, 187.
 primicer des diétaires, 205.
 primicer, grand, 189.
 proconsul, Constantin, domestique de la
 Table, grand hétériarque, patrice, 187.
prokathéménos de la Chalcè, 207.
prokathéménos des Blachernes, 207.
protémbatarios, 204.
 protosébaste, 189; Théodore Contostéphane, 190; Philanthropène, 194;
 Constantin Paléologue, grand papias, 208, 209.
 protospathaïre, Nicétas Xylinites, maître d'hôtel de l'impératrice, économie
 de Sainte-Sophie, 184, 187; Georges,
 échanson, 189; Jacob, papias, 206.
 protospathaïre de la Phiale, Théophylacte, maître d'hôtel, 181.
 Synadène (Théodore), protostrator, domestique de la Table, 182, 207; Andronic Paléologue, 191; Michel Glabas, primicer, europalate, grand papias, pincerne, grand connétable, 192;
- Alexis Philanthropène, amiral, 194;
 Tarchaniote, 209.
 protovestiaire, 184; Michel Glabas Tar-
 chaniole, 194; Andronic Paléologue, 200.
 protovestiarite, Libadarios, grand stra-
 topédarque, 191, 295.
 sébastocrator, Jean Ange Doucas, des-
 pote 201.
 secrétaire du service de la Table, 183.
 semainier, 204, 205.
skoutéris, Chumnos, 194.
 spectabilis, vir, 179.
 stratège, 183.
 stratopédarque, grand, Chumnos, préfet
 de Thessalonique, 186; Georges Chumnos, préfet de Thessalonique, 186; Georges Chumnos, maître d'hôtel, 186; Libadarios, protovestiarite, 191; Ange Sennachérim, pincerne, 194; Sphrantzès, 199; Ange, 201; Andronic Paléologue, 208.
trapézès tès Augoustès, ho tès, 179; ho
 épi tès, 179.
trapézès, épi tès, 179, 189.
trapézès, épi tès oikeiakès, 183.
trapézès tou déspotou, ho épi tès, 179.
trapézès, ho tès, 179.
tzaousios, grand, Humbertopoulos,
 grand papias, 193; Alexis, en religion,
 Arsène Tzamplakon, grand papias,
 céphalé de Serrhes, 208.
 vestiteurs, 205;
zarabès, 204.

III. INDEX GÉOGRAPHIQUE.

Bulgarie, échanson du roi de, 202.
 Chypre, duc de, Constantin Euphorbènos, 190.
 Serrhes, céphalé de, Alexis Tzamplakon, 208, grand papias, grand tzaouzios.
 Thessalonique, céphalé de, Alexis Dou-

cas Nestongos, pincerne, 191.
 Thessalonique, préfet de, Chumnos, grand stratopédarque, 186.
 Thracéens, duc des, Jean Comnène Cantacuzène, pincerne, 190.

De la Spiritualité patristique et byzantine à la Théologie russe.

- G. BARDY, *La théologie de l'Eglise de saint Clément de Rome à saint Irénée* (Collection « Unam Sanctam »). Paris, Editions du Cerf, 29, boulevard de La Tour-Maubourg, 1945, in-8, 248 pages.
- ORIGÈNE, *Homélies sur la Genèse*. Traduction et notes de L. Doutreleau, introduction de H. de Lubac (Collection « Sources chrétiennes »). Paris, Editions du Cerf, 1944, in-12, 263 pages.
- GRÉGOIRE DE NYSSE, *La création de l'homme*. Introduction et traduction de J. Laplace, notes de J. Daniélou. Même collection. Paris, 1944, in-12, 250 pages.
- DIADOQUE DE PHOTICÉ, *Cent chapitres sur la perfection spirituelle ; Vision ; Sermon sur l'Ascension*. Introduction et traduction de E. des Places. *Ibid.*, 1943, in-12, 192 pages.
- MAXIME LE CONFESSEUR, *Centuries sur la Charité*. Introd. et trad. de J. Pégan. *Ibid.*, 1945, in-12, 175 pages.
- P. TH. CAMELOT, *Foi et Gnose. Introduction à l'étude de la connaissance mystique chez Clément d'Alexandrie*. Paris, J. Vrin, 1945, in-8, 158 pages (Collection « Etudes de théologie et d'histoire de la spiritualité »).
- CL. MONDÉSERT, *Clément d'Alexandrie. Introduction à l'étude de sa pensée religieuse à partir de l'Ecriture* (Collection « Théologie »). Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1944, in-8, 278 pages.
- J. DANIÉLOU, *Platonisme et théologie mystique. Essai sur la doctrine spirituelle de s. Grégoire de Nysse* (Collection « Théologie »). Paris, Aubier, 1944, in-8, 339 pages.
- HANS VON BALTHASAR, *Présence et Pensée. Essai sur la philosophie religieuse de Grégoire de Nysse*. Paris, G. Beauchesne, 1942, in-8, xxvi-153 pages.
- H. DU MANOIR DE JUAYE, *Dogme et spiritualité chez saint Cyrille d'Alexandrie* (Collection « Etudes de théologie et d'hist. de la spiritualité »). Paris, Vrin, 1944, in-8, 594 pages.
- Oeuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*. Traduction, préface et notes, par M. DE GANDILLAC (« Bibliothèque philosophique »). Paris, Aubier, 1943, in-12, 392 pages.
- VL. LOSSKY, *Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Paris, Aubier, 1944, in-16, 248 pages.

SERGE BOULGAKOFF, *Du Verbe incarné* (*Agnus Dei*), traduit du russe par Constantin Andronikof. Paris, Aubier, 1943, in-8, 382 pages.

Récits d'un pèlerin russe à son père spirituel, traduits et présentés par Jean GAUVAIN (« Les Cahiers du Rhône »). Neuchâtel (Suisse), 1943, in-8, 148 pages.

Les théologiens des Eglises orthodoxes orientales se réclament volontiers de la théologie patristique et de la théologie byzantine. C'est un terrain qui peut d'ailleurs être pour tous un terrain d'entente et fournir à la théologie tout court d'utiles éléments de progrès. Mais d'autres influences que celle des Pères et des Byzantins, il faut bien le reconnaître, se sont exercées sur certains théologiens russes contemporains. La présentation de quelques ouvrages récents va nous fournir occasion de relever cette double constatation.

La collection *Unam Sanctam*, dont les perspectives s'ouvrent largement aux horizons où peuvent se rencontrer tous les disciples du Christ, vient de s'enrichir d'un volume de G. Bardy : *La théologie de l'Eglise de saint Clément de Rome à saint Irénée*. Le nom de l'auteur est une garantie d'objectivité scientifique et de sérénité dans l'exposé. Il suffira de rappeler ici les grandes lignes de cette claire et solide étude.

Le nom d'*Eglise* est tout à fait primitif (Act., II, 47; V, VII, 38; VIII, 3; IX, 31, etc.) pour désigner la communauté chrétienne. « Lorsque nous le retrouvons dans les écrits des Pères apostoliques, il est déjà consacré par le prestige d'une longue tradition. Il s'impose sans qu'on ait besoin de l'expliquer ou de le justifier. Au sens premier et dans la langue classique, il avait été employé à propos de l'assemblée du peuple, ou du peuple assemblé, sans aucune référence à une idée religieuse, et c'est peut-être ce caractère profane, on dirait volontiers laïque, qui l'a fait adopter de préférence à tout autre par les chrétiens. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nul autre vocable n'a jamais rivalisé avec lui : lorsque le christianisme sera assez répandu en Occident pour avoir besoin d'employer la langue latine, il se contentera de transcrire le terme grec, nul n'essayera de le traduire. »

Mais l'*Eglise* peut être envisagée sous deux aspects différents. Elle est d'abord la communauté chrétienne qui réside, qui « pérégrine » dans telle ou telle cité. Elle est aussi l'ensemble des croyants, l'*Eglise universelle*, celle dont saint Iguace dira aux Smyrniotes (VIII, 2) : « Là où est le Christ Jésus, là est l'*Eglise universelle* », dans un texte où apparaît pour la première fois le terme *katholikè*. « En fait, les deux significations sont presque inséparables l'une de l'autre, tant elles s'appellent et se compénètrent. Reste, mais ceci est capital, que l'*Eglise* locale apparaît tout d'abord sous la forme d'une organisation, d'une société où il y a des chefs et des subordonnés et où chacun doit rester à sa place pour que soit maintenue l'harmonie de l'ensemble. »

La question est de savoir si l'*Eglise* universelle jouit d'autre chose

que d'une unité spirituelle, si elle est gouvernée par une autorité reconnue de tous.

Dans les circonstances ordinaires de la vie des communautés chrétiennes, aussi longtemps surtout que celles-ci sont peu nombreuses, le problème n'aurait pas grande importance. Sa gravité s'accroît à mesure que se multiplie le chiffre des fidèles.

« Quel moyen sûrement efficace les chefs des communautés auront-ils à leur disposition pour combattre les novateurs et maintenir l'unité du monde chrétien? Suffira-t-il que l'un quelconque d'entre eux se laisse pousser par son zèle et par la sollicitude de toutes les Eglises, pour que sa voix soit écoutée et que tout péril de schisme ou d'hérésie se trouve écarté? Faudra-t-il que plusieurs évêques s'assemblent pour faire face, d'un commun accord, à la situation créée par les novateurs? Ou plutôt n'y a-t-il pas à la tête de l'Eglise catholique, un chef voulu par son fondateur lui-même, et dont les pouvoirs restent dans l'ombre aussi longtemps qu'ils n'ont pas l'occasion de se manifester, mais qui, le moment venu, saura bien se faire entendre partout avec une autorité indiscutable? Ces questions sont les plus graves peut-être de toutes celles que doit résoudre le 11^e siècle chrétien. A vrai dire, le principe de la solution qui finira par s'imposer se trouve déjà contenu, dès avant la fin du 1^r siècle, dans la lettre adressée par l'Eglise de Rome à l'Eglise de Corinthe. Mais bien des années seront nécessaires pour que soient tirées toutes les conséquences de cet acte initial, et ce n'est pas avant la fin du 11^e siècle que la primauté du Siège Apostolique éclatera au grand jour, lors du règlement de la controverse pascale. Durant l'intervalle, d'autres solutions seront mises en avant par des novateurs : la suprématie du charisme prophétique et de l'inspiration privée par Montan et ses disciples; la connaissance des traditions mystérieuses soi-disant léguées par les apôtres à des disciples choisis et enseignées par ces derniers aux docteurs gnostiques de toute origine et de toute école. L'une après l'autre, ces solutions montreront leur impuissance en même temps que leur manque d'appui dans la doctrine et la pratique des Eglises. Elles ne pourront que disparaître. »

Telle est la trame de l'ouvrage. L'énumération des titres des chapitres en fait foi : I. Les Eglises locales. II. L'Eglise universelle. III. L'Eglise spirituelle : Gnose et Charismes. IV. L'Eglise à la fin du 11^e siècle.

Avec le Pape Victor (193-203), à qui saint Irénée adresse sa fameuse lettre à propos du rebondissement de la controverse pascale, « la papauté est née et bien née » (Renan, *Marc-Aurèle*, p. 416). Nous n'avons donc pas besoin de dépasser la fin du 1^r siècle pour trouver constitués et agissants tous les rouages de l'Eglise catholique. « Sans doute, la pensée des théologiens devra encore longtemps travailler, elle n'a pas fini de le faire, et le traité *De Ecclesia Christi* reste peut-être, après tant de siècles, un des plus imparfaits, un des plus incomplets tout au moins, de la systématisation théologique. Mais il y a longtemps que la vie a dépassé la pensée, que toutes les communautés chrétiennes sont dirigées par des évêques, qu'assistent des prêtres et des ministres inférieurs, en vertu de

l'institution divine ; que ces communautés sont les unes et les autres en rapport de communion, parce qu'elles partagent la même foi et reçoivent les mêmes sacrements ; que l'évêque de Rome, enfin, est regardé partout comme le chef suprême de la chrétienté et le docteur universel chargé de maintenir l'unité et de conserver la tradition apostolique. Ce qui fait l'importance de l'histoire des deux premiers siècles, c'est la clarté qu'elle jette, en dépit de toutes ses ignorances de détail, sur la prise de conscience par l'Eglise de son institution et de ses notes caractéristiques ».

On voit la portée pratique de pareilles conclusions touchant la véritable nature du développement théologique en général et de l'ecclésiologie en particulier : deux points précisément qui peuvent être tenus pour essentiels entre les théologiens des deux Eglises d'Orient et d'Ocident. L'ouvrage de G. Bardy explicite et précise, pour la période envisagée, les études de Mgr Batiffol dans *l'Eglise naissante et le Catholicisme* (Paris, 1909) et dans le recueil posthume *Cathedra Petri* (Paris, 1938). G. Bardy pourrait répéter ce que P. Batiffol disait en s'adressant à un groupe russe orthodoxe de Paris, le 20 décembre 1927, au début d'une conférence sur *le Siège de Rome et l'Orient chrétien dans l'histoire ancienne de l'Eglise* : « Je ne suis ni un controversiste ni un apologiste, je m'appliquerai à être strictement historien ; ce sont des faits que je vous apporterai. J'essaierai de dégager la leçon qu'ils impliquent et que j'entends soumettre à votre critique. Nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres, et, peut-être, à chercher ensemble, nous acheminerons-nous à voir les choses dans cette objectivité que trop souvent dérobe la rigidité de thèses ou de partis séculaires. » (*Cathedra Petri*, p. 199.)

Cette objectivité est sans conteste une des qualités du volume de G. Bardy. Peut-être ça et là, au cours de l'exposé, certains lecteurs moins spécialisés dans l'histoire ancienne de l'Eglise désireraient-ils que leur fussent rappelées un plus grand nombre de dates, tout au moins approximatives.

Parmi les Pères grecs de la fin du 11^e siècle et du début du 11^e, Clément d'Alexandrie est une des figures les plus attachantes. Le *Protreptique*, le *Pédagogue* et les *Stromates* nous le font assez connaître comme apologiste, philosophe, théologien, exégète, moraliste et mystique. Lui-même, au début du *Pédagogue*, nous a proposé son plan général qui, pour être un peu factice dans sa formule, n'en exprime pas moins l'idée fondamentalement chrétienne qui inspire partout l'écrivain : « Le céleste guide, le Logos, s'appelle *protreptique* ou convertisseur lorsqu'il invite les hommes au salut. Mais lorsqu'il est dans son rôle de médecin et de précepteur..., il recevra le nom de *pédagogue*. L'âme malade a besoin du pédagogue, qui la guérira de ses passions, puis du didascale ou du docteur, qui la rendra apte à connaître... la révélation du Logos. Ainsi le Logos, voulant achever étape par étape notre salut, suit une méthode excellente : il convertit d'abord, puis il discipline et finalement il instruit. »

Le baptême est une illumination, une première introduction à la connaissance de Dieu et du Christ. C'est une *gnose*, au sens étymologique du mot. Mais ce terme de *gnose* se trouve de bonne heure réservé à une

connaissance plus profonde, plus intime. Et comme la connaissance, chez un vrai chrétien, ne va pas sans la vertu, la gnose, pour Clément, implique la perfection. « Nous avons été illuminés, c'est-à-dire que nous avons connu Dieu. Et celui-là n'est pas imparfait, qui a connu ce qui est parfait. Baptisés, nous sommes illuminés ; illuminés, nous sommes adoptés ; adoptés, nous sommes portés à la perfection ; devenus parfaits, nous sommes immortalisés. » (*Paedag.*, I VI, 25.)

Cette progression, dont on sent toute la richesse théologique, laisse deviner tout l'intérêt qu'il y aurait pour nous à étudier d'un peu près la méthode du penseur chrétien qu'est Clément d'Alexandrie. Deux théologiens de valeur nous présentent presque simultanément une utile contribution à cette recherche : Cl. Mondésert, S. J., *Clément d'Alexandrie. Introduction à l'étude de sa pensée religieuse à partir de l'Ecriture*; P.-Th. Camelot, O. P., *Foi et Gnose. Introduction à l'étude de la connaissance mystique chez Clément d'Alexandrie*.

En Clément d'Alexandrie, le philosophe n'est guère séparable du théologien, ni celui-ci du moraliste et du mystique. Pour lui comme pour Origène et pour tant d'autres, décrire les ascensions de l'âme vers Dieu, c'est encore de la théologie. Et quand, au début du vi^e siècle, un de leurs successeurs, le pseudo-Denys, voudra initier son lecteur à la contemplation mystique et à « l'union avec Celui qui est au-dessus de toute essence et de toute connaissance », il intitulera son ouvrage : *Théologie mystique*.

Il n'en est pas moins légitime pour nous d'utiliser, en lisant Clément, nos distinctions modernes. Et si cette utilisation est conduite avec la discréction voulue, elle aboutira à mieux accuser, dans l'unité profonde d'une même physionomie intellectuelle et morale, les multiples aspects qui en font l'apparente complexité. C'est le grand bienfait des deux ouvrages que nous signalons.

Le P. Camelot montre fort bien que la philosophie de Clément est une philosophie religieuse tendant à la connaissance de Dieu. Mais cette connaissance est un don de Dieu lui-même : d'où l'étude de la gnose. La *gnōsis Theou* n'est pas connaissance logique et discursive, elle est une grâce. Le P. Camelot commence par esquisser, dans les pages de son « Introduction » (p. 9-18), une brève analyse de la gnose de Clément et y déceler une triple inspiration : inspiration chrétienne, inspiration grecque, inspiration proprement gnostique. Quatre chapitres se partagent ensuite le travail : I. La foi, premier degré de la connaissance religieuse. II. Le progrès de la connaissance religieuse : de la foi à la gnose. III. Les sources de la gnose : l'allégorie; les traditions secrètes. IV. La contemplation gnostique. Ces titres mêmes sont assez suggestifs pour laisser entrevoir toutes les richesses qu'ils veulent mettre en valeur. Dans l'impossibilité de les étudier ici en détail, bornons-nous à transcrire quelques lignes qui peuvent tenir lieu de sommaire (p. II) :

« Bien vite on verra que pour Clément la gnose représente une connaissance éminente, la connaissance *kat' exokhēn*, pourrait-on dire ; forme supérieure de connaissance à laquelle on accède par degrés ; et

c'est précisément ce progrès, ce développement de la connaissance religieuse qu'on voudrait retracer ici : comment de la foi, qui est le fondement et le point de départ, Clément conduit son disciple jusqu'à la « gnose ». On voit dès lors tous les problèmes qui sont ici engagés ; la foi comme connaissance de Dieu, avec sa valeur, mais aussi avec ses limites, puisque nous sommes invités à la dépasser ; le problème de deux types de connaissance religieuse, l'un élémentaire, vulgaire, accessible à tous, l'autre supérieur et réservé à une élite ; le problème de leur continuité, de leur homogénéité, les sources de cette connaissance suprême, et son mode ; et, puisqu'on nous dira que la *gnôsis* est *theôria*, la question de la contemplation ; et si nous pouvons définir cette contemplation, cela nous orientera vers l'étude de la mystique de Clément. »

Pour laisser entrevoir la solution proposée spécialement à ce dernier problème de la contemplation mystique, ajoutons ici un bref extrait de la conclusion finale du volume (p. 143) :

« Il (Clément) n'est pas rationaliste, car s'il prétend connaître les secrets de Dieu, c'est qu'il les a appris du Verbe ; il n'est pas un faux mystique, car s'il espère voir Dieu, c'est dans le Verbe, et le modèle de son *apathie*, ce n'est pas le sage stoïcien, mais le Christ lui-même, le *Logos apathès*... Tout cela s'explique en formules grecques. Mais en ces formules passe maintenant un esprit nouveau, tout chrétien. L'infortune de Clément fut qu'il ne sut pas se dégager suffisamment de ces formules ni donner une expression à la fois sûre et précise à son idéal de mystique chrétien. Cela, Origène le saura faire, car ici le disciple fut plus grand que le maître. »

Même si ça et là certains aperçus peuvent n'être pas exempts de toute critique ou de toute réserve, l'ouvrage du P. Camelot contribuera excellamment à mieux faire connaître le grand penseur alexandrin qui définissait à sa manière son magnifique idéal lorsqu'il écrivait : « Pour le gnostique, la source de la contemplation, c'est la gnose elle-même » (*Strom*, IV, XXII, 136) ; et encore : « Le sommet le plus élevé où puisse atteindre l'âme gnostique, c'est la contemplation face à face de Dieu » (*Strom*, VII, XI, 68).

Le P. Mondésert s'attache à étudier l'usage que Clément a fait de l'Ecriture et l'importance de celle-ci, à côté de la philosophie et plus qu'elle, comme source de sa pensée. Une partie préliminaire décrit le milieu intellectuel et spirituel dans lequel se meut Clément (entre les années 211 et 215-216), puis son ésotérisme ou plutôt son attitude ésotérique. Une deuxième partie, intitulée : *Le mystère et la clef de l'Ecriture*, étudie son erudition biblique, les divers sens attribués à l'Ecriture, les rapports entre Clément et Philon. Une troisième partie : *La pensée religieuse de Clément à partir de l'Ecriture* comprend trois chapitres, dont les titres respectifs suffisent à indiquer la portée : *L'histoire religieuse de l'humanité* ; — *L'apologétique* ; — *La théologie par l'Ecriture*. Suit un quatrième chapitre, dont on voit moins, au premier abord, le lien avec le sujet : *Les excerpta ex Theodoto*. C'est que, malgré son caractère fragmentaire, ce recueil est important pour la connaissance de la pensée de Clément et particulièrement de sa façon de travailler.

En dernière conclusion, il ressort que « Platonicien et Biblique, Clément est un témoin original de cette rencontre extraordinaire du génie grec et du génie oriental, de la spéculation humaine et de la révélation divine ». Platon l'a préparé à accueillir avec enthousiasme la révélation du Logos. Ce Logos qui est le Christ, Clément l'adore, l'écoute et l'aime comme le maître par excellence. En citant à ce propos une phrase des *Stromates*, V, 3, 17, 1, le P. Mondésert écrit : « Dans ces lignes, ne croirait-on pas retrouver Platon et déjà pressentir saint Augustin ? » (p. 268).

Un *index locorum*, un *Index verborum graecorum*, un *Index auctorum* et un *Index rerum* constituent de précieux répertoires. On souhaiterait volontiers l'*Index rerum* un peu plus complet encore : y ajouter, par exemple, les mots angéologie, démonologie, eschatologie, étapes du progrès de l'âme, avec référence aux pages 260-261.

S'il est assez douteux qu'Origène ait été à proprement parler l'élève de Clément, il est certain cependant que de Clément à Origène il y a continuité. En attendant que nous soient données sur Origène les monographies de synthèse qui ne sauraient manquer d'éclaire, on saura gré aux éditeurs de la collection *Sources chrétiennes* de faciliter au public cultivé la lecture d'écrits caractéristiques du génial Alexandrin. Voici quinze *Homélies sur la Genèse*, traduites et annotées par L. Doutreleau, S. J., précédées d'une *Introduction* de H. de Lubac.

« Comme les homélies d'Origène sur l'Hexateuque, dont ce volume ouvre la série, ne sont guère d'un bout à l'autre qu'un vaste répertoire d'interprétations allégoriques, nous voudrions essayer ici de tirer au clair une question devenue si obscure, d'abord en forçant les jugements reçus à se préciser ; puis, non pas « défendre » notre auteur, mais simplement chercher à savoir ce que, en fait, il a pensé. Cela suppose, avec une lecture attentive des textes, un effort pour reproduire en soi le mouvement de l'esprit qui les a jadis animés. » Tel est le dessein du P. de Lubac dans ses cinquante-sept pages d'introduction. Cette introduction trouvera sa suite dans les deux volumes ultérieurs qui contiendront les homélies sur l'Exode et sur le Lévitique. On n'envisage présentement que la question du sens littéral ; viendra ensuite la question du sens spirituel, puis la doctrine même des homélies.

Bien qu'on se défende de faire l'apologie de la méthode d'Origène, c'est bien d'un plaidoyer qu'il s'agit. Parfaitement justifié d'ailleurs : car pour l'avoir peu lu ou mal lu, croyants et incroyants rivalisent d'anathèmes. Selon le savant cardinal du Perron (*Traité de l'Eucharistie*, Paris, 1622, pp. 140 et 219), « le fourneau d'Origène... distille et alambique toute la religion en allégories ». Par bonheur, un critique moderne des plus exigeants, le P. Lagrange, répond en termes catégoriques : « La vérité est qu'Origène met rarement en doute la réalité des faits » ; Moehler, Prat, Durand, Bardy rendent de même justice à Origène. Sans doute, il était de son temps et de son milieu ; mais gardons-nous de confondre un fait de culture et un fait de doctrine. Il spiritualise souvent l'histoire, il l'intériorise ; il ne la détruit pas. Elle demeure

pour lui, comme pour nous, le premier acte du drame de notre salut. Saint Jérôme, qui ne fut pas tendre pour Origène, a écrit pourtant de lui une phrase bien élogieuse : *Ubi bene Origenes, nemo melius (In Is.; V.)*.

En somme, « il faut nous débarrasser de la représentation encore trop courante d'un Origène tout intellectuel, ésotérique et rationalisant, pour envisager en lui l'apôtre et l'homme d'Eglise qu'il était avant tout. Que les audaces de son génie ne nous cachent pas les élans de sa piété. Que les déficiences de sa doctrine — déficiences inévitables chez un penseur du III^e siècle, le premier de tous à construire une théologie — ne nous fassent pas méconnaître la pure qualité de sa foi » (p. 26).

Aussi bien, il suffit de lire ces homélies pour être gagné par l'ardent amour de Dieu et du Christ qui les anime d'un bout à l'autre. Un lecteur pressé qui voudrait s'en convaincre en un instant n'aura qu'à se reporter à telle ou telle doxologie finale, où passe tout le souffle de cette fervente piété. Par exemple, p. 88-89 : « Appliquons-nous à la lecture, pour que nous puissions recevoir le sens du Christ et connaître ce que Dieu nous a donné. Ce qui nous a été donné comme nourriture..., transformons-le pour nous rendre dignes de recevoir dans l'asile de notre cœur le Verbe et Fils de Dieu qui vient avec son Père et qui veut faire en nous sa demeure dans l'Esprit-Saint, dont nous devons être avant tout le temple par notre sainteté. » Ou encore, p. 123-124, la conclusion de la troisième homélie, à propos de la circoncision spirituelle. On encore, p. 133-134, à propos de l'apparition de Dieu à Abraham, cette suggestive doxologie trinitaire : « Pour nous, occupons-nous de donner à nos actes, de donner à notre conduite une perfection telle que nous soyons dignes de la connaissance de Dieu et que Dieu veuille bien nous connaître. Soyons dignes de la connaissance de son Fils Jésus-Christ et de la connaissance du Saint-Esprit, pour que, connus de la Trinité, nous méritions de connaître à notre tour, pleinement, entièrement et parfaitement le mystère de la Trinité, par la révélation du Seigneur Jésus-Christ. »

On notera (hom. 13, n. 3, p. 219) l'intéressante allusion faite par l'orateur lui-même aux « amis de la lettre » qui attaquent son usage du sens spirituel.

Signalons, au passage, que les numéros de paragraphes ne sont pas assez mis en évidence, et qu'on a parfois de la peine à les retrouver. Quand un renvoi y est fait au cours des annotations, l'indication de la page du volume ne serait pas de trop. P. 220, note 2, il y a erreur de référence : hom. 11, 12, pour : hom. 11, 2, p. 199.200. P. 109, note 1, à préciser ainsi : hom. 1, note 1, p. 87-88.

A l'index, p. 261, ajouter : *Bibliothèque de la parole divine*, p. 107-108, expression et paragraphe très caractéristiques à propos de l'explication morale de l'arche, hom. 2, n° 6. Ajouter aussi : *Sagesse (Christ)*, p. 144, 234-236.

L'influence d'Origène sur saint Grégoire de Nysse est certaine, bien que celui-ci ait souvent donné un tour très personnel même à ses emprunts. Le P. Daniélou a brillamment inauguré la collection *Sources*

chrétiennes par la traduction de l'un des plus importants écrits de Grégoire, du point de vue de la spiritualité : *Contemplation de la vie de Moïse ou traité de la perfection en matière de vertu* (Paris, 1942). Voir *Etudes byzantines*, II, 1944, p. 261-264. Plus récemment, la même collection nous a donné le traité de la *Création de l'homme*, où la traduction de J. Laplace est illustrée de notes du P. Daniélou. Nous ne nous arrêterons pas longuement sur ce volume, sauf pour souligner la valeur de l'Introduction, notamment dans l'indication des *Sources philosophiques* (p. 19-35) et l'analyse de la doctrine (p. 36-75). Le traité de Grégoire se déroule autour des mêmes thèmes que les Cosmogonies antiques : origine du monde et de l'homme, univers, providence, nature de l'âme, le mal, la destinée. Thèmes stoïciens, thèmes philoniens, thèmes platoniciens, mais sublimés et surpassés par la réflexion sur les données de l'Ecriture et de la foi. La doctrine est toute chrétienne, malgré son élaboration en milieu grec. Pour en donner une idée, bornons-nous à énumérer ici les sous-titres de cette analyse : l'évolution, sens de l'expression, *image de Dieu*, la « première création », l'unité de l'image, la multiplication des individus et la vie dans les *pathè*, l'apocatastase ou la fin du mal, le temps.

Platonisme et théologie mystique du P. Daniélou est une étude d'ensemble sur la doctrine spirituelle de Grégoire de Nysse. Les trois étapes de la vie de Moïse, avec les trois thèmes du Buisson ardent, de la Nuée dans le désert, de la Ténèbre sur le Sinaï, figurent les trois voies de la vie spirituelle. A maintes reprises, dans les Commentaires sur les Psautiers, sur l'Ecclésiaste, sur le Cantique des Cantiques, Grégoire en marque les principales subdivisions. Mais toujours il s'agit moins d'étapes chronologiquement distinctes que de degrés d'intensité. Si donc pour la commodité de l'exposé le P. Daniélou adopte pour cadre de son travail ces trois parties : *La lumière ou de la purification*, *La nuée ou de la contemplation*, *La ténèbre ou de l'amour*, on ne devra pas oublier cette observation préliminaire. Au reste, rappel en sera fait souvent, par exemple : au début de la première partie, p. 17 : « La vie spirituelle tout entière est pour Grégoire de Nysse un mystère de mort et de résurrection. Elle est à cet égard la réalisation du mystère même du baptême qui, selon la doctrine de saint Paul, nous fait mourir avec le Christ pour ressusciter avec lui. Toutefois, dans les étapes supérieures de l'ascension vers Dieu, d'autres aspects donnent leur tonalité à la vie spirituelle : contemplation des choses divines, union intime avec Dieu. La résurrection, sans être jamais totalement accomplie, illumine déjà l'âme. Au début de la vie spirituelle, ce mystère de mort et de résurrection est au premier plan. »

Sous ce titre donc *Mort et Résurrection*, on nous expose d'abord les trois voies d'après les divers textes de Grégoire ; puis la mystique du baptême ; puis l'intériorité de la vie spirituelle ou l'homme intérieur. Le chapitre II étudie la structure de l'âme et les passions. Les sous-titres de paragraphes sont suggestifs, parce que, empruntés à Grégoire lui-même, ils révèlent la double inspiration hellénique et biblique de sa

pensée : I. L'image de Dieu et les tuniques de peau. II. Les chevaux ailés. Le fondement de toute la doctrine anthropologique de Grégoire est le texte de la Genèse I, 26 : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », où il tient pour synonymes les deux termes *image* et *ressemblance*. La nature humaine, créée à l'image de Dieu, présente en elle les caractères de la vie divine. Mais cette nature humaine n'est pas ce que nous montre l'expérience. Comment expliquer cela ? « C'est que l'humanité, en présence de laquelle nous sommes, n'est pas la nature humaine telle que Dieu l'avait voulu d'abord et telle qu'elle existera finalement. Dans cette humanité à l'image de Dieu qui seule constitue la nature (*physis*) se trouve surajouté ce que Grégoire de Nysse appelle les « tuniques de peau », c'est-à-dire l'existence biologique, la participation à la vie animale. Ces tuniques de peau sont celles dont l'Ecriture nous dit qu'Adam fut revêtu après le péché. Mais pour Grégoire elles désignent la condition même dans laquelle Adam fut créé » (p. 60). Dès lors que l'âme est unie à son corps, se pose la question des passions. Un double idéal est présenté : dépouillement des passions (*apatheia*), usage des passions. Les « chevaux ailés » rappellent le mythe platonicien de Phèdre ; il s'y ajoute chez Grégoire une influence stoïcienne ; mais surtout platonisme et stoïcisme sont dépassés par la Bible à laquelle Grégoire emprunte l'image du char des guerriers égyptiens, *Exod.*, 14, 27. Aussi bien, Grégoire s'est expliqué lui-même au sujet de ces emprunts, en un passage des plus caractéristiques de son traité *sur l'âme et la résurrection* (P.G., t. XLVI, col. 52A) : « Que les passions (c'est-à-dire l'appétit irascible et l'appétit concupiscible) soient dans l'âme, tout le monde en est d'accord. Mais comment il faut l'expliquer, la raison ne l'a pas encore établi avec précision. Si la philosophie profane suffisait à nous donner la vérité, nous n'aurions pas besoin d'ajouter à ses démonstrations. Mais comme elle laisse la question ouverte, retenons seulement ce qui s'accorde avec l'enseignement de l'Ecriture. Aussi, laissant de côté le char de Platon et le couple des poulains qui y sont attelés, différents l'un de l'autre par leurs tendances, toutes choses par lesquelles il philosophe en énigme sur l'âme — et laissant aussi de côté tout ce que le philosophe qui lui succède et qui suit scientifiquement les phénomènes a écrit sur le sujet qui nous occupe, en exposant qu'à cause des passions l'âme est mortelle — et laissant enfin tous ceux qui avant ou après eux ont exposé ces chars, prenons la Sainte Ecriture comme base de notre exposé. »

On voit l'importance d'une telle déclaration relativement à la méthode de Grégoire, et quel solide appui elle fournit, à côté de maintes autres, à la synthèse du P. Daniélou. La première partie se termine sur « le Paradis retrouvé » par l'âme, grâce à la lutte contre les passions qui aboutit à la vie de la grâce ou *apatheia* et à la *parrhesia* ou familiarité avec Dieu qui sur le plan de la première voie en est le sommet.

Il nous est impossible, en ces quelques pages ,de suivre en détail le P. Daniélou. Les deux dernières parties poussent plus avant l'étude de celui que le byzantin Georges Pisidès a appelé le plus mystique des

Pères (*P.G.*, t. XCII, col. 1649A). Contentons-nous de ce bref aperçu (p. 154) : « Théologie symbolique et théologie apophatique forment un groupe commun qui s'oppose à l'ordre de l'expérience mystique où l'âme, sortant des voies non seulement de la connaissance naturelle, mais de toute connaissance spéculative, entre dans les voies de l'amour et de l'union et y découvre une meilleure connaissance de Dieu. C'est une nouvelle « ténèbre », plus profonde que l'autre, l'extase véritable qui est sortie non seulement hors du monde mais hors de soi. Cette seconde ténèbre définit l'entrée dans la vie mystique. » Peut-être y aurait-il lieu de chicaner un instant à propos de la dénomination « théologie symbolique », qui est employé par le pseudo-Denys en un sens un peu différent (*Des noms divins*, XIII, in fine; *Théol. myst.*, III, trad. Gandillac, p. 176, 181). Laissons ce soin à des critiques plus compétents. Et bornons-nous, pour inviter à une lecture attentive de ces chapitres très riches, à énumérer simplement les titres et sous-titres de la troisième partie. I. La ténèbre divine. *Eros* et *agape*. II. L'expérience mystique : 1. Le miroir de l'âme. 2. Les sens spirituels. 3. L'inhabitation du Verbe. III. L'amour extatique : 1. La sortie de soi. 2. Ivresse sobre et sommeil vigilant. 3. La blessure d'amour. 4. L'épectase. Ce dernier terme fournit une synthèse de la spiritualité grégorienne autour de son thème essentiel.

L'épectase (ce substantif est tiré de la formule de saint Paul, *Philipps.*, 3, 13 : *tois emprosthen epekteinomenos* « fortement tendu vers ce que j'ai devant moi ») désigne l'attitude du coureur tendu en avant vers le but à atteindre, l'attitude de Moïse marchant vers la terre promise. Mais, dans le plan spirituel, l'épectase n'est pas simplement mouvement, elle est progrès. « Il y a à la fois pour l'âme un aspect de stabilité, de possession, qui est la participation qu'elle a à Dieu — et d'autre part, un aspect de mouvement qui est l'écart toujours infini de ce qu'elle possède de Dieu et de ce que Dieu est. » Grégoire lui-même a exprimé cela dans un passage remarquable de la *Vie de Moïse* (*P.G.*, t. XLIV, col. 405C) où il prête à Dieu ces paroles : « O Moïse, puisque tu es tendu d'un grand désir vers ce qui est en avant et que ta course ne connaît pas de lassitude, sache qu'il y a près de moi un espace si grand, qu'en le parcourant tu ne pourras jamais trouver de terme à ta course. Mais cette course à un autre point de vue est stabilisée. En effet, je t'établirai sur le roc. C'est la plus paradoxale de toutes les choses que stabilité (*stasis*) et mouvement (*kinesis*) soient la même chose. En effet, d'ordinaire celui qui avance n'est pas arrêté. » Développant ensuite sa pensée, le docteur cappadocien donne de l'épectase une description que le P. Daniélou résume ainsi (p. 325) : « Elle suppose, d'une part, une participation à la vie divine. C'est l'appui pris sur le Christ, qui est le roc. Cet appui s'exprime par plusieurs images : c'est la piste sur laquelle le pied du coureur prend appui pour s'élever plus loin ; c'est l'aile par laquelle l'âme prend appui sur les biens déjà possédés pour s'élancer plus haut. Ainsi le progrès suppose une acquisition antérieure, un affermissement dans le bien. Mais en même temps il suppose qu'on ne

regarde pas en arrière, qu'on ne s'arrête pas aux richesses acquises, qu'il n'y ait aucun regard sur soi-même, mais une orientation de toute l'âme vers ce qui est en avant, orientée vers Dieu et vers toutes les richesses qu'elle ne possède pas encore. Par là aussi se trouvent comme rassemblées toutes les étapes de la vie spirituelle. Elles se situent entre la participation (*mētousia*) au Christ qui est le principe de la vie divine, communiquée au baptême et la transcendence de l'*ousia* divine qui reste toujours infiniment inaccessible. Toutes les images rencontrées pour décrire le mouvement qui va de l'une à l'autre : l'échelle, la montée, la course, l'aile, comportent toujours ce double élément d'un appui pris sur le Christ et d'un regard tourné vers l'Essence divine. La vie spirituelle est ainsi une transformation perpétuelle de l'âme en Jésus-Christ sous forme d'une ardeur croissante, la soif de Dieu augmentant à mesure qu'il est davantage participé, et d'une stabilité croissante, l'âme s'unifiant et se fixant davantage en Dieu. Ainsi l'idée d'épectase nous offre-t-elle dans sa complexité une synthèse de toute la mystique grégorienne. »

On voit ainsi comment l'épectase nous présente du même coup un exemple typique de la méthode de Grégoire, utilisant les idées et le vocabulaire de la philosophie grecque, mais dépassant et sublimant le tout par les données de l'Ecriture et de la foi.

Ce qui fait de Grégoire de Nysse le fondateur de la mystique, c'est que, « pour lui, il n'y a pas de vision de Dieu, mais seulement une expérience de la présence de Dieu, c'est-à-dire que Dieu est saisi comme une personne dans un contact existentiel au delà de toute intelligence et finalement dans une relation d'amour. Or c'est là ce qui va devenir par la suite le caractère même de la mystique. Denys l'Aréopagite empruntera cet enseignement à Grégoire et, par Denys, Jean de la Croix en héritera » (p. 245).

Notons, entre autres traits essentiels par lesquels Grégoire dépasse, par exemple, Clément d'Alexandrie, le caractère sacramental de sa mystique, spécialement la relation de l'*extase* et de l'Eucharistie. Il sera suivi sur ce terrain par Diadoque de Photicè et en général par tous les Byzantins que représentera excellemment au XIV^e siècle Nicolas Cabasilas (p. 22, 38, 288) (1).

Platonisme et théologie mystique touche parfois, on l'a vu, à des thèmes philosophiques, mais en fonction de la spiritualité qui est visée directement. Voici maintenant un ouvrage qui, sous le titre un peu énigmatique au premier abord, *Présence et pensée*, s'offre à nous comme un *Essai sur la philosophie religieuse de Grégoire de Nysse*.

Je ne m'aventurerai pas à analyser un tel volume. Ceux-là doivent

1. Relevons quelques vétilles. Accentuation défective : p. 24; p. 290, l. 13; p. 30; p. 310; p. 33, l. 8 *ante finem*, un brouillage typographique rend la phrase incompréhensible. On voudrait l'index un peu plus développé : il a deux colonnes seulement, alors que celui du traité de la *Création de l'homme* en a dix.

le lire attentivement, qui veulent étudier de près la pensée du docteur cappadocien. Le R. P. Hans von Balthasar — dont le nom est déjà bien connu par d'importantes publications, notamment sur saint Maxime le Confesseur — est un Jésuite suisse qui a le précieux avantage d'écrire aussi facilement et aussi bien en français qu'en allemand. Ses travaux sur saint Maxime, publiés en allemand, le seront bientôt en français. Il connaît et utilise le vocabulaire des philosophies contemporaines comme celui de la théologie et de la patristique. « Ni le sophianisme russe, ni l'existentialisme germano-scandinave, ni le romantisme post-kantien, ni la poésie claudélienne, n'ont de secret pour cet esprit universel », a écrit de lui un fin critique, M. de Gandillac (dans le périodique *Dieu vivant*, no 3, p. 125). On s'en apercevra en parcourant ce livre, où tour à tour sont appelés en témoignage Fichte, Schelling, Bergson, Rilke, Max Scheler, Gabriel Marcel, Solovief, Berdiaef, etc. Peut-être même tel lecteur ne lira-t-il pas sans surprise, à propos de saint Grégoire de Nysse, des affirmations comme celle-ci (p. 79) : « Le dernier son que rend cette métaphysique du devenir est un son bergsonien ». C'est là, du moins — il y a plaisir à le reconnaître — lire les Pères avec un esprit largement ouvert aux courants intellectuels de notre temps.

Quelques lignes de l'*Introduction* (p. XIII-XV) auront peut-être l'avantage de faire saisir l'importance de cet *Essai sur la philosophie religieuse de Grégoire de Nysse*, en présentant du même coup sur Grégoire un jugement auquel les auteurs de manuels ou même les spécialistes des études de patrologie ne nous ont guère habitués :

« Moins brillant et fécond que son grand maître Origène, moins cultivé que son ami Grégoire de Nazianze, moins pratique que son frère Basile, il les dépasse néanmoins tous par la profondeur de sa pensée, qui mieux qu'aucune autre a su transposer intérieurement sur le mode chrétien l'héritage spirituel de l'ancienne Grèce. Et ceci, il l'accomplit dans cet esprit fondamentalement hellénique pour qui l'expérience religieuse se traduit sans brisure par l'expression conceptuelle, pour qui le cristal de la pensée s'allume intérieurement et devient une vie mystique. Si l'évêque d'Hippone nous ravit par un souffle plus humain, c'est souvent plutôt l'élan de son lyrisme que la clarté de sa pensée qui nous entraîne si haut. Le charme de Grégoire, c'est l'harmonie parfaite qui règne entre le « système » et sa réalisation religieuse, entre l'idée et le drame... Ce n'est, croyons-nous, qu'en faisant valoir ce double caractère à la fois dramatique et conceptuel, « existentiel » et « essentiel », que nous réussirons à revivre et à repenser l'œuvre de Grégoire. Les études sur lui n'ont jusqu'à présent que dégagé le second moment. C'est peut-être pour cela que plusieurs d'entre elles ont cru devoir considérer Grégoire comme un penseur de seconde classe. Attentives avant tout aux influences subies par lui, sa philosophie devait leur apparaître comme un syncrétisme de données préexistantes. Platonisme et stoïcisme pour l'anthropologie, origénisme et irénisme pour l'idée de la chute originelle, plotinisme et christianisme pour la conception de la vision mystique. Mais quel grand penseur n'est pas au confluent de tendances diverses ?

Saint Thomas n'est-il pas le fruit de la rencontre de l'augustinisme et de l'aristotélisme? Kant n'est-il pas né du conflit entre Leibniz et Hume? Jamais le regard en arrière vers les sources et les éléments ne remplacera le regard en avant et qui s'efforce de saisir la synthèse opérée, la nouveauté irréductible. Le fruit, bien que contenu dans les racines, est toujours chose nouvelle et inattendue. Ce fruit, nous voudrions essayer de le voir mûrir; peut-être, si l'expérience réussit, serons-nous, en le cueillant, convaincus que Grégoire de Nysse est autre chose qu'un compilateur. »

Si maintenant vous cherchez, sur ces indications déjà fort suggestives, à mieux entrevoir la portée du titre *Présence et pensée*, voici sans doute (p. 67) qui vous mettra sur la voie des éclaircissements. Il s'agit de la connaissance de la divinité. « Grégoire ne distingue pas différentes espèces de connaissance de Dieu, mais seulement des degrés d'intensité d'une même et identique structure gnoséologique. Cette structure est caractérisée par trois éléments : la représentation (*phantasia* stoïcienne, *epinoia*), qui est l'élément statique; sa référence au sujet inconnu (*ephodos, anodos*, c'est l'*hormè* stoïcienne) qui est l'élément dynamique, l'élan, la tension; enfin le troisième élément mystérieux qui les unit en montrant d'une part l'insuffisance de la représentation et en déclenchant de l'autre le mouvement qui transcende l'image : le sentiment de présence ». »

En fait, la « philosophie religieuse » de Grégoire de Nysse confine ici à la mystique. Et c'est sans doute la distinction du *phainetai* et du *paraginetai* que souligne le P. Daniélou (p. 24). « Dieu n'apparaît jamais (*ou phainetai*), il ne se manifeste pas comme une chose, dont la *phantasia*, l'entendement, puisse prendre possession (*katalambanein*), mais il est comme une personne, c'est-à-dire comme une présence. Et toute la vie mystique est là, dans cette idée d'une nuit des sens et des concepts dans laquelle la présence de Dieu se fait de plus en plus proche (*paraginetai*). Nous sommes au delà de la connaissance naturelle (*exō tōn phainomenōn*), dans une relation de personne à personne entre l'âme et Dieu. »

Le livre du P. Balthasar n'a qu'une table des matières très squelettique (elle tient en moins de dix lignes); et bien que les titres des trois parties soient de nature à attirer l'attention : *La philosophie du devenir et du désir*, *La philosophie de l'image*, *Philosophie de l'amour*, de même tels sous-titres comme : *Le double paradoxe mystique*; *Monade, miroir et fenêtre*, l'ensemble des lecteurs les voudrait plus explicites. Tous, même les spécialistes plus initiés à la philosophie et à la patristique, regretteront l'absence d'un index alphabétique qui leur permettrait de retrouver en temps opportun telle idée ou telle citation utile. Manie, peut-être, de relever semblables imperfections extrinsèques et de simple métier. Mais quiconque fait profession de travailler sur des textes en comprendra le bien fondé et souhaitera que des maîtres comme le P. Balthasar s'imposent, avant de donner leur bon à tirer, une heure de besogne supplémentaire pour rédiger ces répertoires pratiques et mettre ainsi à la portée de la corporation un excellent instrument de plus.

Même plainte à formuler pour le volume du P. Edouard des Places :

Diadoque de Photicé. Cent chapitres sur la perfection spirituelle. Simple « table des matières » qui ne porte que sur l'introduction, absence totale d'index pour le contenu de l'opuscule. Pourtant, à côté de termes comme *image et ressemblance, gnôsis et sophia, plerophoria, invocation du nom de Jésus*, qui figurent à la table de l'introduction, j'en ai noté d'autres qui n'y figurent pas mais qui méritent d'attirer l'attention : par exemple, *ailes de l'âme*, p. 57, n. 1, 80, n. 1; *aisthetikè* au sens de « intérieure », 81, n. 1; *amerimnia* = détachement, 84, n. 2; *theologia*, 71, 78, n. 1; *prosochè*, 88, n. 1; *logismoi* = suggestions, 91, note; *tèrèsis tou nou*, 67, en note; 165, etc. Il est vrai qu'aux pages 22-24 de l'introduction se trouvent indiquées les principales sections des *Cent chapitres*. Mais le lecteur pressé — et qui ne l'est pas un peu à certaines heures? — ne songera sans doute pas à aller les chercher là.

Les éditeurs de *Sources chrétiennes* ont été bien inspirés d'insérer dès les débuts dans leur collection ce petit chef-d'œuvre du pieux évêque de Photicé (en Vieille Epire) qui fut un des grands spirituels du v^e siècle. On le lira d'autant plus volontiers dans la claire et élégante traduction du P. des Places, que Migne l'a ignoré et que les éditions du texte par la *Philocalia* (Venise, 1782), puis par K. Popov (Kiev, 1903) et Weis-Liebersdorf sont loin d'être partout accessibles. L'introduction analyse avec soin la doctrine, ses dépendances par rapport à Clément d'Alexandrie, Origène, Grégoire de Nysse, Evagre; sa polémique contre les Messaliens; son influence sur la spiritualité orientale dont il a été l'un des maîtres principaux. Les hellénistes goûteront spécialement les pages 58-65 sur la langue et le style de Diadoque; elles feront plus vivement désirer que des temps meilleurs permettent bientôt d'imprimer le texte original en face de la traduction française.

Avec le fort volume de H. du Manoir sur *Dogme et spiritualité chez saint Cyrille d'Alexandrie*, nous sommes largement servis en fait d'index-répertoires : table des noms de personnes (p. 553-565), table alphabétique des matières (p. 567-579), table des mots grecs (p. 581-587), table des matières par chapitres (p. 589-594), index des sources (p. 533-537), index bibliographique des travaux (p. 539-551). Nous avons visiblement affaire à un travailleur non seulement conscientieux pour son propre compte, mais attentif à favoriser les recherches d'autrui.

Le cardinal Mercier recommandait à ses prêtres Cyrille d'Alexandrie comme un des grands théologiens de la vie spirituelle, et ses écrits comme un des meilleurs modèles d'une spiritualité basée sur le dogme. C'est sous cet angle que l'étudie le P. du Manoir. Non pas que le lutteur, le champion de l'orthodoxie soit oublié, avec ses qualités, ses défauts ou ses excès. Voici, au hasard, p. 346, un jugement d'ensemble sur l'homme — à propos précisément de la fameuse expression « ce méchant homme » due à un de ses contemporains : « Ces mots... sont manifestement injustes. Cyrille fut un homme d'une orthodoxie farouche et un chef jaloux de son autorité; il usa de beaucoup de moyens — quelques-uns apparemment suspects — pour réaliser ses fins, tantôt faisant une mobilisation impressionnante de clercs inférieurs, de parabolans et de moines,

tantôt faisant agir sur les fonctionnaires de la cour impériale la toute-puissance des présents. Aux débuts de la controverse nestorienne — la chose est possible et même probable — il manqua de modération; son action fut nerveuse, précipitée; les anathématismes dont il voulut imposer la signature avant de les avoir suffisamment expliqués froissèrent l'épiscopat oriental et troublèrent d'abord l'Eglise plus qu'ils ne la pacifèrent. Il n'en reste pas moins que dans l'âme de Cyrille, profondément troublée par les enseignements imprudents de Nestorius, existait un zèle dont l'amertume pouvait peut-être ternir mais ne pouvait pas faire disparaître complètement la sincérité. » Mais cet écrivain « violent et atrabilaire » (p. 306) est en même temps un contemplatif et un mystique; ce « pourfendeur d'hérétiques » (p. 374) est un théologien de la spiritualité.

Cette théologie n'a rien de systématique au sens rigoureux du mot, bien qu'Antoine Arnauld (cité p. 40) se soit enhardi à appeler Cyrille « le plus scolaire de tous les Pères ». Mais elle jaillit spontanément de l'exposé des doctrines, surtout trinitaires, christologiques et eucharistiques. Adoptant comme cadre la suite des articles du symbole de Nicée, H. du Manoir divise son ouvrage en cinq parties : I. *La connaissance et l'amour de Dieu.* II. *La place du Christ dans le dogme et dans la vie chrétienne.* III. *Le Saint Esprit. Pneumatologie et Mariologie.* IV. *L'Eglise corps du Christ et temple du Saint Esprit.* V. *Dogme et perfection chrétienne.*

Page 167, fin de la note 1, à propos de la thèse scotiste sur le motif de l'incarnation, thèse qui se réclame de Cyrille d'Alexandrie pour l'absolue primauté et royauté universelle du Christ, on eût été heureux que l'auteur nous dise ce qu'il faut en penser. — A propos des influences platoniciennes, aristotéliennes ou stoïciennes chez Cyrille, nous avons cru constater un certain manque de cohésion entre les déclarations des pages 317-319 et les conclusions de la page 434. On notera, du reste, l'invitation adressée par le P. du Manoir (p. 453) à quelque jeune travailleur en vue d'une monographie à élaborer sur les sources de Cyrille, scripturaires, patristiques et profanes. — Une note de bibliographie critique, insérée pages 433-434, eût été mieux placée, et plus aisément retrouvée, à la fin du tableau synoptique des œuvres cyrilliques, page 60. — Page 534, à l'index des sources, figurent deux mots russes *Sotchiennia* et *Tvoreniiia* dont la présentation typographique en lettres capitales laisserait croire à des noms d'auteurs comme dans les autres lignes de cette page. Or, ces deux mots sont respectivement le début d'un titre de collection : *Gliutres.* — Page 347, note 1, à propos de publications sur la primauté romaine, Bernardakis est mentionné « parmi les auteurs non catholiques », à côté de Chrysostome Papadopoulos. Confusion regrettable, occasionnée peut-être par l'hellénisation volontaire qu'avait faite de son nom notre très digne confrère le R.P. Bernardin Menthon, mais confusion qui aurait dû être évitée par un recours direct aux *Echos d'Orient* où cet excellent travail avait été publié.

Dans l'exposé de la doctrine du corps mystique, page 436, H. du Manoir reprend l'expression « humanité de surcroit » contre laquelle le

P. Buzy a protesté dans un article de la *Vie Spirituelle*, 1^{er} mars 1943, pages 277-287.

Page 370, la note 3 renvoie à la page 160 pour annonce d'une étude plus analytique. Le chiffre est fautif : c'est page 60 qu'il faut lire. Il s'agit d'un *Essai sur la terminologie de saint Cyrille*, mentionné également page 258, note 3.

Dans les premières lignes de l'introduction, page 14, l'auteur, rappelant les très grandes divisions de l'ancienne littérature grecque chrétienne (des origines à 313; de 313 à 410; de 410 à 527), les caractérise en ces termes : « périodes de formation, âge d'or, et enfin lente mais irrémédiable décadence ». Cete dernière expression est injuste, puisque même après le terminus indiqué l'histoire de la littérature religieuse peut compter des noms comme Léonce de Byzance, saint Maxime le Confesseur, saint Jean Damascène, saint Théodore Studite.

Cà et là, quelques noms propres à rectifier : page 68, Palladius, évêque d'*Amase*, sans doute pour *Amasée*; page 499, *Les critiques du Samosate*, sans doute pour *Les critiques d'André de Samosate*.

Bon nombre d'inexactitudes ont échappé à la correction des épreuves dans la transcription ou la citation de mots grecs ; elles aboutissent parfois à d'assez difformes barbarismes : page 159, note 3; page 202, fin de la note 3, l. 16-17; page 76, l. 25; page 78, l. 27; page 173, n. 5, l. 2; page 214, l. 13; pages 300, l. 30, et 307, note 2, l. 4; page 586, l. 23; page 328, n. 2, l. 4; page 94, l. 5, *aphtarria* pour *aphtharsia*, etc.

Je termine le relevé de ces vétilles par une précision de la table alphabétique des matières qui va nous amener à une conclusion sur l'importance de cette étude — car on se doute bien que ces imperfections, typographiques et autres, n'enlèvent rien à sa valeur scientifique. Elles peuvent, au contraire, prouver à leur manière qu'un ouvrage pourtant si dense se fait lire d'un bout à l'autre, et jusque dans les notes très serrées qui constituent à chaque page un solide rez-de-chaussée. Au mot *Sceau*, page 577, il semble qu'il y ait eu quelque brouillage dans l'indication des premières références. Il faut d'abord placer le renvoi à la page 19, où est cité le mot d'Anastase le Sinaïte appelant Cyrille *sphragis tōn paterōn*. Pour Anastase, Cyrille scelle de son autorité la doctrine trinitaire des anciens Pères ; mais on peut lui appliquer la même appellation pour la doctrine christologique et pour la théologie de la sanctification. C'est celle-ci surtout que le P. du Manoir s'est attaché à faire ressortir. Il s'est livré pour cela à un dépouillement minutieux des écrits du docteur alexandrin et à une analyse très méthodique de ses enseignements. On doit regretter que des difficultés de tous ordres ne lui aient pas permis de publier préalablement son *Essai sur la terminologie christologique de saint Cyrille d'Alexandrie*. Du point de vue historique et philologique, cette publication aurait fourni au lecteur des données de base dont l'absence conditionne un peu défavorablement l'appréciation du présent volume. Toutes proportions gardées entre Grégoire de Nysse et Cyrille d'Alexandrie, l'un plus philosophe et penseur, l'autre plus traditionnaliste, nous saluons volontiers pour celui-ci une synthèse analogue à

celles que le P. Daniélou et le P. Balthasar nous ont données pour celui-là.

C'est une bonne fortune que les œuvres du mystérieux auteur désigné sous le nom de pseudo-Denys aient trouvé accueil dans la « Bibliothèque philosophique » des éditions *Montaigne* par le truchement de Maurice de Gandillac comme introducteur et traducteur. L'éminent universitaire, qui a déjà présenté au public Nicolas de Cues, Abélard et Maître Eckhart, résume en une introduction de cinquante pages l'ensemble des problèmes posés par le *Corpus dionysiacum*. Il faut toute la compétence d'un maître pour le faire avec tant d'érudition et tant de clarté. Le seul énoncé des titres de paragraphes suffira pour en convaincre le lecteur et pour l'attirer à la lecture attentive de ces pages. I. *Le mythe dionysien*. A. Le mythe enjolivé ou le martyre de Saint-Denis. B. Le mythe primitif ou le converti de l'Aréopage. C. Dernières instances de la crédulité. D. Le jeu des conjectures. II. *Le Corpus dionysiacum*. A. Foi et raison. B. Théologie et mystique. C. Hiérarchie et amour. III. *L'influence dionysienne*. A. Maxime le Confesseur. B. Jean Scot Eriugène. C. Perspective cavalière sur sept siècles dionysiens.

Retenons, entre autres précieuses informations (p. 23), que M. Lebon, au cours d'une étude extrêmement précise *Le pseudo-Denys et Sévère d'Antioche* (dans *R.H.E.*, 1930), remarque que « s'il fallait faire de Denys un monophysite, il s'agirait alors d'un doctrinaire tout à fait original à l'intérieur du mouvement ». Il écrit en effet (p. 915) : « du point de vue de l'histoire, de la doctrine, de la terminologie du monophysisme, le pseudo-Denys m'apparaît comme un spécimen unique parmi tous les monophysites que j'ai rencontrés et étudiés » :

Sans discuter la justification qui est présentée pages 27-31 de l'insertion du *Corpus* dans une *Bibliothèque philosophique*, transcrivons plutôt une page (p. 34-35) qui expliquera la place des œuvres dionysiennes en théologie mystique et qui à ce titre pourra servir d'utile résumé. « Les *Noms divins* et les traités perdus (ou plus vraisemblablement fictifs) de la *Théologie symbolique* et des *Esquisses théologiques* apparaissent comme les degrés successifs d'une exégèse qui commence par s'exprimer positivement (méthode affirmative ou cataphase). Ils sont volumineux, car ils procèdent en considérant la relation d'une Cause universelle à ses effets, les opérations internes ou externes de Dieu. Pour saisir quelque chose des *pouvoirs* de Dieu, ils multiplient les formules inadéquates et les images dissemblables. La méthode négative (ou *apophase*) est très brève au contraire, car elle se contente de définir l'*essence* divine en niant d'elle successivement les noms les plus lointains, puis les noms les plus proches. Elle dépasse ainsi le plan de la causalité. Mais la véritable *Théologie mystique* est au delà encore des négations progressives. Comme on le verra mieux en lisant ces quelques pages qui sont à la source de la *Docte ignorance* telle que la définiront, sur un plan purement spirituel saint Bonaventure, sur un plan beaucoup plus dialectique Nicolas de Cues, le sommet de l'ascension, qui conduit au *suressentiel*, ne dépasse pas seulement (tout en les présupposant de façon tout à fait nécessaire) les

initiations symboliques et les rites sacrés, mais le double mouvement lui-même de la *cataphase* et de l'*apophase*. Car, dans la Ténèbre où seul a pénétré Moïse, toutes oppositions sont transcendées, non seulement celle de l'intelligence et de l'intelligible, mais celle du Oui et du Non. Seuls des termes paradoxaux peuvent décrire cette ténèbre lumineuse et plus que lumineuse, qui tout ensemble cache et révèle les mystères divins. Pour y pénétrer il ne faut pas abandonner seulement le double plan de l'intelligence et de l'essence, il faut sortir de soi dans une véritable *extase*. »

L'introduction se termine par une bibliographie; et le volume lui-même, par un index terminologique où se trouvent classés, par ordre alphabétique, un certain nombre de mots et de périphrases employés dans la traduction; ils sont suivis d'abord du correspondant grec transcrit en caractères latins, puis du mot ou de la locution latine proposés par Cordier et qui figurent dans la *Patrologie grecque*; on y ajoute enfin l'équivalent de la traduction Dulac, suivie, s'il y a lieu, d'une brève remarque ou de quelques autres expressions dont l'auteur s'est parfois servi pour rendre le même mot. En outre, un index analytique des noms et des matières (p. 373-388) rendra de grands services par ses références très précises. J'y ai noté l'omission du terme *Apatheia* (Introd., p. 37), du *Sophianisme* russe (p. 49, note 117). Page 15, l. 5, on nous parle des « premiers cénobies »; lisez sans doute : cénobites.

En attendant l'édition critique du *Corpus dionysianum* préparé pour la collection Budé par M. Pinard, l'achèvement des *Etudes dionysiennes* du R.P. Théry, et celui de la monumentale publication des *Dionysiaca* ou ensemble des traductions latines entreprise par les Bénédictins de Solesmes, il faut nous féliciter que Maurice de Gandillac nous ait offert en un volume commode une bonne traduction française des *Œuvres complètes* du pseudo-Denys, avec une introduction et des notes très éclairantes.

Saint Maxime le Confesseur (ou l'*Homologète*, pour le désigner par la forme grecque de son surnom) fut le grand commentateur byzantin et l'un des principaux initiateurs du dionysisme. La spiritualité de ce byzantin du VII^e siècle a spécialement attiré l'attention depuis quelque vingt ans. Qu'il suffise de citer les études de Disdier, *Les fondements dogmatiques de la spiritualité de saint Maxime*, dans *Echos d'Orient*, t. XXIX, 1930, p. 296-313, et surtout de Hans von Balthasar : *Kosmische Liturgie : Maximus der Bekenncr, Höhe und Krise des griechischen Weltbildes* (Fribourg-en-Brisgau, 1941); Die « *Gnostichen Centuriens* » des *Maximus Confessor* (1941). Aussi est-ce un auteur qui entre de plein droit dans la série des premiers à enrichir la collection *Sources chrétiennes*. Voici les quatre *Centuries sur la charité* traduites par le P. Joseph Pegon, précédées d'une excellente introduction de soixante pages et accompagnées de notes. L'introduction rassemble tous les renseignements utiles sur l'auteur, le milieu, la date, l'ouvrage, la technique, le sens. Arrêtons-nous un instant à ce dernier paragraphe, qui nous explique ce qu'a fait Maxime en regroupant autour de la charité des

concepts habitués plutôt jusqu'alors à s'ordonner derrière la connaissance. « Pour les Grecs, l'amour se trouve également au début et au terme, puisque seul il peut déifier, puisque seul il produit la connaissance immédiate et supérieure de Dieu, et cela parce qu'il recrée l'unité originelle de l'être humain et son union au Créateur par l'image et la ressemblance. Les controverses médiévales au sujet de la bénédiction-amour bonaventurienne et de la bénédiction-connaissance des thomistes nous obsèdent encore au point que nous saisissons fort mal comment, pour les Pères grecs, la question ne se pose même pas. Leur théorie innéiste, qui fait dériver la connaissance non des objets extérieurs, mais des idées immanentes et pose un esprit humain naturellement déiforme, les conduisait à cette conclusion que la charité, force unifiante, réalise seule l'adhésion de tout l'être à Dieu, d'où résulte la découverte consciente de la vérité. Principe très simple, mais laissant sans objet bien des problèmes que les *Centuries de la charité* ne peuvent manquer de poser à un Occidental formé par les scolastiques » (p. 56-57). Et encore ceci (p. 64-65), qui rattache la doctrine mystique de nos *Centuries* à celle d'Evagre le Pontique et, plus haut, à celle des Alexandrins : « L'Eglise avait toujours, bien que plus ou moins clairement, reconnu la charité comme la sève même de la vie de la grâce, le *vinculum perfectionis*. Si, dans leur effort pour mieux définir la perfection, les Alexandrins avaient pu faire trop large la place à l'illumination de la connaissance, ils n'avaient jamais du moins prétendu que cette connaissance dût être le fruit d'une spéculation humaine, mais bien un don de Dieu, couronnant une purification morale à base de foi. Maxime reprend la technique d'Evagre. Mais cette fois, la notion de la charité en est bien l'âme vivante. D'une impersonnalité un peu stoïcienne d'allure, elle fait la vraie liberté intérieure, et d'une contemplation dont l'intellectualisme a choqué certains, l'union à Dieu. Bien entendu, on ne trouve nulle part sa définition claire, ni l'énumération complète de ses propriétés. Sève, lumière, chaleur diffuse, elle est partout présente tout entière, animant et unifiant tout l'itinéraire de l'âme vers la connaissance-union. »

A défaut de renseignements certains sur la date des *Centuries sur la charité*, le P. Pegon incline à les tenir pour un des premiers ouvrages de Maxime (aux environs de 625), quitte à soulever quelques doutes, ici ou là, sur la maîtrise dont il ferait preuve en mêlant les techniques d'Evagre et de Denys (p. 24). En dépit de l'absence de divisions logiques, le traducteur s'est ingénier, au début de chaque centurie et de temps à autre au cours de l'opusculum, à retrouver et à consigner dans ses notes un certain ordre des idées et des développements. Ses annotations sont, du reste, très riches d'observations, de comparaisons, de références, qui font d'autant plus vivement regretter l'absence d'un index alphabétique final.

A propos du milieu monastique de Maxime, on nous fait (p. 10) une énumération de monastères constantinopolitains, où le couvent de Rufianes est placé dans l'enceinte même de la ville; or, il se trouvait sur la côte asiatique, une heure à l'est de Chalcédoine. Voir J. Pargoire,

art. *Acémètes*, dans *DACL*, t. I, col. 308; art. *Rufinianes*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. VIII, p. 450.

Le texte grec serait spécialement désirable en face de la traduction, pour des écrits du genre de nos *Centuries*, où nombre de mots (image, ressemblance, vaine gloire, conscience, liberté intérieure, etc) demanderaient à être vérifiés. Pages 146-147, en note, J. Pegon interprète *exodos* de la «sortie des êtres» au sommet de l'oraison. La pensée me semble d'élévation un peu moins mystique : à l'heure du départ, c'est-à-dire, de la mort, la conscience te confère la familiarité divine (*parrhesia*) c'est-à-dire, croyons-nous, l'assurance devant le tribunal de Dieu. Ce sens de *exodos*, connu dans le grec scripturaire, notamment *Luc*, 9, 31 et *II Petr.*, 1, 15, paraît ici assez normal dans le contexte ; il pourrait aussi s'appuyer sur d'autres passages de Maxime, où l'idée est assez voisine même si le mot ne se trouve pas employé, par exemple en notre opuscule, III. 82, p. 147, et IV, 33, p. 159. Pour ce travail de contrôle de la traduction sur l'original, les monographies des PP. Daniélou, Balthasar et du Manoir sont de vrais modèles : ce dernier cite souvent *in extenso* des phrases entières en grec ; les deux premiers se contentent, et cela suffit en général, de donner entre parenthèses, le vocable grec important (1).

Page 67, l. 3, au début du prologue, où le P. Pegon traduit : « un ouvrage que j'envoie à Votre Honneur » ; on attendrait plutôt : *Votre Révérence*, équivalent plus exact du grec *timiotès*, *P.G.*, t. 90, col. 960A.

Veut-on se rendre compte de ce que l'authentique théologie de l'Eglise orthodoxe orientale doit de ferme substance à la doctrine spirituelle des Pères grecs ? Que l'on parcoure le modeste mais important volume de Vladimir Lossky : *Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient*. L'emploi du terme « théologie mystique » dans le libellé même du titre est déjà significatif. Car en fait, ainsi qu'on le verra par la suite de la présente recension, c'est bien de théologie tout court qu'il s'agit ; mais, fidèle à la tradition de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de Grégoire de Nysse, de Cyrille d'Alexandrie, du pseudo-Denys, de saint Maxime, l'Orient ne sépare pas la dogmatique de la mystique. A cet égard, le livre de Lossky apprendra beaucoup aux théologiens latins ; et si toutes ses positions ne peuvent pas être acceptées sans réserve, la plupart ouvriront du moins des perspectives intéressantes et qui méritent considération. Dans l'impossibilité de nous y arrêter aussi longuement qu'il serait souhaitable, il nous suffira, pour en faire la démonstration, de feuilleter rapidement ces deux cent quarante pages en notant d'un mot quelques idées plus frappantes encochées au cours d'une lecture attentive.

Le simple relevé de la table des matières suggérera déjà un peu le contenu du volume : I. *Introduction. Théologie et mystique dans la tradition de l'Eglise d'Orient.* II. *Les ténèbres divines.* III. *Dieu-Trinité.*

1. Pour faciliter le recours au texte grec, d'autres volumes de la collection *Sources chrétiennes* donnent en marge la référence aux colonnes de Migne. On aurait souhaité que le P. Pegon se fût astreint à cet usage.

IV. *Energies incrées.* V. *L'être créé.* VI. *Image et ressemblance.* VII. *Economie du Fils.* VIII. *Economie du Saint-Esprit.* IX. *Deux aspects de l'Eglise.* X. *Voie de l'union.* XI. *La lumière divine.* XII. *Conclusion : Le festin du Royaume.* Ces titres, on le voit, nous sortent du cadre stéréotypé de nos manuels de théologie latine.

Pages 12 et 19, mention est faite du livre du P. Congar *Chrétiens désunis*, « très remarquable à plusieurs égards », mais qui, nous déclare-t-on, « dans les pages consacrées à l'Orthodoxie, malgré tous les soucis d'objectivité, n'en reste pas moins tributaire de certaines opinions pré-conçues au sujet de l'Eglise orthodoxe. » La question des Eglises nationales et du phylétisme, qui est touchée là (p. 12, 13), prête à des malentendus. En dépit de certaines réserves à faire, on doit souligner avec intérêt cette conclusion de Lossky (p. 19) : « Il faut accepter les choses telles qu'elles sont et ne pas chercher à expliquer la différence entre les spiritualités d'Occident et d'Orient par des causes d'ordre ethnique ou culturel, quand une cause majeure est en jeu. Il ne faut pas se dire, non plus, que la question de la procession du Saint-Esprit ou celle de la nature de la grâce n'ont pas une grande importance dans l'ensemble de la doctrine chrétienne, qui reste plus ou moins identique chez les catholiques romains et chez les orthodoxes. Dans les dogmes aussi fondamentaux, c'est ce *plus ou moins* qui est important, car il prête un accent différent à toute la doctrine, la présente sous un autre jour, c'est-à-dire donne lieu à une autre spiritualité. »

Nous serait-il permis pourtant de noter peut-être là un peu trop d'unilatéralisme oriental ? Un critique très sympathique, le P. Camelot (*La Vie Spirituelle*, août-sept. 1945, p. 192), en a fait la remarque, à propos précisément de la théologie de Lossky sur la procession du Saint-Esprit : « M. Lossky a-t-il échappé ici à la tentation de projeter sur des textes anciens une problématique qui leur est étrangère ? » (1).

Signalons, sans pouvoir y insister, ce qui est dit des « énergies incrées » et des théories de Grégoire Palamas, pages 40, 45, 49, 51-54, 65-71 : un des chapitres qui provoqueront le plus de critiques doctrinales et où le ton de l'auteur est trop absolu. Page 71, la note 2 est révélatrice de toute une mentalité que nos théologiens ne doivent pas ignorer : « Il n'y a rien de plus exaspérant qu'une notion simpliste de la simplicité divine. Le livre du P. Guichardan... est un exemple frappant de cette insensibilité théologique devant les mystères fondamentaux de la foi. » A relever, dans le même sens, l'appréciation trop sévère et injuste portée sur deux historiens occidentaux de l'hésychasme : « L'hésychasme est connu en Occident principalement grâce aux ouvrages des PP. Jugie et Hausherr, auteurs très érudits mais malheureusement faisant preuve d'un zèle étrange pour dénigrer l'objet de leurs études. »

1. Il est même assez piquant de constater, par exemple, que Grégoire Palamas, un des auteurs préférés de Lossky, enseigne la théorie augustinienne que le Saint-Esprit est amour du Père et du Fils.

Pages 78-82, utiles aperçus sur la théologie orientale de la Trinité et les reproches adressés à la théologie occidentale. Pages 99-100 à lire sur ce thème : « Malgré sa richesse, la pensée religieuse de l'Orient n'a pas eu de scolastique ». Pages 103-106, sur cet autre : « Le sens cosmique n'a jamais été étranger à la spiritualité orientale », où l'on devine le rappel de l'Hexaméron de saint Basile, des idées de Grégoire de Nysse et de ce que le P. Balthasar nomme la liturgie cosmique de saint Maxime. Le « Saint Théophile de Bulgarie » mentionné page 134 est sans doute Théophylacte d'Ochrida. Ceux qui ont lu sans parti pris un certain nombre d'homélies mariales byzantines, notamment celles de Nicolas Cabasilas et de Georges Scholarios, s'étonneront d'entendre Lossky affirmer d'un ton péremptoire (p. 136) que « le dogme de l'Immaculée Conception est étranger à la tradition orientale ». A propos de christologie, on notera, page 145, cette pensée que « la fête de la Transfiguration... peut servir de clef pour la compréhension de l'humanité du Christ dans la tradition orientale », avec les développements qui en sont donnés. Page 160, la note 3 indique une référence à la « liturgie de saint Basile, *secretæ* » ; ce dernier terme ne répond pas à un vocable technique byzantin ; il s'agit d'une formule du début de l'Anaphore, un peu avant le *Sanctus*. Page 169, la phrase suivante prête tout au moins à confusion : « La théologie de l'Eglise d'Orient distingue toujours la personne du Saint-Esprit, Donateur de la grâce, et la grâce incrée qu'il nous confère. »

Pages 171-192, les théologiens trouveront profit à voir soulignés deux aspects de l'Eglise : l'aspect christologique et l'aspect pneumatologique, même si tels ou tels développements leur paraissent sujets à caution. Notons, malgré une certaine imprécision d'expression, la phrase qui conclut ce chapitre : « Le mystère de l'Eglise est inscrit dans les deux personnes parfaites : la personne divine du Christ et la personne humaine de la Mère de Dieu ». On remarquera, page 183, la sévérité de l'auteur sur « le relativisme ecclésiologique des mouvements dits œcuméniques ». Quant à l'affirmation que « la notion du mérite est étrangère à la tradition orientale » (p. 194), il est permis de penser qu'elle manque tout au moins de nuance.

Pages 206-211, les aperçus sur l'hésychasme et la grâce incrée sont à connaître, même s'ils ne sont pas toujours convaincants. A lire, pages 218-219, les considérations touchant la vraie portée des discussions sur la lumière thaborique. Discutable sans nul doute, l'assertion (p. 212 et 242) que « la mystique de l'imitation (du Christ) est étrangère à la spiritualité orientale » : *La Vie dans le Christ* de Nicolas Cabasilas contient maintes pages qui s'inscriraient en faux contre cette déclaration. Discutable aussi cette phrase (p. 225) que « la nuit mystique est inconnue à la spiritualité de l'Eglise d'Orient ». Inexacte même, au moins dans la rigueur de sa formule, cette autre (p. 142) : « le culte de l'humanité du Christ est étranger à la tradition orientale ».

On ne lira pas sans émotion le vibrant témoignage de notre théolo-

gien orthodoxe sur l'Eglise russe sous le régime de la persécution (p. 244-245).

Ce trop aride alignement de références laissera tout de même entrevoir, pensons-nous, combien ce volume, sous son modeste format, offre de points de vue neufs à nos théologiens les plus chevronnés. La présentation en est généralement très claire; tout au plus peut-on relever ça et là quelques vétilles d'expression : à deux reprises, pages 144 et 212, le mot *assumption*, qui n'est enregistré par aucun lexique; page 184, *l'ordonnand* pour *l'ordinand*.

Si l'on n'est pas toujours d'accord avec V. Lossky sur les divergences entre Orient et Occident, on saura gré au professeur orthodoxe de nous avoir franchement exposé sa pensée, sans lui chercher chicane pour des détails comme les appellations « saint Grégoire Palamas », « saint Philothée de Constantinople ». Le P. Cayré a bien résumé une impression d'ensemble, en écrivant à propos de ce livre (*L'année théologique*, 1945, p. 462) : « Il faut... que les catégories Orient et Occident soient de simples flèches indicatrices, et non pas des cloisons emmurant les esprits. »

Ici encore, nous regrettons l'absence d'un index alphabétique. Il serait d'autant plus désirable que les libellés des titres de chapitres sont forcément trop vagues pour laisser deviner et retrouver toutes les données qu'ils recouvrent.

Avec Serge Boulgakof, la théologie russe suit une voie assez différente. Si la distinction en théologie cataphatique et apophatique reste toujours à la base, si l'on en appelle toujours volontiers à la doctrine des Pères orientaux, l'interprétation qui en est donnée s'énonce souvent ici en fonction de théories philosophiques modernes, et notamment de la philosophie allemande. La notice sur l'auteur (p. 5-6) ne doit pas être omise, car ce *curriculum vitae* éclaire pour le lecteur les cheminement intellectuels et religieux de S. Boulgakof.

Né en 1871 dans la famille d'un prêtre de la province d'Orloff, Serge Boulgakof passe de l'école paroissiale au séminaire; puis, par suite d'une crise religieuse, il renonce aux études théologiques pour entrer à la Faculté de Droit de l'Université de Moscou. Dès 1897, il est professeur à l'école impériale technique et se consacre aux questions sociales et économiques. Après deux ans de voyages d'études à Paris, Londres et Berlin, il soutient une thèse : *Capitalisme et Agriculture* (deux volumes, St-Pétersbourg, 1900). Il était alors marxiste et occupait la chaire d'économie politique d'abord à Kief, puis à Moscou. L'étude de la philosophie l'amena progressivement à rompre avec le matérialisme économique. Une série de brillants essais jalonne les étapes de cette rupture (1896-1903), ils sont réunis dans le recueil *Du marxisme à l'idéalisme*. Il lit de très près Kant, Fichte, Schelling, Hegel. Il ne s'arrête pas à l'idéalisme philosophique. « Du transcendentalisme il passe à la métaphysique, et de la métaphysique à l'intégration du christianisme. » C'est en ces termes que B. Zenkovski, un de ses collègues à l'Institut de Théologie orthodoxe de Paris, résume l'évolution spirituelle de S. Boul-

gakof (dans la *Vie Intellectuelle*, juin 1945, p. 40). En 1906, il prend une part active, avec N. Berdiaef, à la rédaction de la revue *Problèmes de vie* et à la direction des éditions de philosophie religieuse sous le titre de *Pout* (ou *La Voie*). En 1907, il est député à la Deuxième Douma, où il siège au parti démocrate-constitutionnel. En 1911, il publie sa *Philosophie de l'activité économique de l'homme*, qui est à la fois une magistrale synthèse de ses précédentes études et une sorte d'introduction à ses futures recherches théologiques, notamment au livre fondamental qu'il devait consacrer un peu plus tard à la conception religieuse du monde sous ce titre : *La lumière non crépusculaire* (Moscou, 1917). Il y abordait, en effet, pour la première fois, ce qui allait devenir le motif central de ses méditations, la doctrine de la *Sophie*. En 1917, encore laïque, il est membre du concile de l'Eglise russe qui rétablit le patriarcat, puis du Conseil supérieur de l'Eglise. En 1918, il se fait ordonner prêtre à Moscou, alors que commencent déjà les persécutions. Privé de son professorat, il se rend en Crimée et exerce son ministère sacerdotal à Yalta. En 1923, il est banni par ordre de Moscou. Après un bref séjour à Constantinople et à Prague, il vient à Paris, où se fonde, en 1925, l'Institut de Théologie orthodoxe, dont il est le premier doyen à vie. Professeur éminent et prêtre exemplaire, le Père Boulgakof — c'est ainsi qu'on le désigne avec vénération — exerce une influence considérable. Il prend une part très active au mouvement dit *œcuménique* et aux Congrès des Eglises chrétiennes de Lausanne, Oxford, Edimbourg (1927-1937).

Atteint, en 1939, d'un cancer au larynx qui rendit très douloureuses ses dernières années, sans supprimer son activité intellectuelle, il est mort le 13 juillet 1945.

Les publications théologiques de S. Boulgakof, outre le petit volume *L'Orthodoxie* (dans la collection « Les religions » de la librairie Alcan, Paris, 1932), peuvent se ramener à deux trilogies dogmatiques. La première comprend trois volumes de moindre importance : *Le Buisson ardent*, Paris, 1927, essai sur certains aspects du culte de la S. Vierge; *L'Ami de l'Epoux*, Paris, 1927, sur le culte du Précurseur; *L'Échelle de Jacob*, Paris, 1929, sur les Anges. La seconde trilogie, de portée plus considérable, répond à ce titre général : *La Sagesse de Dieu et la Théanthropie*. Elle comprend : *Du Verbe incarné* (« Agnus Dei »), dont l'édition française a pari en 1943; *Le Paraclet*, dont la traduction française est prête pour l'impression; *L'Epouse de l'Agneau* (de l'Eglise et des problèmes eschatologiques), ouvrage resté inédit.

Ces notes biographiques étaient nécessaires. En laissant hors de conteste la loyauté intellectuelle et religieuse de S. Boulgakof, elles aideront à porter un jugement équitable et sur l'ensemble de son œuvre théologique et, spécialement, sur le présent volume. En celui-ci on ne s'étonnera pas de trouver un cadre assez différent du cadre classique de nos manuels occidentaux; certains titres pourront d'ailleurs paraître assez suggestifs pour être mis à profit par nos théologiens. Mais on s'expliquera, sans être pour cela toujours convaincu par l'exposé de notre auteur, l'importance

attachée par lui aux deux premières parties de son traité : 1^o La Sagesse divine, p. 7-38 ; 2^o La Sagesse créée, p. 39-80. Le lien de ces deux chapitres préliminaires avec la théologie du Verbe incarné nous est montré par ces lignes d'un communiqué de librairie manifestement très étudié : « Le thème essentiel de l'*Agnus Dei* est celui de la grande époque des conciles œcuméniques. Boulgakof se propose de développer la problématique des Pères et de poursuivre ses recherches dans le sens des questions que ceux-ci ont directement ou indirectement soulevées : quelles sont les prémisses philosophiques de leurs définitions et, en particulier, quels en sont les éléments cosmologiques et anthropologiques ? Central est ici le problème de la Théanthropie, de l'union de Dieu parfait et de l'homme parfait en le Christ. Comment cette union est-elle possible ? échappe-t-elle absolument à l'analyse ? L'idée directrice de la sophiologie boulgakovienne, c'est que la vie de Dieu est la propre révélation de Dieu en soi et pour soi, mais aussi dans et pour le monde. Cette révélation est la Sagesse divine, la Sophie. En Dieu, incrée, elle est sa nature ; dans le monde, la Sophie créée est le fondement, accessible à la raison, du créé. Sophie divine et Sophie créée ne sont différentes que par l'aspect de leur être. Il en résulte que l'homme a en lui-même la possibilité d'oser accéder à l'intelligence du Dieu-Homme qui, suivant la parole de saint Athanase, s'est incarné pour que l'homme se divinise. Ainsi, loin d'interdire l'œuvre de la raison, la sophiologie relie cette dernière à la pensée théologique et permet de résoudre le conflit du dogme et de la vie, de la philosophie et du christianisme. »

Nous reproduisons ces déclarations, non pas pour en approuver sans réserve tous les termes, mais pour montrer le propos essentiel de l'œuvre de Serge Boulgakof, et spécialement de ce volume (1). Les deux « parties » préliminaires servent de substratum. Nous en transcrivons les sous-titres, pour donner, à défaut de mieux, une idée des notions multiples auxquelles il est fait appel. I. *La Sagesse divine*. 1. L'esprit de créature. 2. L'esprit divin. 3. Le monde divin. 4. La Sophie divine. — II. *La Sagesse créée*. 1. La création du monde. 2. L'éternité et le temps. 3. L'homme. 4. L'image et la ressemblance.

Les trois autres parties sont directement consacrées au traité du Verbe incarné. Ici encore, pour faire court et permettre au lecteur un aperçu d'ensemble, bornons-nous à transcrire les sous-titres. III. *L'Incarnation*. 1. Dieu et le monde. 2. Le fondement de l'Incarnation. 3. La Théanthropie. 4. Les deux natures en le Christ : Sophie divine et Sophie de créature. — IV. *Emmanuel, le Dieu-Homme*. 1. L'humiliation du Seigneur (la *Kénose*). 2. L'union des essences (Communication des idiomes et action théandrique). 3. La conscience théanthropique du Christ (A. Fils de Dieu et Fils de l'Homme; B. Lutte et tentation; C. La mort du Christ

1. Un tel propos justifie-t-il certaines audaces de vocabulaire, que le lecteur remarquera assez souvent ? Je n'en citerai qu'un exemple, le mot *panenthéisme* (p. 41) signifiant « tout en Dieu ou pour Dieu ».

et la descente aux enfers; D. La glorification du Christ, résurrection, ascension). 3. Le ministère royal du Christ (A. Le Christ-Roi: B. L'avènement royal du Christ).

Sans pouvoir dire tout, ces sous-titres suggéreront du moins à nos théologiens le désir d'entrer en contact avec un collègue auquel on ne saurait refuser le mérite d'être un penseur original, quoique d'une « orthodoxie » assez spéciale. Le *De Verbo incarnato* de Boulgakof n'est certes pas à mettre entre les mains des novices théologiens de nos Séminaires; mais sa lecture sera utile aux maîtres de nos Facultés qui auront le courage de la mener jusqu'au bout. Ils ne doivent pas ignorer, d'ailleurs, que même dans l'Eglise orthodoxe orientale les théories sophiologiques sont loin d'être universellement acceptées : la doctrine de Boulgakof a même été, de ce chef, condamnée en 1924 et 1927 par le synode russe de Carlovci, puis en 1935 par le métropolite Serge de Moscou. Il est vrai que sur l'initiative du métropolite Euloge de Paris, une commission fut réunie « afin d'examiner s'il était légitime de parler d'hérésie », et après une lecture attentive la commission crut devoir conclure par un non-lieu. Les suspicitions n'en ont pas moins subsisté, non seulement au sein de l'Eglise russe, mais aussi dans les autres Eglises autocéphales. Au Congrès international de théologie orthodoxe, tenu à Athènes (29 nov.-3 déc. 1936), par exemples, les professeurs de l'Institut russe de Paris reçurent de ce fait un accueil assez froid. On pourra voir dans l'*Essai* de Lossky, p. 106-107, une intéressante allusion à ce qu'il appelle les « égarements » de la pensée religieuse russe qui gardent pourtant une « âme de vérité ». Lossky déclare d'ailleurs (*ibid.*) que le sophianisme de Boulgakof est une ecclésiologie manquée.

Pour terminer, nous transcrirons ici les lignes finales du volume de S. Boulgakof. En relevant certains aspects du règne du Christ, elles expriment quelque chose de l'esprit d'adoration et d'amour qui imprègne tout le traité, en dépit de formules qui peuvent souvent nous heurter :

« Ressuscité, élevé et assis à la droite du Père dans la gloire de Dieu, le Christ continue encore à exercer son ministère terrestre. L'avènement terrestre du Christ est la voie continuant à travers l'histoire vers le Règne qui n'aura pas de fin. Le Seigneur, invisiblement, est avec nous sur la terre. Son Ascension, Sa Séance à la droite du Père ne nous L'ont pas ravi, ne L'ont pas enlevé à notre douleur terrestre, à notre passion, et à notre lutte. Résidant dans la gloire de la Sainte Trinité, Dieu dans les cieux, Il demeure mystérieusement uni au monde. Il demeure avec nous, en tant qu'homme-frère, que Dieu-Homme, dans Son avènement qui continue toujours. Celui-ci s'accomplit dans « l'affliction, la royauté et la patience en Jésus-Christ », avec la « participation » (*Apoc.*, I, 9) des fidèles. L'humiliation du Christ parcourut de nombreux degrés, jusqu'à être surmontée par la glorification. Essentiellement, elle l'est déjà, mais elle continue à être vécue dans ce qui constitue la conséquence de ce dépassement, dans l'instauration du Christ sur la terre, encore accablée sous le péché du vieil Adam. Jusqu'à aujourd'hui, le Christ continue à recevoir la puissance qui Lui est donnée avec l'humanité, et jusqu'à aujourd'hui

Il exerce le ministère royal. Dieu vrai, régnant en nous et sur nous, sur la terre, il vient instaurer son Règne éternel, pour lequel, toujours, nous prions le Père : *Que Ton Règne arrive!* et nous invoquons le fils : *Viens, Seigneur Jésus!* »

Il n'est peut-être pas hors de propos de noter que ça et là la traduction donne l'impression d'une certaine gaucherie, explicable d'ailleurs et par la difficulté du sujet et par la manière très personnelle de l'auteur (1).

Le dernier volume qu'il nous reste à présenter, sous sa forme très simple de recueil édifiant et de vulgarisation, ne doit pas être tenu pour le moins important. Du point de vue de la spiritualité orientale, il apprendra peut-être davantage à ses lecteurs que les ouvrages de Vladimir Lossky ou de Serge Boulgakov.

Les *Récits d'un pèlerin russe à son père spirituel* avaient déjà eu les honneurs d'une traduction française dans la collection *Irenikon* des Bénédictins d'Amay, 1928. Celle que vient d'en donner Jean Gauvain dans la série blanche des « Cahiers du Rhône », bien supérieure à la précédente tant par son exactitude et son élégance que par les « notes » qui l'accompagnent, vaudra certainement à ce recueil la plus large et la plus sympathique audience dans tous les milieux occidentaux. Une recension du recueil russe original avait été publiée par I. Hausherr, S. J., dans les *Orientalia christiana* de l'Institut pontifical oriental, mai 1926, p. 174-176, sous le titre : « Un pèlerin russe de la prière intérieure. » Et, plus récemment, C. Dumont, O. P., signalant la traduction de J. Gauvain, dans la *Vie spirituelle*, 1^{er} juin 1944, p. 545-553, intitulait son article : « La prière perpétuelle chez les Orthodoxes. » Ces deux titres, en relevant ce qui fait le sujet principal de ces pages, en indiquent bien la haute portée.

Quoi qu'il en soit de la réalité exacte des faits qui servent de trame à l'affabulation du volume, voici comment ils nous sont présentés. C'est, en somme, le journal — sans doute revu au fur et à mesure ou après coup par un moine plus instruit — d'un pèlerin de très modeste culture qui, aux alentours de 1860, parcourt le vaste pays russe à la recherche d'une méthode pratique de prière continue.

La lecture de l'épître, un beau dimanche, avait profondément enfoncé dans l'esprit de notre brave Russe la recommandation de saint Paul I Thess., 5, 17, *Priez sans cesse*, qu'il retrouvait d'ailleurs à d'autres pages du livre sacré. Comment est-il possible de prier sans interruption au milieu des multiples occupations de la vie quotidienne ? Telle est la question qu'il se décide à aller poser à des hommes de Dieu. Et il entreprend son pèlerinage. Les premières réponses qu'il reçoit, trop vagues à son gré, le laissent insatisfait ; mais voici qu'un vieux moine va faire jaillir la lumière. Reconnaissant dans le pèlerin qui l'interroge une âme droite et désireuse d'union continue avec Dieu, le vieillard lui met en mains les éléments essentiels de sa méthode. C'est une courte invocation qu'il faut s'entraîner à répéter sans cesse, en y mettant son esprit et son cœur :

1. Notons aussi l'emploi de termes plus que bizarres : *ressuscitation*, *cosmourge*, *inhypostatiation*, etc.

« La prière de Jésus intérieure et constante est l'invocation continue et ininterrompue du nom de Jésus par les lèvres, le cœur et l'intelligence, dans le sentiment de sa présence, en tout lieu, en tout temps, même pendant le sommeil. Elle s'exprime par ces mots : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi ! » Celui qui s'habitue à cette invocation ressent une grande consolation et le besoin de dire toujours cette prière ; au bout de quelque temps il ne peut plus demeurer sans elle, et c'est d'elle-même qu'elle coule en lui. » Pour compléter ses explications, le moine remet à son « fils spirituel » un exemplaire de la *Philocalie* (recueil d'anciens écrits spirituels publié en grec à Venise, en 1782, par Nicodème l'Hagiortite, et presque aussitôt traduit en slavon, puis en russe, sous le titre *Dobrotolioubié*).

Dans ce livre même, le moine attire tout de suite l'attention de son disciple sur quelques lignes de Syméon le Nouveau Théologien qui sont un résumé précis et presque concret de la méthode hesychaste : « Demeure assis dans le silence et la solitude, incline la tête, ferme les yeux ; respire plus doucement, regarde par l'imagination à l'intérieur de ton cœur ; rassemble ton intelligence, c'est-à-dire ta pensée, de ta tête dans ton cœur. Dis sur la respiration : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi » à voix basse ou simplement en esprit. Efforce-toi de chasser toutes pensées, sois patient et répète souvent cet exercice. »

Docilement, notre pèlerin se soumet, sur les indications de son maître, d'abord à un régime de 3.000 de ces oraisons jaculatoires par jour ; puis, en une seconde étape, à 6.000 ; en une troisième, à 12.000. Enfin, l'habitude est prise, la prière est devenue continue. Si cette sorte d'automatisme dans le rythme de la formule invocatoire surprend nos esprits occidentaux, il faut pourtant reconnaître que les résultats décrits par notre pèlerin sont de très bon aloi (p. 36-37) : « Au bout de quelque temps, je sentis que la prière passait d'elle-même dans mon cœur, c'est-à-dire que mon cœur, en battant régulièrement, se mettait en quelque sorte à réciter en lui-même les paroles saintes, par exemple : 1. Seigneur, 2. Jésus, 3. Christ, et ainsi de suite. Je cessai de remuer les lèvres et j'écoutai attentivement ce que disait mon cœur... Puis je ressentis une légère douleur au cœur et dans mon esprit un tel amour pour Jésus-Christ qu'il me semblait que, si je L'avais vu, je me serais jeté à Ses pieds, je les aurais saisis, embrassés et baignés de mes larmes en Le remerciant pour la consolation qu'Il nous donne en Son nom, dans Sa bonté et Son amour pour sa créature indigne et coupable. »

Nous ne suivrons pas le pèlerin à travers toutes les péripéties de ses pérégrinations. La suite de l'affabulation tiendrait du roman d'aventures, si la situation de la Sibérie de l'époque n'autorisait toutes les vraisemblances.

On comprend que Jean Gauvain se soit pris d'enthousiasme pour un recueil si révélateur de l'âme religieuse russe. Nous lui savons gré de nous le dire lui-même : « Mis en éveil par une courte note de Nicolas Berdiaev, je découvris un jour ce petit livre à la bibliothèque des Langues Orientales à Paris. Malgré la hâte d'une période d'exams, je ne l'avais

pas quitté à la fin de l'après-midi. Mieux que beaucoup de romans, d'études et d'essais, il révèle, en effet, le mystère du peuple russe dans ce qu'il a de plus secret, ses croyances et sa foi » (p. 9). Sa traduction, fidèle et élégante, est accompagnée de précieuses annotations. Celles-ci sont, malheureusement, reléguées en fin de volume : ce qui en rend l'utilisation peu commode pour le lecteur, du moins quand il s'agit de la simple explication d'un mot par un autre (par ex. p. 130 : 1 verste = 1.067 km., note pour la p. 21; p. 136 : « spontané (p. 35), littéralement : automatique »). Mais beaucoup de ces annotations sont de véritables notices précises, avec références bibliographiques, utiles à quiconque s'intéresse à la spiritualité orientale. Je signale spécialement (p. 132-134) celle qui concerne la prière *monologistos*, c'est-à-dire l'invocation *Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi*. J'en cite le début, parce qu'il pourra mieux renseigner le lecteur sur l'importance de cette formule : « Cette définition de la prière (donnée p. 26), qui constitue, avec la « recherche du lieu du cœur » le fondement de l'hésychasme, remonte aux premiers temps de la spiritualité en Orient. Elle se retrouve chez Evagre du Pont (mort en 401), Diadoque de Photikè (v^e s.), Jean Climaque (vi^e s.), Maxime le Confesseur (vii^e s.) et Syméon le Nouveau Théologien (xi^e s.). La tradition de la prière perpétuelle se perd ensuite. Elle reparait au xiv^e siècle, avec l'arrivée au mont Athos de Grégoire le Sinaïte, sous une forme technique et même « scientifique », comme disent ses partisans, qui donne lieu à de grandes déformations... »

On se plaint parfois d'une théologie « sans vitamines ». Les ouvrages que nous venons de présenter montrent, avec beaucoup d'autres sans doute, qu'elle peut être vitaminée très avantageusement par l'étude historique de la spiritualité patristique orientale. Plusieurs des auteurs ci-dessus mentionnés, notamment le P. Camelot et le P. Balthasar, en font explicitement la déclaration. Ce dernier (p. VII) pose la question : « Comment le théologien pourra-t-il travailler à faire naître et grandir la théologie que réclamera une humanité nouvelle ? » Son volume, et d'autres qu'il nous promet, veulent répondre à cette question.

Par ailleurs, Orient et Occident ont beaucoup à apprendre l'un de l'autre. Qu'ils s'étudient sans parti pris, avec sympathie, avec charité. La spiritualité orientale, spécialement, a encore beaucoup de secrets à nous révéler. L'ossky signale (p. 125) un petit volume de Zarine, *Fondements de l'ascétique orthodoxe* (S. Pétersbourg, 1902). Il serait très désirable qu'on nous en donne une traduction pour faciliter le contact souhaité. On ne peut qu'applaudir à la publication de ces traductions de théologiens orientaux. Malgré les divergences que ces ouvrages nous présentent, et que nous avons d'ailleurs grand avantage à connaître, ils peuvent nous permettre d'ajouter parfois quelques aperçus nouveaux à nos traités même les plus classiques.

En définitive, le meilleur terrain de rencontre entre théologiens d'Orient et d'Occident est certainement celui de la spiritualité patristique et byzantine.

Bibliographie

EUSTRATIADÈS (Mgr Sophronios), *Heirmologion*, in-4°, vi-268 pages, Chennevières-sur-Marne, 1932 (*) (Hagioretikè bibliothèkè, n° 9).

Il est sans doute un peu tard, eu égard à la date, de recenser cet ouvrage; il ne l'est point si l'on veut bien considérer que sa publication a été, pour ainsi dire, inaperçue du monde savant, et même du cercle de la byzantinologie.

Mgr Eustratiadès est connu pour être un des prélats qui honorent le plus la science hellénique par le nombre et l'utilité de ses travaux, dont les plus importants sont des éditions d'auteurs inédits et des catalogues de manuscrits. L'ouvrage que nous présentons fait partie d'une collection qui présente ces deux caractères (1). Il consiste en un recueil de pièces liturgiques appelées *heirmoi*.

Les *heirmoi* sont des mélodies originales sur lesquelles sont composés les différents canons liturgiques en usage dans l'Eglise grecque, et le nom désigne en même temps les premières pièces qui ont reçu ces mélodies et servi ainsi de modèles. Un grand nombre de ces *heirmoi*, même d'auteurs illustres, sont devenus hors d'usage, et la mélodie s'en est perdue. Conservés dans d'anciens manuscrits notés, ils sont devenus lettre morte pour l'art musical qui ne sait plus les interpréter. Ce qui demeure, du moins, c'est le souffle poétique, la variété des formes, l'élégance des strophes, l'harmonie de la langue. C'est cette richesse que Mgr Eustratiadès ressuscite par la publication de son ouvrage, dont les trois quarts ou les quatre cinquièmes sont constitués par ces inédits. Les manuscrits qui lui en ont fourni le texte sont le *Coislin* 220 (xi^e siècle) et le *Lavra B* 32 (xiii^e siècle). Nous avons ainsi entre les mains 373 canons, comportant en tout environ 3.000 *heirmoi*. Il est à regretter que l'éditeur n'ait pas relevé les variantes des deux manuscrits utilisés.

Le premier recueil d'*heirmoi* a été publié, d'après des manuscrits de l'Athos, par le moine Agapios Landos (1643). De nombreuses éditions ont

(*) S'adresser actuellement à *Etudes byzantines*, 8, rue François-I^r.

1. Nous pensons être utile à bon nombre de nos lecteurs en donnant le catalogue des volumes parus (tous in-4°) dans la *Hagioretikè bibliothèkè* de Mgr Eustratiadès : I. Catalogue des manuscrits du couvent de Vatopedi (Athos). II-III. Catalogue des manuscrits de la Grande-Laure (Athos). IV. Complément aux catalogues de Vatopédi et de la Grande-Laure. V. Catalogue de la Skite de Kausokalybi (Athos). VI. La Théotocos dans l'hymnographie. VII-VIII. Théotokarion, t. I. IX. Heirmologion. Tous ces ouvrages sont en grec, y compris les introductions et les indications ou notes éventuelles.

suivi et les dernières comportent une quantité appréciable de nouveaux *heirmoi*. Toutes ont un grave défaut, celui de dissocier les *heirmoi* des canons auxquels ils appartiennent, pour les distribuer d'après les odes, sans qu'aucune indication permette d'opérer le remembrement de ces *disjecta*.

La présente édition donne dans leur suite, intégralement, tous les *heirmoi*, ode par ode, de chacun des canons. C'est là pour les *heirmoi* déjà connus, un avantage nouveau que l'on ne saurait assez apprécier. Ceux-ci ne sont cependant, comme nous l'avons déjà dit, que la moindre partie, et de beaucoup, du matériel ici publié. C'est dire la richesse et l'importance du présent ouvrage.

Ajoutons que la disposition typographique sur deux colonnes, l'alternance harmonieuse des stiques, la beauté des caractères typographiques, la qualité du papier donnent à l'ensemble un aspect agréable et engageant.

Deux tables terminent l'ouvrage. La première, selon son titre, est une table alphabétique des *heirmoi*. En fait, ne sont relevés dans celle-ci que les incipit des canons, non les incipit de tous les *heirmoi*. On regrettera que l'auteur n'ait pas songé à les y faire tous figurer, quitte à distinguer par des caractères spéciaux ou un signe indicatif, ceux qui commencent les canons. La seconde table est celle des auteurs des canons et *heirmoi* ici édités. Une trentaine de noms sont représentés, dont les plus célèbres et les plus abondants sont André de Crète, Germain de Constantinople, Georges Anatolicos, Jean Damascène, le moine Cosmas, le moine Cyprien, qui voient plusieurs de leurs poèmes édités ici pour la première fois. Certaines de ces attributions portent sur des *heirmoi* qui sont anonymes dans les livres liturgiques ; d'autres constituent une divergence, et posent ainsi des problèmes qu'il n'était pas dans le plan de l'auteur d'examiner.

Le présent volume n'entend pas offrir la totalité des *heirmoi* qui nous sont parvenus. Il laisse même de côté un certain nombre de ceux qui sont déjà édités. C'est que Mgr E. ne s'est point intéressé aux *heirmoi* isolés, mais seulement à chaque ensemble d'*heirmoi* qui constitue un canon. Mais là encore, il n'assure pas qu'il est complet. Il connaît directement la bibliothèque de Paris et les plus importantes bibliothèques d'Orient, et, indirectement, par les catalogues, un certain nombre d'autres. Les deux manuscrits indiqués ci-dessus lui ont paru par leur antiquité et leur contenu abondant, précieux entre tous. Assurément, d'autres canons complets d'*heirmoi* restent à découvrir. Le présent ouvrage n'en constitue pas moins un immense progrès, et comme une nouveauté, sur tout ce qui a paru auparavant dans cet ordre.

Nous souhaitons que le vénérable prélat, qui a encore tant d'inédits dans ses cartons, puisse, malgré l'inclémence des temps, les mettre au jour, et, en premier lieu, la suite de sa belle édition du *Théotokarion*.

V. GRUMEL.

FESTUCIÈRE (Le R. P.) O.P., *La Révélation d'Hermès Trismégiste. I. L'astrologie et les sciences occultes*. Collection *Etudes Bibliques*. Le-coffre-Gabalda, 1944, in-8° raisin, XII, 244 pages.

Le R.P. Festugière ne cesse d'explorer ce domaine, où, durant la période gréco-romaine de l'Empire, à partir du premier siècle de notre ère, se sont produites les rencontres d'idées les plus fécondes. L'étude du problème de l'hermétisme comportera une seconde partie où seront définis les rapports des écrits hermétiques avec la philosophie et la théologie, mais déjà dans cette première partie nous pouvons nous rendre compte de l'atmosphère où est née la littérature hermétique et de ce que l'hermétisme a de commun avec l'astrologie et les sciences occultes.

Les trois premiers chapitres sont un tableau du milieu historique où éclot la révélation d'Hermès. Au déclin du rationalisme, qui se fait sentir tout au long du II^e siècle, l'homme incline « à demander à la divinité sous forme de révélation personnelle ce qu'il cherchait à obtenir auparavant par les seules forces de la faible raison (page 5). C'est une période où se fait jour le scepticisme; au point de vue moral et religieux, l'absence de certitude rationnelle développe une religiosité vague, un appétit de croyance, un climat favorable aux révélations : les pythagoriciens sont groupés en véritable ordre religieux (ch. I).

Mais ce sont les « prophètes de l'Orient » qui profitent de la faiblesse du rationalisme grec; ils ont pour eux le bénéfice de l'antiquité, de l'éloignement, du caractère inspiré de leur message, et aussi un peu de l'exotisme. Comme au début de notre XVIII^e siècle, pour combattre le dogmatisme classique, on fera appel au bon sens et à la vertu du bon sauvage, Indien, Perse, Chinois, ainsi dès lors on se plaît à exalter la supériorité des Orientaux, du clergé égyptien, des Mages, des thérapeutes juifs, des brahmañes (ch. II).

L'idéal d'une vie pure, le couronnement des aspirations humaines, c'est la vision de Dieu. Des textes de papyrus nous mettent sous les yeux ces songes, ces visions où s'étale l'appétit d'une connaissance sur-naturelle et intuitive, plus rapide, plus aisée, plus sûre, que l'effort tâtonnant de la raison et la recherche méthodique des causes. Ainsi avec le II^e siècle de notre ère s'affirme un besoin de percevoir d'une manière plus directe le mystère de Dieu et les besoins de l'âme : « L'homme eut conscience de ce qu'avait d'inadéquat la connaissance de Dieu par la raison seule » (p. 65), (ch. III).

A ces nouveaux besoins correspond en partie le mythe de Thoth. Hermès-Thoth, chez les Egyptiens, est un magicien, démiurge à la voix créatrice et inventeur de l'Écriture. Hermès, pour les Grecs du début de l'ère chrétienne, est le « porteur de la parole ». Ces deux noms associés des deux mythologies sont un hommage à la parole de Dieu, à la fois créatrice du monde et annonciatrice de cette création. On accole à Hermès-Troth l'épithète de Trismégiste qui lui aussi est symbolique à sa façon : le superlatif grec (*mégistos*) trois fois énoncé est la traduction ou l'adaptation du superlatif égyptien formé par juxtaposition du positif. Il n'y a pas cependant de littérature d'Hermès à l'époque pharaonique, mais la littérature grecque apparaît dès le temps des Ptolémées. Contre l'hypothèse de Reitzenstein, il faut tenir « les écrits hermétiques pour un phénomène purement littéraire et non pour des liturgies d'une confrérie

de mystes » (p. 84). Il ne faut pas non plus chercher dans ces écrits les restes d'une ancienne théosophie égyptienne; « l'hermétisme est tout simplement l'une des formes qu'a prises la piété hellénistique, quand, fatiguée du rationalisme, elle s'est abandonnée à la révélation » (page 85), (ch. IV).

D'après ces considérations générales, que nous avons résumées très succinctement, on voit tout de suite que l'hermétisme tend à se constituer en système philosophique ou mieux en courant mystique. Avant d'aborder cet objet qui est le but de toute son étude, l'auteur passe en revue dans les chapitres suivants l'astrologie et les sciences occultes pour montrer comment elles aussi ont tenté de se constituer en sciences infuses, réservées à des initiés remplissant certaines conditions morales.

Voici tout d'abord le cas de l'astrologie. « L'astrologie hellénistique est l'amalgame d'une doctrine philosophique séduisante, d'une mythologie absurde, et de méthodes savantes employées à contremps » (p. 89). La doctrine de l'unité du monde, de la sympathie entre ses éléments exprime, certes, un aspect de la réalité; mais sur ce point de départ les astrologues bâtissent une psychologie astrale et une science des horoscopes, puériles somme toute malgré leurs dehors intimidants pour les non-initiés. Le *Liber Hermetis* est le principal témoin de cette littérature. De l'astrologie dérivent une médecine et une botanique qui prétendent utiliser les forces du ciel et le patronage des astres pour maintenir la santé du corps, qui dépend essentiellement de l'accord de ses éléments cosmiques; il y a des plantes décaniques, des plantes zodiacales, des plantes planétaires, des plantes et des pierres des xv étoiles fixes, dont les affinités avec les diverses divisions du ciel et les diverses parties du corps sont minutieusement décrites. Ici nous sommes assez loin de la mystique et nous approchons du charlatanisme (ch. V).

On n'en est pas très loin non plus avec les sciences occultes. Sans doute leur objet est le même que celui des sciences rationnelles, à savoir les êtres des trois règnes, « mais les faits qu'on recueille, la manière dont on enquête à leur sujet et la fin qu'on se propose par cette enquête sont radicalement différents » (p. 189). On recherche surtout les merveilles, les singularités, les secrets de la nature; on étudie des sympathies et des antipathies. La physique est la science des correspondances et non celle des essences intelligibles ou des causes: cela paraît surtout dans les *Kyranides* qui comprennent au livre I, le livre de Koiranos, et aux trois autres livres les *Koiranides* où l'on trouve un bestiaire merveilleux et magique des oiseaux, poissons et animaux terrestres (ch. VI). Aux sciences occultes se rattachent l'alchimie et la magie (ch. VII et VIII). Dans les différentes œuvres qui traitent d'alchimie, le R.P. Festugière distingue l'alchimie égyptienne primitive, simple technique de la transmutation des métaux et art de la teinture; à cet art oriental, sous l'influence de Bolos le Démocritéen, s'ajoute une théorie grecque qui ne réussit peut-être pas à se transformer en science, mais lui donne du moins un caractère occulte et mystique. Enfin, avec Zozime, l'alchimie aboutit à la gnose: pour accéder au secret, il faut une

parfaite pureté d'âme : nous voilà en pleine mystique. Ainsi ces trois étapes, qui représentent trois époques assez distantes mais cependant reliées par une tradition continue, sont l'illustration la plus typique de ce mouvement des esprits désabusés vers l'exigence d'une certitude révélée et d'une science mystique. Mais pour bien sentir cette évolution, il faut lire les textes bien choisis, rares évidemment, qui accompagnent cette description. De même, dans le chapitre consacré à la magie, ce qui est intéressant, ce sont les nombreuses formules d'évocation ou de prière citées ; on y reconnaît que cette pseudo-science, mystique assez pauvre, n'est au fond qu'un ensemble de recettes pour réussir ou pour utiliser la puissance de la divinité.

Dans le dernier chapitre, sont énumérés les procédés littéraires les plus fréquents de la littérature hermétique : car il s'agit ici non pas d'expériences mystiques vécues par l'auteur et décrites par lui, mais de fictions littéraires destinées à accréditer auprès des lecteurs l'autorité d'une Sagesse révélée. La révélation se fait par le songe, l'extase, l'entretien avec un dieu, la découverte d'un livre ou d'une stèle, l'apparition de signes dans le ciel ; ou bien on imagine qu'un Sage transmet son enseignement à un roi, un père, sa science à son fils. Dans ce dernier mode de révélation, on peut reconnaître un autre trait de civilisation égyptienne où la tradition de père en fils était bien établie.

Dans une conclusion, où les idées générales complètent le tableau brossé dans les trois premiers chapitres, le R.P. Festugière tient à souligner que l'intérêt de cette étude n'est pas de procurer une satisfaction de curiosité, mais d'établir un contact avec une réalité humaine : les hommes du II^e siècle ne recherchaient nullement l'extravagance pour elle-même, ils voulaient se libérer de la science abstraite et pénétrer dans une atmosphère de piété, d'unité, de vie intérieure : à des superstitions grossières pouvaient s'allier des élans très nobles.

D'ailleurs, ces recherches, si elles ne donneront pas le dernier mot du mysticisme oriental, pourront, certes, nous aider à préciser certaines données sur les origines du monachisme et sur le développement de la spiritualité byzantine dont les sources sont aux déserts d'Egypte ; c'est un fait assez curieux signalé par l'auteur (p. 45), que les termes qui désignent la vie solitaire : *monazein*, *monasterion* sont d'un usage courant avant les Pères du désert. Les emprunts d'une mystique à l'autre, toute proportion gardée, sont, certes, plus profonds que des emprunts de mots ; mais ceci est une question qui dépasse déjà le cadre des écrits hermétiques.

D'utiles appendices terminent l'ouvrage. C'est, d'abord, l'édition critique du *compte final* de Zozime, dont la traduction se trouve citée parmi les textes alchimiques. En second lieu, une bibliographie relative à Cyprien le Mage et aux textes contenant sa conversion, sa confession, son martyre. Enfin, dû à M^r Massignon, un inventaire de la littérature hermétique arabe, qui sera un guide précieux pour tous ceux qui pousseront des recherches dans cette direction.

Ce genre de bibliographie développée est d'un grand secours pour les profanes qui veulent parvenir rapidement à une vue d'ensemble du sujet :

les tables des citations d'auteurs anciens ou modernes sont déjà un instrument appréciable. D'autre part, en note, au début de chaque chapitre, l'auteur a signalé les ouvrages essentiels où l'on peut vérifier l'état de la question. Une bibliographie systématique du sujet, même sommaire, aurait rendu aussi quelques services aux chercheurs, dans une matière aussi peu accessible.

Nous espérons que le Révérend Père pourra bientôt nous présenter le second volume de ses recherches ainsi que le livre des textes hermétiques promis à la collection *Budé*. Le tout formera un appoint très appréciable pour l'étude du problème de l'hermétisme.

P. DARROUZÈS.

BRIÈRE Maurice, *Les « Homiliae Cathedrales » de Sévère d'Antioche (suite)*. Homélies CIV à CXII, éditées et traduites en français. *Patrologia Orientalis*, tome XXV, fasc. IV. Paris, Firmin-Didot, 1943.

Les circonstances ne nous ont pas permis de signaler plus tôt et d'analyser le contenu de ce fascicule. D'ailleurs la *Patrologie orientale* a subi, elle aussi, le contre-coup des événements : elle reprendra bientôt, nous le souhaitons, se lente mais sûre progression.

Il est difficile de classer sous des titres bien définis les homélies de Sévère, car, même lorsqu'il prêche sur un sujet de morale ou de dogme, l'évêque d'Antioche aime la forme du commentaire exégétique ; il ne perd pas de vue l'instruction des fidèles, leur donnant des avis très concrets, mais son érudition perce à chaque instant et l'entraîne à des développements ou à des allusions inspirées des controverses actuelles. Plusieurs des homélies ont été prononcées la même année à des dates que les citations liturgiques ou le texte lui-même permettent de préciser : n°s 104, 105, 106, 107, 108, en carême ; n°s 110, 111, pour la fête du martyr Thallélaios, n° 112, pour la dédicace de la Grande Eglise. Ces textes présentent donc l'avantage d'être datés ; cela donne un intérêt de plus à leur contenu inédit pour établir la position doctrinale de Sévère à cette époque bien précise, c'est-à-dire au cours de l'année 517.

Nous nous contenterons de signaler quelques formules intéressantes pour l'histoire du dogme. Dans l'homélie 104, sur le texte de Matth. XXII, 15-21, l'orateur explique le portée de la réponse de Jésus, puis il passe à une application allégorique. C'est à la marque du denier qu'on reconnaîtra le fidèle : « Si tu trouves que cet un, Notre Seigneur et notre Dieu Jésus-Christ, est divisé d'une manière impie,... par la dualité des natures qui (vient) après l'union ineffable, pose aussitôt la question : De qui est cette image et cette inscription ? » Cette inscription en effet permet de déceler les Chalcédoniens.

Homélie 105, sur le jeûne du carême : notons cette idée exprimée avec vigueur et pittoresque, qu'il ne sert à rien de jeûner, si l'on ne s'abstient pas des délices du monde et si l'on ne modifie pas ses mau-

vaises habitudes. Quant à Notre Seigneur, il n'a pas jeûné par nécessité, mais volontairement. « Dieu qui s'est fait homme alors qu'il est indissolublement un de deux, à savoir de la divinité et de l'humanité, n'a pas jeûné par besoin, mais par manière d'enseignement. Lorsque celui qui finalement eut vraiment faim s'est prêté de sa propre volonté aux assauts sensuels de la faim, c'est comme celui qui tient les rênes des lois de la nature qu'il a fait cela, et non pas en suivant comme nous ses rênes qui font violence » (p. 648). On peut rapprocher ce passage d'un autre de l'homélie 112 où Sévère précise que Notre Seigneur est « resté impassible, quoiqu'il ait participé à la souffrance par l'intermédiaire de ce qui était capable de souffrir » (p. 798); Eutychès, Nestorius, ceux qui se sont réunis à Chalcédoine ont fait à Notre Seigneur cadeau ou d'une impossibilité vaine, ou de l'illusion, ou de la nature humaine.

Mais la plus importante au point de vue dogmatique (la plus longue aussi) est l'homélie 109 ou cinquième catéchèse, selon le titre. Le texte expliqué est celui de l'Exode III, 14-15 : Je suis celui qui est. Il est tout indiqué pour un exposé trinitaire traditionnel ; il fait connaître « très clairement la distinction et la non-confusion et en même temps l'égalité d'honneur et la non-différence en quoi que ce soit des trois hypostases » (p. 739). La vision du buisson embrasé mais qui ne se consumait pas fournit à Sévère un symbole pour la doctrine de l'Incarnation. L'humanité prise par Notre Seigneur est embrasée par la présence de la divinité, et cependant elle n'est pas consumée « de telle sorte qu'il ne change pas la chair en sa propre nature et qu'il ne soit pas lui-même transformé en la chair ; mais il est une seule hypostase des deux et une seule nature incarnée du Verbe » (p. 755). Prisonnier de la terminologie cyrillienne, Sévère ne peut que condamner ceux qui admettent « deux qui opèrent et qui parlent, lorsqu'ils ont très gravement nommé « natures » les personnes et qu'ils ont caché deux fils et deux christs sous cette peau de lion » (p. 760).

La difficulté reste pour Sévère de dire comment se maintient l'humanité, qu'il défend contre les théopaschites un peu plus loin. Son hérésie est surtout dans l'opposition obstinée à une décision conciliaire, plus que dans l'interprétation du dogme.

L'homélie 112, enfin, prononcée à l'occasion de la dédicace de la Grande Eglise, le 3 nov. 517, annonce la lecture des lettres synodiques de Timothée d'Alexandrie et son ordination dans cette ville malgré les envieux et les intrigants ; il y a là un point de repère précis pour le début du patriarcat de Timothée.

Pour la traduction, M. Brière a adopté le principe de la fidélité littérale ; cette fidélité est très utile, dans le cas, à ceux qui sans avoir une connaissance très profonde de la langue syriaque, veulent tout de même se rendre compte du texte original.

P. DARROUZÈS.

G. DE JERPHANION, *Le Missel de la Sainte-Chapelle à la bibliothèque de la ville de Lyon*. Lyon, Société des « Amis de la Bibliothèque de Lyon », 1944, in-4°, 85 pages de texte et 32 planches.

Le missel manuscrit conservé sous le n° 5122 à la Bibliothèque municipale de Lyon a été exécuté à l'usage de la Sainte-Chapelle de Paris entre les années 1297 et 1306. L'ordre des matières est déjà, dans ses grandes lignes, celui de nos missels actuels. Ce qui en fait l'intérêt principal, c'est sa décoration. Le P. G. de Jerphanion lui consacre une minutieuse étude iconographique. Nous nous bornerons à noter quelques points de comparaison avec l'iconographie orientale.

P. 42 et pl. XX, la Crucifixion qui marque le début du Canon est accompagnée d'un Christ en gloire ou *Majestas Domini* certainement inspirée du vieil art religieux oriental ; l'auteur souligne avec raison la pensée mystique qui a fait rapprocher le Christ triomphant et le Christ souffrant : c'est le *regnavit a ligno Deus*.

P. 65 et pl. XXI, 3, autre Crucifixion, plus réaliste, où la croix reste un instrument de victoire, mais apparaît d'abord comme l'instrument de l'immolation, par quoi la victoire fut assurée. Cette représentation, qui paraît en Orient au xi^e siècle, se trouve vers le même temps dans les miniatures de l'école de Cologne, qui doivent beaucoup à l'Orient. Elle passe en France aux XII^e et XIII^e siècles. P. 67 et pl. XXI, 1, une *Nativité du Christ*, adaptation encore d'une image orientale. P. 71-72, représentation de la Résurrection du Christ et de l'Ascension (pl. XXIV, 1 et 2), où l'on nous signale d'intéressantes différences avec les thèmes orientaux. De même pour la Pentecôte, p. 73 et note 3, pl. XXV, 1. P. 74 et pl. XXV, 2, on notera la représentation de la Sainte Trinité, « composition imaginée au XIII^e siècle, très souvent répétée jusqu'à la fin du XIV^e, et même plus tard, dans laquelle un grand artiste a voulu mettre toute une théologie de la Trinité, en même temps que l'affirmation des dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption ». P. 75 et pl. XXV, 3, une *Elévation de l'hostie*, où le prêtre est représenté par le Christ, et le ministre par un ange : thème comparable au « Christ grand-prêtre » et à la « Divine liturgie » de l'art byzantin. P. 76 et pl. XXVI, 1, Saint André est lié à une croix en X. « Cette forme de croix n'est connue ni de l'antiquité chrétienne ni de l'iconographie d'Orient. » P. 76 et pl. XXVI, 2, la Présentation de Jésus au temple, conforme aux vieux modèles orientaux. De même, l'Annonciation (p. 77 et pl. XXVII, 1) dérive de l'ancien modèle palestinien, mais les gestes sont modifiés. P. 81 et pl. XXX, 3, une *Nativité de Marie* « avec l'épisode du bain de l'enfant, elle reproduit le schéma d'une naissance antique, que l'art chrétien d'Orient a depuis le haut moyen âge appliqué à la Nativité de Jésus, et que l'art d'Occident a si souvent imité depuis. » Mais la vasque à pied, héritée des modèles classiques, est remplacée ici par un baquet en bois.

L'ouvrage, publié « *Lugdunensis bibliothecae Amicorum impensis* », fait honneur par sa belle présentation à cette Société, comme il fait honneur au savant auteur par la richesse de son contenu iconographique.

S. SALAVILLE.

G. DE JERPHANION, S. J., *Les Eglises orientales* (collection « Le Témoignage chrétien »). Le Puy, Éditions Xavier Mappus, 1944, 48 pages, 8 francs.

En cette plaquette de bonne vulgarisation, qui porte la marque d'un historien très averti, le R. P. de Jerphanion s'est proposé d'expliquer la diversité et l'enchevêtrement des groupements religieux orientaux. Après avoir rappelé les deux concepts d'Eglise universelle et d'Eglise particulière, il en arrive à un troisième, celui d'Eglise autonome ou autocéphale. Suit un paragraphe sur la formation des patriarchats et le concept de pentarchie, puis un paragraphe final sous ce titre assez expressif : « Le foisonnement des Eglises à l'intérieur et autour des patriarchats orientaux. » Notons que la formation de nouvelles autonomies ecclésiastiques y est désignée par trois termes qui nous paraissent heureux : elles se constituent par *filiation*, par *séparation sans violence*, par *sécession*.

S. S.

A travers Revues et Recueils

(DEPUIS 1940)

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

— *Comptes rendus de l'année 1940 :*

A. BLANCHET : *La question de Photin, premier évêque de Lyon* (p. 55-58). Le vrai nom du premier évêque de Lyon paraît avoir été Φωτιος plutôt que Ποθιος qui se lit dans la célèbre lettre des fidèles de Lyon aux Eglises d'Asie.

J.-B. CHABOT : Note sur un passage de la chronique de Michel le Syrien relatif aux Maronites (p. 68-72). L'auteur critique une interprétation de M. Dib.

E. FARAL : *Kibotos-Civetot* (112-170) : L'identification de cette ville avec Gemlik est rigoureusement démontrée.

G. MILLET : *Les études byzantines au Congrès d'Alger* (137-156). Au moyen des communications remises par les auteurs et imprimées dans un recueil destiné aux congressistes, M. Millet, l'actif organisateur de ces assises scientifiques donne un aperçu vivant, distribué selon les divers domaines du byzantinisme, de ce que devait être ce congrès prometteur.

J. ZEILLER : *Paganus. Sur l'origine de l'acception religieuse du mot* (526-543), à propos d'un article de B. Altaner publié en 1939 dans la *Z. für Kirchengeschichte*. M. Z. n'a pas à modifier les conclusions de son étude parue en 1917 : il réfute aisément les vues nouvelles de B. Altaner, basées sur une interprétation forcée de certains passages de Tertullien.

— *Comptes rendus de l'année 1941 :*

A. GRABAR : *Les fresques de la Synagogue de Doura-Europos* (p. 77-80). Résumé de l'étude analysée précédemment, EB, I, 295-296.

— *Comptes rendus de l'année 1942 :*

A. BLANCHET : *Les monnaies dans la Chanson de Roland*. L'auteur s'occupe principalement des « manguns » et des « besants fins ». *Mangun* équivaut à *Mancusa*. De ce dernier terme une nouvelle étymologie est proposée qui ralliera les suffrages. Il doit provenir de *mancus*, et désigner ainsi une monnaie de valeur diminuée, M. A. Blanchet relève les témoignages concernant la *mancusa*. Il note en particulier qu'elle circulait dans le comté de Barcelone en 1067 (charte de Guillaume, comte de Cerdagne) et par suite dut circuler dans le comté de Carcassonne qui passa sous sa dépendance en 1070. C'est dans cette région et vers cette époque que l'auteur principal de la chanson de Roland a pu avoir connaissance de

cette monnaie. La *mancusa* ne nous intéresse ici que par le rapport chronologique qu'elle a avec des « besants fins » dont parle aussi le poème. On sait que *besant* désigne la monnaie d'or de Byzance. Or, note M. Bl., la valeur de cette monnaie commence à varier sous Michel VII, et à partir d'Alexis I Comnène, elle est « d'un aloi assez médiocre, sans parler du poids variable ». L'expression « besants fins » trouve là son explication. Elle appartient à « une période où l'on commençait à s'apercevoir que la monnaie de Byzance avait progressivement changé; d'où la nécessité de spécifier qu'il s'agissait de *besants* de bonne qualité et non pas des nouveaux qui n'étaient pas *fins* ». Cette double mention de la *mancuse* et des besants fins « autorise à croire que la Chanson de Roland fut au moins commencée dans une période voisine de 1075-1090. Le témoignage de la Numismatique ne saurait être considéré comme inutile ».

Mgr DEVREESSE : *Le catalogue du fonds Coislin* (p. 112-120). Chargé de la description des manuscrits de ce fonds, Mgr D. explique la méthode adoptée pour ce catalogue. C'est à peu près celle de la Bibliothèque Vaticane. Trois parties : la présentation extérieure, le contenu, l'économie intérieure. Sous ces trois chefs, Mgr D. rassemble une foule de renseignements intéressants et de cas typiques, d'où l'on conclut que l'œuvre est entre de bonnes mains et que le Département des manuscrits de la B.N. est en voie de se constituer des répertoires dignes du précieux dépôt dont il a la garde.

A. AUDOLLENT : *La diffusion du christianisme en Afrique, au sud des territoires soumis à Rome après le v^e siècle* (p. 202-216). Le regretté académicien présente plusieurs indices de cette diffusion au cours du v^e siècle, puis surtout à partir de la conquête byzantine. Il relève aussi des témoignages de vie chrétienne dans les siècles postérieurs à l'invasion islamique.

J. ZEILLER : *Un ancien évêque d'Ilyrium, peut-être auteur du Te Deum, saint Nicéta de Remesiana* (p. 356-359). Etude sur la vie et les écrits de ce saint. Parmi les écrits doit être probablement rangé le *Te Deum*, « qui lui est attribué » dans plusieurs manuscrits du moyen âge, de provenance irlandaise, c'est-à-dire, issues de milieux qui ont particulièrement contribué à la transmission des traditions anciennes ». Cette attribution, difficilement explicable si elle est fausse, jointe à ce que l'on sait du goût de Nicéta pour le chant liturgique, semble devoir être retenue sans qu'il soit nécessaire de voir en notre évêque un véritable créateur. Il a pu en effet simplement mettre en œuvre et unir des éléments préexistants.

G. MILLET : *L'épitaphios : l'image* (p. 408-419). Cette étude dégage l'existence de deux types de l'office de l'orthros au samedi saint et montre qu'à chacun d'eux correspond une composition différente du sujet iconographique de l'épitaphios, en deux broderies dont l'une est de 1346 et l'autre de 1387. La première n'a que les anges autour du Christ étendu; la seconde reçoit en outre la mère en pleurs avec des compagnes et les deux disciples.

MÉLANGES DE PHILOLOGIE, DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNE OFFERTS À ALFRED ERNOUT (Paris, Klincksieck, 1940) :

P. CHANTRAIN : *Remarques sur le parallélisme sémantique latin « locus » et grec Tópos* (p. 51-60). Certaines acceptations tardives du grec Tópos se sont constituées sous l'influence du latin.

P. COLLART : *Glossaire latin-grec inédit sur un papyrus d'Oxyrynchos* (P. Th. Reinach Inv. 2069) (p. 61-74). Après un inventaire des textes bilingues (latin-grec) sur papyrus précédemment connus, suit une description du document et enfin sa publication. L'intérêt nouveau de ce papyrus est « de ne pas être simplement un glossaire, mais encore un recueil de synonymes, d'homonymes, un choix de tournures courantes, un conseiller grammatical pour les déclinaisons, les conjugaisons et même pour quelques règles de syntaxe et d'accentuation ». « Comme ses modèles de déclinaison et de conjugaison ne conviennent qu'au latin..., notre glossaire évidemment s'adressait plutôt aux Grecs désireux de parler latin. »

A. DAIN : *Appellations grecques du feu grégeois* (p. 121-127). D'une enquête serrée dans la littérature byzantine, M. D. dégage une dizaine de noms ou épithètes qui ont servi à désigner le feu grégeois. « C'est beaucoup pour désigner une seule matière, mais les choses secrètes et peu connues sont celles qui ont le plus de chance de changer de nom. »

J. HEURGON : *La date du « Persepolis Veneris »* (179-186). Le problème pour cette date est d'identifier les personnages auxquels fait allusion le vers 74). J. H. les reconnaît dans Romula, Galère, Maximin Daïa, quand celui-ci était César. Il le devint le 1^{er} mai 305, et en 309, il prit le titre d'Auguste. C'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer l'écrit. « Conclusion qui ne satisfait pas seulement notre curiosité chronologique : elle illumine en même temps la signification profonde du poème. Composé à l'époque même de la grande persécution, il exprime l'enthousiasme avec lequel les païens, un moment déconcertés par les progrès du christianisme, saluèrent le rétablissement éphémère de leurs temples et de leurs fêtes. »

P. DE LABRIOLLE : *Apatheia* (215-223). Esquisse la fortune de cette notion de la philosophie ancienne, chez Philon et les auteurs chrétiens d'Orient et d'Occident jusqu'à saint Jean Climaque. L'idéal monastique exprimé par ce mot trouve faveur en Orient, défiance en Occident.

W. SESTON : *De l'authenticité et de la date de l'édit de Dioclétien contre les Manichéens* (p. 345-354). Tout invite à admettre l'authenticité du texte, que l'Ambrosiaster allègue déjà entre 374 et 382. L'édit porte la date du 31 mars sans l'année. Par une suite d'éliminations, W. S. propose la date de 297 comme la seule acceptable. Le mobile de la persécution fut la participation des Manichéens à la révolte de l'Egypte où ils furent surpris dans le rôle d'agents au service des Perses agresseurs de l'empire. Si l'édit met en avant leurs maléfices, c'est pour la facilité et la commodité de la procédure, qui permet une répression rigoureuse. Et c'est

pourquoi aussi il est rangé dans le Code Grégorien sous la rubrique *De Maleficis*.

MELANGES EN HOMMAGE A LA MEMOIRE DE FR. MAR-TROYE (Paris, Klincksieck, 1943) :

V. CHAPOT : *Données nouvelles sur la prosopographie de l'Asie proconsulaire*. Nous avons ici une liste nouvelle corrigée et complétée : 1^o des proconsuls, d'abord dans l'ordre alphabétique, puis dans l'ordre chronologique le plus probable; 2^o des questeurs; 3^o des légats. On saura gré à l'auteur de cette révision de son travail « La Province romaine proconsulaire d'Asie » paru en 1904.

J. ZEILLER : *Les hérésies en Afrique entre la paix constantinienne et l'invasion vandale* (p. 101-106). En dehors du donatisme, plutôt schisme qu'hérésie, le bilan hésiologique de l'Afrique dressé ici se réduit, en plus des mouvements arien, pélagien et manichéen diversement représentés, « aux faibles survivances de dissidences antérieurement plus favorisées de succès, comme le montanisme, ou à l'existence de sectes d'importance minime, tels que les Abelonii (secte punique qui prohibait les relations conjugales, mais acceptait le mariage pour l'adoption des enfants) ou les Caelicolae (rapprochés dans les textes législatifs tantôt des Manichéens, tantôt des Juifs) ».

J. MAURICE : *Les dernières monnaies de consécration des Divi émises à Rome par Maxence en l'honneur des familles des « Jovii » et des « Herculii » et les monnaies commémoratives de la dynastie solaire des seconds Flaviens frappées par ordre de Constantin le Grand* (p. 127-137). Ces deux séries de monnaies marquent, selon J. M., le véritable caractère de l'opposition de Constantin et de Maxence, puis Licinius, à savoir, opposition du dieu solaire Apollon et des dieux hellénisés de l'Egypte. C'est l'occasion de traiter longuement du problème sur la conversion de Constantin : les conclusions de H. Grégoire sont franchement adoptées. Question complexe, dont la discussion exigerait de nombreuses pages.

M. AUBERT : *La transformation de l'art chrétien en Orient du IV^e au VI^e siècle* (p. 149-166). A l'aide des textes et des monuments consacrés, l'auteur décrit cette transformation, qui consiste dans l' « abandon progressif de l'hellénisme, avec ses symboles, ses recherches de beauté et de pittoresque, son idéalisme charmant, pour un art plus découpé, plus sec, où le dessin et la couleur remplacent le relief et la forme, où le signe remplacera bientôt la figure, sous des influences venues d'Orient, pour une représentation d'un caractère historique et didactique, plus proche des événements eux-mêmes ou des textes qui les décrivent, destinée à rappeler le souvenir des faits, en éveillant l'émotion par le caractère dramatique de l'action, suivant l'esprit syrien. »

G. MILLET : *Dédicace grecque d'une broderie moldave* (p. 337-353). Ce texte donne le nom du donateur, Syméon, son titre, le nom de sa femme et la date de 1553. Le titre de Syméon est « hetman de Suceava » suivi de deux mots inintelligibles. Au moyen d'une correction plausible

G. M. y lit la qualité de « portar » et, montrant qu'à cette époque, les titres d'hetman et de portar de Suceava allaient ensemble, comprend ainsi : « Syméon, hetman, portar de Suceava ». Il termine par un aperçu documenté sur l'influence grecque en Moldavie avant l'époque proprement phanariote.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHEOLOGIE. CONGRES DE BORDEAUX. *Discours de M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut, prononcé dans la séance d'ouverture du 5 juin 1939.* Paris, 1941. In-8°, 7 pages.

L'éminent académicien attire l'attention sur le plus ancien évêque connu de Bordeaux, dont la présence est attestée au concile d'Arles de 314 sous le nom d'*Orientalis*. Il propose de voir dans ce mot non le propre nom de l'évêque, mais une désignation de son origine : il serait venu de l'Orient. Son nom de forme sémitique aura dérouté le scribe de la lettre adressée à saint Silvestre (reproduisant les signatures épiscopales), d'où remplacement par la désignation d'origine. D'après cette hypothèse, le christianisme, à Bordeaux, comme à Lyon, serait le fruit d'une mission orientale.

LES SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET THEOLOGIQUES.

Volume I, 1941-42 (chez Vrin) :

L. BOUYER : *Omoousios* (sic). *Sa signification historique dans le symbole de foi* (p. 52-62) : Elle n'est pas dans une hellénisation de l'Evangile, comme certains l'ont cru, mais au contraire dans un vigoureux effort de l'Eglise pour maintenir, contre une hellénisation destructrice du mystère, l'intégrité et la véritable originalité de sa foi traditionnelle. Si l'on a incorporé l'*homoousios* au symbole de foi, si ensuite l'on y tenait si fermement, c'est en le considérant comme un moyen qui s'imposait pour repousser l'hérésie arienne, but avant tout recherché.

— Volume II, 1941-42 :

B. DIETSCHÉ : *L'héritage littéraire de Didyme l'Aveugle* (p. 380-414). L'auteur confirme par de nouveaux arguments tirés du style, de l'exégèse, de la doctrine, la restitution à ce Père des sept dialogues pseudo-athaniens sur la Trinité (= PG, 84, 367-394), déjà proposée sur de bonnes preuves par A. Günthör (*Die sieben pseudoathanasianischen Dialoge, ein Werk Didymus des Blinden von Alexandrien*, Rome, 1941). Ainsi s'accroît l'héritage littéraire de Didyme qui s'est déjà vu restituer récemment, outre des fragments dans les chaines exégétiques grecques (cf. Devreesse, suppl. au Dict. de la Bible, I, 1125-1126, et Staab, *Paulus-Kommentare aus den Griechischen Kirche*, Munster, 1933), les deux derniers livres pseudo-basiliens IV-V *contra Eunonium* (voir J. Lebon, Muséon, t. L, 1937, p. 1-83), ainsi que l'écrit *De visione Esiae*, texte latin, publié par Amelli en 1901 sous le nom de saint Jérôme. Cette dernière restitution à Didyme, due à Dietsché lui-même, *Didymus von Alexandrien als Verfasser der Schrift über die Seraphienvision*, Freiburg

i. Br., 1942, se heurte aux traits antiorigénistes de l'écrit. Pour les expliquer, il les attribue au traducteur, qu'il estime, à la suite de Cavallera, être le docteur dalmate. Rappelons que le professeur de Toulouse proposait comme auteur Théophile d'Alexandrie. Quoi qu'il en soit, l'objection tirée de l'attitude antiorigéniste de l'écrit est assez sérieuse malgré les concordances de pensée et de style avec les autres ouvrages de Didyme, pour faire hésiter un spécialiste de ce Père tel que M. Bardy à accueillir l'attribution soutenue par Dietsche (cf. G. Bardy, *Du nouveau sur Didyme l'Aveugle*, Science religieuse, 1944, p. 250).

M. RICHARD : *La lettre de Théodoret à Jean d'Egées* (p. 415-423). Cette lettre est la seule que nous connaissons de Théodoret après le concile de Chalcédoine. Encore n'est-elle conservée qu'en fragments et en traduction syriaque dans un opuscule anonyme qui les aurait empruntés à Sévère d'Antioche. M. R., après avoir reproduit ces fragments d'après Nau, en rapproche les informations sur la lettre, dues à Sévère d'Antioche et à Philopon. Il en résulte que Théodoret avait fait un recensement des différents sens du mot *hypostase* dans les Ecritures, qu'il invoquait contre son adversaire nestorien le sens qu'avait le mot *hypostase* chez Nestorius en matière trinitaire, et qu'il n'admettait pas que l'hypostase du Christ puisse être dite composée, *synthetos*, formule qui sera canonisée sous Justinien. Enfin, M. R. examine l'authenticité de la lettre. Rien ne s'y oppose que la citation grossièrement nestorienne que, de mauvaise foi, semble-t-il, en fait Philopon. Cette citation est à dissocier pour que les membres en puissent être attribués à Théodoret. Ainsi, elle n'empêche plus l'authenticité de la lettre. Et ce qui la confirme, c'est le témoignage de Sévère, tout à fait digne de foi.

ZEITSCHRIFT FÜR DIE NEUTESTAMENTLISCHE WISSENSCHAFT, 1940 :

BORNKAMM (Heinrich) : *Hans Lietzmann*. Notice sur ce savant disparu (p. 1-12).

ALAND (Kurt) : *Die Schriften Hans Lietzmann*. Liste bibliographique (p. 12-33).

KARP (Heinrich) : *Konstantins Gesetze gegen die private Haruspizin aus den Jahren 319 bis 321*. L'auteur maintient la portée religieuse de ces lois, tant à cause du terme méprisant de « superstition » accolée à cette institution païenne qu'à cause de l'interdiction spéciale des sacrifices, qui en étaient la plus forte expression religieuse. Dans ces mesures, il voit un retournement de la politique religieuse de l'empire. Celui-ci ne s'intéressait jusqu'alors qu'au culte public, qui devait être reconnu des citoyens : il n'intervenait contre les croyances privées que s'il estimait celles-ci dangereuses pour la sécurité et la moralité publiques. Désormais, c'est le culte, la foi personnelle qui prime ; c'est l'individu qu'il faut gagner au vrai Dieu. Comme l'Etat est encore païen, Constantin procède avec tactique. Il libère l'individu de l'obligation du culte officiel, en laisse la pratique à l'estimation de chacun. Il fait place ainsi entre l'Etat et l'individu à un milieu, *Société* dans le langage politico-sociologique, *Eglise* dans la

langue théologique chrétienne. En interdisant à l'haruspice les sacrifices privés, il neutralise et, pour ainsi dire, sécularise cette institution en la privant de son caractère le plus essentiellement religieux.

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE (t. XXX, 1940) :

J. DANIÉLOU : *L'apocatastase chez saint Grégoire de Nysse* (p. 328-347). Problème ancien. Sévère d'Antioche, en effet, dénonce chez ce docteur l'erreur d'Origène, et Germain de Constantinople prétend que les passages où il est question d'apocatastase sont interpolés. Qu'en est-il au juste? Question insoluble, tant qu'on ne disposait point d'autre texte que celui de la Patrologie grecque, fondé sur un seul manuscrit. Le P. D. a pu étudier un manuscrit de Venise contenant un ouvrage de Grégoire, la Vie de Moyse, où un passage, parlant d'apocatastase, diffère du texte correspondant de la P.G., où ce terme disparaît et est remplacé par des locutions signifiant le repentir et le salut. Or, le manuscrit de Venise, le P. Daniélou en donne un indice certain, savoir son accord avec un papyrus du v^e siècle, représente l'état primitif de la vie de Moyse. L'interpolation n'est donc pas le fait des hérétiques, mais des orthodoxes. Il ne suit pas de là que Grégoire de Nysse ait professé l'erreur d'Origène : il l'a expressément condamnée. Son apocatastase est tout autre. Le P. Daniélou en donne un lumineux exposé. Nous y renvoyons le lecteur, qui verra dans cet effort de Grégoire de courber à l'expression du message chrétien un des cadres les plus rigides de la pensée hellénique, une belle réussite et un heureux enrichissement de la théologie.

BULLETIN DE LITTERATURE ECCLESIASTIQUE (1942) :

V. GRUMEL : *Le premier contact de Rome avec l'Orient après le schisme de Michel Cérullaire*. Il s'agit d'une démarche du patriarche Constantin III Lichoudès, faite en 1062 auprès du pape Alexandre pour lui demander comment les latins justifient leur assertion du Filioque. Ce fait, ignoré des historiens du schisme, se dégage d'une lettre de saint Pierre Damien.

MÉLANGES DE SCIENCE RELIGIEUSE (1944) :

M. RICHARD : *Léoncē de Jérusalem et Léoncē de Byzance*. Les deux théologiens vivaient à la même époque et appartenaient au même parti chalcédonien modéré. Loofs les a réunis en un même personnage auquel il en identifie encore deux autres, Léoncē, du groupe des moines scythes, et Léoncē auteur du *De Sectis*. De l'amalgame, M. R. a déjà dissocié ce dernier (RHE, XXXV, 645-723). C'est ici le tour de Léoncē de Jérusalem. A ce dernier appartiennent deux ouvrages : le *Contra Monophysitas* (qui vient en tête dans les manuscrits, contrairement à l'ordre des éditions) comprenant deux opuscules, les *Aporiai* et les *Testimonia Sanc-torum*, et le *Contra Nestorianos*. Comme les *Aporiai* commencent par une transition, et que par ailleurs l'écrivain renvoie à un ouvrage perdu, l'hy-

pothèse s'impose que ces Aporiai et les Capitula n'étaient que des appendices d'un ouvrage de réfutation proprement dite contre les monophysites. La composition de ces écrits est placée par M. Richard entre 538, date de la mort de Sévère, cité ensemble avec des hérétiques défunt, et 546, début de la querelle des Trois-Chapitres, que ce Léonce ignore. M. R. esquisse ensuite les conceptions philosophiques et théologiques de son auteur. Nous nous contentons de noter ici la différence essentielle qui sépare Léonce de J. et Léonce de B. sur l'anthropologie. Ce seul trait suffit à distinguer les deux personnages. Cependant pour ne rien laisser sans réponse, M. R. prend corps à corps l'hypothèse en chacun de ses arguments, qu'il n'a pas de peine à réduire. Il termine en tentant une identification de l'écrivain. Il ne serait autre que « ce Léonce apocriaire des moines de Palestine, qui assistait en 532 à la Collatio ordonnée par Justinien entre chalcédoniens et monophysites en 536 au concile de Ménas ». Sa participation au colloque de 532 le désigne comme un personnage considéré « représentant, semble-t-il, le patriarche de Jérusalem ». Elie explique la présence, dans le *Contra Nestorianos*, d'un chapitre sur la formule *Unus de Trinitatē passus est carne*, et l'origine, dans le *Contra Monophysitas*, du florilège sévérien qu'il y réfute. Cette identification recueillera aisément, croyons-nous, le suffrage des patrologues. En tout cas, personne n'hésitera plus désormais à dissocier Léonce de Jérusalem de Léonce de Byzance.

L'ANNEE THEOLOGIQUE 1943 :

M. JUGIE : *La fête de la Dormition et de l'Assomption de la Sainte Vierge en Orient et en Occident* (p. 11-42). Etude très documentée et bien menée sur les origines de cette fête et son objet. Voici la conclusion : « L'institution de cette fête ne constitue pas par elle-même une preuve apodictique de la croyance à la véritable Assomption. En Orient comme en Occident, mis à part le cas des Eglises copte et abyssine, nous trouvons sans doute dans les formules liturgiques quelques expressions claires de cette doctrine ; mais à côté de ces formules s'en présentent d'autres qui lui sont irréductibles, et un plus grand nombre dont on ne peut rien tirer de clair, et qu'on peut entendre aussi bien de la véritable Assomption que de la double assomption prônée par certains apocryphes et certains théologiens, assomption au ciel de l'âme de la Vierge, transfert de son corps, conservé incorruptible, au paradis terrestre ou ailleurs... Au IX^e siècle, la doctrine de l'Assomption est encore en plein stade d'éclaircissement, surtout en Occident. Elle n'est pas reçue universellement par tous les esprits. Certains Orientaux lui préfèrent la solution intermédiaire de l'incorruption du corps jusqu'au jugement dernier, et quelques Occidentaux, comme Adon et Usuard, professent un agnosticisme radical sur cette question, en invoquant le silence des sources de la Révélation ».

REVUE HISTORIQUE DU SUD-EST EUROPEEN, XVIII,

Bucarest, 1941.

G.-I. BRATIANU : *La fin du régime des partis à Byzance et la crise*

antisémitique du VII^e siècle (p. 49-67). Après avoir rappelé les conclusions de H. Grégoire sur la « liquidation des partis » à Byzance, expression qu'il juge un peu trop forte pour désigner ce qui ne fut que le déclin de leur importance politique et sociale. M. G. Bratianu élargit le sujet en y incluant diverses coïncidences qui l'éclairent et en partie l'expliquent : suppression de l'annone civile par suite de la perte de l'Egypte d'où venait le blé, aggravation du régime fiscal des populations urbaines, accroissement de la dictature impériale par l'institution des thèmes, totalitarisme courbant toutes les volontés et activités pour le salut de l'empire, enfin et surtout, crise violente d'antisémitisme inaugurée par Héraclius au lendemain de sa victoire sur les Perses. Les Juifs avaient jusqu'alors, contre l'hostilité générale qui les enveloppait, cherché aide et protection dans la division des partis : ils tenaient pour les bleus. L'affaiblissement des partis les affaiblissait d'autant. Ils commirent la faute de faire cause commune avec les Perses envahisseurs. Pour supprimer à l'avenir tout semblable péril provenant de la diversité des cultes, Héraclius publia un édit obligant tous les Juifs à se faire baptiser. M. Bratianu remarque qu'Héraclius fit de cette conversion obligatoire des Juifs un point essentiel de sa politique générale. Il obtint de Dagobert, en 629, d'obliger les Juifs de son royaume de choisir entre la conversion et l'exil. En Espagne, l'antisémitisme actif suit de près le traité de 616 par lequel Héraclius restituait aux Wisigoths la plupart des possessions byzantines de la péninsule ibérique : d'où l'hypothèse que cette politique de persécution fut la contre-partie demandée par l'empereur. Cette crise générale d'antisémitisme dans les Etats chrétiens, explique notre auteur, n'a pas été sans exercer une influence considérable sur le domaine de l'économie. « S'il est vrai que la conquête musulmane est un des facteurs essentiels de la régression économique de l'Occident, il n'en faut pas accuser uniquement les corsaires sarrasins. Le départ des marchands juifs, dont beaucoup auront préféré l'accueil des Arabes à la poursuite des chrétiens, a sans doute contribué, en une certaine mesure, à rendre cette évolution plus rapide et plus complète » (p. 67).

N. BANESCU : *Les inscriptions byzantines du château d'Avaxouphi au Caucase (XI^e siècle)* (p. 103-108). Corrige deux des inscriptions (n°s 2 et 3) publiées par Latychev dans son ouvrage en russe *Sur l'histoire du christianisme au Caucase*. Dans la première, l'auteur russe n'a pas vu qu'il s'agissait de la construction d'une citerne, mais a cru lire à la place une date dont il a comblé les éléments. Le seul élément chronologique de l'inscription est la mention de l'empereur Constantin Monomaque. La seconde comporte bien une date, mais elle a été mal lue : il faut lire 6584 au lieu de 6554. En outre, l'auteur n'a pas reconnu que la pierre mentionnait dans Théodore un duc de Chalde, inconnu par ailleurs. Une planche photographique reproduit les inscriptions.

V. LAURENT : *La Serbie entre Byzance et la Hongrie à la veille de la quatrième croisade* (p. 109-130). La Serbie, à cette époque, appartient encore à Byzance, mais elle est une proie tentante pour le royaume danubien. Après avoir retracé les rapports entre Byzance et la Hongrie sous

Bala III dans leur ligne générale qui fut celle d'une entente assez étroite entre les deux cours, le P. Laurent montre, sur la base d'un document officiel, encore inédit, savoir, une lettre d'Isaac II à Célestin III, que cette entente fut, un temps, sérieusement compromise par la question serbe au point de mener les deux souverains sur les bords d'un conflit armé. Profitant d'une circonstance favorable, Bela III s'était jeté sur la Serbie malgré ses serments de n'y point intervenir sans l'agrément de Byzance. Isaac s'en plaignit à Célestin III, demandant son aide au nom de l'union religieuse à promouvoir. L'affaire s'arrangea au gré du basileus, probablement sans l'intervention du pape, dont on ignore la réponse. — Le document est édité en appendice.

MÉLANGES D'ARCHEOLOGIE ET D'HISTOIRE. LVII^e année (1940). Fasc. I-IV (Ecole Française de Rome). Paris, E. de Boccard.

H.-I. MARROU : *L'origine orientale des diaconies romaines*. Le nombre de quatorze diaconies ressortissant aux quatorze cardinaux-diacres de l'Eglise romaine résulte d'une synthèse opérée vers 1100 de deux institutions très diverses à l'origine : d'une part, celle des diacres régionaux établis par le pape Fabien au III^e siècle ; d'autre part, celles des diaconies créées à Rome vers la fin du VII^e siècle et dont la répartition ne coïncidait nullement avec celle des régions : leur nombre, qui était de seize à l'avènement d'Hadrien I^e (772) fut porté par lui à dix-huit. Les diaconies sont des établissements d'assistance à caractère religieux, dont l'activité essentielle, non exclusive, consistait dans la distribution aux pauvres de secours en nature, de vivres. Après ces indications générales, M. Marrou s'attache au problème de l'origine des diaconies. Les termes employés : *diaconiae*, *diaconitae*, *lousma*, les saints auxquels elles sont dédiées : Georges, Théodore, Hadrien, etc., orientent la recherche du côté de l'Orient byzantin.

Des documents montrent l'existence de diaconies dans l'Italie byzantine : à Pesaro (595/6), à Ravenne (décembre 601), à Naples (avril 601, puis au dernier quart du VII^e siècle et au premier quart du VIII^e) ; puis, plus anciennement en Palestine, à Gérasa, en 565 ; et plus anciennement encore, en Egypte, où elles sont attestées par des papyrus s'échelonnant entre 522 et la fin du VI^e siècle, et aussi par le témoignage de Cassien écrivant entre 420 et 430, mais se référant à des faits du milieu du IV^e siècle.

Des divers textes recueillis et commentés, l'auteur dégage l'évolution de l'institution. *Diaconia*, service dans la langue classique, service des pauvres dans la langue chrétienne, sert à désigner particulièrement le service des pauvres dans la vie monastique. Ce service, à cause de son importance croissante, fut organisé et spécialisé. On eut bientôt de la sorte la *diaconie* autonome, puis la *diaconie* juridiquement distincte. Les diaconies furent ainsi des monastères de charité.

Les premières diaconies apparaissent à Rome sous Benoit II (684/5). Elles perdront un jour leur caractère monastique mais garderont leur aspect religieux, qui vise au bien de l'âme en même temps qu'à celui du

corps. « De là une pratique curieuse comme celle du *lousma* où le bain hebdomadaire devient le prétexte d'une cérémonie quasi-liturgique » (procession vers le lieu du bain).» De là l'importance attachée à la chapelle..., étroitement unie à la diaconie. Cette chapelle tend à devenir l'élément essentiel. » C'est ce qui reste quand la diaconie a cessé d'être une fonction d'assistance : on tend peu à peu à l'assimiler aux vieux titres presbytéraux : « comme eux, elle devient parfois une église stationale : le temps est proche où l'assimilation se fait et où chaque diaconie devient comme les *tituli* le bien propre d'un cardinal. »

R. DEVREESSE : *L'Église d'Afrique sous la domination byzantine* (p. 143-166). L'objet de cet article est de « rattacher à l'histoire de l'Eglise d'Afrique, durant ce temps-là, des découvertes qui se sont multipliées au cours des dernières années et les observations qu'elles peuvent provoquer ». Ainsi l'auteur est-il amené à traiter successivement : de l'épiscopat africain dont il note la reconstitution rapide; de l'affaire des Trois-Chapitres, dont cet épiscopat prit la défense; de la querelle des métropolites et des primats; de la résistance à la pénétration religieuse de Byzance, manifestée par l'attachement au culte des saints locaux; des troubles causés par l'arrivée dans le flot des fugitifs orientaux d'éléments hérétiques, en particulier monothélites; de l'invasion arabe. Il examine enfin la *Notitia* des évêques africains, publiée par H. Gelzer (*Byz.Z.*, II, 1893, p. 26) et propose de la situer aux alentours de l'arrivée d'Idris I^{er} au Maroc, un peu avant 788.

V. GRUMEL.

LA REVUE « BYZANTION » EN AMERIQUE

Nous pensons être utile à nos lecteurs en leur signalant les travaux parus dans la série américaine de *Byzantium* (1940-1945).

Byzantion, International Journal of Byzantine Studies, ed. by Henri Grégoire with the collaboration of Professors Arthur Boak, Georgina Buckler, J. L. La Monte, Sirarpie Der Nersessian, A. A. Vasiliev, George Vernadsky. — S. H. Cross, Managing Editor. — Published by the Byzantine Institute, Inc., Boston, Mass. Thomas Whittemore, Director. — Subscriptions should be sent to Mr. Seth T. Gano, 199, Washington Street, Boston, Mass.

VOLUME XV (American Series I), 1940-1941, 510 pages.

ARTICLES. — J. A. Quasten, A Coptic Counterpart of a Vision in the Acts of Perpetua and Felicitas. — C. H. Coster, Synesius, a Curialis of the Time of Emperor Arcadius. — Glanville Downey, The Calendar Reform at Antioch in the Fifth Century. — Peter Charanis, Coronation and its Constitutional Significance in the Later Roman Empire. — George Vernadsky, Byzantium and Southern Russia. — Allison Frantz, Digenis Akritas. — Henri Grégoire, Notes on the Byzantine Epic. — Sirarpie Der Nersessian, Remarks on the Date of the Menologium and Psalter written for Basil II. — H. R. Willoughby, Vagrant Folios from Family 2400 in the Free Library of Philadelphia. — Georgina Buckler, Writings Familiar to Cecaumenos. — G. Levi Della Vida, A Christian Legend in Moslem Garb. — Henri Grégoire, The Diversion of the Fourth Crusade. — P. J. Alexander, A Chrysobull of the Emperor Andronikos III Palaiologos in favor of the See of Kanina (Albania). — Peter Charanis, Internal Strife at Byzantium in the Fourteenth Century. — G. Da Costa-Louillet, Y eut-il des Invasions Russes dans l'Empire Byzantin avant 860?

REVIEW ARTICLES (Chroniques). — Angelo Segré, Inflation and Its Implication in Early Byzantine Times. — Raphael Taubenschlag, The Legislation of Justinian in the Light of the Papyri. — Barbara P. McCarthy, Literary Reminiscences in Psellus's *Chronographia*. — J. L. La Monte, The Significance of the Crusader's States in Mediaeval History. — A. A. Vasiliev, The Empire of Trebizond in History and Literature. — P. W. Topping, Modern Greek Studies and Materials in the United States. — Eric Voegelin, The Mongol Orders of Submission to European Powers, 1245-1255. — M. J. Higgins, Why Another Optative Dissertation? — G. C. Boyce, The Legacy of Henri Pirenne.

REVIEWS. — C. I. Amantos, History of the Byzantine Empire, vol. I (in Greek) (Peter Charanis). — Aziz Suryal Atiya, The Crusade in the Later Middle Ages (Oskar Halecki). — Arthur Christensen, L'Iran sous les Sassanides (Bernhard Geiger). — George Kolias, Leon

Choerosphactès, magister, proconsul, et patrice (Peter Charanis). — G. B. Ladner, Origin and Significance of the Byzantine Iconoclastic Controversy (Joshua Starr). — M. V. Levchenko, History of Byzantium (in Russian) (A. A. Vasiliev). — John Masefield, Basilissa (L. B. N.). — A. A. Vasilev, The Goths in the Crimea (G. Vernadsky). — Albert Vogt, ed., trans., and comm. Constantin VII Porphyrogénète, *Le Livre des Cérémonies* (G. Vernadsky). — S. A. Xanthoudides, The Venetian Domination in Crete and the Struggles of the Cretans against Venice (in Greek) (Joshua Starr).

NECROLOGY. — Joseph Strzygowski (1862-1941).

VOLUME XVI (American Series II), 1942-1943, fasc. 1 and fasc. 2,
572 pages.

ARTICLES. — Elie Bikerman, Jean-Baptiste au Désert. — Ernest Honigmann, The Original Lists of the Members of the Council of Nicaea, the Robber-Synod and the Council of Chalcedon (p. 20-81). — George Vernadsky, Sur l'Origine des Alains. — Kurt Weitzmann, Illustration for the Chronicles of Sozomenos, Theodoret and Malalas (p. 87-135). — Gertrude Malz, The Date of Justinian's Edict XIII. — Campbell Bonner, The Maiden's Stratagem. — Otto Kurz, An Alleged Portrait of Heraclius. — A. Vasiliev, The Life of St. Theodore of Edessa (p. 165-226). — R. P. Blake and Sirarpie Der Nersessian, The Gospels of Bert'ay : an Old-Georgian Ms. of the Tenth Century (p. 226-286). — Peter Charanis, The Strife among the Palaeologi and the Ottoman Turks, 1370-1402. — Francis P. Magoun, Stojan Novakovic on the so-called « Serbian Alexander ». — Henry T. Kahane, Italo-Byzantine Etymologies. — R. M. Dawkins, The Art of Story-Telling in the Dodecanese. — André Mirambel, Blood Vengeance (Maina) in Southern Greece and among the Slavs. — Angelo Segré, Essays on Byzantine Economic History, I : the Annona Civica and the Annona Militaris. — R. S. Lopez, Byzantine Law in the Seventh Century and its Reception by the Germans and the Arabs. — A. A. Vasiliev, Mediaeval Ideas of the End of the World : West and East. — J. L. Cate, A Gay Crusader. — Henri Grégoire, The Historical Element in Western and Eastern Epics.

REVIEWS. — G. Ostrogorsky, Geschichte des Byzantinischen Staates (Henri Grégoire). — L. B. Holsapple, Constantine the Great (Henri Grégoire). — Peter Charanis, The Religious Policy of Anastasius the First, 491-518 (Ernest Honigmann). — O. Halecki, The Crusade of Varna ; a Discussion of Controversial Problems (Peter Charanis). — Notes on Some Greek Papyri (A. Segré)..

VOLUME XVII (American Series III) 1944-1945, about 600 pages ; dedicated to A. A. Vasiliev.

ARTICLES. — Adolf Berger, One or two Leontii. — A. E. R. Boak, Early Byzantine Tax Receipts from Egypt. — Georgina Buckler, Ten Days in Caria. — Peter Charanis, On the Social Structure of the later Roman Empire. — Sirarpie Der Nersessian, Une Apologie des Images au Septième Siècle. — Henri Grégoire, L'Origine et le Nom des

Croates et des Serbes. — Henri Grégoire, Un Édit de l'Empereur Justinien II. — Kenneth Grobel, A Byzantine Musical Codex at Hartford, Connecticut. — Ernest Honigmann, The Foundation of the Russian Metropolitan Church according to Greek Sources. — Ernest Honigmann, Un Archevêque Ignatien de Moravie, Rival de S. Méthode. — John L. La Monte, The Lords of Sidon in the Twelfth and Thirteenth Centuries. — G. Levi della Vida, A Papyrus Reference to the Damietta Raid of 853 A. D. — Otto Maenchen-Helfen, Huns and Hsiung-nu. — Otto Maenchen-Helfen, The Legend of the Origin of the Huns. — Karl H. Menges, Description of an Armenian Manuscript. — Karl H. Menges, Etymological Notes on some Peche-neg Names. — Kenneth M. Setton, The Avignonese Papacy and the Catalan Duchy of Athens. — P. W. Topping, The Formation of the Assizes of Romania. — George Vernadsky, The Beginnings of the Czech State. — Allen Wikgren, A Chrysostom Leaf in the Kurdian Collection.

CHRONIQUE. — A. Grabar, Les Publications Françaises relatives à Byzance pendant les années 1939-1945.

NOTES. — Peter Charanis, An Additional Note to the Article : « The Strife among the Palaeologi and the Ottoman Turks ». — Henri Grégoire, La Fin d'une controverse. — Oscar Halecki, Two Palaeologi in Venice, 1370-1371. — Ernest Honigmann, The Calendar Change at Antioch and the Earthquake of 458 A. D. — A. H. Krappe, La Fille de l'Homme riche. — P. O. Kristeller, Humanism and Scholasticism in the Italian Renaissance.

REVIEWS. — Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves, vol. VII (Marjorie Milne). — S. G. Canoutas, Christopher Columbus a Greek Nobleman (Henri Grégoire). — M. J. Higgins, The Persian War of the Emperor Maurice (Bernard Geiger). — S. Lieberman, Greek in Jewish Palestine (Henri Grégoire). — V. Minorsky, Roman and Byzantine Campaigns in Atropatene (Ernest Honigmann). — S. Riccobono, ed. Fontes Iuri Romani Anteiusstiniani, I, Leges, 2nd ed. (Adolf Berger). — Joshua Starr, The Jews in the Byzantine Empire (P. J. Alexander). — R. Taubenschlag, The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri (Angelo Segré). — Alexander Turyn, The Manuscript Edition of the Tragedies of Aeschylus (Henri Grégoire). — L. G. West and A. C. Johnson, Currency in Roman and Byzantine Egypt (Peter Charanis). — A. Zeki Validi Togan, Ibn Fadlan's Reisebericht (Henri Grégoire).

OBITUARIES. — A la Mémoire de Charles Diehl*-Nicholas Jorga, a Giant of Southeastern Europe (E. Dvoichenko-Markoff).

BIBLIOGRAPHY. — The Writings of A. A. Vasiliev (Peter W. Topping).

*N. B. — Under this heading are three appraisals of different aspects of Diehl's work written by A. A. Vasiliev, S. Der Nersessian and O. Halecki.

Nécrologie

M. L'ABBÉ ALBERT VOGT

(† 4 octobre 1942)

Nous avons annoncé précédemment à nos lecteurs la perte que nous avons faite dans la personne de notre ami et collaborateur M. l'abbé Vogt et promis de lui consacrer une notice. Diverses circonstances nous l'ont fait retarder. La voici enfin.

M. l'abbé Vogt, de nationalité suisse, peut à bon droit être compté parmi les illustrations de la byzantinologie française. C'est de la France en effet qu'il reçut principalement sa formation scientifique, comme aussi sa formation sacerdotale, et c'est dans le courant de l'érudition française qu'il inséra son activité scientifique.

François-Charles-Albert Vogt appartenait à une famille alémanique originaire de Soleure, établie à Genève depuis 1850. Il naquit dans cette ville le 5 août 1874. Il perdit tout jeune son père et sa mère, et fut élevé par sa grand'mère, Mme Depierre, qui lui tint lieu de l'un et de l'autre. Ses études classiques terminées, il vint à Paris se préparer au sacerdoce sous la direction des maîtres éminents de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre à Genève en 1899, il ne tarda pas à retourner à Paris — où le futur cardinal Baudrillart l'accueillit à la maison d'études de l'Oratoire — pour y suivre les cours de l'Ecole des Chartes. Il s'inscrivit aussi à l'Université suisse de Fribourg, fréquenta ensuite la Sorbonne et y conquit son doctorat en 1908 par sa thèse sur l'empereur Basile I^r, ouvrage de tout point remarquable, digne pendant de celui de Rambaud sur Constantin VII Porphyrogénète. Il nous est agréable de rappeler ici que pour la préparation de cette thèse, M. l'abbé Vogt passa de longs mois à Constantinople et y fréquenta assidûment la bibliothèque de notre jeune Institut.

Vers le même temps, il publia dans les *Analecta Bollandiana* la Vie grecque incide de saint Luc le Styliste (texte repris depuis dans la *Patrologia Orientalis* par Montmasson).

En 1910, l'Université de Fribourg lui offrit une chaire d'histoire ecclésiastique. Peu après, il fonda la *Revue de l'Histoire de l'Eglise de France*. Il participait aussi à la fondation du grand *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* publié par la maison Letouzey.

Une carrière si bien commencée promettait d'être féconde. La guerre de 1914, ou plutôt le dévouement qu'elle provoqua de sa part, vint ralentir, puis interrompre ses travaux. L'appel sous les armes privait plu-

sieurs paroisses de Genève de leurs vicaires originaires du diocèse voisin d'Annecy. L'abbé Vogt, tout en gardant sa chaire universitaire, accepta de donner son concours à la paroisse du Sacré-Cœur ; il consacrait ainsi une notable ou la meilleure partie de son temps à l'enseignement du catéchisme, la visite des malades, la prédication. Son zèle et son savoir-faire furent appréciés par l'évêque qui lui confia en 1918 l'importante paroisse de Notre-Dame de Genève, devenue vacante par la démission du précédent curé. Il sacrifia alors sa carrière scientifique à ses nouvelles fonctions et mit à les remplir tous ses dons d'intelligence et ses qualités de cœur. Ladite paroisse connut alors une période particulièrement florissante. La proximité du siège de la Société des Nations la mettait en évidence. C'est à Notre-Dame qu'avait lieu chaque année la messe d'ouverture, célébrée sous la présidence de l'évêque, pour les travaux de l'Assemblée. Une telle situation valait à l'abbé Vogt bien des contacts et des relations honorables et il reçut sous son toit plus d'un hôte illustre. Mais ces souvenirs mouvants s'effacent devant les œuvres qui demeurent. Durant les douze ans qu'il occupa sa charge curiale, il entreprit et conduisit à bonne fin la restauration de l'église Notre-Dame, construite par Mgr Mermillod, et dont la pierre trop tendre s'effritait ; il fonda plusieurs établissements de bienfaisance, dont certains, tel l'hospice des vieillards de Notre-Dame de la Compassion, font encore bénir sa mémoire.

En 1929, M. l'abbé Vogt prit sa retraite et se remit aux travaux scientifiques. Sa grande œuvre fut alors l'édition critique dans la collection *Guillaume Budé* du *Livre des Cérémonies*, document capital pour l'étude des institutions byzantines. Si l'établissement du texte, conservé par un seul manuscrit, n'offre pas de grandes difficultés, par contre, la traduction et le commentaire se heurtent souvent à de véritables énigmes. M. l'abbé Vogt savait bien qu'il ne pouvait les résoudre toutes et il lui a fallu autant de modestie que de courage pour tenter l'entreprise. Travailleur extrêmement consciencieux, il s'imposa le voyage de Constantinople pour chacun des deux volumes qu'il parvint à publier, afin d'étudier sur les lieux et dans ce qui reste des ruines la disposition des palais impériaux. Nous le revîmes alors souvent dans notre bibliothèque byzantine.

Parallèlement à cette œuvre monumentale, M. l'abbé Vogt préparait une *Vie de Léon VI*. Cet ouvrage devait continuer son ancien livre *Basile I^{er}* et faire la soudure avec celui de Rambaud sur *Constantin VII Porphyrogénète*. Il ne put malheureusement mener à terme ni l'un ni l'autre de ces deux travaux. Depuis plusieurs années déjà sa santé déclinait. Profondément attaché à la France qu'il aimait comme une patrie, il ressentit douloureusement les malheurs qui l'accablèrent aux mauvais jours de mai et juin 1940. L'impossibilité où il était de correspondre avec ses amis de Paris dont il recevait parfois des lettres lui était une souffrance particulièrement sensible : il craignait qu'on ne pût son silence pour un oubli.

Une pleurésie contractée à la fin de l'été 1942 épousa ses forces. Il

succomba le 4 octobre, après une longue agonie, au son des cloches de l'Angélus de midi.

M. l'abbé Vogt était un homme droit, simple et bon, surtout pour les pauvres et les humbles. Il fut un prêtre sérieux et pieux, spécialement dévot envers l'Eucharistie et Notre-Dame.

Esprit très cultivé, plus porté vers l'histoire que vers la théologie, saillant en vues originales, il laisse le souvenir d'un érudit consciencieux et modeste, d'un historien qui sait d'un texte mort faire surgir la vie. Son œuvre fait honneur à la fois à son pays d'origine et à celui de sa principale formation spirituelle et scientifique. Le byzantinologie française peut bien le compter parmi ses représentants les meilleurs, elle regrette vivement sa disparition comme une perte propre. Cette perte, notre Institut, pour qui M. l'abbé Vogt était un ami et collaborateur dévoué, la ressent particulièrement. Aussi déposons-nous sur la tombe du défunt, avec nos prières, l'hommage ému de nos regrets et de notre reconnaissance.

V. GRUMEL.

BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS D'ALBERT VOGT RELATIVES A LA CIVILISATION BYZANTINE.

OUVRAGES

1. *Basile I^{er}, empereur de Byzance et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle.* Paris, 1908.
2. *Constantin Porphyrogénète. Le Livre des Cérémonies.* Texte établi et traduit par Albert VOGT. Tome I et Commentaire. Paris, 1935. Tome II et Commentaire. Paris, 1939-1940.

ARTICLES

I. ARCHÉOLOGIE.

1. *L'Hippodrome de Constantinople.* Byzantion, X, 1935, 113-121.
2. *A propos des fouilles de M. Baxter à Istanbul. Une hypothèse.* Echos d'Orient, XXXV, 1936, 436-441.
3. *Encore Méléte.* Byzantion, XIII, 1938, 194-196.
4. *L'Hippodrome couvert.* Echos d'Orient, XXXVII, 1938, 23-25.

II. HAGIOGRAPHIE.

5. *Vie de saint Luc le Stylite.* Analecta Bollandiana 28, 1919, 4-56.
6. *Panégyrique de saint Pierre. Panégyrique de saint Paul. Deux discours inédits de Nicétas de Paphlagonie, disciple de Photius.* Orientalia Christiana. Vol. 23, I., n° 71, Roma, 1931.

7. Saint Théophylacte de Nicomédie. *Analecta Bollandiana*, 50, 1932, 67-82.

III. HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

9. Notes sur la chronologie des patriarches de Constantinople aux IX^e et X^e siècles. *Echos d'Orient*, XXXII, 1933, 275-278.
 8. La jeunesse de Photius. *Revue de Fribourg*, 1905, 1-9.

IV. HISTOIRE INTÉRIEURE.

10. La jeunesse de Léon VI le Sage. *Revue Historique*, 174, 1934, 389-428.

V. HISTOIRE DES INSTITUTIONS.

11. Note sur la patricienne à ceinture. *Echos d'Orient*, XXXVII, 1938, 352-356.

VI. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

12. Etudes sur le théâtre byzantin. *Byzantion*, VI, 1931, 37-74 et 623-640.
 13. Le théâtre à Byzance et dans l'empire du IV^e siècle au XIII^e siècle. I. Le théâtre profane. *Revue des Questions Historiques*, 59, 1931, 257-296.

COMPTES-RENDUS

1. KELLER. *Heortologie oder das Kirchenjahr und die Heiligenfeste in ihrer geschichtliche Entwicklung*. Freiburg i. Brisgau, 1901. *Bulletin Critique*, 23, 1902, n° 7, 134 sq.
2. Discours et homélies de Photius, éd. par Aristarchi, Constantinople, 1901. *Bulletin Critique*, 24, 1903, n° 2, 25-27.
3. MARTROYE. *L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales*. Paris, 1904. *Bulletin Critique*, 25, 1904, n° 22, 421.
4. Albert DUFOURCQ. *L'avenir du christianisme. Introduction à la vie et à la pensée chrétiennes dans le passé*. Paris, 1904.
5. W. NORDEN. *Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächte und das Problem ihrer Wiedereinigung bis 1453*. Berlin, 1903. *Rev. des Quest. Hist.*, 1904, 687-688.
6. MILLET, PARROIRE et PETIT. *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos. Première partie*. Paris, 1904. *Bulletin Critique*, 25, 1904, n° 16, 306-307.
7. H. HURTER. *Nomenclator literarius theologiae catholicæ*. I. Innsbruck, 1903. *Rev. des Quest. Hist.*, 76, 1904, 639.
8. J. GAY. *L'Italie méridionale et l'empire byzantin depuis l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*. Paris, 1904. *Bulletin Critique*, 26, 1905, n° 5, 83-86.
9. Dom H. LECLERCQ. *L'Afrique chrétienne*. Paris, 1904. *Bulletin Critique*, 26, 1905, 41-43.

10. J. LABOURT. *Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide (224-632)*. Paris, 1904. *Bulletin Critique*, 26, 1905, n° 8, 141-143.
11. J. GAY. *Le pape Clément VI et les affaires d'Orient (1302-1352)*. Paris 1904. *Rev. des Quest. Hist.*, 78, 1905, 335-336.
12. J. PARGOIRE. *L'Eglise byzantine de 527 à 847*. Paris, 1905. *Rev. des Quest. Hist.*, 79, 1906, 662-664.
13. S. EUSTRATIADÈS, *Complément des catalogues hagiographiques de Vatopédi et de Lavra (en grec)*, Paris, 1930. *Byzantion* V, 1929-1930, 705-707.
14. *Le III^e Congrès international des Etudes byzantines*. Athènes, 12-18 octobre 1930. *Rev. des Quest. Hist.*, 1931, 231-237.
15. *Chronique d'Histoire byzantine*. *Rev. des Quest. Hist.*, 1932, 217-237.
16. V. COTTAS. *L'influence du drame Christos Paschon sur l'art chrétien d'Orient*. Paris, 1931. *Rev. des Quest. Hist.*, 1934, 505-508.
17. *Chronique de l'Histoire de Byzance*. *Rev. des Quest. Hist.*, 1935, 113-121.
18. E. MAMBOURY, Th. WIEGAND. *Die Kaiserpaläste zwischen Hippodrom und Marmarameer*. Berlin-Leipzig, 1934. *Byzantion*, XII, 1937, 362-364.
19. *Chronique byzantine*. *Rev. des Quest. Hist.*, 1939, 130-141.

ÉTUDES EN COLLABORATION

- I. A. VOGT et J. HAUSHERR. *Oraison funèbre de Basile I^{er} par son fils Léon VI le Sage*. *Orientalia Christiana*, 26, I., n° 77. Rome, 1932.

R. GUILLAND.

LE R.P. HIPPOLYTE DELEHAYE

(† 1^{er} avril 1941)

Parmi les pertes que les études byzantines ont éprouvées durant cette guerre, celle du R.P. Delehaye est une des plus vivement ressenties. Maître de l'hagiographie byzantine, il tenait dans nos disciplines une place éminente et jouissait dans le monde savant de l'autorité la plus haute. Nous n'avons pas à retracer ici le cours de sa vie, ni à faire le bilan de son activité scientifique. Tout cela a été fait de la manière la plus complète et dans les termes les meilleurs par le R.P. Peeters, qui l'a si bien connu dans la longue intimité de la vie commune et du commun labeur. Nous y renvoyons le lecteur.

Nous tenons cependant à rappeler à part l'édition monumentale du *Synaxaire de l'Eglise de Constantinople*, qui forme le volume *Propylée*

des Actes des Saints de Novembre (1902). Peu de textes ont une importance aussi grande pour la connaissance de la vie religieuse byzantine ainsi que pour la topographie et l'histoire monumentale de la célèbre ville-reine. Son apparition fut un événement pour le progrès de nos études (1). En lui unissant le commentaire du Martyrologe Romain, autre *Propylée* (celui des Actes des Saints de Décembre), qu'il publia un an avant sa mort, en 1940, et le commentaire du Martyrologe Hiéronymien, composé en collaboration avec dom Quentin et qui parut en 1931, on possède un triptyque incomparable sur l'hagiographie chrétienne, où la part de l'Orient est de beaucoup prépondérante. Il faut y joindre enfin le précieux instrument de travail qu'est la *Bibliotheca hagiographica græca* (2).

Nous tenons surtout à évoquer ici les liens d'amitié et d'entr'aide qui existaient entre le R.P. Delehaye et le R.P. Petit, fondateur de notre Institut byzantin. Parmi les vies de saints byzantins publiées par le savant bollandiste, l'une des plus considérables et des plus riches est celle de saint Lazare le Galésiote qui a pour auteur le moine Grégoire son disciple. Le P. Delehaye cherchait en vain à atteindre ce document qu'il savait se trouver à l'Athos. Les PP. Petit et Pargoire purent, non sans peine, dans leur voyage à la Sainte-Montagne en 1905, en prendre le texte intégral qu'ils envoyèrent à l'éditeur bollandien (3). Celui-ci se plut à leur rendre dans les *Acta Sanctorum* un chaleureux hommage d'estime et de gratitude (4). En outre, le P. Delehaye accueillit parmi les publications des bollandistes plusieurs travaux de Mgr Petit ; je nomme ici l'édition de la *Vie de saint Athanase l'Athonite*, le législateur de la Sainte-Montagne, et la *Bibliographie des Acolouthies grecques*, fruit d'un labeur de longues années. Nous ne croyons pas superflu de rappeler également que le P. Delehaye, dans ses voyages d'étude en Grèce, trouvait auprès de l'archevêque d'Athènes un accueil empressé, ainsi que toutes facilités et indications pour le meilleur profit d'un séjour forcément limité. De ces bons offices, Mgr Petit, dans ses passages à Bruxelles, rencontrait une parfaite réciprocité.

On comprendra donc que, en souvenir de ces relations amicales, nous exprimions notre hommage de regrets, d'admiration et de gratitude envers

1. Cf. le compte-rendu du P. Pargoire, *Echos d'Orient*, t. VI (1903), p. 286.

2. Deux éditions, 1895 et 1909, dont la seconde considérablement augmentée.

3. Ce long texte comprend les pages 508-588 du t. III des *Acta Novembris*.

4. Nous reproduisons ce passage : « ...anno 1905, RR.PP. Ludovicus Petit et b. m. Julius Pargoire, nostris disciplinis nuper ereptus, in itinere suo Athonico studiis nostris morem gerere satagerunt, et, quae multi sudoris res erat, codicis optimi at ipsa sua forma permolesti, folia partim arte photographica, partim, solis radis officium renuentibus, exscribere officiosissime aggressi sunt. Quantas doctissimis viris gratias habeamus, qua etiam religione recordemur improbi laboris ab egregio I. Pargoire, qui 40 fere paginas sua manu exaravit, pro nobis suscepti, vix est cur moneamus » (*Ibid.*, p. 503 AB).

l'illustre défunt, en priant les RR.PP. Bollandistes, et spécialement leur président actuel, de bien vouloir l'agrérer.

V. GRUMEL.

M. ERNEST STEIN

(† 25 février 1945)

Ernest Stein naquit le 19 septembre 1891 à Jaworzno (Galicie occidentale), où son père était directeur des Charbonnages. Après une première éducation familiale très soignée, en français et en allemand, il alla faire ses études secondaires à Vienne (1902-1910). Il y suivit les cours de maîtres éminents : L.-M. Mortmann, W. Kubitschek, Ad. Wilhelm, W. Bormann, et il y fut reçu docteur en 1914.

Au début de la grande guerre, ses sympathies pour la cause des alliés provoquèrent son arrestation pour « crime de lèse-majesté, paroles subversives, etc. ». Menacé d'être fusillé, il fut amnistié en 1917, à l'avènement de l'empereur Charles.

Deux ans plus tard, à la suite d'une brillante thèse d'agrégation, il était nommé « privatdoctent » d'histoire byzantine à l'Université de Vienne.

Sa renommée dépassa vite les frontières de l'empire austro-hongrois. En 1927, la Römisch-Germanische Kommission le chargea d'éditer les *Signacula laterculis publice impressa*. L'année suivante, l'Académie de Prusse et l'Institut archéologique d'Allemagne lui confieront le soin de publier les notes et extraits laissés par M. E. Ritterling. L'Université de Berlin l'agrée comme professeur extraordinaire d'histoire ancienne et byzantine.

Mais l'avènement d'Hitler allait donner à sa carrière un cours imprévu. Avec éclat, M. Stein se démit de toutes ses fonctions dans le Reich. A partir de ce moment, en guise de protestation, il ne rédigea plus aucune publication en langue allemande.

Dans un article retentissant du *Flambeau* de Bruxelles (février 1932), puis dans un memorandum adressé à M. Champetier de Ribes, il dénonçait le réarmement hitlérien et annonçait la guerre future. Le séjour en Autriche, à la veille de l'Anschluss, lui devenait impossible.

En même temps qu'il prenait courageusement position contre le nazisme, il se convertissait, après une longue évolution, au catholicisme. Son père d'origine juive et sa mère d'origine catholique étaient morts dans la religion calviniste.

Accueilli en octobre 1932 avec une noble courtoisie par M. Henri Grégoire à l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales de l'Université de Bruxelles, il partit en 1934 pour Washington, où la Catholic University of America créa en son honneur une chaire d'histoire byzantine.

Mais la Belgique restait sa patrie d'adoption. Chevalier de l'Ordre de Léopold, professeur d'histoire byzantine à l'Université de Louvain, entouré de l'affection de ses collègues et de ses nombreux élèves, il passa dans sa petite villa de l'avenue de Tirlemont les trois années les plus heureuses de sa vie (1937-1940).

La catastrophe qu'il prévoyait s'abattit brusquement. En mai 1940, sous les bombes et les obus, il dut quitter la chère cité universitaire, emportant avec quelques rares vêtements un seul livre : « Ce qui reste de la bibliothèque de Louvain », ajoutait-il tristement.

Après une douloureuse odyssée sur les routes de Belgique et de France, il eut l'humiliation d'être interné quelques heures dans un camp de concentration. L'attestation de sa naissance en territoire polonais l'en fit délivrer.

Ne pouvant partir pour l'Angleterre ou les Indes, où il aurait volontiers rejoint son oncle, l'explorateur Aurel Stein, il se résigna sur le conseil du Nonce apostolique à rester en zone non occupée.

Une fausse identité, qui répugnait beaucoup à sa droiture, lui permit de se cacher.

Quelle fut désormais l'activité de M. « Sernet », à Montpellier, Nîmes, Marseille, Grenoble, Villard et Lans, il ne nous appartient pas d'y insister.

Aux prises avec les difficultés matérielles, auxquelles son éducation bourgeoise et sa formation intellectuelle ne le préparaient que médiocrement, obligé parfois, pour vivre, de donner des leçons particulières à de tout jeunes gens, le cœur broyé par la défaite, M. Sernet trouva dans des amitiés fidèles et généreuses, parmi lesquelles il est permis de signaler MM. Palanque et Marrou, un réconfort précieux.

Dans de modestes chambres d'hôtel, avec des livres d'emprunt, il continuait à travailler avec méthode le tome second de son *Histoire de l'empire byzantin*, (qui paraîtra prochainement en français, édité par les soins de M. Palanque), non sans s'indigner, à sa manière, contre l'indigence et l'incurie des bibliothèques françaises.

De ce douloureux périple, la plus longue halte et la plus bienfaisante fut peut-être La Louvesc auprès des RR.PP. Jésuites, dont la sympathie lui rappelait le souvenir des chers Pères Bollandistes du Collège Saint-Michel.

Mais l'occupation allemande enlevait à sa cachette cévenole beaucoup de sa sécurité. Grâce à l'aide d'un éminent ami bénédictin, il put, non sans émotion, franchir, en décembre 1942, la frontière suisse.

Il résida d'abord à Berne, Genève, où il fut nommé privatdocent, puis auprès de l'Université de Fribourg, si semblable à celle de Louvain. Une de ses dernières joies fut une lettre du recteur de l'Alma Mater qui le réclamait. Le visa de rentrée en Belgique était à sa disposition.

Les angoisses de la guerre, un travail excessif l'avaient usé prématûrement.

Atteint en août 1944 d'une crise cardiaque, il mourut le 25 février 1945 sans avoir vu la victoire qu'il appelait de tous ses vœux.

Erudition prodigieuse, volonté inflexible, intelligence toujours en éveil, aussi avertie des problèmes les plus minutieux de l'administration ou des finances byzantines que des grandes controverses christologiques ou des arcanes de la diplomatie orientale, M. Stein était incontestablement un des historiens les plus marquants et les plus complets de notre époque.

Exigeant pour lui-même et pour les autres, intransigeant, il a pu, dans certaines polémiques, dont il était le premier à souffrir, sembler parfois dépasser la mesure, mais ceux qui ont joui de son intimité se sont aperçus que ce tempérament de feu cachait un cœur délicatement bon, d'une candeur quasi-enfantine.

Ce qui frappait le plus chez ce savant exceptionnellement doué, c'était sa loyauté parfaite. Chrétien d'une foi intégrale, patriote prêt à tous les sacrifices pour l'honneur de son pays, érudit passionné pour la vérité, M. Stein était un de ces hommes qui honorent la science et l'humanité.

A Mme Stein, qui, depuis 1923, fut avec une patience inaltérable l'ange gardien de sa vie itinérante et sa collaboratrice intelligente et dévouée, nous offrons l'expression de nos condoléances profondément respectueuses, que nos fidèles prières accompagnent.

Paul GOUBERT, S.J.

BIBLIOGRAPHIE

- 1° *Zum Gebrauch des prokonsularischen Titels seitens der römischen Kaiser.* Klio, 1912, XII, 392-396.
- 21° *Der Verzicht der Galla Placidia auf die Präfektur Illyricum.* Wien. Studien, 1914, XXXVI, 344-347.
- 3° *Beiträge sur ältesten römischen Geschichte.* Wien. Studien, 1915, XXXVII., 353-366.
- 4° *Kleine Beiträge zur römischen Geschichte.* Hermes, 1917, LII, 358-383.
- 5° *Beiträge zur Geschichte von Ravenna in spätromischer und byzantinischer Zeit.* Klio, 1919, XVI, 40-71 (extrait de la thèse de doctorat).
- 6° *Des Tiberius Constantinus Novelle Peri Epiboles und der Edictus domini Chilperici regis.* Klio, 1919, XVI, 72-74.
- 7° *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches.* Stuttgart. J.-B. Metzler, 1919, in-8, VIII et 200 p. (« Habilitationsschrift », thèse d'agrégation).
- 8° *Die byzantinische Geschichtswissenschaft im letzten halben Jahrhundert.* Neue Jahrbücher f.d. Klass. Altertum, 1919, XLIII, 480-493.
- 9° *M. Julius Philippus, römischer Kaiser 244-249.* Real-Enzykl. d. Klass. Altertumwiss (Pauly-Wissowa), 1919, X, 755-772.
- 10° *Iustinus I, romischer Kaiser 518-527.* Real-Enzykl. d. Klass. Altertumwiss. (Pauly-Wissowa), 1919, X, 1314-1329.

- 11° *Petites contributions* (chacune de moins de cinq colonnes) à la Real-Enzykl. d. Klass. Altertumwiss. (Pauly-Wissowa) : articles *Iustasas*, *Iustina* n° 13, *Iustinianus* n° 2, *Iustinus* n° 4-7, *Iustus* n° 6s., *Sisinius*, *Sittas*, arbre généalogique de la dynastie julio-claudienne.
- 12° *Ein Kapitel vom persischen und vom byzantinischen Staate*. Byz. neogr. Jahrbücher, 1920, I, 50-87.
- 13° *Bericht über die Literatur zur Geschichte des Uebergangs vom Altertum zum Mittelalter aus den Jahren 1894-1913*. Bursians Jahresber. über d. Fortschr. d. Klass. Altertumwiss., 1920, CLXXXIV, I-90.
- 14° *Untersuchungen zum Staatsrecht des Bas-Empire*. Zeitschr. d. Savigny-Stift. f. Rechtsgesch., Rom. Abt., 1920, XLI, 195-251.
- 15° *Ardupatos* Byz. neogr. Jahrbücher, 1920; I, 372 s.
- 16° *Eine gefälschte Urkunde aus dem Rechtsstreit zwischen Aquileia und Grado*. Byz. neogr. Jahrbücher, 1921, II, 98-111.
- 17° *Vom Altertum zum Mittelalter*. Vierteljahrschr. f. Soz.-u. Wirtschaftsgeschichte, 1922, XVI, 399-408.
- 18° *Untersuchungen über das Officium der Prätorianerpräfectur seit Diokletian*. Vienne, Rikola, 1922, in-8, 77 p.
- 19° A. ANDRÉADÈS. *Le montant du budget de l'empire byzantin*. Byz. Zeitschr., 1924, XXIV, 377-387.
- 20° *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs und Wirtschaftsgeschichte*. Mitteilungen zur osmanischen Geschichte (Vienne), 1925, II, 1-62.
- 21° Ludo-Moritz Hartmann. Viertel jahrschr. f. Soz.-u. Wirtschaftsgeschichte, 1925, XVIII, 312-332.
- 22° *Untersuchungen zur spätromischen Verwaltungsgeschichte*. Rhein. Mus., 1925, LXXIV, 347-394.
- 23° *Le développement du pouvoir patriarchal du siège de Constantinople jusqu'au concile de Chalcédoine*. « Le Monde Slave », 1926, deuxième trimestre, 80-108.
- 24° *Geschichte des spätromischen Reiches*, I. : *Vom römischen zum byzantinischen Staate*. Vienne, L.-W. Seidel et Sohn, 1928, in-8, XXII et 591 p.
- 25° *Das weströmische Grenzverteidigungssystem im V. Jahrhundert und das Burgunderreich am Rhein*. Bericht der Röm. germ. Kommission, 1928, XVIII, 92-108.
- 26° *Vom Altertum im Mittelalter*. Vierteljahrschr. f. Soz.-u. Wirtschaftsgeschichte, 1928-29, XXI, 158-170.
- 27° JUSTINIAN. *Johannes der Kappadozier und das Ende des Konsulats*. Byz. Zeitschr., 1929-30, XXX, 376-381.
- 28° *Zum mittelalterlichen Titel « Kaiser der Römer »*. Forschungen u. Fortschr., 1930, VI, 182s.
- 29° G. ROUILLARD. *L'administration civile de l'Egypte byzantine*. Gnomon., 1930, VI, 401-420.
- 30° *Konstantin d. Gr gelangte 324 zur Alleinherrschaft*. Zeitschr. f.d. neutestamentl. Wiss., 1931, XXX, 177-185.
- 31° St. RUNCIMAN. *The Emperor Romanus Lecapenus*. Götting. Gelehrte Anzeigen, 1931, 113-120.

- 32^o Contribution à : *Denkmäler aus dem rauhen Kilikien*, éd. J. Kiel et A. Wilhelm (Monumenta Asiae Minoris antiqua) III, 1931, 127-129.
- 33^o Conjointement avec G. OSTROGORSKY : *Die Krönungsordnungen des Zeremonienbuches*. Byzantion, 1932, VII, 185-233.
- 34^o E. CASPAR. *Geschichte des Papsttums I*. Byz. Zeitschr., 1932, XXXII, 113-134.
- 35^o *Die kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im Römischen Deutschland unter dem Prinzipat* (*Beiträge zur Verwaltungs und Heeresgeschichte von Gallien und Germanien, I.*) Vienne, L.-W Seidel et Sohn, 1932, in-8, XV et 301 p.
- 36^o Édition de : *Fasti des römischen Deutschland unter dem Prinzipat, von Emil Ritterling*. (*Beiträge zur Verwaltungs und Heeresgeschichte von Gallien und Germanien, II.*) Vienne, L.-W. Seidel et Sohn, 1932, in-8, IX et 160 p.
- 37^o *Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum latinæ, VI; Signacula laterculis publice impressa*. (*Corpus inscriptionum latinarum*, XIII, 6.), Berlin, W. de Gruyter et Co, 1933, grand in-4, VIII et 140 p.
- 38^o *Ordinarii et Campiductores*. Byzantion, 1933, VIII, 379-387.
- 39^o H.-L. GONIN. *Excerpta Agnelliana*. Byzantion, 1933, VIII, 727-732.
- 40^o Contribution à : H. St. SCHULTZ. *The Roman Evacuation of Britain*. Journ. of Rom. Stud., 1933, XXIII 41s.
- 41^o *Postconsulat et Autokratoria*. Annuaire de l'Inst. de Phil. et d'Hist. Orient., 1933-1934, II (Mélanges Bidez), 869-912.
- 42^o HERACLIUS. *Menschen die Geschichte machten* (Vienne), 2^e édit. I, 1934, 281-288.
- 43^o JOHANNES III, Ducas VATATZES. *Menschen die Geschichte machten* (Vienne), 2^e édit., 1934, I., 463-469.
- 44^o À propos d'un livre récent sur *La liste des préfets du prétoire*. Byzantion, 1934, IX, 327-353.
- 45^o *La période byzantine de la papauté*. Cath. Hist. Rev., 1935-1936, XXI, 129-163.
- 46^o *Institutions pharaoniques*. Revue Philol., 1936, LXII, 43-55.
- 47^o Deux questeurs de Justinien et l'emploi des langues dans ses *Novelles*. Bull. de la Cl. des Lettres de l'Académie de Belgique, 1937, XXIII, 365-390.
- 48^o *Paysannerie et grands domaines dans l'Empire byzantin*. Société Jean Bodin, 1937, II, 123-133.
- 49^o *Le nouvel enseignement de l'histoire byzantine à l'Université de Louvain*. Annuaire du cercle pédagogique des professeurs de l'enseignement moyen sortis de l'Université de Louvain, 1938, XXXVI, 9-15.
- 50^o *Une nouvelle histoire de l'Eglise*. Rev. Belge de Philol. et d'Histoire, 1938, XVII, 1024-1044.
- 51^o *Le disparition du Sénat de Rome à la fin du VI^e siècle*. Bulletin de la Cl. d. lettres de l'Académie de Belgique, 1939, XXV, 308-322.
- 52^o NUBIC chrétienne. Rev. Hist. Eccl., 1940, XXXVI, 131-142.
- 53^o *Perse sassanide*. Le Muséon, 1940, LIII, 123-133.

- 54° *Cyrille de Scythopolis.* (A propos d'une nouvelle édition de ses œuvres.) *Analecta Bollandiana*, 1944, LXII, 169-186 (écrit au début de 1940).
- 55° Différents comptes-rendus, parus dans les revues suivantes : *Byz. Zeitschr.*, *Byz. neugr. Jahrbücher*, *Byzantion*, *Deutsche Literaturzeitung*, *Gnomon*, *Götting. Gelehrte Anzeigen*, *Hist. Zeitschr.*, *New-Scholasticism*, *Oesterreichische Rundschau*, *Vierteljahrsschr. f. Soz.-u. Wirtschaftsgeschichte*, *Zeitschr. f.d. österr. Gymnasien*, *Zeitschr. d. Savigny-Stift. f. Rechtsgesch.* (*Rom. Abt.*).

WILLIAM MILLER

(† 23 octobre 1945)

Nous avons le regret d'annoncer la mort de William Miller, survenue le 23 octobre 1945, à Durban (Afrique du Sud).

Né le 8 décembre 1864, à Wigton (Cumberland, Angleterre), William Miller, après avoir terminé ses études universitaires, se consacra au journalisme et à l'étude de l'histoire. En 1903, il fut nommé correspondant de *Morning Post* à Rome, poste qu'il conserva pendant vingt ans. En 1923, il s'établit à Athènes, en la même qualité.

Les voyages que, tout jeune, il fit dans le Proche-Orient, d'où il rapporta un livre sur les Balkans, semble avoir décidé du sort de ses études historiques. Sa collaboration aux revues anglaises, ses recherches dans les archives de Venise et d'autres villes italiennes, son goût prononcé pour les études historiques l'orientèrent vers l'étude de la Grèce médiévale. Il continua ainsi l'œuvre de Finlay et de Hopf, en portant plus spécialement son attention sur l'époque des ducs d'Athènes et de l'Archipel, ainsi que sur les princes d'Achaïe. Il publia successivement *The Latins in the Levant, 1204-1556* (1908), que Lambros traduisit en grec, *Essays on the Latin Orient* (1921), *Trebizond, the last Greek Empire* (1926). L'histoire de l'empire ottoman ne l'intéressait que dans ses rapports avec l'histoire des Etats balkaniques. Ainsi, *The Ottoman Empire, 1801-1913* (1913), qu'il reprit plus tard, en 1936, sous le titre de *History of the Ottoman Empire and its Successors, 1801-1936*, n'est en réalité que l'histoire des pays balkaniques sous la domination ottomane avant leur libération.

Il était docteur *honoris causa* de l'Université d'Athènes et membre de plusieurs sociétés savantes. Il a publié les journaux et les papiers de Finlay, Hastings et Jarvis, écrit sur les philhellènes anglais, les anciens résidents anglais en Grèce et l'histoire du développement de l'Athènes moderne.

En 1941, il avait dû quitter Athènes et était allé s'établir en Afrique du Sud, où la mort est venue le surprendre. Sa riche bibliothèque, qu'il n'avait pu transporter, a été volée ou détruite par les Allemands.

H. BERBERION.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

1. *The Balkans : Roumania, Bulgaria, Servia and Montenegro.* London, Upwin, 1896.
The Balkans : etc... With new chapter containing their history from 1896-1922. Ibidem, 1923.
2. *Travels and Politics in the Near East.* London, Upwin, 1898.
3. *Mediaeval Rome from Hildebrand to Clement VIII (1073-1600).* London, Upwin, 1901 (1902).
4. *Greek Life in Town and Country.* London, Newnes, 1905.
5. *The Latins in the Levant, a history of Frankish Greece (1204-1566).* London, Murray, 1908 (traduit en grec).
6. *The Ottoman Empire 1801-1913.* Cambridge, The University Press, 1913.
The Ottoman Empire and its successors 1801-1922. Ibidem, 1923.
The Ottoman Empire 1801-1927. Ibidem, 1927.
The Ottoman Empire and its successors 1801-1927. With Appendix 1927-1934. Ibidem, 1934.
The Ottoman Empire and its successors 1801-1927. With Appendix 1927-1936. Ibidem, 1936.
7. *The Latin Orient.* London, S.P.C.K., 1920.
8. *Essays on the Latin Orient.* Cambridge, The Univ. Press, 1921.
9. *The Turkish Restoration in Greece 1718-1797.* London, S.P.C.K., 1921.
10. *Trebizond, the last Greek Empire.* London, S.P.C.K., 1926.

ARTICLES

I. BYZANTINISCHES ZEITSCHRIFT.

1. *Stammbaum der Herzöge von Naxos.* 16 (1907), 258-261.
2. *Two letters of Giovanni IV, Duke of the Archipelago.* 17 (1908), 463-469.
3. *Notes on Frankish Greek History.* 26 (1926), 58-62.

II. THE ENGLISH HISTORICAL REVIEW.

1. *The Name of Santa Maura :* 18 (1903), 513 sv.
2. *Greece under the Turks 1571-1684 :* 19 (1904), 646-668.
3. *The Name of Navarino :* 20 (1905), 307-309.
4. *The Mad Duke of Naxos :* 21 (1906), 737-739.
5. *Ithaque under the Franks :* 21 (1906), 513-517.
6. *The last Venetian Islands in the Aegean :* 22 (1907), 304-309.
7. *Notes on Athens under the Franks :* 22 (1907), 518-522.
8. *The Turkish Capture of Athens :* 23 (1908), 529 sv.
9. *The Founder of Montenegro :* 25 (1910), 308-309.
10. *Salonica :* 32 (1917), 161-174.
John Bagnell Bury : 43 (1928), 66-72.
11. *Venetian Revival in Greece 1648-1718 :* 35 (1920), 343-366.

12. *Recent Bibliography of Trebizond* : 52 (1937), 109 sv.

III. THE WESTMINSTER REVIEW.

1. *The Romans in Greece* : Vol. 160, Nr. 2 (Aug. 1903), 186-210.
2. *Greece under the Turks* : Aug. 1904, 195-210; Sept. 1904, 304-320.

IV. THE QUATERLY REVIEW.

1. *The Princes of the Peloponnese* : 203, Nr. 404 (Juli 1905), 109-135.
2. *The Dukes of Athens* : Nr. 410 (Jan. 1907), 97-123.
3. *The Mediaeval Serbian Empire* : 226 (1916), 408-507.
4. *The Latin Kingdom of Jerusalem 1099-1291* : 230 (Juli 1918), 111-130.

V. THE JOURNAL OF HELLENIC STUDIES.

1. *Monembasia during the Frankish period (1204-1540)* : 27 (1907), 229-241, 300 sv.
2. *The Marquisate of Doudonitza (1204-1414)* : 28 (1908), 234-249.
3. *The Frankish Inscription at Karditza* : 29 (1909), 198-201.
4. *The Zaccaria of Phocaea and Chios (1275-1320)* : 31 (1911), 42-55.
5. *Valona* : 37 (1917), 184-194.
6. *The last Athenian Historian : Laonikos Chalkokondyles* : 42 (1922), 36-49.
7. *The Historians Doukas and Phrantzes* : 46 (1926), 63-71.
8. *The Byzantine Congress at Athens* : 50 (1930), 327.

VI. CAMBRIDGE HISTORICAL JOURNAL.

1. *Recent Works on Mediaeval, Turkish and Modern Greece* : 2 (1928), 229-247.

VII. AMERICAN HISTORICAL REVIEW.

1. *Recent Publications on Mediaeval and Modern Greek History. 1928-1931* : 37 (1932), 272-279.
2. *Recent Publications on Mediaeval and Modern Greek History. 1932-1935* : 40 (1935), 688-693.

VIII. ESTUDIS UNIV. CATALANS.

- A Lady of Thermopylae* (Guglielmo Pallavicini) : 21 (1936), 399-403.

VARIA.

1. *The Frankish Conquest of Greece. Frankish Society in Greece* : Papers read before the British and American Archeological Society of Rome, 23th Jan., 20th Febr., 1904. Roma, 1906. 29 p.

2. *The Catalans of Athens*: Paper read, etc... 15 th Jan. 1907.
Roma, 1907, 18 pages.
3. *Balkan Exiles in Rome*: Paper read, etc... 7th March. 1911.
Roma, 1912. 21 pages.
4. *The Finlay Library. Annual of the British School of Athens*.
26, 1923-24; 46-66, 1924-25.

Cette bibliographie devra être augmentée des articles parus en grec dans le *Neos Hellenomnemon*, t. 18-21 (1924-1927) et le Deltion de la Société historique et ethnologique d'Athènes, nouv. série, t. I (1928), dont le plus grand nombre, sinon peut-être la totalité, sont des traductions de travaux publiés ailleurs, dues à Sp. Lampros.

SEBASTIEN FRANKEN.

Ouvrages Reçus

- Le Monde Oriental.* Revue des études orientales. Vol. XXX (1936) — XXXII (1938). Uppsala 1938-1944.
- VAN DEN DAELE Alb., *Indices pseudo-dionysiani*. Louvain, Université (Rec. trav. hist. phil. III, 3), 1941, 154 plus [4] p.
- ORIGÈNE, *Homélies sur la Genèse*. Traduction et notes de L. DOUTRELEAU. Introd. de H. de LUBAC (*Sources chrétiennes*), Paris, éd. du Cerf, 1944. 262 plus [2] p.
- RICHARD M., *La tradition des fragments du traité de Théodore de Mopsueste*. Extr. du *Muséon* 1943, t. LVI. Louvain 1943, 21 p.
- GALLAY Paul, *Catalogue des manuscrits parisiens des lettres de saint Grégoire de Nazianze*. (Lyon), 1945, 40 p.
- RICHARD M., *L'introduction du mot « hypostase » dans la théologie de l'Incarnation*. Ext. des *Mélanges de science religieuse*. Lille, Facultés catholiques, 1945, 56 p.
- Cahiers archéologiques* publiés par André GRABAR, t. I. Paris, Van Oest, 1945, 144 p.
- Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, t. VII (1939-1944), (Université libre de Bruxelles). New-York, Ed. de l'Institut, 1944, 564 + [6] p.
- Renaissance*. Revue trimestrielle publiée par l'Ecole libre des Hautes Etudes de New-York, vol. II et III, 1944-1945. New-York, Ecole libre des Hautes Etudes, 1945. 541 + [5] p.
- DEVREESSE Robert, *Le patriarchat d'Antioche depuis la paix de l'Eglise jusqu'à la conquête arabe*. Paris, J. Gabalda, 1945. XIX + 340 p.
- ANNE COMNÈNE, *Alexiade XI-XV*. Texte établi et traduit par Bernard LEIB (Collection byzantine G. Budé). Paris, « Les Belles Lettres », 1945, 306 p.
- FROLOW A., *Emaux cloisonnés de l'époque post-byzantine*. Extr. des *Cahiers archéologiques*, fasc. I, pp. (89) — 111, 4 pl.
- LAURENT V., *L'évêque des Turcs et le proêdre de Turquie*. Extr. du *Bullet. de la Sect. hist. de l'Acadm. Roum.* XXIII. Bucarest, 1943. 12 p., 1 pl.
— *La prétendue croix byzantine du trésor de Putna*. *Ibid.* XXV. Bucarest, 1944. 24 p., 2 pl.
— *Les évêques d'Afrique au Concile de Chalcédoine (451)*. *Ibid.* XXV. Bucarest, 1944, 22 p.

- *L'élection de Gabriel Callimachi à la métropole de Moldovalachie. Date et circonstances.* *Ibid.*, XXVI. Bucarest, 1945, 21 p.
 - *Le nombre des Pères du Concile de Chalcédoine (451).* *Ibid.*, XXVI. Bucarest, 1945, 14 p.
 - *La Serbie entre Byzance et la Hongrie à la veille de la quatrième croisade.* Extr. de la *Rev. hist. du Sud-Est européen*, XVIII. Bucarest, 1941, pp. 109-130.
 - *Charles Diehl, historien de Byzance.* Extr. de la même revue XXII. Bucarest 1945, 23 p., 1 pl.
 - *La croisade et la question d'Orient sous le pontificat de Grégoire X (1272-1276).* *Ibid.*, Bucarest, 1945, pp. 105-137.
 - *La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue.* *Ibid.*, Bucarest, 1945, pp. 184-198.
 - *Xéropotamou et Saint-Paul. Histoire et légende à l'Athos.* *Ibid.*, Bucarest, 1945, pp. 267-287.
- GOUILLARD G., *La version roumaine de la Légende d'Aphroditianos.* Extr. du *Bullet. de la Sect. hist. de l'Acad. Roum.* XXV. Bucarest, 1944, 20 p.
- *Après le schisme arsénite. La correspondance inédite du pseudo-Jean Chilas.* *Ibid.*, XXV, Bucarest, 1944, 38 + [2] p.
- WHITTEMORE Th., *The Mosaics of Hagia Sophia at Istanbul.* Third preliminary report : work done in 1935-1938 : *The Imperial Portraits of the South Gallery.* — The Byzantine Institut Boston (U.S.A.), 1942. In-4°, 87 p. 1 plan, 37 p. + 2 en couleurs.
- COSMA Georgius, *De « oeconomia » Incarnationis secundum S. Sophronium Hierosolymitanum.* Rome, apud Pont. Athenaeum Urbanianum de Propaganda Fide, 1940. In-8° XX + 154 pages.
- Paul LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine. Recherches d'histoire et d'archéologie* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule cent cinquante-huitième). E. de Boccard, Paris, 1945. Deux volumes in-4°. Texte : V + 568 pages. Album : VIII pages et LXXXII planches.
- Histoire du Moyen Age*, tome IX, première partie : *L'Europe Orientale de 1081 à 1453*, par Charles DIEHL, Rodolphe GUILLAND, Lysimaque LÉONOMOS, René GROUSSET. Presses Universitaires de France, Paris, 1945. In-8°, VIII + 664 pages.

TABLE DES MATIERES

I. — ARTICLES.

I. — R. GUILLAND : Hommage à Charles Diehl	5
II. — L. BRÉHIER : Les mosaïques murales à fond d'azur	19
III. — R. JANIN : Note sur les régions de Constantinople byzantine (avec une carte)	29
IV. — A. FROLOW : Deux églises byzantines d'après les sermons peu connus de Léon Le Sage	43
V. — V. GRUMEL : Titulature de métropolites byzantins. I. Les métropolites syncelles	92
VI. — V. LAURENT : Note d'histoire ecclésiastique : La Scythie mineure fut-elle représentée au Concile du Chalcédoine?	115
VII. — V. GRUMEL : Note sur « pagas (s) enae civitatis »	124
VIII. — P. GOUBERT : L'administration de l'Espagne byzantine : I. Les Gouverneurs de l'Espagne byzantine	127
IX. — V. GRUMEL : Au seuil de la dernière croisade : Deux lettres de Manuel Comnène au pape	143
X. — V. GRUMEL : Léon métropolite d'Amasée	168
XI. — R. GUILLAND : Fonctions et dignités des eunuques (suite et fin)	179
XII. — S. SALAVILLE : De la spiritualité patristique et byzantine à la théologie russe	215

II. — BIBLIOGRAPHIE.

XIII. — Bibliographie	245
XIV. — A travers Revues et Recueils (depuis 1940), par V. GRUMEL	254
XV. — La Revue « Byzantion » en Amérique	265
XVI. — Nécrologie: Albert VOGT, Hippolyte DELEHAYE, Ernest STEIN, William MILLER	268
AUBERT (M.), <i>La transformation de l'art chrétien en Orient du IV^e au VI^e siècle</i>	257
AUDOLLENT (A.), <i>La diffusion du christianisme en Afrique, au sud des territoires soumis à Rome après le V^e siècle</i>	255
BANESCU (N.), <i>Les inscriptions byzantines du château d'Anakouphè au Caucase (XI^e siècle)</i>	262
BARDI (G.), <i>La théologie de l'Eglise de saint Clément de Rome à saint Irénée</i>	216

BLANCHET (A.), <i>La question de Photin, premier évêque de Lyon</i>	254
— <i>Les monnaies dans la Chanson de Roland</i>	254
— <i>Discours prononcé au Congrès archéologique de Bordeaux</i>	258
BOULGAKOV (Serge), <i>Du Verbe Incarné</i>	238
BOUYER (L.), <i>Omoousios. Sa signification historique dans le symbole de foi</i>	258
BRATIANU (G.-I.), <i>La fin du régime des partis à Byzance et la crise antisémite du VII^e siècle</i>	262
BRIÈRE (M.), <i>Les « Homiliae cathedrales » de Sévère d'Antioche</i>	250
CAMELOT (P.-Th.), <i>Foi et gnose. Introduction à l'étude de la connaissance mystique chez Clément d'Alexandrie</i>	219
CHABOT (J.-B.), <i>Note sur un passage de la chronique de Michel le Syrien relatif aux Maronites</i>	254
CHAPOT (V.), <i>Données nouvelles sur la prosopographie de l'Asie proconsulaire</i>	257
CHANTRAINÉ (P.), <i>Remarques sur le parallélisme sémantique latin « locus » et le grec « topos »</i>	256
COLLART (P.), <i>Glossaire latin-grec inédit sur un papyrus d'Oxyrinchos</i> .	256
DAIN (Alph.), <i>Appellations grecques du feu grégeois</i>	256
DANIÉLOU (J.), <i>Platonisme et théologie mystique. Essai sur la doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse</i>	223
— <i>L'apocatastase chez saint Grégoire de Nysse</i>	260
DEVREESSE (R.), <i>Le catalogue du fonds Coislín</i>	255
— <i>L'Eglise d'Afrique sous la domination byzantine</i>	264
DIADOQUE DE PHOTICÉ, <i>Cent chapitres sur la perfection spirituelle; Vision; Sermon sur l'Ascension</i>	229
DIETSCHE (B.), <i>L'héritage Littéraire de Didyme l'Aveugle</i>	258
DOUTRELEAU, <i>Origène : Homélies sur la Genèse</i>	221
EUSTRATIADÈS (S.), <i>Heirmologion</i>	245
FARAL (E.), <i>Kibotos, Civetot</i>	254
FESTUGIÈRE (R.P.), <i>La Révélation d'Hermès</i>	246
GANDILLAC (M. de), <i>Oeuvres complètes du Pseudo-Danys l'Aréopagite</i> ..	232
GAUVAIN (Jean), <i>Récits dun pèlerin russe à son père spirituel</i>	242
GRABAR (A.), <i>Les fresques de la Synagogue de Doura-Europos</i>	254
GRÉGOIRE DE NYSSE, <i>La création de l'homme</i>	223
GRUMEL (V.), <i>Le premier contact de Rome avec l'Orient après le schisme de Michel Cérullaire</i>	260
HANS VON BALTHASAR, <i>Présence et pensée. Essai sur la philosophie religieuse de Grégoire de Nysse</i>	226
HEURGON, <i>La date du « Pervigilium Veneris »</i>	256
JERPHANION (G. de), <i>Le Missel de la Sainte-Chapelle à la bibliothèque de la ville de Lyon</i>	252

— <i>Les Eglises Orientales.</i>	253
JUGIE (M.), <i>La fête de la Dormition et de l'Assomption de la Sainte Vierge en Orient et en Occident</i>	261
KARP (Heinrich), <i>Konstantins Gesetze gegen die private Haruspizin aus den Jahren 319 bis 321</i>	259
LABRIOLLE (P. de), <i>Apatheia</i>	256
LAPLACE (J.), <i>Grégoire de Nysse : la création de l'homme</i>	223
LAURENT (V.), <i>La Serbie entre Byzance et la Hongrie à la veille de la quatrième croisade</i>	262
LOSSKY (Vl.), <i>Essai sur la théologie mystique de l'Orient</i>	235
MANOIR DE JUAYE (H. du), <i>Dogme et spiritualité chez saint Cyrille d'Alexandrie</i>	229
MARROU (H.-I.), <i>L'origine orientale des diaconies romaines</i>	262
MAURICE (M.), <i>Les dernières monnaies de consécration des Divi émises à Rome par Maxence</i>	257
MAXIME LE CONFESSEUR, <i>Centuries sur la Charité</i>	233
MILLET (G.), <i>Les études byzantines au Congrès d'Alger</i>	254
— <i>L'épitaphios : l'image</i>	255
— <i>Dédicace grecque d'une broderie moldave</i>	257
MONDÉSERT (Cl.), <i>Clément d'Alexandrie. Introduction à l'étude de sa pensée religieuse à partir de l'Ecriture</i>	220
ORIGÈNE, <i>Homélies sur la Genèse</i>	221
PÉGON (J.), <i>Maxime le Confesseur : Centuries sur la Charité</i>	233
PLACES (E. des), <i>Diadoque de Photicié : Cent chapitres sur la perfection spirituelle</i>	229
PSEUDO-DENYS L'ARÉOPAGITE, <i>Oeuvres complètes. Traduction</i>	232
RICHARD (M.), <i>La lettre de Théodore à Jean d'Egées</i>	259
— <i>Léonce de Jérusalem et Léonce de Byzance</i>	260
SESTON (W.), <i>De l'authenticité et de la date de l'édit de Dioclétien contre les Manichéens</i>	256
ZEILLER (J.), <i>Paganus, sur l'origine de l'acception religieuse du mot</i>	254
— <i>Un ancien évêque d'Illyrium, peut-être auteur du Te Deum, saint Nicéta de Remesiana</i>	255
— <i>Les hérétiques en Afrique entre la paix constantinienne et l'invasion vandale</i>	257

